



HAL
open science

Emile Benveniste: poétique de la théorie. Publication et transcription des manuscrits inédits d'une poétique de Baudelaire.

Chloé Laplantine

► **To cite this version:**

Chloé Laplantine. Emile Benveniste: poétique de la théorie. Publication et transcription des manuscrits inédits d'une poétique de Baudelaire.. Linguistique. Université Paris 8, 2008. Français. NNT: . tel-01228022

HAL Id: tel-01228022

<https://hal.science/tel-01228022v1>

Submitted on 17 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chloé Laplantine

Emile Benveniste : poétique de la théorie

Publication et transcription des manuscrits inédits
d'une poétique de Baudelaire.

Thèse de Doctorat sous la direction de Gérard Dessons

Jury :
Gérard Dessons
Henri Meschonnic
Christian Puech
Jérôme Roger

Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis
Ecole Doctorale *Pratiques et théories du sens*
Novembre 2008

Remerciements

Je remercie Gérard Dessons qui a accompagné mon travail durant tout le temps de cette thèse.

Je remercie Henri Meschonnic, sans qui rien n'aurait été possible, tant il permet par son travail une lecture de Benveniste. Mon travail ne fait que prolonger, du moins je l'espère, son effort depuis quarante ans pour penser une poétique et une anthropologie historique du langage. Je le remercie de ses encouragements.

Je remercie Michel Adnès, Andrew Eastman, Patrice Beray, Barbara Jantzen, Isabella Checcaglini, Isabelle Babin, Claire Rosé, Etienne Dobenesque, Isabelle Davy : les discussions, l'affection, ont été le point de départ de mon travail.

Je remercie Mohammad Djafar Moïnfar qui m'a mise sur la piste des manuscrits de Benveniste et qui m'a fait confiance.

Je remercie Monique Cohen, Thierry Delcourt, Anne-Sophie Delhaye de la Bibliothèque nationale de France, Claire Guttinger des Archives du Collège de France.

Je remercie Jean-Claude Chevalier, Claire Joubert pour leur bienveillance et leurs encouragements.

Je remercie les enseignants du Département de Littérature Française de l'Université Paris 8.

Je remercie François et Françoise, Léon, Jean, Anne et Xavier, Emmanuel et Emmanuelle, Hans et Gisèle, Pierre et Gwen, Françoise, Elisabeth.

Avant-propos.

Au commencement de cette thèse, en juin 2003, je ne connaissais pas encore les manuscrits de la poétique de Benveniste, je savais qu'ils existaient. J'attendais de rencontrer Georges Redard, qui allait finalement, à ma demande, remettre ces papiers à la Bibliothèque nationale de France une année plus tard. Depuis la fin 2002, j'allais régulièrement lire et transcrire les manuscrits que la Bibliothèque conservait déjà depuis 1976, mais que personne ne consultait. Dans l'attente des manuscrits de poétique j'avais commencé à former un nouveau projet, celui de travailler sur l'article « Le langage et l'expérience humaine ». J'avais transcrit tous les manuscrits se rapportant à cet article, j'avais commencé à écrire. En août 2004, les manuscrits de Benveniste sur Baudelaire sont arrivés à la Bibliothèque nationale. Le premier sentiment que j'ai eu et qui est resté longtemps, c'était que je ne les comprenais pas. Benveniste parlait de poésie comme « image » et « émotion », de « langage poétique » et de « langage ordinaire ». C'était surprenant. J'ai transcrit tous ces manuscrits très vite, mais je me sentais encore très incapable d'en parler. Je suis retournée voir Georges Redard en janvier 2005, quelques jours avant sa mort. C'est là que j'ai eu entre les mains des notes que Benveniste avait prises lors de ses deux voyages en Alaska en 1952 et 1953. Au mois d'avril 2005 je me suis rendue à Fairbanks en Alaska pour consulter les 27 carnets d'enquête conservés dans les archives de la Elmer E. Rasmuson Library. En revenant, j'ai commencé à écrire à propos de l'inconscient dans le langage, je pensais beaucoup à Saussure, j'avais compris que les paragrammes devaient être le point de départ d'une réflexion le concernant. A cela s'ajoutait à présent pour moi la réflexion de Franz Boas et d'Edward Sapir, la nécessité de les découvrir, de les traduire. Pendant quelques mois j'ai écrit sur l'inconscient dans le langage, j'ai aperçu qu'il était essentiellement question d'inconscient dans l'article « Catégories de pensée et catégories de langue », qu'il fallait vraiment réussir à le montrer. Mon fils Léon est né. En octobre 2007, j'ai décidé de reprendre la lecture de la poétique de Benveniste et d'écrire. Au bout de quelques temps j'ai compris qu'il s'agissait de la recherche la plus risquée, la plus avancée, la plus engagée que Benveniste ait écrite.

On protestera, on distinguera, on rira.

Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 234.

pour Michel et Léon

Introduction

Gérard Dessons a donné son titre à ma thèse au tout début du travail : *Emile Benveniste : poétique de la théorie*. Je savais que c'était un titre très fort. L'originalité de la démarche de Benveniste y était impliquée. A présent je crois que cette poétique de la théorie est le regard dont Benveniste nous rend capable si on sait le lire, c'est ce que nous apprend son *poème de la pensée*¹. Antoine Culioli écrivait à propos de Benveniste que « la qualité même du style gêne l'analyse »². Cette critique équivaldrait à dire par exemple que la qualité du style de Baudelaire gêne le poème. On voit peut-être ici ce qu'une stylistique empêche d'entendre, parce qu'elle sépare entre la pensée et le discours. Ce que Benveniste ne fait pas, ni dans sa pensée, ni dans son écriture. Benveniste nous apprend une *poétique de la théorie*. Son écriture transforme la pensée et transforme le langage. J'essaie dans cette thèse d'avoir une lecture complexe, complexifiante. *Lectio difficilior*. Je m'attarde sur les phrases de Benveniste, comme s'il s'agissait de lire un poème. Ce que je pense qu'il écrit, au sens où Henri Meschonnic parle de *poème*. Henri Meschonnic dit: « J'appelle poème une forme de vie qui transforme une forme de langage et, réciproquement, une forme de langage qui transforme une forme de vie. Donc un poème transforme celui qui l'écrit, mais aussi il transforme celui qui le lit »³. Cette transformation, Benveniste l'appelle, dans sa poétique, une « conversion du point de vue »⁴; elle correspond pour lui à l'activité du poème de Baudelaire, qui continue d'inventer le regard de celui qui le lit.

Henri Meschonnic a rendu possible la lecture des textes de Benveniste. Il a permis de ne pas en avoir une lecture formaliste, celle des marques de l'énonciation

¹ C'est Henri Meschonnic qui parle de « poème de la pensée », à propos de Spinoza. Voir *Spinoza, poème de la pensée*, Maisonneuve & Larose, Paris, 2002.

² Antoine Culioli, « Théorie du langage et théorie des langues », in *Emile Benveniste aujourd'hui*, Tome I, (Actes du Colloque international du C.N.R.S., Tours, 28 au 30 septembre 1983), Société pour l'Information grammaticale, Paris, 1984, p. 78 : « un discours un peu lointain d'homme cultivé, où la qualité même du style gêne l'analyse, où le vernis des mots (ainsi que l'allusion qui se veut peu appuyée) cache à l'occasion, la rapidité expéditive d'une réflexion qui reste courte ou qui n'est pas conduite à son terme »

³ Esther Orner, entretien avec Henri Meschonnic, « Henri Meschonnic et l'utopie du juif. Le poème : un acte éthique », in *Continuum, 5, la Revue des écrivains israéliens de langue française*, Haïfa, mai 2008. Article disponible à l'adresse

<http://www.omnigraphies.com/modules/smartsection/item.php?itemid=204> (adresse vérifiée le 25.09.2008).

⁴ *BAUDELAIRE*, 14, f°1 / f°80.

qui confond toujours l'individu et le sujet. Il a permis de voir que Benveniste donnait les moyens d'une poétique, tout comme Saussure. Henri Meschonnic écrit : « En fait, Benveniste donne à la poétique sa condition première de possibilité, par la notion de discours, et de sujet du discours. En quoi la manière dont il s'arrête au seuil de la poétique en est déjà l'ouverture. Mais cachée. Secrète. Par des séparations propres au sujet qu'il a été lui-même »⁵. Nous savons à présent que cette poétique, il l'a écrite, nous savons qu'il avait le projet d'un travail sur « la langue de Baudelaire », il cherchait à définir *l'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire*⁶. Henri Meschonnic voyait juste lorsqu'il écrivait que « la poétique absente, chez Benveniste, pourrait être cette “métasémantique” (Plg. II., 66) qu'il voyait comme un avenir du sémantique »⁷. En fait, cette métasémantique il avait commencé à l'écrire avec Baudelaire. Cette poétique n'était pas absente, peut-être juste secrète ou en suspens. Le terme « métasémantique »⁸ ne se trouve pas dans les manuscrits. Benveniste parle parfois de « sémantique », il parle de « poétique », mais ce qu'il écrit pourrait très bien s'appeler une « métasémantique » parce qu'il cherche à découvrir une sémantique de Baudelaire (« l'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire »), et en même temps, c'est toute son approche du langage, tout son regard qui se transforment dans cette découverte ; il parle d'une « conversion du point de vue »⁹. La *métasémantique* comme le *métalinguistique* chez Benveniste impliquent une *sémiologie de la langue* :

⁵ Henri Meschonnic, « Seul comme Benveniste ou comment la critique manque de style », *Langages*, 118, *Les Enjeux de la manière*, numéro organisé par Daniel Delas, Larousse, Paris, 1995, p. 54.

⁶ BAUDELAIRE, 22, f°67 / f°319. On se reportera aux deux volumes d'annexes qui donnent les manuscrits et leur transcription. « Baudelaire » est le titre porté de la main de Benveniste sur la pochettes qui contient les manuscrits. Le premier chiffre se rapporte à un rangement temporaire des manuscrits en pochettes. Le second chiffre est la foliotation que je donne et qui respecte l'ordre physique dans lequel se trouvait les manuscrits à leur arrivée à la BnF (la Bibliothèque n'a pas encore composté les manuscrits) ; le troisième chiffre ne prend pas en compte le classement par pochette et est une foliotation continue ; elle facilitera le renvoi aux manuscrits.

⁷ Henri Meschonnic, « Seul comme Benveniste ou comment la critique manque de style », *Langages*, 118, *Les Enjeux de la manière*, numéro organisé par Daniel Delas, Larousse, Paris, 1995, p. 54.

⁸ On rappelle les dernières phrases de l'article « Sémiologie de la langue » : « En conclusion, il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique, dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue. Ce dépassement se fera par deux voies :

— dans l'analyse intra-linguistique, par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signifiante, celle du discours, que nous appelons sémantique, désormais distincte de celle qui est liée au signe, et qui sera sémiotique ;

— dans l'analyse translinguistique des textes, des œuvres, par l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation.

Ce sera une sémiologie de “deuxième génération”, dont les instruments et la méthode pourront aussi concourir au développement des autres branches de la sémiologie générale. », Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 66.

⁹ BAUDELAIRE, 14, f°1 / f°80.

« méta- », c'est l'activité d'interprétance de la langue, c'est-à-dire la découverte du point de vue¹⁰ par l'invention dans le discours.

Cette thèse se compose de deux parties, l'une concerne l'inconscient dans le langage, l'autre commence le travail à propos de la poétique de Benveniste. On trouvera peut-être ce chemin étrange, et ces deux parties raccordées l'une à l'autre sans qu'il y ait entre elles une réelle poursuite. On verra que ces deux parties ne cessent de se répondre, et de se construire mutuellement. Ce qu'on réussit peut-être, sans avoir cherché volontairement à le faire, c'est à reprendre le mode de lecture que proposent les *Problèmes de linguistique générale*¹¹. Cette thèse donne lieu à beaucoup de petites analyses ; chacune à sa manière permet de faire avancer la réflexion. L'unité de ce travail est le regard qu'il construit, et ce regard c'est Benveniste qui nous en rend capables.

Le problème de l'inconscient chez Benveniste se constitue dans un dialogue avec les découvertes d'autres linguistes, comme Saussure, Bréal, Boas, et Sapir¹², qui déjà faisaient de l'inconscient une nature du langage. Cet inconscient n'est pas psychanalytique, mais linguistique et anthropologique. Il porte même plutôt la critique de la psychanalyse freudienne. On le montre en analysant l'article de Benveniste à propos de Freud. L'inconscient chez Benveniste est indissociable d'une pensée de la *motivation* dans le langage. En cela Benveniste continue Saussure et permet de redécouvrir sa pensée du *discours* que des lectures d'époque ont assourdi. Cette pensée de la motivation permettra aussi à Benveniste, dans sa poétique, de critiquer une conception syntaxique du sens. De manière homogène à Saussure avec les paragrammes, Benveniste pensera que dans un poème « le syntagme s'étend plus loin que ses ~~dimensions~~ <limites> grammaticales ; il embrasse la comparaison, l'entourage très large, parfois la rime »¹³, c'est-à-dire que la signifiante d'un poème est constituée

¹⁰ Benveniste écrivait en effet (c'est la page qui précède le projet d'une métasémantique) : « Le privilège de la langue est de comporter à la fois la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation. De là provient son pouvoir majeur, celui de créer un deuxième niveau d'énonciation, où il devient possible de tenir des propos signifiants sur la signifiante. C'est dans cette faculté métalinguistique que nous trouvons l'origine de la relation d'interprétance par laquelle la langue englobe les autres systèmes », Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 65.

¹¹ Dans l'avant-propos des *Problèmes de linguistique générale*, Benveniste explique ainsi que si les études réunies ont été « présentées ici sous la dénomination de "problèmes", c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage », Emile Benveniste, « Avant-propos », in *Problèmes de linguistique générale*, non paginé.

¹² C'est Benveniste qui nous donne les moyens de les lire, de les traduire parfois, c'est en lui que leurs recherches se corroborent. C'est une filiation qui se pense à partir de Benveniste.

¹³ BAUDELAIRE, 12, f°6 / f°58.

par les rapports de motivation qu'une lecture sait entendre, hors d'un ordre linéaire et hors des limites grammaticales de la phrase. Benveniste termine son article à propos de Freud en faisant de l'*inconscient*, de la *motivation* et de l'*intention* des propriétés du *langage poétique*, c'est-à-dire d'une subjectivation dans le discours qui fait la transformation du langage en même temps que de celui qui parle. Il écrit : « Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne, de ce qu'il y affirme ou de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela »¹⁴. On verra que si Benveniste définit l'inconscient comme une intention de discours, il se réfère à Bréal et à Saussure, qui parlent d'une volonté inconsciente dans le langage. *Obscurément*, c'est l'*obscur* de Bréal qui écrit : « Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside aux changements du langage »¹⁵. C'est aussi l'« obscur » de Victor Hugo dans *Les Contemplations* : « Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible »¹⁶.

Benveniste écrit au début de « Catégories de pensée et catégories de langue » : « nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler »¹⁷. On verra que cette phrase fait la critique de la démarche structuraliste. On verra que Benveniste ici est proche de l'idée d'inconscient chez Sapir¹⁸, ou de l'intuition de Saussure dans sa recherche à propos des paragrammes. Saussure écrivait en effet dans un de ses cahiers : « Que l'hypogramme ait atteint chez les Latins ce degré d'une *sociation psychologique* inévitable et profonde, c'est en effet ce qui résulte pour le reste de l'immensité des textes, et hors de ce que j'entends dire spécialement ici »¹⁹. L'hypogramme n'est alors plus un « gros casse-tête », une difficulté, mais « l'accompagnement habituel, pour tout Latin qui prenait la plume, de la forme qu'il donnait à sa pensée presque à l'instant où elle jaillissait de son cerveau,

¹⁴ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 87. J'analyse ce passage en détail plus loin ; voir p. 130 sv.

¹⁵ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 30.

¹⁶ Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livre sixième, XIV, Gallimard, Paris, 1973, p. 343.

¹⁷ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 63.

¹⁸ On pense principalement à l'article « *The Unconscious Patterning of Behavior in Society* » qui date de 1927, Titre qu'on traduit : « La production inconsciente des formes de la sociabilité », plutôt que « L'influence des modèles inconscients sur le comportement social » qui est la traduction de l'édition française et qui est un grave contre-sens. On revient en détail sur cet article à plusieurs reprises dans cette thèse.

¹⁹ Ferdinand de Saussure, manuscrit cité par Jean Starobinski dans *Les Mots sous les mots, Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, Paris, 1971, p.119.

et où il songeait à la mettre en prose ou en vers »²⁰. Cette « *sociation psychologique* inévitable et profonde » définit un inconscient linguistique. Elle fait du discours la forme que donne à sa pensée celui qui parle. De cette sociation, le sujet n'a pas conscience et n'a pas besoin d'avoir conscience. Comme l'écrit Henri Meschonnic d'une manière qui rappelle Benveniste, à propos de l'agir du langage : « Et on n'en sait pas plus que, sur le plan de la langue, le locuteur ne sait et n'a besoin de savoir comment elle fonctionne pour la parler »²¹. Ce que remarque Saussure en parlant de « *sociation psychologique* inévitable et profonde », c'est que nous n'avons que des représentations du langage, et que ces représentations sont largement inconscientes. Il est sans doute très important de noter que cette découverte, Saussure la fait par le poème.

Cette *profondeur* dont parle Saussure, on la retrouve chez Benveniste dans sa poétique, par exemple lorsqu'il définit l'approche qu'il essaie de développer en l'opposant à celle de Lévi-Strauss et Jakobson. Il écrit : « Une autre approche ~~consistera en une~~ sera d'un type tout autre. On s'efforcera d'atteindre la structure profonde de son univers poétique dans le choix révélateur des images et dans leur articulation »²². L'expression « structure profonde » pourrait nous remplir de méfiance, on pourrait la croire tout droit venue de la grammaire universelle de Chomsky. Benveniste y fait bien allusion, mais c'est peut-être la meilleure manière de critiquer l'universalisme de Chomsky que d'utiliser son expression pour dire tout autre chose. Il est évident que chez Benveniste la « structure profonde » de l'univers poétique de Baudelaire est la recherche la plus fine de l'originalité de la langue de Baudelaire. Chez Chomsky, la structure profonde est la réduction du particulier à un universel dont il est la simple manifestation. Les deux projets sont radicalement opposés. Dans les deux cas, chez Chomsky ou chez Benveniste, l'expression d'une « structure profonde » définit un inconscient, mais ce n'est pas le même. Celui de Chomsky est réaliste, on verra qu'en cela il est du même ordre que l'inconscient défini par Lévi-Strauss. Celui de Benveniste est subjectivant, spécifiant, dynamique, comme l'inconscient chez Saussure, ou chez Bréal. On verra que Benveniste parle souvent de « profondeur » à propos de Baudelaire, et « profond » est aussi un terme de Baudelaire, de sa poétique,

²⁰ *Idem.*, p. 118.

²¹ Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Verdier, Lagrasse, 1999, p. 140-141.

²² BAUDELAIRE, 14, f°2 / f°81.

la raison pour laquelle sans doute Jean-Pierre Richard intitule un essai « Profondeur de Baudelaire ».

Benveniste, c'est un travail qui commence juste. La redécouverte récente de ses manuscrits permet d'espérer beaucoup. La poétique de Benveniste, dont on commence ici l'étude, est très nouvelle, elle est surprenante et difficile aussi. Cette poétique, on le montre, a sans doute été un recommencement pour Benveniste. L'article « Sémiologie de la langue » en est le témoignage ; il n'aurait d'ailleurs jamais été possible sans l'écriture de la poétique de Baudelaire qui le prépare. On verra que Benveniste dans sa poétique remet en cause de manière *radicale*²³ toute une linguistique traditionnelle. Le *langage poétique*²⁴ est pour Benveniste ce qui met en question et renouvelle les catégories de l'analyse du langage, et en cela son projet se distingue nettement de la démarche structuraliste, dont il écrit qu'elle est une analyse « appliquée » (ce qu'elle recherche elle le connaît déjà) ou encore qu'elle consiste « à partir de la pièce de vers comme d'une donnée, de la décrire, de la démonter comme un objet », quand à l'inverse Benveniste proposera de penser le langage poétique comme ce qui transforme un sujet.

²³ « Nous tentons cette conversion du point de vue et cette ~~exploration dans ma tentative de~~ création d'un nouveau modèle, convaincu à la fois de sa nécessité et de son insuffisance présente : notre tentative semblera radicale. Nous sommes sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez », *BAUDELAIRE*, 14, f°1 / f°80.

²⁴ C'est le concept de Benveniste.

Ce sens du langage n'est autre que le sens de la vie, en tant que ce sens transforme le langage. Il inclut la « petite vie » dont parle Baudelaire, autant que celui de l'invention de sa propre vie. Il est lié au sens de l'art, au sens de ce qu'est un sujet. L'infime, le fragile, l'imperceptible y comptent plus peut-être que des politiques de la langue. En quoi les derniers à faire l'activité d'une langue-culture sont les hommes dits politiques. Elle est permanente. Sauf chez ceux dont les idées sont arrêtées. Et il n'y a peut-être vraiment de langue que tant qu'il y a une invention dans la pensée. Puisqu'une langue est une histoire, elle en a l'infini.²⁵

²⁵ Henri Meschonnic, *De la langue française*, Hachette littératures, collection « Pluriel », Paris, 1997, p. 412.

PREMIÈRE PARTIE

L'inconscient : une théorie du langage.

Une méthode aux prises avec les difficultés d'un problème réel se laisse au moins juger sur les solutions qu'elle propose, tandis qu'à raisonner sur des conclusions acquises, on est sûr de gagner sans risque, et de n'enseigner que le connu.²⁶

1. Benveniste est-il psychanalyste ?

Peut-être semblera-t-il aventureux de vouloir écrire à propos du concept d'*inconscient* chez Benveniste, de vouloir l'entendre comme le concept clé d'une théorie du langage. Il est probable que nous suscitions un étonnement. Benveniste après tout n'est pas un psychanalyste, c'est un linguiste. Pourquoi chercher à faire d'un concept psychanalytique la clé d'une théorie du langage ? Si Benveniste parle parfois d'*inconscient*, n'est-ce pas seulement pour faire allusion aux travaux d'une discipline voisine ? Ne parle-t-il pas d'*inconscient* de manière toute banale et sans plus d'intention, sans vraiment chercher à dire quelque chose de précis ? Mais ces objections tombent dès que l'on réussit à montrer que la pensée de Benveniste est portée par chaque détail de ses phrases, que tout y est nécessaire et motivé. Ces textes sont des poèmes. Benveniste n'écrit pas « bien », il écrit avec précision. Pour cela réduire comme certains le font son écriture à une « musique »²⁷, à une « séduction »²⁸

²⁶ Emile Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction » (1954), in Problèmes de linguistique générale, p. 307.

²⁷ Roland Barthes écrit en effet : « L'écriture de Benveniste est très difficile à décrire parce qu'elle est *presque* neutre ; seul parfois un mot, à force d'être juste, pourrait-on dire, tant la justesse semble s'accumuler en lui, brille, ravit comme un charme, emporté par une syntaxe dont la mesure, l'ajustement et l'exactitude (toutes qualités d'un ébéniste) attestent le plaisir que ce savant a pris à former sa phrase. L'écriture de Benveniste présente ainsi ce mélange subtil de dépense et de réserve qui fonde le texte, ou,

ou à un « plaisir du texte »²⁹ manque de sens du langage, de sens de la pensée, du sens et des enjeux que Benveniste leur donne. Il s'agit de lire Benveniste comme il nous apprend à lire, comme un *langage poétique*³⁰. Un langage poétique réinvente la pensée et le langage, il transforme son lecteur.

L'écriture de Benveniste fait ce qu'elle dit, dit ce qu'elle fait, pour reprendre les termes d'Henri Meschonnic. C'est un poème de la pensée. On ne peut pas retrancher à l'écriture son projet de penser. Souvent, ceux qui ont commenté le travail de Benveniste se sont limités à remarquer quelques concepts, à lire Benveniste sans le lire, c'est-à-dire avec les moyens linguistiques d'une lecture réaliste, alors que Benveniste pense et écrit un *poème*. On limite Benveniste à quelques mots, alors qu'il est l'inventeur d'une théorie du *discours*. Ce serait comme réfléchir sur les poèmes de Baudelaire en ignorant sa pensée des correspondances, ou travailler sur les textes de Mallarmé en ignorant sa pensée de la suggestion. Séparer la pensée et le discours.

« Benveniste est-il psychanalyste ? », demandons-nous. Bien sûr, il ne l'est pas. Mais la question est néanmoins sérieuse. On conviendra qu'il est *analyste*, que lorsqu'il travaille à propos des *Catégories* d'Aristote, il découvre un monde, une pensée, une grammaire, qu'il tâche de mettre au jour un inconscient. Lorsqu'il travaille à propos de l'analyse freudienne, de la même manière il montre tout ce qui est

mieux encore, la musique. Benveniste écrit *silencieusement* (la musique n'est-elle pas un art du silence intelligent ?), comme jouent les plus grands musiciens : il y a du Richter dans Benveniste », Roland Barthes, « Pourquoi j'aime Benveniste », in *Œuvres Complètes, IV*, Seuil, Paris, 2002, p. 514 ; cet article était d'abord paru à l'occasion de la parution des *Problèmes de linguistique générale, 2*, dans le numéro du 18 avril 1974 de la *Quinzaine littéraire*.

D'autre part, Antoine Culioli parle ainsi de l'écriture de Benveniste comme d'« un discours un peu lointain d'homme cultivé, où la qualité même du style gêne l'analyse, où le vernis des mots (ainsi que l'allusion qui se veut peu appuyée) cache à l'occasion, la rapidité expéditive d'une réflexion qui reste courte ou qui n'est pas conduite à son terme » ; Antoine Culioli, « Théorie du langage et théorie des langues », in *Emile Benveniste aujourd'hui*, Tome I, (Actes du Colloque international du C.N.R.S., Tours, 28 au 30 septembre 1983), Société pour l'Information grammaticale, Paris, 1984, p. 78

²⁸ Claude Hagège parle ainsi de « la finesse analytique et la séduction d'écriture de Benveniste », Claude Hagège, « Benveniste et la linguistique de la parole », in *Emile Benveniste aujourd'hui*, Tome 1, Société pour l'Information grammaticale, Paris, 1984, p. 197.

²⁹ Catherine Kerbrat-Orecchioni écrit ainsi : « [...] cet étonnant mélange enfin de sérieux, de désinvolture, et de "fun", et cette folle lucidité — qui ne sont pas sans nous faire penser parfois à Wittgenstein, voire à Lewis Carroll ... / Et chez Benveniste : cette limpidité vibrante, l'élégance et la palpitation d'une écriture à laquelle Roland Barthes n'a pas manqué de reconnaître les vertus, d'après lui si rares dans les discours théoriques, du "style"... / Mais au fait : ce que Benveniste et Austin nous offrent en commun, ne serait-ce pas un certain *plaisir du texte* ? », Catherine Kerbrat-Orecchioni, « E. Benveniste et la théorisation. 2. La pragmatique du langage (Benveniste et Austin) », in *Emile Benveniste aujourd'hui*, Tome I, Société pour l'Information grammaticale, Paris, 1984, p. 55.

³⁰ Ce qu'il définit avec Baudelaire, et qu'on tâchera de découvrir plus loin.

inconscient dans la démarche de Freud, la manière dont celui-ci est dépendant d'une représentation de sa langue, qu'il projette sur le psychisme. Cette analyse n'est pas juste un regard porté sur des conditions de pensée qu'on pourrait dire historiques, culturelles, individuelles, elle est aussi nécessairement partagée par l'analyste, à qui le regard est rendu. Il se passe en effet dans l'analyse ce que Benveniste dit à propos du dialogue dans la cure: « Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se confronte [...] »³¹. On est ici à l'opposé de la vision de l'analyse dans l'anthropologie de Lévi-Strauss, analyse qui implique la disparition de celui qui observe, son regard étant un écueil à la saisie immédiate des réalités du monde. Si le regard est nié, si ce que vise l'analyse est l'absence de tout regard, alors il n'est pas à un seul moment question d'interroger sa propre manière de voir, sa propre manière de dire. Lorsque Benveniste travaille sur les Catégories d'Aristote, il crée cette écoute pour son propre discours, l'analyse lui permet de faire progresser la découverte de son propre inconscient.

Lorsque Benveniste écrit à propos de la psychanalyse : « tout annonce ici l'avènement d'une technique qui fait du langage son champ d'action et l'instrument privilégié de son efficience »³², il ne sépare pas le projet d'une psychanalyse et celui d'une linguistique. Il définit ce qu'est une analyse, et ce qu'elle fait. Cette analyse qu'écrit selon moi Benveniste à chaque instant, est autant de l'ordre de la psychanalyse que de l'ethnoanalyse. C'est au vrai sens du terme une *analyse* ; ce qu'il appelle une *culturologie*. Il n'est pas seul à en donner la direction, l'intuition. Elle est déjà chez F. Boas lorsque celui-ci parle par exemple en 1908 dans une des parties de son *Introduction to Handbook of American Indian Languages*, de « *Unconscious Character of linguistic Phenomena* » – du caractère inconscient des phénomènes linguistiques ; elle est déjà chez E. Sapir, qui intitule en 1927 un article, « *The Unconscious Patterning of Behavior in Society* » (que je traduirais plutôt : « La production inconsciente des formes de la sociabilité »³³ plutôt qu'à contre-sens, « L'influence des modèles inconscients sur le comportement social »³⁴). E. Sapir écrit, ce sont les dernières lignes de son article :

³¹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 77.

³² *Ibid.*, p.77

³³ Traduction suggérée par Michel Adnès.

³⁴ Il s'agit de la traduction donnée dans la traduction française en 1967 par Christian Baudelot et Pierre Clinquart. Voir Edward Sapir, *Anthropologie*, Tome 1, *Culture et personnalité*, Minuit, Paris, 1967.

*We must learn to take joy in the larger freedom of loyalty to thousands of subtle patterns of behavior that we can never hope to understand in explicit terms. Complete analysis and the conscious control that comes with a complete analysis are at best but the medicine of society, not its food. We must never allow ourselves to substitute the starveling calories of knowledge for the meat and bread of historical experience. This historic experience may be theoretically knowable, but it dare never be fully known in the conduct of daily life*³⁵. [je traduis³⁶ :] Nous devons apprendre à avoir de la joie dans cette plus large liberté d'être fidèle à des milliers de subtiles formes de comportement que nous ne pouvons jamais espérer comprendre en termes explicites. L'analyse complète et le contrôle conscient qui vient avec une analyse complète ne sont au mieux qu'une médecine de la société, non sa nourriture. Nous ne devons jamais nous permettre à nous-mêmes de substituer les maigres calories de la connaissance pour la viande et le pain de l'expérience historique. L'expérience historique peut être théoriquement connaissable, mais gare à ce qu'elle ne soit jamais pleinement connue dans la conduite de la vie de chaque jour.

On notera d'abord, même si l'expression n'est pas appuyée, que l'analyse pour Sapir, peut être une *médecine de la société* (« *the medicine of society* »), ce qui me semble important à relever, dans la mesure où il participe à un symposium sur l'inconscient. Nous voyons que Sapir est conscient d'un effet de l'analyse sur celui qui observe, et qui est renvoyé à lui-même, à la forme de sa pensée. Mais ce n'est pas tout. Ce que nous voyons, c'est que Sapir fait la critique d'une analyse qui prétendrait à la conscience totale de ce qu'elle observe. Pour lui, on ne doit jamais oublier que l'expérience est première, et que c'est elle qui fait la société (« *the meat and bread of historical experience* »). Selon moi, Sapir fait un peu la même remarque qu'Henri Meschonnic lorsqu'il dit que « la grammaire court après le discours »³⁷. Dans le même sens, Benveniste dit aussi « nihil est in *lingua* quod non prius fuerit in *oratione* »³⁸, rien n'est dans la *langue* qui n'aura d'abord été dans le *discours*, dans la *voix*. Pour Sapir, il faut apprendre la joie d'une liberté plus grande (« *We must learn to take joy in the larger freedom* ») d'une analyse qui ne consiste pas dans l'*explicitation* (« *we can never hope to understand in explicit terms* »). Ceci s'oppose à l'idée d'une plus grande liberté que l'on acquerrait dans la rationalisation. Sapir au contraire, parle de maigres

³⁵ Edward Sapir, « The Unconscious Patterning of Behavior in Society », in *The Unconscious : A Symposium*, E.S. Dummer, ed.), Knopf, New-York, 1927, repris dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 559.

³⁶ Christian Baudelot et Pierre Clinquart ne traduisent pas, ils résument, ils brodent : « Ce qui nous intéresse dans la conduite sociale, ce ne sont pas les formes déclarées qui s'imposent à l'attention. Ce sont les milliers de modèles de comportement qui nous échappent et qui ne sont jamais explicités. L'analyse totale, la prise de conscience qu'elle entraîne guérissent mais ne nourrissent pas. Ne lâchons pas la proie de l'expérience pour l'ombre du savoir. »

³⁷ Selon l'expression d'Henri Meschonnic.

³⁸ Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1964), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 131.

calories de connaissance « *the starveling calories of knowledge* »). Mais il pose un autre type de connaissance qui est la connaissance de l'expérience, de l'intuition, de l'inconscient : « la viande et le pain de l'expérience historique » (« *the meat and bread of historical experience* »). Sapir parle d'une liberté dans la fidélité à des milliers de subtiles formes de comportements. Ceci ne veut pas dire que l'on abandonne l'analyse parce qu'on ne peut pas la mener à son terme. L'idée de « fidélité » (*loyalty*) est essentielle ici : ce que dit Sapir, c'est qu'on n'est pas nécessairement « fidèle » à la subtilité des formes de vie lorsqu'on les explicite. Sapir propose une autre analyse. Il faut remonter quelques lignes plus haut pour la distinguer mieux. Sapir écrit : « *In great works of the imagination form is significant only in so far as we feel ourselves to be in its grip. It is unimpressive when divulged in the explicit terms of this or that simple or complex arrangement of known elements* », que je traduis ainsi : « Dans les grandes œuvres de l'imagination, la forme est signifiante seulement dans la mesure où nous nous sentons nous-mêmes être pris par elle. Elle est non-impressive lorsque divulguée dans les termes explicites de tel ou tel simple ou complexe arrangement d'éléments connus ». Le rapprochement de l'analyse de la culture et de l'analyse du poème est très importante. On voit que Sapir réfléchit à la *signifiante*, mais toujours aussi par la question de la forme (*pattern*) : la « forme » dans le poème et la forme de vie d'une culture, l'invention d'une forme de vie, de sociabilité. Ce qu'il voit, et nous verrons plus loin que c'est aussi le point de vue de Benveniste sur le poème, c'est qu'explicitement un poème ou une forme de vie ne peut pas s'y substituer, et du moins n'y est pas « fidèle » (« *loyalty* »). On peut y substituer des termes explicites, mais ce sera autre chose, de maigres calories et non la viande et le pain de l'expérience historique. Remarquons ceci, que prosodiquement la phrase lie *form – significant – far – feel – ourselves*. Sapir écrit : « *form is significant only in so far as we feel* », et ce que l'on voit bien à présent c'est ce rapprochement *form – feel* : c'est le concept de *form-feeling*³⁹ (sentiment de la forme) si important chez Sapir, et qui met la vie, l'intuition, l'inconscient, l'expérience au principe de l'histoire. Comme lorsque Saussure parle de « sentiment de la langue », l'intelligence est rendue à ceux qui font la langue, à l'intuition. Chez Sapir « *feeling* », comme le « sentiment » chez Saussure, ce n'est pas l'émotion, le sentiment contre la raison (quoiqu'une certaine forme de rationalisation soit effectivement critiquée), mais c'est une intelligence (sentiment) intuitive du fonctionnement d'un système. On voit comme cela ne se différencie pas de la

³⁹ Voir p. 46 et 65.

production inconsciente des formes de la sociabilité (« *The Unconscious Patterning of Behavior in Society* »). Sapir explique que la forme est signifiante seulement dans la mesure où nous nous sentons nous-mêmes *pris* par elle, et juste ensuite il ajoute qu'on ne peut pas substituer à cette expérience, au poème, des « termes explicites », des « éléments connus » (il parle de « divulguer », comme s'il y avait aussi du mystère à ne pas trahir). C'est que le poème fait autre chose. Et qu'il est l'expérience d'un inconnu, *far* (loin, au loin), d'une altérité, ce qui nous éloigne de nous (« *ourselves* »).

Pour Benveniste aussi l'analyse transforme l'analyste. Ce que l'on doit sans doute noter c'est que le travail sur des systèmes de pensée lointains rend possible un tel travail. Pour Benveniste « la conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste »⁴⁰, l'altérité est simplement dans le langage, dans le dialogue.

Lorsque Benveniste propose de penser le projet d'une science de la culture, d'une *culturologie*, il explique la *primauté* de la linguistique, qui est en même temps une primauté du langage⁴¹ :

Dans ce qui est déjà tenté sur le domaine social, la primauté de la linguistique est ouvertement reconnue. Ce n'est pas du tout en vertu d'une primauté intrinsèque, mais simplement parce que nous sommes avec la langue au fondement de toute vie de relation.⁴²

La langue organise, *institue*⁴³ la vie sociale. Elle est même ce qui la rend possible, elle est *au fondement* de toute vie de relation⁴⁴. La langue permet la relation,

⁴⁰ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 260.

⁴¹ Notons que dans ces moments on parlait de la linguistique comme « science pilote ».

⁴² Emile Benveniste, « Structuralisme et linguistique », (un entretien de Pierre Daix avec Emile Benveniste), *Les Lettres françaises*, n° 1242 (24-30 juillet 1968), p. 10-13 ; repris dans les *Problèmes de linguistique générale*, 2, Gallimard, Paris, 1974, p. 26.

⁴³ C'est le sens du terme d'*institution* lorsque Benveniste intitule un de ses ouvrages *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*. Je renvoie à mon analyse à propos du terme des termes *institution*, *instance*, *instant*, *instaurer*, *instituer*. Cf. Chloé Laplantine, *Poétique du concept : Emile Benveniste*, mémoire de DEA (sous la direction de Gérard Dessons), Université Paris 8, juin 2003, p. 15. Aussi à notre article, à paraître, « Emile Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* », à paraître dans le recueil des travaux 2007-2008 du *Texte Etranger*, groupe de recherche du Département d'Etudes Littéraires Anglaises, collection « Travaux et Documents », Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis.

⁴⁴ En 1968 (la même année) dans « Structure de la langue et structure de la société », Benveniste écrit : « Le langage est pour l'homme un moyen, en fait le seul moyen d'atteindre l'autre homme, de lui transmettre et de recevoir de lui un message. Par conséquent le langage pose et suppose l'autre. Immédiatement, la société est donnée avec le langage. La société à son tour ne tient ensemble que par l'usage commun de signes de communication. Immédiatement, le langage est donné avec la société. Ainsi chacune de ces deux entités, langue et société, impliquent l'autre », Emile Benveniste, « Structure de la langue et structure de la société » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 91.

en même temps elle en procède à chaque instant. C'est ce devenir inchoatif qui est mis à l'horizon de la phrase, la « relation » (qui ferme-ouvre la phrase). Remarquons que Benveniste nous implique dans son regard – « *nous sommes* avec la langue au fondement de toute vie de relation » (je souligne) – il nous montre ce que nous faisons à chaque instant dans la vie sociale, et nous rend par-là même linguistes, analystes de nous mêmes, et capables aussi d'ouvrir les yeux sur d'autres organisations sociales, en écoutant la manière dont elles se disent.

Benveniste écrit une *culturologie*, qui est aussi une *anthropologie*. C'est une réflexion sur l'homme, *l'homme dans la langue* ; « le langage enseigne la définition même de l'homme »⁴⁵. Cette anthropologie n'est pas l'anthropologie au sens de Lévi-Strauss, elle n'est pas une démarche totalisante, ni réaliste. Dire que Benveniste écrit une anthropologie pourra paraître surprenante aux yeux de cette anthropologie structurale. Comment en effet un linguiste pourrait-il se mêler d'anthropologie ? A la limite, des auteurs comme Boas, comme Sapir ou Whorf pourraient être qualifiés d'anthropologues, comme ils ont pu s'intéresser linguistiquement aux cultures indiennes d'Amérique du Nord, fournir quelques données d'intérêt, mais Benveniste ? Pour l'anthropologie structurale, il est clair que la langue n'est qu'un domaine de la société. La linguistique peut prêter à l'anthropologie ses méthodes pour l'approche des cultures, comme la phonologie de Troubetzkoy, mais il s'agit là seulement d'une méthode réduite à un outil ; il ne s'agit pas de penser au langage, d'en faire le point de départ d'une anthropologie.

Benveniste écrit une anthropologie, mais à notre sens, il est aussi *historien*, et c'est encore le langage qui lui donne les moyens de cette histoire, de cette analyse, où il découvre par exemple les institutions indo-européennes, la manière dont elles s'inventent. Il est historien des idées, des idées sur le langage lorsqu'il analyse les catégories d'Aristote, la psychanalyse freudienne, la langue de Baudelaire, la notion de rythme ... Selon moi, il est historien, mais les historiens seraient-ils d'accord pour penser de cette manière ? Ce n'est pas sûr. La langue n'est pas pour l'historien l'interprétant d'un monde. On voit rarement les historiens s'attarder dans un questionnement sur la valeur des notions propres à une époque, à une culture, des

⁴⁵ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

notions qui pourtant nécessairement faisaient la vie des individus et des sociétés qu'ils cherchent à découvrir. Les historiens seraient linguistes s'ils procédaient ainsi.

Quelque chose de significatif, à propos de Benveniste, ou plutôt à propos de la manière dont on ne le lit pas, c'est qu'au lieu de dire qu'il écrit une histoire, une anthropologie, une psychanalyse, si on ne dit pas qu'il est linguiste, on va dire qu'il est philosophe. Au sens adjectival. Il aura ainsi de la profondeur ou de la portée. Jean-Claude Milner disait ainsi de Benveniste : « C'est là, en effet, un caractère constant des travaux de Benveniste : bien qu'il n'ait que rarement adopté explicitement le point de vue philosophique [...] il a eu plus qu'aucun autre linguiste le sentiment que toute réflexion sur les langues engageait des conclusions de grande portée »⁴⁶. Evidemment, son travail a une portée, mais si on accorde cela à un « point de vue philosophique », on passe à côté du réel de son analyse, de personnes et de cultures réelles, qui sont sa dimension. Si on parle de philosophie, c'est comme si de nouveau, on oubliait le langage.

Benveniste, on le voit, rend critiquable une répartition du réel en disciplines du savoir. Il échappe nécessairement à cette découpe, parce que son approche permet de rayonner sur tout ce qui touche à l'homme (« la langue est l'interprétant de la société »⁴⁷). Sa pensée est critique d'une découpe du réel en disciplines du savoir, cette logique étant très homogène à une pensée réaliste qui prétend totaliser le réel et le connaître. Pour Benveniste les choses se pensent tout autrement, parce que l'homme est dans le langage, et que tout ce qu'on pourra dire de lui relèvera du langage et se pensera dans le langage, dans une langue particulière. La pensée de Benveniste n'est pas totalisante, elle implique l'inconnu, cet inconnu étant dans le langage lui-même.

Proposer de penser que Benveniste serait psychanalyste est peut-être surprenant mais cela a la bonheur de déplacer la manière dont on conçoit une démarche de recherche, non plus comme un discours *sur* les choses, démarche où nécessairement on se détache de ce que l'on voit, mais comme la recherche d'un effet, d'une prise sur le monde. C'est un vrai travail de la pensée, une attitude de découverte, une recherche menée dans le langage. La notion d'inconscient est ici essentielle. L'analyse permet de faire affleurer un inconscient, comme la projection inconsciente d'une grammaire sur

⁴⁶ Jean-Claude Milner, « Emile Benveniste », in *Encyclopaedia Universalis*, Editions de l'*Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1986

⁴⁷ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 54.

le psychisme chez Freud, cet inconscient étant aussi le nôtre puisque nous lisons Freud sans trop être capable de cette conscience, et Benveniste rend possible ce travail, rend visible cet inconscient. L'analyse crée un éveil. Et elle crée à son tour son propre inconscient, « nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler »⁴⁸, dit Benveniste.

On va chercher ici, dans un premier temps, à faire apparaître la manière dont des linguistes comme Bréal, Saussure, Boas, Sapir, Benveniste se sont intéressés à l'inconscient. L'inconscient n'a pas toujours été le concept de la psychanalyse. L'ouvrage de Lancelot Whyte, *L'Inconscient avant Freud*, le montre très bien. L'inconscient au XIX^e siècle est plus qu'un questionnement, c'est un point de vue. On s'intéresse à l'histoire, aux dynamiques de transformation, aux changements, à l'infime, à l'imperceptible, à l'invisible – c'est ce que l'on ressent autant dans les découvertes de la physique, de la chimie, de l'archéologie, de l'histoire, de l'optique, des arts, des sciences occultes, de la philosophie, de la linguistique. On se souvient du vers de Victor Hugo dans *Les Contemplations : Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible*.⁴⁹

L'inconscient est un point de vue sur le langage chez Bréal, chez Saussure, chez Boas, chez Sapir, chez Benveniste. Et il me semble important de redécouvrir d'abord la poursuite de ce dialogue, de cette filiation, qui naît au même moment que la psychanalyse, mais s'en distingue aussi.

⁴⁸ *Idem.*, p. 63.

⁴⁹ Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livre sixième, XIV. Gallimard, Paris, 1973, p. 343.

2. L'inconscient : une anthropologie.

On connaît la vogue que le livre de E. von Hartmann *La Philosophie de l'inconscient* a provoquée en France dans les années 1880. On sait aussi que ce n'est pas tant en philosophie qu'en fait chez les artistes, les peintres et les poètes, symbolistes, que cette théorie de l'inconscient aura trouvé une écoute, une poursuite. Mais c'est aussi l'époque qui simplement accueille et permet cette pensée d'un inconscient inventeur de nouvelles formes de vie, comme cette époque va aussi permettre la formation de la psychanalyse.

Il ne paraîtra pas étonnant de trouver chez Saussure une telle réflexion sur l'inconscient. Le terme apparaît dans une conférence qu'il donne en 1891. On pensera par avance à sa réflexion à propos des paragrammes, mais généralement à sa théorie du langage :

Les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté ? Telle est donc la question. La science du langage, actuelle, y répond affirmativement. Seulement il faut ajouter aussitôt qu'il y a beaucoup de degrés connus, comme nous savons, dans la volonté consciente ou inconsciente ; or, de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, a ce caractère [d'être] le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous.⁵⁰

On verra que si Saussure dit « le plus impersonnel », cela signifie *le plus social*. Ce n'est pas une négation de la personne, c'est seulement l'idée que le langage ne peut jamais être l'acte d'un seul, il implique toujours la société, il en procède et l'invente. Rien de commun avec l'inconscient collectif qui sera posé par Jung plus tard ; la volonté inconsciente, *impersonnelle* que travaille à penser Saussure est une théorie du langage, de la valeur. Ce que Saussure apporte après Bréal, qui déjà faisait de l'inconscient un problème linguistique, c'est une dimension sociologique, historique.

⁵⁰ Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 150.

Cette réflexion se poursuit chez Bréal quelques années plus tard. Michel Bréal ne dit pas « inconscient », ce n'est pas son concept, mais il parle de « volonté obscure mais persévérante » et d'« intelligence » — il écrit :

Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside aux changements du langage.⁵¹

On le voit, cette réflexion des linguistes se déroule dans un même temps que celui de la naissance de la psychanalyse. Comme je l'ai dit, c'est une époque avec ses questionnements propres qui le permet. Ce sont donc des chemins un peu différents qui se font : il y a un inconscient des linguistes qui n'est pas l'inconscient de la psychanalyse.

Franz Boas, qui est le contemporain de Saussure, pose encore, et de manière très proche de celle de Saussure, la question d'un inconscient linguistique, écrivant :

*It would seem that the essential difference between linguistic phenomena and other ethnological phenomena is, that the linguistic classifications never rise into consciousness, while in other ethnological phenomena, although the same unconscious origin prevails, these often rise into consciousness, and thus give rise to secondary reasoning and to re-interpretations.*⁵² [On traduit :] Il apparaîtrait que la différence essentielle entre les phénomènes linguistiques et les autres phénomènes ethnologiques est, que les classifications linguistiques ne s'élèvent pas à la conscience, alors que dans les autres phénomènes ethnologiques, bien que la même origine inconsciente prévale, ceux-ci s'élèvent souvent à la conscience, et ainsi font s'élever des raisonnements secondaires et des ré-interprétations.⁵³

Ce n'est pas l'inconscient structuraliste, celui par exemple de Lévi-Strauss, qui dira que la structure d'une langue est inconsciente parce qu'un locuteur n'a pas idée des oppositions phonologiques par exemple, et que seul l'analyste peut mettre au jour cet inconscient, privé à la conscience du commun. Ce n'est pas cette schize entre le savoir et la vie. Chez Boas, l'inconscient n'est pas une privation de conscience : le locuteur n'a pas conscience des catégories que l'analyste d'une langue observe, mais en même temps cet inconscient est produit à chaque instant dans le discours par celui qui parle cette langue, puisque dans la langue les sujets produisent des *raisonnements secondaires et des ré-interprétations* qui réinventent les phénomènes ethnologiques,

⁵¹ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 30.

⁵² Franz Boas, Introduction to *Handbook of American Indian Languages*, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1966 p. 63. Le texte paraît à l'origine en 1911 dans le *Bulletin*, 40, du Bureau of American Ethnology.

c'est-à-dire la culture. On est proche ici de la *sémiologie de la langue* que Benveniste écrira bien plus tard, où la langue est l'interprétant de la société.

Suivant cette filiation de linguistes qui définissent un inconscient dynamique, moteur de l'histoire, Edward Sapir en 1921 dans son ouvrage *Language* écrira par exemple que :

The latent content of all languages is the same — the intuitive science of experience ⁵⁴
[Je traduis :] Le contenu latent de toutes les langues est le même – la *science* intuitive de l'expérience.

Sapir fait du « latent » non pas un déjà-là de la langue, mais une aventure du sujet. La « science » est mise du côté du locuteur, de l'intuition, de l'expérience. Comme chez Benveniste lorsque celui-ci écrit dans « Catégories de pensée et catégories de langue » en 1958 à propos d'Aristote :

Inconsciemment il a pris pour critère la nécessité empirique d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats ⁵⁵

Contrairement à ce que Jacques Derrida et d'autres philosophes ont compris, cet inconscient n'est une absence de conscience, Benveniste ne dit pas d'Aristote qu'il inconscient, il décrit davantage la manière dont Aristote ré-invente la pensée, *inconsciemment*. Benveniste écrit dans ce même article

L'un est que la réalité de la langue y [dans ses usages] demeure en règle générale inconsciente ; hormis le cas d'étude proprement linguistique, nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler. L'autre est que, si abstraites ou si particulières que soient les opérations de la pensée, elles reçoivent expression dans la langue. ⁵⁶

Il s'agira de bien montrer que cet inconscient s'oppose complètement à l'inconscient structuraliste, celui de Lévi-Strauss, par exemple. Ce que décrit Benveniste est proche de ce que voyait déjà Boas. Ceux qui parlent n'ont pas besoin de savoir comment fonctionne leur langue pour parler. Ils en réinventent le

⁵³ J'analyse ce passage à plusieurs reprises, p. 77, 78, 152, 198.

⁵⁴ Edward Sapir, *Language, An Introduction to the Study of Speech* (1921), Harcourt, New York, 1949, p.218.

⁵⁵ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 70.

⁵⁶ *Idem.*, p. 63.

fonctionnement d'une manière inconsciente. Ils réinventent l'inconscient de leur propre langue.

Ce que nous apercevons déjà, c'est que l'inconscient chez Bréal, Saussure, Boas, Sapir, Benveniste (on pourrait ajouter Mauss) n'est pas le terme d'une psychanalyse exclusivement, mais le terme d'une *anthropologie*. Et sans doute même chez Freud, l'*inconscient* est-il aussi avant tout le concept d'une anthropologie qu'il constitue. En tout cas, il est le terme clé d'une réflexion qui occupe toute la fin du XIX^e siècle.

Notons que l'*inconscient*, en tant que substantif en français est attesté en 1877 comme procédant de l'impact de la traduction par D. Nolen de l'ouvrage d'Eduard von Hartmann, *Philosophie des Unbewussten*, (1869) – *Philosophie de l'inconscient*. Cette année 1877 est aussi celle de la seconde édition du Littré, qui définit ainsi le terme « inconscient » : « Terme de philosophie. L'inconscient, la partie des actions naturelles qui n'ont pas conscience d'elles-mêmes. La philosophie de l'inconscient, système de philosophie de M. de Hartmann ». Ce qui indique l'évident succès de ce livre.

3. L'inconscient : Saussure.

Il paraît surprenant de parler de Saussure avant de parler de Bréal, mais bien étrangement, c'est la chronologie des faits qui l'impose. Quoique la chronologie importe peu, et que d'un autre point de vue, on aurait pu simplement dire que Saussure nous donne les moyens d'interpréter Bréal, et qu'il fallait ainsi commencer par Saussure.

Le terme d'*inconscient* apparaît chez Saussure dans sa « Première conférence » à l'Université de Genève, en novembre 1891. La discussion est reprise par Bréal, presque dans les mêmes termes, quelques années plus tard dans son *Essai de Sémantique*, en 1897 :

Quelle est donc la seconde condition impliquée par le mot de science historique ? C'est que l'objet qui fait la matière de l'histoire – par exemple l'art, la religion, le costume, etc. – représente, dans un sens quelconque, des *actes humains*, régis par la volonté et l'intelligence humaines, — et qui d'ailleurs doivent être tels qu'ils n'intéressent pas seulement l'individu mais la collectivité.

Les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de notre volonté ? Telle est donc la question. La science du langage, actuelle, y répond affirmativement. Seulement il faut ajouter aussitôt qu'il y a beaucoup de degrés connus, comme nous savons, dans la volonté consciente ou inconsciente ; or, de tous les actes qu'on pourrait mettre en parallèle, l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, a ce caractère [d'être] le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous. Il y a là une différence de degré, qui va si loin qu'elle a longtemps donné l'illusion d'une différence essentielle, mais qui n'est en réalité qu'une différence de degrés.⁵⁷

Saussure, dans un débat qui anime son époque, montre en quoi l'étude du langage et des langues doit appartenir aux *sciences historiques* et non aux sciences naturelles ; en cela il poursuit les idées de Bréal. En effet beaucoup de linguistes, dans une écoute erronée de la théorie de l'évolution de Darwin, avaient voulu penser que la langue était semblable à un être vivant, vivant sa vie propre, naissant, se développant et mourant. C'est dans une opposition vive à de telles vues que les statuts de la Société de linguistique de Paris s'étaient déjà écrits auparavant, en 1866, avec ce fameux « Article 2 » :

⁵⁷ Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 150.

La Société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle.⁵⁸

Ce qui rassemble le projet de la Société de linguistique de Paris et le projet de Saussure, c'est l'intérêt pour la *vie*⁵⁹. La linguistique est alors en effet largement mécaniste, enfermée dans l'édition de lois d'évolution⁶⁰, faisant disparaître ceux qui parlent les langues et vivent. Si la Société refuse l'idée d'une langue originaire et de la création d'une langue universelle, c'est qu'elle veut penser la langue comme langue-culture, l'originalité d'un vivre, la manière dont il se dit, et l'histoire ; c'est ce que la Société posait en effet comme sa première visée dans l'« Article Premier » de ses statuts :

La Société de Linguistique a pour but l'étude des langues, celle des légendes, traditions, coutumes, documents, pouvant éclairer la science ethnographique. Tout autre objet d'études est rigoureusement interdit.

Si Saussure trente ans plus tard veut penser l'étude des langues comme une science *historique*, c'est parce qu'il s'intéresse à ce mouvement imperceptible et de chaque instant, qui fait que la langue devient autre. Dans sa « Deuxième conférence », Saussure parlera ainsi des portraits de Boguslawski, cet « original » s'étant photographié régulièrement pendant vingt ans et ayant exposé ainsi les uns à côté des autres ses 480 portraits. Il y a cet intérêt chez Saussure pour l'imperceptible, le fugace, – « c'est par le fait même que les signes se continuent qu'ils *arrivent* à s'altérer »⁶¹ – il s'agit d'un intérêt pour l'aventure des sujets. Saussure travaille à redonner à l'intuition son intelligence, et même remet l'intelligence à l'intuition, ce que fera également Bréal (nous le lirons plus loin).

⁵⁸ On retrouve ces « Statuts de la Société de linguistique de Paris », qui datent du 8 mars 1866, en ouverture de tous les numéros du *Bulletin de la Société de Linguistique* depuis le premier numéro en 1869.

⁵⁹ A l'entrée « origine du langage » d'un Index que Saussure prévoyait à son livre de linguistique générale, on lit « ORIGINE DU LANGAGE : Inanité de la question pour qui prend une juste idée de ce qu'est un système sémiologique et de ses conditions de *vie*, avant de considérer ses conditions de genèse, p. 000. Il n'y a aucun moment où la genèse diffère caractéristiquement de la *vie* du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la *vie*. » (Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 228).

⁶⁰ Je fais référence en premier au travail d'August Schleicher, sans doute le plus connu et révélateur de cette tendance à biologiser la langue ; je pense aussi à Max Müller (qui par ailleurs était un auteur apprécié de Mallarmé).

⁶¹ Ferdinand de Saussure, [Notes pour le cours III (1910-1911) : Nécessité de l'altération des signes : synchronie et diachronie], in *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 329.

Dans le texte de la « Première conférence », nous voyons Saussure discuter les notions de *volonté*, de *conscience*, et d'*inconscient*. Saussure fait se déplacer la volonté de la sphère de la conscience à celle de l'inconscient. L'activité de langage n'est pas pour lui de l'ordre de la préméditation, ce n'est pas un acte « réfléchi ». Dans le passage cité ci-dessus, il est intéressant de noter l'usage de la notion d'*impersonnel* : « l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, a ce caractère [d'être] le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous ». Quel est le sens de cet *impersonnel* ? Puisqu'en effet, il ne peut pas être question chez Saussure de tourner le dos à la personne. On se demande si ici *le plus impersonnel* ne signifie pas *le plus social*. Ainsi le plus individuel et le plus collectif en même temps. Non seulement dans le sens où le langage est commun à la société des hommes, mais avant tout dans le sens où l'acte de langage, puisque Saussure parle précisément ici de « l'acte linguistique », n'est jamais un acte purement individuel, mais vient d'un dialogue et le produit, vient de la société et la produit à nouveau. On trouvera chez Sapir quelque chose d'assez proche ; Sapir écrit en 1921 dans son ouvrage *Language* : « *Language is the most massive and inclusive art we know, a mountainous and anonymous work of unconscious generations* »⁶² – « Le langage est l'art le plus massif et inclusif que nous connaissons, un travail colossal et anonyme de générations inconscientes ». L'anonyme (l'inconscient) est en même l'inclusif, c'est-à-dire, l'intersubjectivant. Chez Saussure, l'individuel n'existe que par le collectif ; il n'y a pas de valeur en dehors du collectif. C'est ce que nous voyons en lisant les cahiers de ses étudiants, dans l'édition critique du *Cours de linguistique générale* établie par Rudolf Engler :

¹⁸⁴³ Où existe-t-il, dans un ordre quelconque < un système de valeurs, si ce n'est > de par la collectivité ? Un individu tout seul est incapable d'en fixer aucune.

¹⁸⁴³ Car il n'y a de valeur que dans une collectivité. L'individu ne connaît la valeur que de par la collectivité.

¹⁸⁴³ Aucune valeur ne *vaut*, n'est connue par l'individu. Elle n'est connue que par la collectivité.

¹⁸⁴³ Car une valeur n'existe que dans le milieu social, que par la collectivité⁶³

⁶² Edward Sapir, *Language. An Introduction to the Study of Speech*, Harcourt Brace and Company, San Diego – New York – London, 1921, p. 220.

⁶³ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, Harrassowitz, Wiesbaden, 1967, fascicule 2, p. 255.

Ces formulations s'opposent en fait à ce que les rédacteurs du *Cours de linguistique générale* ont publié comme étant la pensée de Saussure :

La collectivité est nécessaire pour établir des valeurs dont l'unique raison d'être est dans l'usage et le consentement général ; l'individu à lui seul est incapable d'en fixer aucune.⁶⁴

Cette formulation marque une insistance sur un « consentement général », sur une certaine « convention » – qui m'apparaît être un contre-sens de la *convention* telle qu'elle est développée dans la pensée de Saussure⁶⁵. La convention ici, entendue donc comme le « consentement général » – expression que nous ne trouvons nulle part dans les cahiers – semble être donnée comme la finalité du langage. Il s'agit de « fixer », d'« établir des valeurs » – cette expression encore une fois ne se retrouve nulle part, et elle est bien contraire à la pensée de Saussure, qui est une pensée de l'historicité et du devenir par le langage, par l'invention de la valeur. Ce que l'on entend finalement en lisant le *Cours de linguistique générale*, ce que l'on retient, c'est cette idée que « l'individu à lui seul est incapable d'en fixer aucune », ce qui n'est pas le propos que nous trouvons dans les cahiers, même si cette même phrase peut apparaître. Relisons le premier cahier : « Où existe-t-il, dans un ordre quelconque < un système de valeurs, si ce n'est > de par la collectivité ? Un individu tout seul est incapable d'en fixer aucune ». Ici, au contraire de ce que nous lisons dans le *Cours*, c'est une certaine conception de la « collectivité » qui est au travail, et même pouvons-nous dire que « collectivité » ne semble pas désigner ici un ensemble, un tout objectif de personnes, mais un procès : « *par* la collectivité ». Ainsi, « un individu tout seul », prend le sens de « un individu hors de la collectivité », un individu hors du dialogue, alors que de l'autre côté, « un individu à lui seul » reste dans une représentation sociologique, l'opposition de la société et de l'individu, l'opposition de la langue et de la parole⁶⁶. La différence paraît mince, mais entre les deux il y a l'espace d'une théorie du langage qui est là, ou qui est absente. L'édition du *Cours* insiste, comme je le disais, sur l'idée d'un établissement, d'une fixation, d'un « consentement général », quand nous trouvons au contraire dans les cahiers une pensée de l'histoire, une dynamique de l'altérité par l'invention de la valeur. Il faut remarquer, comme je le notais déjà, cette expression qui revient dans

⁶⁴ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bailly et Albert Séchehaye en 1916, éditions Payot et Rivages, Paris, 1972, p. 157.

⁶⁵ Voir p.193 et suivantes

tous les cahiers : « *par* la collectivité ». La *collectivité*, qui est donc ici pensée comme une activité, définit précisément une *intersubjectivité*. Et l'insistance dans les cahiers porte sur cette intersubjectivité, cette indissociabilité du sujet et de la société, non sur un abstrait consentement général. C'est juste déjà une question prosodique. Si l'on observe uniquement les fins de phrases, on voit la différence de questionnement ; d'un côté on accentue « l'usage et le consentement général » et « incapable d'en fixer aucune » et de l'autre on accentue « par la collectivité ».

C'est la question de l'*impersonnel* qui nous a entraînés dans la lecture des cahiers de ses élèves. Ce cheminement nous permet un éclairage nouveau sur la discussion d'un inconscient chez Saussure. Revenons sur cette phrase: « l'acte linguistique, si je puis le nommer ainsi, a ce caractère [d'être] le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps que le plus impersonnel de tous ». Saussure parle de l'« acte linguistique » – donc d'un acte nécessairement individuel, mais il le qualifie d'« impersonnel ». Ceci rappelle ce que Benveniste écrit en 1968 dans « Structure de la langue et structure de la société » à propos d'une *réalité supraindividuelle* ; il écrit que la langue est « l'émanation irréductible du soi le plus profond dans chaque individu, est en même temps une réalité supraindividuelle et coextensive à la collectivité tout entière »⁶⁷ : la langue ne peut jamais être une réalité purement individuelle, avec la langue on est nécessairement dans la collectivité, parce que « la langue pose et suppose l'autre »⁶⁸, même si celui qui parle dit quelque chose d'absolument nouveau et qui semblerait en cela échapper à la société et rester purement individuel, ce qu'il dit émane de la société et la produit. On verra cela lorsque Benveniste écrira dans ses manuscrits à propos du langage poétique : « Le poète nous apprend la *vérité* et nous ~~révèle~~ dévoile la ~~vérité~~ *réalité*. La vérité sur lui et de telle manière qu'elle nous apparaisse la vérité sur nous ; la réalité masquée par la convention ou l'habitude et qui brille comme à la création »⁶⁹. Il me semble que lorsque Saussure parle de l'acte linguistique comme d'un acte « impersonnel », il décrit quelque chose du même ordre.

⁶⁶ Benveniste, dans ce sens écrira « le langage pose et suppose l'autre » en 1968 dans « Structure de la langue et structure de la société » (dans les *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 91).

⁶⁷ Emile Benveniste, « Structure de la langue et structure de la société » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 99.

⁶⁸ *Idem.*, p. 91.

⁶⁹ BAUDELAIRE, 8, f°7 / f°17.

Saussure propose de penser que ce qui fait la matière de l'histoire ce sont des *actes humains*, mais qu'il s'agit alors de s'interroger sur la nature des ces *actes*. Ils sont de l'ordre d'une *volonté*, et d'une *intelligence humaine* mais de quelle nature de volonté peut-on alors parler ? (« C'est que l'objet qui fait la matière de l'histoire – par exemple l'art, la religion, le costume, etc. – représente, dans un sens quelconque, des *actes humains*, régis par la volonté et l'intelligence humaines, — et qui d'ailleurs doivent être tels qu'ils n'intéressent pas seulement l'individu mais la collectivité »). Pour Saussure l'acte linguistique ne peut pas être pensé comme un acte relevant d'une volonté consciente (il n'est ni réfléchi, ni prémédité), il ne peut non plus être pensé comme un acte personnel. Ceci ne signifie pas que le sujet soit prisonnier d'une langue qui le priverait de son individualité et de sa volonté, qu'on ne puisse alors même plus parler d'*acte*, ni d'histoire. Au contraire, il s'agit de penser que l'acte linguistique procède d'une volonté inconsciente – le locuteur n'a pas conscience de ce qu'il fait lorsqu'il parle, et pourtant il produit bien quelque chose de nouveau : un *acte*⁷⁰. Ailleurs Saussure écrit : « Un orateur parle de la guerre et répète quinze ou vingt fois le mot *guerre*. Nous le déclarons identique ? <Or chaque fois que le mot est prononcé, il y a des actes séparés> »⁷¹. On pense bien sûr à Benveniste qui dit que « dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention »⁷². La notion d'*acte* chez Saussure implique l'idée d'un déplacement, d'une activité, qui touche le sujet et la communauté.

Pour Saussure, l'acte linguistique est impersonnel parce que, en tant qu'acte, il n'intéresse « pas seulement l'individu mais la collectivité ». On voit bien comme cet inconscient, cette *volonté* inconsciente, n'a rien à voir avec l'« inconscient collectif » tel que C. G. Jung le définira quelques années plus tard ; l'inconscient de Saussure n'a rien d'archétypal, au contraire il est l'invention de nouvelles formes de vie, de

⁷⁰ Emile Benveniste écrit : « nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler », ce qui signifie que celui qui parle n'a pas besoin de savoir comment fonctionne sa langue pour la parler. Voir Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 63. Henri Meschonnic écrit d'une manière continue à Benveniste : « C'est l'agir du langage. Il agit sur nous même si nous ne savons pas ce qu'il nous fait. Il le fait. Et il recommence. Et on n'en sait pas plus que, sur le plan de la langue, le locuteur ne sait et n'a besoin de savoir comment elle fonctionne pour la parler ». Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Verdier, Lagrasse, 1999, p. 140-141.

⁷¹ Ferdinand de Saussure, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*, edited and translated by Eisuke Komatsu and Roy Harris, Language and Communication Library, Volume 12, Pergamon Press, Oxford – New-York – Seoul – Tokyo, 1993, p. 82.

⁷² Emile Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 19.

sociabilité. C'est une *volonté* inconsciente, une dynamique, un mouvement vers l'inconnu.

On aperçoit un peu la manière dont la pensée de Saussure s'apparente, ou du moins participe d'un même sentiment, que la philosophie de l'inconscient d'E. von Hartmann. Le texte de Saussure apparaît comme une critique de l'idée de « conscience ». S'il y a une volonté humaine, une volonté à l'œuvre dans l'acte de langage, c'est une volonté qui va vers son inconnu ; elle n'est pas une conscience maîtrisée.

Le rejet de l'idée de conscience, le sentiment d'une volonté obscure, d'un inconscient, se font jour au XIX^e siècle ; on les pressent déjà chez Wilhelm von Humboldt dans son opposition de l'*ergon* à l'*energeia*⁷³ ; on les voit chez Stéphane Mallarmé lorsqu'il oppose la « suggestion » au « nommer », chez Sigmund Freud évidemment, et peut-être déjà chez Baudelaire avec les *correspondances*. De manière étrange, il apparaît que ce XIX^e siècle n'est pas tant (même s'il l'est aussi) le siècle de l'objectivisme et du réalisme, que celui de sa critique, en art, en philosophie, en linguistique... Et pour moi, le travail de Saussure est à situer dans cette poursuite critique, du côté de Mallarmé, du côté de Hartmann, du côté de Freud ... Saussure n'est pas seul. Sa recherche est à découvrir dans une continuité avec les interrogations propres à son époque. Des interrogations sur l'inconscient, sur les associations d'idées, les synesthésies...

On a de quoi se sentir incrédule devant ce qu'une époque a fait de Saussure : un abstracteur, un logicien, une théorie très austère, très mécaniste, déshumanisante, quelques concepts d'une allure technicienne, *signe*, *signifiant*, *signifié*, *phonème*, *syntagme*... On continue de retenir de Saussure ce qu'une époque en a fait. Une réduction, une non-écoute. On ne lit toujours pas les paragrammes, on les prend pour un exotisme, un accident, une folie, alors que ce travail est sans aucun doute le plus avancé que Saussure ait produit, qu'il devrait être le point de départ de tout travail le

⁷³ Voir plus loin, p. 89. On notera au passage ce que Pierre Caussat dans le glossaire qu'il ajoute à sa traduction des textes de W. von Humboldt (réunis le volume *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*) à propos du terme *Absicht*, qu'il traduit par « préméditation » :

« Absicht

Préméditation

Se réfère au principe de « finalité externe », qui implique une préformation originaire du moyen par la fin. Incompatible, en tant que tel, avec l'activité dynamique du langage. *Absichtlich* s'oppose à *zweckmässig*, qui désigne la finalité interne, une poussée sourde mais tenace, promise dans la création de ses moyens à des développements insoupçonnés. La langue est *Weltansicht*, labeur incessant qui vise un monde et s'efforce de le produire. »

concernant. On oublie de penser, aussi surprenante que paraisse cette affirmation, que Saussure est un homme du XIX^e siècle, comme aussi Freud.

A l'époque de Saussure on s'intéresse à la médiumnité, aux états de conscience modifiée, à l'imaginaire créatif, *subliminal*, à l'inconscient. On s'intéresse au mouvement, à l'instant, au présent, au fugace. Ceci après Baudelaire ayant fait de l'éternel et du transitoire mêlés, les qualités constitutives du beau. Baudelaire, aussi, travaille à une pensée de la *correspondance*, à une pensée du *comme*, terme majeur de sa poétique. Arthur Rimbaud écrira en 1872 le poème *Voyelles* : c'est l'époque d'un grand intérêt – comme je le disais déjà – pour les synesthésies. Saussure parle d'*association*, Freud parlera de *freie Assoziation*. Cet intérêt pour la créativité associative est évidemment non éloigné de celui pour le spiritisme, les expériences médiumniques. On repensera à Victor Hugo⁷⁴.

Il y a une critique du réalisme, de l'objectivisme qui court tout au long du XIX^e siècle, une critique de l'éternel, de l'immuable, de l'identique, du visible, du connu, une recherche de l'historique, du mouvant, de l'imperceptible, de l'imprédictible. Ceci apparaît par exemple dans l'intérêt pour l'évolution des espèces, pour l'histoire des langues et des cultures. En même temps le XIX^e siècle fait naître l'idée de Science, d'objectivité, l'idée d'un regard en relation directe avec le réel, une absence de théorie du point de vue⁷⁵. Avec Saussure on apprendra qu'on n'a de relation au monde qu'à travers ce qu'on peut en dire, à travers le regard qui le fonde.

Que voyons-nous encore se passer dans le tournant du XIX^e au XX^e siècle ? Nous avons en France – je le disais déjà plus haut – un poète comme Mallarmé avec sa pensée de la *suggestion*, d'une aventure personnelle et infinie du sens, de l'écoute. Une pensée de l'historicité, du sujet. Le poème ne se donne pas univoque, rempli de son sens, fini. Le poème n'est pas clos mais toujours sa *virtualité*. Aussi Mallarmé critique-t-il une pensée du langage réduite au « nommer ». On se souvient de la fameuse formule dans l'entretien avec Jules Huret en 1891 pour l'enquête sur l'évolution

⁷⁴ Voir par exemple Jean de Mutigny, *Victor Hugo et le spiritisme*, Fernand Nathan, Paris, 1981.

⁷⁵ On repense à ce que dit Gérard Dessons dans son livre sur Maeterlinck à propos des découvertes en optique, qui font croire à ce lien direct entre celui qui regarde et le réel, sans la médiation d'un point de vue, d'une représentation. Gérard Dessons rappelle notamment ce propos étonnant de l'astronome Wilhelm L. Tempel : « l'art de voir est en train de se perdre par suite de l'invention de toutes sortes d'instruments optiques ». Voir G. Dessons, *Maeterlinck, Le théâtre du poème*, Laurence Teper, Paris, 2005, p. 20.

littéraire: « Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts du pouvoir de jouissance du poème qui est fait de deviner peu à peu. Le *suggérer*, voilà le rêve »⁷⁶.

Avant Mallarmé, avec les impressionnistes, une critique du réalisme est déjà menée. C'est la critique en premier du statut de l'image comme reproduction de la réalité, et la critique du statut de l'art comme art d'imitation. On se situe dans le débat sans cesse répété du réalisme platonicien à la poétique aristotélicienne, de la *mimesis* chez Platon pensée comme *imitation* à la *mimesis* chez Aristote pensée comme *représentation*. Et les impressionnistes pensent en effet un art de la représentation, non un art de l'imitation. L'art est chez eux invention du regard. Les tableaux des impressionnistes induisent celui qui regarde, ils mettent en scène ce regard. Ils donnent au spectateur une place active, créative. Les impressionnistes s'attachent, dans ce sens également, à représenter le fugace, le présent ; ils s'intéressent à ce qui est mouvant, l'eau, les nuages, le soleil, les lumières, le vent.

Saussure est de cette époque, de ces questionnements. En 1900, Sigmund Freud publie *Die Traumdeutung*, et Théodore Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*, deux recherches sur l'activité *inconsciente, subliminale* des sujets. Dans ces mêmes temps, Saussure commence à s'intéresser aux *paragrammes*, à l'activité inconsciente du poète et du lecteur et à son écoute flottante « hors de l'ordre dans le temps qu'ont les éléments [...] hors de l'ordre linéaire »⁷⁷. Ce qui est remis en cause dans toutes ces recherches c'est la pensée d'un sujet conscient et volontaire. Pour Saussure les paragrammes ne sont pas des « casse-têtes », l'exercice d'une maîtrise totale appliquée au discours, mais au contraire l'indice d'une « *sociation psychologique* inévitable et profonde », c'est-à-dire l'exercice d'un inconscient⁷⁸. Saussure écrit ainsi :

C'est d'ailleurs cette *facilité relative* de l'hypogramme qui explique seule que l'hypogramme ait d'abord pu vivre, et ensuite se transmettre comme une condition immanquable et inséparable de toute composition littéraire à travers les siècles et les milieux les plus différents qu'ait connus la culture latine. C'est à la condition seulement qu'il ne constituât pas un gros casse-tête — hors des raffinements qu'on était toujours libre de lui donner — que ce jeu a pu devenir l'accompagnement habituel, pour tout Latin qui prenait la plume, de la forme qu'il donnait à sa pensée presque à l'instant où elle jaillissait de son cerveau, et où il songeait à la mettre en prose ou en vers.

⁷⁶ Stéphane Mallarmé, *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, édition de Bertrand Marchal, Gallimard, Paris, 2003, p. 405.

⁷⁷ Manuscrit « Ms. Fr. 3963. Cahier d'écolier sans titre » conservé à la BPU de Genève, cité par Jean Starobinski dans *Les Mots sous les mots*, Gallimard, Paris, 1971, p. 46-47.

⁷⁸ Voir Chloé Laplantine, « Le sentiment de la langue », in *Poétique de l'étranger*, 5, Revue du Texte Etranger, groupe de travail du Département d'études Littéraires Anglaises, Université Paris 8, Vincennes – Saint-Denis, 2005. Article disponible sur le site <http://www.univ-paris8.fr/dela/revue.html>.

Que l'hypogramme ait atteint chez les Latins ce degré d'une *sociation psychologique* inévitable et profonde, c'est en effet ce qui résulte pour le reste de l'immensité des textes, et hors de ce que j'entends dire spécialement ici.⁷⁹

Pour Saussure, l'hypogramme est « une condition immanquable et inséparable de toute composition littéraire », « l'accompagnement habituel, pour tout Latin qui prenait la plume, de la forme qu'il donnait à sa pensée ». Celui qui parle n'a pas conscience et n'a pas besoin d'avoir conscience de la forme qu'il donne à sa pensée, en même temps son discours produit toujours inmanquablement *cette* forme qui est *sa* pensée. Comme l'écrira Benveniste plus tard : « si abstraites ou si particulières que soient les opérations de la pensée, elles reçoivent expression dans la langue »⁸⁰. Saussure comme Benveniste, et comme Sapir aussi, permettent de voir que cette forme de pensée inconsciente, qui se réalise dans l'exercice du discours, est historique⁸¹. Ils permettent la découverte et l'analyse de cet inconscient. Ce que fait déjà Saussure.

Saussure a participé aux expériences médiumniques menées par Théodore Flournoy autour des glossolalies d'Hélène Smith, et à l'enquête du même Flournoy sur les expériences de synopsis (audition colorée), en écrivant un long texte où il décrit les associations précises qui se font en lui à propos des voyelles, ou plus exactement d'un complexe qu'il définit ainsi :

Ce n'est donc pas, semble-t-il, la voyelle comme telle, c'est-à-dire telle qu'elle existe pour l'oreille, qui appelle une certaine sensation visuelle correspondante. D'un autre côté, ce n'est pas non plus la vue d'une certaine lettre ou d'un certain groupe de lettres qui appelle cette sensation. Mais c'est la voyelle en tant que contenue dans cette expérience graphique, c'est l'être imaginaire que forme cette première association d'idées, qui, par une autre association, m'apparaît comme doué d'une certaine *consistance* et d'une certaine *couleur*, quelquefois aussi d'une certaine *forme* et d'une certaine *odeur*.⁸²

Les concepts d' « image acoustique » et de « pensée-son » ne trouvent-ils pas ici un nouvel éclairage ? Saussure parle aussi d' « image musculaire », d'« image

⁷⁹ Manuscrit de Saussure cité par Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots, Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, Paris, 1971, p. 119.

⁸⁰ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 63.

⁸¹ A propos des paragrammes, voir p. 42, 57, 107, 111, 135, 146, 164, 210, 228, 247, 252, 268.

⁸² Lettre citée par Théodore Flournoy, *Des Phénomènes de synopsis (audition colorée)*, Alcan/Eggimann, Paris/Genève, 1893, p. 51. Citée notamment par Johannes Fehr, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, traduit de l'allemand par Pierre Caussat, PUF, Paris, 2000, p. 161-162.

visuelle », d' « image auditive », d' « image phonétique »⁸³. La pensée saussurienne de toute évidence s'enrichit si on la voit indissolublement liée à la naissance d'une pensée de l'inconscient. Saussure n'était pas étranger aux débuts de la psychanalyse ; comme l'écrit Johannes Fehr, « Les textes de Saussure, publiés par le psychologue genevois Théodore Flournoy dès le tournant du siècle, témoignent en outre que Saussure était en contact avec les mouvements de pensée issus d'autres domaines scientifiques ; ainsi, entre autres, de celui de la psychanalyse expérimentale ou de l'école psychanalytique de Freud qui commençait alors tout juste à émerger »⁸⁴. Peut-être n'est-il pas anodin de rappeler que le psychanalyste Raymond de Saussure, l'un des fils de Ferdinand de Saussure et le gendre de Théodore Flournoy, mena à Vienne une analyse avec Freud dans les années 1920.

Dans la « première conférence » qu'il donne à Genève en 1891, Saussure déplace la volonté du côté de l'inconscient, de l'intuition, de l'inconnu, fait du non-prémédité une qualité de l'acte de langage. Dans le *Cours de linguistique générale*, objectera-t-on peut-être, Saussure parle de *conscience*, ce qui est aussi avéré dans ses textes manuscrits. Saussure parle ainsi de « conscience linguistique »⁸⁵, de « conscience des sujets parlants »⁸⁶, ou bien encore d'« analyse subjective »⁸⁷, d'« analyse spontanée »⁸⁸, de « sentiment de la langue »⁸⁹, Comment Saussure peut-il à la fois dire que l'acte linguistique est inconscient, et d'autre part parler de la conscience du sujet parlant, de sentiment de la langue et d'analyse ? N'y a-t-il pas là une grande contradiction ?

En fait, il faut différencier l'*acte* linguistique et l'analyse que le sujet produit de sa propre langue qui est davantage ce que réalise une action que l'action elle-même. Pour Saussure, l'acte de langage n'est ni réfléchi, ni prémédité, ni personnel. Celui qui

⁸³ Voir notamment à partir de l'index dans : Ferdinand de Saussure, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*, edited and translated by Eisuke Komatsu and Roy Harris, Language and Communication Library, Volume 12, Pergamon Press, Oxford – New-York – Seoul – Tokyo, 1993

⁸⁴ Johannes Fehr, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, traduit de l'allemand par Pierre Caussat, PUF, Paris, 2000, p. 47-48.

⁸⁵ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* (1916), Payot, Paris, 1972, p. 136

⁸⁶ Dans le *Cours de linguistique générale*, p. 117, 128, 189, 190, 256 ; dans les *Ecrits de linguistique générale*, p. 187.

⁸⁷ « Analyse subjective et analyse objective » et « L'analyse subjective et la détermination des sous-unités » sont les titres de parties du *Cours de linguistique générale*, p. 251-259 ; cf. p. 253, 258 ; « analyse des sujets parlants » (p. 254).

⁸⁸ *Cours de linguistique générale*, p. 258.

⁸⁹ Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 184, 193, 195.

parle n'est pas conscient de ce qu'il fait pour parler. D'un autre côté Saussure pose la question du *sentiment de la langue*, c'est-à-dire du fonctionnement, de la grammaire, que produit le sujet lorsqu'il parle. Il semblerait que c'est un même problème ; en fait il me semble que cette conscience que le sujet produit n'est pas le résultat d'acte volontaire, d'une action volontaire sur la langue. Voici par exemple ce qu'il écrit :

Je vais émettre une proposition largement entachée d'hérésie : il est faux que les distinctions comme *racine, thème, suffixe* soient de pures abstractions.

Avant tout, et avant de venir nous parler d'abstractions, il faut avoir un criterium fixe touchant ce que l'on peut appeler *réel* en morphologie.

Criterium : Ce qui est réel, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience et rien que *ce* dont ils peuvent avoir conscience.

Or, dans tout état de langue, les sujets parlants ont conscience d'unités morphologiques — c'est-à-dire d'unités significatives — inférieures à l'unité du mot.

En français nous avons conscience par exemple d'un élément *-eur* qui, employé d'une certaine façon, servira à donner l'idée de l'auteur d'une action : *graveur, penseur, porteur*.

Question : Qu'est-ce qui prouve que cet élément *-eur* est réellement isolé par une analyse de la langue ?

Réponse : Comme dans tous les cas pareils ce sont les *néologismes*, c'est-à-dire les formes où l'activité de la langue et sa manière de procéder trouvent à se manifester dans un document irrécusable : *men-eur, os-eur, recommenc-eur*. [...] ⁹⁰

Pour Saussure, le sujet est le grammairien de sa propre langue, il produit un fonctionnement de la langue, une conscience, une analyse de la langue. Mais cette conscience n'est pas le résultat d'acte de la volonté. A aucun moment le sujet ne peut décider de ce qu'il fait, ne peut même savoir ce qu'il fait. On voit que le questionnement n'est pas le même. Mais même ici, Saussure interroge la notion de « conscience » parlant de « degré quelconque », et de ce dont les sujets « peuvent » avoir conscience. On se souvient que dans le texte de sa « première conférence », il parlait déjà de « différence de degré » : « il y a beaucoup de degrés connus, comme nous savons, dans la volonté consciente ou inconsciente » ... « Il y a là une différence de degré, qui va si loin qu'elle a longtemps donné l'illusion d'une différence essentielle, mais qui n'est en réalité qu'une différence de degrés ». Ce qui apparaît c'est que l'idée de *conscience* et l'idée d'*inconscient* voisinent totalement, qu'elles ne s'opposent pas mais plutôt se confondent. C'est déjà ce que Saussure pouvait dire dans sa « deuxième conférence » donnée à Genève en 1891, lorsqu'il reprend (il la critiquera ensuite) la distinction entre les « changements *phonétiques* » et les

⁹⁰ *Ibid.*, p. 183-184.

« changements *analogiques* »⁹¹ qu'on aurait tendance à concevoir comme d'une part des phénomènes inconscients et d'autre part des phénomènes conscients et intelligents (il est bien évident que chez Saussure le problème de la forme ne sépare pas un instant du problème du son ; il n'expose là qu'un état de la question). Saussure fait juste une remarque à propos de l'idée de conscience appliquée à l'acte linguistique :

Il y a d'une part le changement *phonétique* et d'autre part le changement appelé de divers noms, dont aucun n'est excellent, mais dont le plus usité est le changement *analogique*. Nous verrons immédiatement pourquoi. On peut opposer sous beaucoup de points de vue différents ces deux grands facteurs de renouvellement linguistique, en disant par exemple que le premier représente le côté physiologique et physique de la parole tandis que le second répond au côté psychologique et mental du même acte –, que le premier est inconscient, tandis que le second est conscient, toujours en se rappelant que la notion de conscience est éminemment relative, de sorte qu'il ne s'agit que de deux degrés de consciences dont le plus élevé est encore de l'inconscience pure comparé au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes..⁹²

La pensée d'un inconscient chez Saussure est liée à une pensée de l'histoire. L'acte linguistique est inconscient et en même temps c'est la manière dont la langue se transforme d'instant en instant qui est imperceptible. L'acte linguistique est inconscient, mais en même temps c'est un *acte* qui nécessairement déplace la langue, le système.

⁹¹ Le terme d'« analogie », qui est aussi celui de Bréal, doit nous ramener à ce que nous disions plus haut, à propos de la découverte d'un mode de pensée par association au XIXe siècle, et qui apparaît dans les expériences de synesthésie, dans la pensée des associations chez Saussure, chez Freud, des correspondances chez Baudelaire. Dans le texte de la « seconde conférence » de Saussure à Genève, on peut lire : « C'est sur une *analogie* que s'effectue le raisonnement qui est à la base du phénomène. Plus généralement, ce raisonnement représente une *association de formes* dans l'esprit, qui est dictée par l'*association des idées représentées* ».

⁹² Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 159.

4. Une volonté obscure, mais persévérante : Bréal

En lisant un passage de l'introduction (« Idée de ce travail ») de *l'Essai de sémantique* de Michel Bréal qui date de 1897⁹³, nous voyons comme l'écho du texte la « première conférence » de Saussure, qui date, elle, de 1891.

Ce qui est étonnant du point de vue d'une chronologie, où d'ordinaire on penserait que Saussure⁹⁴ donne suite à Bréal⁹⁵, c'est que le texte de Bréal suive celui de Saussure ; mais en même temps, ce qui apparaît dans le texte de Saussure, et généralement dans ses conférences à Genève en 1891, c'est tout l'enseignement de Bréal : la critique de l'école néo-grammairienne, l'affirmation de la linguistique comme science historique et non comme science naturelle, la pensée de la transformation imperceptible de la langue. Ainsi, les deux textes se répondent, témoignent surtout d'une communauté de recherche, d'un partage de la réflexion. Voici donc ce qu'écrit Michel Bréal dans l'introduction de son *Essai de sémantique* :

Le progrès a consisté pour moi à écarter toutes les causes secondes et à m'adresser seulement à la seule cause vraie, qui est l'intelligence et la volonté humaine.

Faire intervenir la volonté dans l'histoire du langage cela ressemble presque à une hérésie, tant on a pris soin depuis cinquante ans de l'en écarter et de l'en bannir. Mais si l'on a eu raison de renoncer aux puérités de la science d'autrefois, on s'est contenté, en se rejetant à l'extrême opposé, d'une psychologie véritablement trop simple. Entre les actes d'une volonté consciente, réfléchie, et le pur phénomène instinctif, il y a une distance qui laisse place à bien des états intermédiaires, et nos linguistes auraient mal profité des leçons de la philosophie contemporaine s'ils continuaient à nous imposer le choix entre les deux branches de ce dilemme. Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside aux changements du langage.⁹⁶

L'Essai de sémantique se pose comme critique de la conception néo-grammairienne de la langue (l'idée de « lois phonétiques » *fatales et aveugles*⁹⁷) et

⁹³ D'abord publié dans la *Revue des deux mondes*, Tome 141, Paris, 1897 sous le titre « Une science nouvelle. La sémantique ».

⁹⁴ Ferdinand de Saussure (1857-1913).

⁹⁵ Michel Bréal (1832-1915).

⁹⁶ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 30.

⁹⁷ Voir notamment Michel Bréal, à propos de la création du laboratoire de phonétique expérimentale du Collège de France, en 1898, « Des lois phonétiques », in *Mémoires de la Société de linguistique de*

d'autre part de l'organicisme d'A. Schleicher, l'idée que les langues sont comme des êtres vivants, qui naissent, vivent, enfantent, dépérissent et meurent⁹⁸. Au lieu de penser des « lois phonétiques », Bréal va poser le concept de « lois intellectuelles »⁹⁹, passer de l'idée d'un langage-objet à celle d'un langage « dont nous sommes responsables »¹⁰⁰, et remettre ainsi aux sujets la propriété¹⁰¹ de ce langage. S'il y a des « lois », ce ne sont pas des lois extérieures et fatales, auxquelles les langues et les sujets n'échapperaient pas, la langue ne se transforme pas sans ceux qui la font, s'il y a des *lois* ce sont des lois humaines, des *lois intellectuelles*. Michel Bréal explique :

Laissant de côté les changements de phonétique, qui sont du ressort de la grammaire physiologique, j'étudie les causes intellectuelles qui ont présidées à la transformation de nos langues. Pour mettre de l'ordre dans cette recherche, j'ai rangé les faits sous un certain nombre de *lois* : on verra plus loin ce que j'entends par *loi*, expression qu'il ne faut pas prendre au sens impératif. Ce ne sont pas non plus de ces lois sans exception, de

Paris, Tome Dixième, Bouillon, Paris, 1808, p. 1-11. Repris dans le volume *De la grammaire comparée à la sémantique*, textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898, introduction, commentaires et bibliographie par Piet Desmet et Pierre Swiggers, Peeters, Leuven – Paris, 1995, p. 335-346. « *Le lois de la phonétiques sont fatales, sont aveugles.* / On rapporte ordinairement à M. Osthoff cet axiome, quoique bien antérieurement Schleicher eût déjà dit quelque chose de semblable. Les mots de M. Osthoff sont : *Die Lautgesetze wirken blind, mit blinder Nothwendigkeit.* “ Les lois phonétiques sont aveugles. Elles exercent leur empire avec une aveugle nécessité. ” »

⁹⁸ « On doit étonner étrangement le lecteur qui pense, quand on lui dit que l'homme n'est pour rien dans le développement du langage et que les mots – forme et sens – mènent une existence qui leur est propre. ». Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 28. D'autre part, A. Schleicher, avec toujours cette analogie à une certaine représentation du vivant, posera l'idée de « langue-mère » et de « langue-filles ». Cette conception est nettement et souvent critiquée par Bréal, par exemple, toujours dans l'*Essai de sémantique*, « Que n'a-t-on pas écrit sur la différence des langues mères et des langues filles ? Les langues n'ont point de filles : elles ne donnent pas non plus le jour à des dialectes ». (*ibid.*, p. 28) Tout cela est bien sûr repris par Saussure, dans ses conférences à Genève en 1891, par exemple : « Et l'autre locution figurée que nous allons exécuter avec M. Gaston Paris, c'est celle du français, langue fille du latin, - ou du latin, langue mère des langues romanes. Il n'y a pas de langues filles ni de langues mères, il n'y en a nulle part, il n'y en a jamais eu. Il y a dans chaque région du globe un état de langue qui se transforme lentement, de semaine en semaine, de mois en mois, d'année en année et de siècle en siècle [...] » (F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 153) ; et à la page suivante : « On lit presque à la première page d'un ouvrage de M. Hovelacque sur la linguistique : La langue naît croît, dépérit et meurt comme tout être organisé. Cette phrase est absolument typique de la conception su répandue même chez les linguiste, qu'on s'épuise à combattre, et qui a mené directement à faire de la linguistique une science naturelle. Non, la langue n'est pas un organisme, elle n'est pas une végétation qui existe indépendamment de l'homme, elle n'a pas une vie à elle entraînant une naissance et une mort. Tout est faux dans la phrase que j'ai lue : la langue n'est pas un être organisé, elle ne meurt pas d'elle-même, elle ne dépérit pas, elle ne croît pas, en ce sens qu'elle n'a pas plus une enfance qu'un âge mûr ou une vieillesse, et enfin elle ne naît pas comme nous allons le voir ». (*Ibid.*, p. 154)

⁹⁹ Voir précisément l'article de Michel Bréal, « Les lois intellectuelles du langage. Fragment de sémantique », in *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 17^e année, Maisonneuve et Cie, Paris, 1883, p. 132-142. Repris dans le volume *De la grammaire comparée à la sémantique*, p. 271-282.

¹⁰⁰ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 28.

¹⁰¹ On remarquera plus loin cette formulation de Bréal, dans *Quelques mots sur l'instruction publique en France* (Paris, Hachette, 1872, p. 50) : « Il est [impensable] qu'il n'y en ait qu'une minorité qui puisse réfléchir et penser, et la première qualité du langage, c'est la propriété des termes, et l'on est en droit de l'exiger de l'ouvrier et du paysan aussi bien que du littérateur et du philosophe. ».

ces lois aveugles, comme sont, s'il faut en croire quelques uns de nos confrères, les lois de la phonétiques.¹⁰²

Comme on le remarque, Bréal fait allusion aux travaux des néo-grammairiens, Les lois qu'il cherche à découvrir ne sont pas « aveugles », elles ne sont pas non plus « impératives ». Elles ne prescrivent rien. Bréal ajoute en effet quelques pages plus loin :

Nous appelons *loi*, prenant le mot dans le sens philosophique, le rapport constant qui se laisse découvrir dans une série de phénomènes. [...]

Il ne saurait être question d'une loi préalablement concertée, encore moins d'une loi imposée au nom d'une autorité supérieure.¹⁰³

Bréal pose ici le principe d'une *linguistique générale*. Il s'agit de découvrir ce qui se réalise de manière constante dans le langage. Pour Bréal, la langue s'altère, elle devient autre comme les sujets qui font cette langue. Et ce qu'il y a de constant c'est cette transformation, et les processus – les *lois* – qui président à cette transformation. La perspective de Bréal est une perspective *historique*. Comme chez Saussure, il s'agit de penser la théorie du langage comme une science historique et non comme une science de la nature. Pour Bréal et pour Saussure, penser le temps, l'histoire, c'est aussi inmanquablement penser la signifiante, le sujet, la société, la culture ; ce que Saussure appelle simplement *la vie*¹⁰⁴. Ajoutons aussi ce détail décisif que pour Bréal, les changements dans la langue sont des changements de forme et de sens indissociablement. On est déjà en train de commencer à penser la langue comme *forme-sens, pensée-son, sentiment de la langue*, ce que dira Saussure¹⁰⁵, *form-feeling*

¹⁰² Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 29.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 33

¹⁰⁴ Par exemple, dans l'entrée « origine du langage » d'un Index prévu par Saussure, « ORIGINE DU LANGAGE : Inanité de la question pour qui prend une juste idée de ce qu'est un système sémiologique et de ses conditions de *vie*, avant de considérer ses conditions de genèse, p. 000. Il n'y a aucun moment où la genèse diffère caractéristiquement de la *vie* du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la *vie*. « (Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, p. 228). Voir l'article d'Ecaterina Bulea, « La nature dynamique des faits langagiers, ou de la « *vie* » chez Ferdinand de Saussure », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 59, Droz, Genève, 2006, pp 5-19.

¹⁰⁵ Mais on a vu déjà que chez Saussure, dès 1891, le problème de la forme ne se sépare pas de celui du son ; ainsi par exemple : « on oppose aussi souvent ces deux ordres de fait en disant que l'un concerne les sons et l'autre les formes grammaticales, ce qui ne représente pas une idée claire parce que les formes de la langues ne sont autre chose que les sons [...] (F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 159). D'autre part, l'expression *forme-sens* apparaît dès le début de « De l'essence double du langage », qu'on n'a pas encore su dater : « Il est faux (et impraticable) d'opposer la *forme* et le *sens*. Ce qui est juste, en revanche, c'est d'opposer la *figure vocale* d'une part, et la *forme-sens* de l'autre » (*Ibid.*, p. 17).

dira Sapir¹⁰⁶. C'est l'idée que le sujet est grammairien de sa propre langue. En cela on comprend mieux peut-être pourquoi Bréal parle de lois « intellectuelles » ou « psychologiques ». Voici encore en commun avec Saussure ce terme de « psychologique », qui définit la vie « mentale » des sujets, la vie grammairienne, pourrait-on dire. « Psychologique » a alors la valeur de « relatif à l'individu ». C'est de cette manière-là, que « psychologique » se distingue de « social », chez Bréal, chez Saussure. Cette valeur du terme « psychologique », nous la retrouvons encore chez Marcel Mauss, qui cherche à rapprocher une « psychologie » et une « sociologie » dans une « anthropologie »¹⁰⁷.

Ce qui apparaît, c'est que les grands absents et impensés des théories néogrammairiennes ou organicistes ce sont évidemment ensemble le sujet et le sens. Le projet d'une « sémantique », inaugurée par Bréal, est en cela un projet critique. Pour Bréal le langage est « le plus nécessaire instrument de civilisation »¹⁰⁸, il est ce qui transforme les formes de vie humaine¹⁰⁹. Aussi peut-on lire dans l'*Essai de sémantique* des formulations attachées à dire l'historicité du vivre. Ainsi : « à reconnaître les différences que les mieux doués ont d'abord été seuls à sentir, la vue de chacun devient plus perçante. »¹¹⁰.

Bréal, dans le texte par lequel nous commençons, tâche de faire apparaître que les transformations dans la langue ne se font pas de manière « consciente », préméditée, mais « qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside aux changements du langage ». C'est l'idée que l'activité des sujets est de l'ordre de l'inconscient, de l'imprédictible. Bréal fait un ensemble de « l'intelligence et la volonté humaine », qui est pour lui « la seule cause vraie ». La direction prise par

¹⁰⁶ Je développe cela plus loin. Voir p. 46 et 65.

¹⁰⁷ Voir notamment Marcel Mauss, « Rapports réels et pratique de la psychologie et de la sociologie » (1924), in *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1950, p. 281-310.

¹⁰⁸ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 27-28.

¹⁰⁹ Évidemment, il y a aussi chez Bréal une croyance forte dans le « progrès » et la « civilisation ». Ce sont des croyances et des espoirs d'époque (Saussure contraste avec Bréal, de ce point de vue). Citons par exemple la fin de l'*Essai de sémantique* : « Je ne crois pas cependant me tromper en disant que l'histoire du langage, ramenée à des lois intellectuelles, est non seulement plus vraie, mais plus intéressante : il ne peut être indifférent pour nous de voir, au-dessus du hasard apparent qui règne sur la destinée des mots et des formes du langage, se montrer des lois correspondant chacune à un progrès de l'esprit. Pour le philosophe, pour l'historien, pour tout homme attentif à la marche de l'humanité, il y a plaisir à constater cette montée de l'intelligence qui se fait sentir dans le lent renouvellement des langues » (*Ibid.*, p. 177)

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 49.

l'invention de dire, invention de vivre, est une direction « intelligente ». Cette intelligence dont parle Bréal est une intelligence grammairienne, et toutes les lois qu'il énonce sont des lois grammairienne.

La *volonté obscure*¹¹¹ de Bréal nous rappelle la manière dont Benveniste définira l'inconscient dans son article sur la fonction du langage dans la découverte freudienne – ce n'est sans doute pas un hasard, il y a sans doute ici, d'une manière ou d'une autre une mémoire de la phrase de Bréal. Benveniste écrit (je souligne): « Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne *obscurément* la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne, de ce qu'il y affirme ou de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela »¹¹².

Il y a chez Bréal un engagement réel pour remettre l'intelligence à tous. Pour faire de l'*intelligence* simplement une qualité humaine, cette intelligence étant définie comme activité grammairienne des sujets. Cet engagement est continu à ses idées sur l'éducation. Il travaille à concevoir un apprentissage égalitaire et intelligent de la langue dans les écoles primaires :

Il est [impensable] qu'il n'y en ait qu'une minorité qui puisse réfléchir et penser, et la première qualité du langage, c'est la propriété des termes, et l'on est en droit de l'exiger de l'ouvrier et du paysan aussi bien que du littéraire et du philosophe.¹¹³

Et cet apprentissage voulu par Bréal est imaginé comme déjà dès le plus jeune âge un enseignement à la recherche par la recherche, motivant la curiosité et donnant le goût pour l'interrogation. Bréal, contre l'enseignement d'un savoir figé, veut penser cet enseignement-recherche, et bien avant l'université, puisqu'il veut que cela soit simplement la qualité de tout enseignement. Voici par exemple ce que Bréal écrit dans *Quelques mots sur l'instruction publique* :

Il faut que le professeur, dans son cours, recommence les recherches et refasse le travail de l'inventeur, pour mettre ses élèves en état de comprendre les méthodes scientifiques et pour les rendre capables de continuer les découvertes faites par leurs aînés dans la vie.¹¹⁴

¹¹¹ On se rappelle de nouveau le vers d'Hugo : « Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible ».

¹¹² Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 87.

¹¹³ Michel Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Paris, Hachette, 1872, p. 50.

« Dans la vie », écrit-il. La recherche pour Bréal n'est pas séparée un seul instant de la vie. D'où la critique chez lui de ceux qui se posent des problèmes à propos du langage de manière mécaniste, naturaliste, en oubliant ceux qui parlent les langues, dans une sorte d'absence au monde – Bréal appelle cela *le silence du cabinet*. Chez Bréal, le savoir est remis à tous, à l'exercice commun de la vie.

Ce qui a jeté le discrédit sur ce chapitre, ce sont les distinctions essayées dans le silence du cabinet par de prétendus docteurs en langage, que personne n'avait conviés à cette tâche. Il n'y a de bonnes distinctions que celles qui se font sans préméditation, sous la pression des circonstances, par inspiration subite et en présence d'un réel besoin, par ceux qui ont affaire aux choses elles-mêmes. Les distinctions que fait le peuple sont les seules vraies et les seules bonnes¹¹⁵.

On voit ici ce que Saussure appellera le sentiment de la langue. Il écrira de la même manière « Ce qui est réel, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience et rien que *ce* dont ils peuvent avoir conscience »¹¹⁶. Bréal, Saussure déjà interrogent l'*écoute*. On voit encore comme ce principe sera important pour Saussure lorsqu'il travaillera à découvrir les paragrammes, à interroger l'*écoute* d'un texte¹¹⁷.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 345.

¹¹⁵ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005p. 43.

¹¹⁶ Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, p. 183-184.

¹¹⁷ Ce questionnement commence chez Saussure par une remise en question de l'ordre linéaire de la langue comme principe d'écoute ; Saussure se demande s'il est possible de penser une « moyenne des impressions acoustiques », « hors de l'ordre dans le temps qu'ont les éléments », « hors de l'ordre linéaire » ; manuscrit cité par Jean Starobinski, *Les Mots sous les mots*, Gallimard, Paris, 1971, p. 47.

5. La science intuitive de l'expérience : Sapir

Avant d'observer de manière spécifique l'écriture d'un inconscient chez Benveniste, je voudrai ajouter quelques réflexions nécessaires pour la poursuite de ce travail, à propos d'Edward Sapir.

Le terme *unconscious* est fréquent chez Sapir, et extrêmement intéressant pour nous, car proche du laboratoire que nous venons de distinguer. On l'aperçoit par exemple dans l'intitulé d'un de ses articles les plus connus, « *The Unconscious Patterning of Behavior in Society* »¹¹⁸, publié en 1927 ; que je traduis ainsi : « La production inconsciente des formes de la sociabilité »¹¹⁹.

D'autres concepts chez lui sont à remarquer, comme *intuition*, *form-feeling* (sentiment de la forme), *experience*, ou *latent*. Ces termes sont révélateurs d'une approche *psychologique* des activités humaines, approche qui naît comme nous l'avons vu dans la seconde partie du XIX^e siècle, et qui s'intéresse à l'activité intellectuelle des sujets, conçue comme principe des transformations et de l'invention de formes de vie.

C'est par le concept de *latent* que je voudrai commencer cette analyse. Par parenthèse, on ajoutera que Michel Bréal intitulait une de ses leçons au Collège de France, en 1868, « Les idées latentes du langage »¹²⁰, et nous voyons le terme présent dans l'écriture de Saussure :

or, comme la généralisation suppose un *point de vue* qui sert de critère, les premières et les plus irréductibles entités dont peut s'occuper le linguiste sont déjà le produit d'une opération latente de l'esprit.¹²¹

¹¹⁸ Ce texte a été donné par Sapir à l'occasion d'un symposium précisément sur l'inconscient. « *The Unconscious Patterning of Behavior in Society* », in *The Unconscious : A Symposium*, E.S. Dummer, ed.), Knopf, New-York, 1927, p. 114-142. Article repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 544-559.

¹¹⁹ Avec l'aide de Michel Adnès et d'Andrew Eastman.

¹²⁰ Leçon reprise dans le volume *De la grammaire comparée à la sémantique*, textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898, introduction, commentaires et bibliographie par Piet Desmet et Pierre Swiggers, Peeters, Leuven – Paris, 1995, p. 184-213. Et dans le recueil publié par Bréal de son vivant, en 1877, *Mélanges de mythologie et de linguistique*. Dans notre édition, Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 187-202.

¹²¹ Ferdinand de Saussure, *De l'essence double du langage*, in *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 23.

Chez Saussure, les opérations de l'esprit sont dites *latentes* car ce que délimite l'esprit comme entités est le produit d'un certain point de vue. Aucune entité n'existe en soi, parce que le point de vue crée l'objet. Et si les opérations de l'esprit sont latentes, c'est qu'elles sont inconscientes. D'où chez Saussure la direction prise vers une analyse des points de vue, et une auto-analyse permanente. C'est ce qu'indique cette dernière citation. On se souvient en effet que chez Saussure, le chercheur doit s'analyser lui-même, se demander *ce qu'il fait*. Benveniste soulignera cette discipline enseignée par Saussure, « montrer au linguiste *ce qu'il fait* »¹²². C'est une pensée des enjeux de la pensée. Benveniste remarquera plus tard, dans son entretien avec Pierre Daix en 1968, cette caractéristique des « temps modernes » : « D'une façon générale nous sommes à l'époque des prises de conscience. C'est peut-être au fond ce qui caractérise toute la culture moderne, c'est qu'elle devient de plus en plus consciente »¹²³.

Chez Sapir, en 1921, dans l'ouvrage *Language, An Introduction to the Study of Speech*, nous voyons à plusieurs reprises apparaître ce concept de « latent ». Je donne ci-dessous un exemple intéressant.

*Language and our thought-grooves are inextricably interwoven, are, in a sense, one and the same. As there is nothing to show that there are significant racial differences in the fundamental conformation of thought, it follows that the infinite variability of linguistic form, another name for the infinite variability of the actual process of thought, cannot be an index of such significant racial differences. This is only apparently a paradox. The latent content of all languages is the same—the intuitive science of experience. It is the manifest form that is never twice the same, for this form, which we call linguistic morphology, is nothing more nor less than a collective art of thought, an art denuded of the irrelevancies of individual sentiment. At last analysis, then, language can no more flow from race as such than can the sonnet form.*¹²⁴ Le langage et nos habitudes de pensée sont inextricablement mêlés; ils sont, dans un sens, une seule et même chose. Comme rien ne vient démontrer qu'il y ait des différences importantes dues à la race dans le tour de la pensée, il faut en déduire que la diversité sans bornes de la forme linguistique, c'est-à-dire l'infinie variété de la pensée, ne peut être l'indice de différences raciales. Ceci n'est un paradoxe qu'en apparence : le contenu latent de tout langage est le même, et c'est la connaissance intuitive engendrée par l'expérience; mais sa forme extérieure n'est jamais deux fois la même, car cette forme que nous appelons morphologie, est simplement l'art de traduire la pensée, un art collectif

¹²² Lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, [4 janvier 1894], « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet » (publiées par E. Benveniste), in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, (1964), p. 95. (Pour cette lettre uniquement et son commentaire par E. Benveniste, cf. *P.L.G. 1*, p. 37-38.)

¹²³ Emile Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, Gallimard, Paris, 1974, p. 27.

¹²⁴ Edward Sapir, *Language. An Introduction to the Study of Speech*, Harcourt Brace and Company, San Diego – New York – London, 1921, p. 217-218.

dépouillé des contradictions du sentiment individuel. En dernière analyse, un langage ne peut donc dépendre de la race, pas plus que n'en dépend la forme d'un sonnet. »¹²⁵

Le propos de Sapir en premier est de dire qu'on ne peut à partir d'un regard sur la « forme » d'une langue, démontrer des différences raciales. Sapir est en cela engagé contre un racialisme d'époque. Sa pensée est adverse aux typologies, à la manière logocentrique héritée de Port Royal de concevoir une hiérarchie entre les langues, selon un point de vue logicien voyant dans la forme des langues un rapport plus ou moins analogue à un ordre de la pensée. Ici Sapir parle de *conformation of thought* (« conformation de la pensée »), comme s'il pouvait en effet se concevoir de manière essentielle des différences entre les cultures dans le lien plus ou moins réussi de la pensée et de la langue¹²⁶.

J'ai choisi ce passage parce qu'il aura pu être compris à l'inverse de ce qui me semble être sa visée et devenir par exemple un point d'appui pour les théories structuralistes, essentialistes universalistes, quelques décennies plus tard. Nous examinerons plus loin précisément ce problème en lisant attentivement quelques extraits significatifs de textes de Claude Lévi-Strauss. En effet, on pourrait ici comprendre que Sapir pose un universel de l'expérience intuitive, une sorte de communauté de bon sens, une expérience du monde qui serait universellement la même, et des formes diverses pour manifester cette expérience. Disons par parenthèse que ce supposé grand universel chez Lévi-Strauss, seul point possible de rencontre entre les cultures, s'appellera l'*inconscient*, mais évidemment c'est bien loin de ce qu'on essaye de développer ici. En fait, ce que l'on pourrait comprendre ici chez Sapir, par habitude de pensée, ce serait l'énoncé d'une sorte d'après-Babel, mythe de l'un et du multiple, dans le sens où saint Augustin ou Isidore de Séville l'écrivent, « *in diversos signorum sonos humanam divideret societatem* »¹²⁷ – « en différents sons des signes la société humaine fut divisée ». Les « signes » étant ici de l'ordre du même, et

¹²⁵ Traduction française de S. M. Guillemin, E. Sapir, *Le Langage. Introduction à l'étude de la parole*, Payot, Paris, 1953, 1967, p. 213.

¹²⁶ Évidemment cette séparation de la langue et de la pensée va être critiquée par Sapir.

¹²⁷ Isidore de Séville (Isidorus Hispalensis), *Etymologiae sive origines*, Livre IX, chap. 1 §1. Voir l'édition bilingue de ce texte par Marc Reydellet (commentaires et traduction), Les Belles-Lettres, Paris, 1984, p. 30-31 : « *Linguarum diuersitas exorta est in aedificatione turris post diluuium. Nam priusquam superbia turris illius in diuersos signorum sonos humanam diuideret societatem, una omnium nationum lingua fuit quae hebraea uocatur* » ; traduction de Marc Reydellet : « La division des langues est apparue à l'occasion de la construction de la tour après le déluge. De fait, avant que l'orgueil de cette tour divisât la société humaine selon différents sons chargés de sens, il y avait une langue commune à toutes les nations qui est appelée hébraïque ». Il me paraît plus juste de traduire « *in diuersos signorum sonos* » par « en différents sons des signes ».

les sons, eux, de l'ordre du multiple. Où l'on voit les habituels paradigmes s'opposer : l'intelligible et le sensible, le contenu et la forme, le continu et le discontinu, l'esprit et le corps, l'un et le multiple... Si Sapir en effet travaille à penser une tension de l'universel et du particulier, ce n'est pas en opposant comme ainsi traditionnellement le contenu et la forme, l'esprit et le corps ... mais en posant, un peu à la manière de Bréal un universel dans la dynamique de la vie subjective et intersubjective, productrice de nouvelles formes de vie, de nouveaux sentiments de la forme.

Ainsi Sapir fait se correspondre « *the infinite variability of linguistic form* » – « l'infinie variabilité de la forme linguistique » – et « *the infinite variability of the actual process of thought* » – « l'infinie variabilité du procès même de la pensée ». La traduction française passe à côté des problèmes, écrivant « la diversité sans bornes de la forme linguistique » et « l'infinie variété de la pensée ». Au lieu de dire et de répéter comme le fait Sapir « variabilité », c'est-à-dire de penser l'histoire et le sujet, elle dit « sans bornes » mais surtout « variété », une ghettoïsation de la culture, ce contre quoi précisément travaille Sapir. Remarquons le singulier, *la* forme linguistique, et *le* procès réel de la pensée. *La* forme linguistique et non *les* formes, c'est le passage d'une morphologie à une autre manière de concevoir le formel dans la langue ; le formel comme activité de pensée dans la langue. En effet, ce qui est au cœur du questionnement ici, et qui est au cœur de l'anthropologie qu'écrit Sapir, c'est le problème de la *forme*. Pour lui, les préoccupations humaines sont proprement des préoccupations formelles.

Sapir propose de penser que l'« infinie variabilité de la forme linguistique » correspond à un *actual process of thought*, car la *forme* ici est sentiment de la forme, ce que Sapir appelle ailleurs *form-feeling*¹²⁸. La traduction française ne voit ni le procès, ni l'activité de ce procès de la pensée (*actual*, qu'on pourrait traduire par « réel », a la valeur, il me semble, et ceci serait très important, de « en acte »).

Dans une lecture simpliste et erronée, on comprendrait par la suite que Sapir oppose « *the latent content of all languages* » (le contenu latent de toutes les langues) à « *the manifest form* » (la forme manifeste); la forme au contenu, la surface aux

¹²⁸ *Form-feeling* chez Sapir est très proche de l'intuition d'un *sentiment de la langue* chez Saussure. Ces concepts posent l'idée d'une grammaire vécue, une grammaire tenant ensemble le sujet et la société, le sentiment d'un vivre dans son infinie particularité et intuition, et la communauté de ce vivre, l'invention de cette communauté dans le dialogue. Ces concepts tiennent ensemble la culture et le langage, pour une anthropologie renouvelée. La grammaire qu'ils supposent est une grammaire du sens, elle tient ensemble la forme et le sens par la vie intellectuelle des sujets, une vie intellectuelle qui s'appelle

profondeurs. Mais il semblera plus fructueux et plus cohérent de penser que Sapir mène la critique de telles dichotomies. Sapir écrit que « *the latent content of all languages* » – « le contenu latent de toutes langues »¹²⁹, et qui est dit toujours le même, est « *the intuitive science of experience* » – « la science intuitive de l'expérience »¹³⁰. Le contenu latent de toutes langues, tel que je le comprends, ne définit pas un réalisme, une expérience qui serait universellement la même et occultée par les langues que nous parlons, par la diversité des formes¹³¹, mais l'infini de l'expérience, son avancée intuitive. L'universel, le commun, ici, c'est l'*intuition*. L'expression « *the manifest form* » est critique du formalisme et réalisme dont on vient de parler ; elle définit, comme nous le verrons plus loin le présent d'un rapport à de la forme. Les notions de « *content* » (contenu) et de « *form* » (forme) ne s'opposent plus ici chez Sapir : la forme conçue comme *sentiment de la forme*, activité de pensée, d'un vivre, n'est plus séparable du contenu de la pensée, latent, en avant, infini.

L'expression « intuitive science » doit aussi être remarquée comme critique d'un refus habituel de l'intuition comme méthode scientifique¹³² au profit d'une prétendue neutralité ou objectivité évidemment illusoire. Sapir pense le sujet, ne peut pas penser sans le sujet.

Le contenu de toutes langues est dit « *latent* » parce qu'il est toujours ainsi en avant, mené par l'intuition. En disant que « *the latent content of all languages is the same* », — « le contenu latent de toutes les langues est le même », Sapir définit un universel, qui est non une structure profonde mais l'activité de production d'un vivre (le terme de « *latent* » repris par les structuralistes ou la grammaire universelle prendra place aux côtés de l'opposition *surface structure, deep structure* (« structure de surface, » « structure profonde ») par exemple chez N. Chomsky). Le contenu latent de

« sentiment » ou « feeling ». Nous trouvons chez Sapir les expressions *form-feeling, form feeling, feeling for form*, ou encore *form intuitions*, et des qualificatifs tel *submerged*, ou *unconscious*.

¹²⁹ La traduction française dit « tout langage », ce qui manque, selon moi, de théorie du langage.

¹³⁰ La traduction reste aveugle et se trompe en disant « la connaissance intuitive engendrée par l'expérience », car elle défait l'expérience de la connaissance, l'un étant vu comme engendrant l'autre, alors que Sapir les indissocie, et ne parle pas du tout d'engendrement ; d'autre part elle ne voit pas le concept de *science*, très important, et qui par la suite se tiendra dans une tension et correspondance avec le concept de *art*, tous deux soulignés d'un italique.

¹³¹ Claude Hagège, dans ce sens, dans son cours du 19 novembre 2002, cours annuel consacré à « La diversité des langues et la subjectivité », définissait la langue comme « le grand laminoir des formes ».

¹³² Pensons aussi dans le paysage, et dont peut-être le travail était connu de Sapir, à Bergson, ayant érigé « l'intuition en méthode philosophique » (« De la position des problèmes » (essai écrit en 1922), in *La pensée et le mouvant*, 1934). Voir à ce sujet le livre de Gilles Deleuze sur Bergson, *Le Bergsonisme* (PUF, 1966), dont le premier chapitre s'intitule « L'intuition comme méthode ». Les intitulés des livres de Bergson sont déjà simplement intéressants pour nous, pour apercevoir une époque et son espoir

toutes langues, pour Sapir, est un infini, une activité. Ceci bien sûr s'oppose à une manière maintenant habituelle de définir le « latent » et l' « inconscient », comme ce qui est caché, enfoui, ce qui n'est pas conscient, une *vérité du sujet*¹³³ qu'il ne peut ni ne veut voir. Ces acceptions-là sont plus tardives, elles sont celles d'une certaine psychanalyse, notamment structuraliste, lacanienne. Ce sont maintenant des acceptions communes, on a oublié que le latent, le subliminal, l'inconscient étaient avant la psychanalyse, et à la naissance de la psychanalyse, qui aura ensuite tourné ces termes à sa manière, les concepts d'une pensée vitaliste et humaniste, une pensée de l'intuition inventeuse de nouvelles formes de vie, cette tradition de pensée qui court jusqu'à Benveniste. L'inconscient et le latent ne sont pas alors des termes privatifs, mais prospectifs, ils sont de l'ordre d'un projet, de l'intuition.

Pour finir, on doit ajouter quelques remarques à propos de la tension entre les expressions, qui s'appellent l'une l'autre, de « *intuitive science of experience* » et de « *collective art of thought* » – « l'art collectif de la pensée ». Toutes deux définissent des instances dynamiques : *intuitive*, l'activité du sujet et *collective*, l'activité d'une communauté. Sapir ne sépare pas ces deux dimensions : éthique et politique. Il écrit (je traduis) que *ce que nous appelons morphologie linguistique n'est ni plus ni moins qu'un art collectif de la pensée*. La pensée et la forme de la pensée sont données ensemble¹³⁴, la pensée est une pensée dans le langage, l'invention continue et collective d'une grammaire, *de ce que nous appelons morphologie linguistique*. Sapir situe l'art du côté du commun, de l'invention du commun, et la science du côté de l'expérience du sujet, de l'intuition. Ces deux termes, *art* et *science* ne s'opposent pas, ils caractérisent des dimensions différentes, mais non pensables séparément, comme le sont le sujet et la société. Ajoutons pour finir à propos de la phrase qui clôt le paragraphe, « *At last analysis, then, language can no more flow from race as such than can the sonnet form.* » – « en dernière analyse, donc, la langue ne peut pas plus découler de la race que ne le peut la forme du sonnet ». Sapir indique l'étendue d'un questionnement sur le *forme*. Les langues ne se distinguent pas en termes de « races »,

humaniste, *Essais sur les données immédiates de la conscience* (1889), *L'évolution créatrice* (1907), *L'énergie spirituelle* (1919), *La pensée et le mouvant* (1934).

¹³³ Par exemple chez Vincent Descombes, dans *L'inconscient malgré lui*, Minuit, Paris, 1977 (repris chez Gallimard) : « S'il y a un inconscient, il ne peut s'agir que de la vérité du sujet » (p. 22) « La thèse de l'inconscient n'a de sens que par rapport au sujet de l'énonciation : il ne sait pas ce qu'il dit. La thèse de l'inconscient qualifie le sujet de l'énonciation. Cette thèse est elle-même énoncée. Celui qui parle de celui qui parle parle de lui-même : situation familière en philosophie, mais déconcertante ailleurs, à ce qu'il semble. Qu'arrive-t-il ensuite s'il parle de lui-même pour dire qu'en aucun cas le sujet qui parle ne peut dire la vérité sur lui-même » (p. 23).

il n'y a pas de différence de nature entre elles, elles sont toutes l'élaboration des sujets ensemble, de même la forme du sonnet n'a rien à voir essentiellement avec la « race » dont elle émanerait, elle est le résultat d'un art collectif de la pensée, d'une longue élaboration, réflexion poétique et esthétique, réflexion par exemple sur le nombre, les symétries ... Ce qu'indique Sapir c'est un vaste problème de la forme, qui n'est plus simplement linguistique, mais intéresse toutes les activités humaines. Sapir indique une préoccupation pour le formel comme proprement humaine. Mais la « forme » dans ce cas-là n'est plus l'objectivation des formes, n'est plus cette morphologie-là, mais la reconnaissance d'un travail de la pensée, la forme est alors *forme-sens*, comme l'écrivait Saussure, *form-feeling* – « sentiment de la forme », pour redire le terme de Sapir.

Dans un passage de l'article « *The Grammarian and his Language* » – Le grammairien et sa langue – qui date de 1924, nous voyons la poursuite de cette réflexion liant l'intuition et la forme, et Sapir faire le rapprochement de la langue, de l'art et des mathématiques comme travail d'une même pensée formelle, d'un *sentiment de la forme*. On voudrait ici en mener l'analyse. Encore une fois, ceci ne nous éloigne pas de Benveniste, car c'est dans la poursuite de ces recherches, de ces chercheurs, que lui s'inscrira. Et il me semble nécessaire de distinguer cet atelier, ce travail d'un long terme, pour approcher davantage Benveniste, les concepts qu'il met en œuvre, qui ne surgissent pas de rien, mais arrivent, dans son discours, en dialogue.

Il y a dans ce texte quelque chose qui rappelle Saussure ; Sapir écrira que l'intuition dont il parle n'est *peut-être rien de plus ni de moins que le « sentiment » de relations*. Chez Saussure le *sentiment de la langue* est indissociable d'une dynamisme d'*associations*. Ce concept rappelant aussi celui de Freud. Les concepts d'*association*, de rapports *associatifs*, chez Saussure portent l'idée d'une pensée dans le langage, de mises en relation inventives de *formes-sens*¹³⁵, de grammaire du sens. L'idée que le procès de penser, de vivre, ne serait pas distinct de la production de cette grammaire

¹³⁴ Saussure parlait de la forme que donne à sa pensée le poète. Voir plus haut p.10, 165.

¹³⁵ Saussure oppose la *figure vocale* à la *forme-sens*, une physique du son à un sentiment de la langue (comme aussi il fait la critique de la séparation de l'analyse du langage en d'une part l'analyse des transformations phonétiques, et d'autre part l'analyse des transformations de forme ou analogiques). Saussure écrit par exemple : « Nous disons qu'il n'y a point de morphologie hors du sens, malgré que la forme matérielle soit l'élément le plus facile à suivre. Il n'y a donc encore bien moins à nos yeux une *sémantique* hors de la forme ! » (*Item*. 3314.10 (« Anciens Items »), in *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 108.

intuitive, subjective, collective. Que l'activité humaine serait fondamentalement grammairienne.

Avec Sapir, on est avec et après Freud, on est aussi dans une lecture critique des théories de Carl Gustav Jung. Sapir travaillera notamment à penser une critique de « l'inconscient collectif » formulé par Jung, dans un texte très important de 1927, « *The Unconscious patterning of behavior in society* »¹³⁶. Mais on est aussi, comme je l'ai dit, dans le sentiment d'un inconscient dynamique, vital, continu à l'inconscient de la « psychologie » de la fin du XIX^e siècle. L'inconscient de Sapir n'est pas un inconscient psychanalytique, c'est un inconscient linguistique, c'est-à-dire anthropologique

Voici ce long passage. Nous allons successivement observer chacune des deux parties :

The kind of mental processes that I am now referring to are, of course, of that compelling and little understood sort for which the name of "intuition" has been suggested. Here is a field which psychology has barely touched but which it cannot ignore indefinitely. It is precisely because psychologists have not greatly ventured into these difficult reaches that they have so little of interest to offer in explanation of all those types of mental activity which lead to the problem of form, such as language, music, and mathematics. We have every reason to surmise that languages are the cultural deposits, as it were, of a vast and self-completing network of psychic processes which still remain to be clearly defined for us. Probably most linguists are convinced that the language-learning process, particularly the acquisition of a feeling for the formal set of the language, is very largely unconscious and involves mechanisms that are quite distinct in character from either sensation or reflection. There is doubtless something deeper about our feeling for form than even the majority of art theorists have divined, and it is not unreasonable to suppose that, as psychological analysis becomes more refined, one of the greatest values of linguistic study will be in the unexpected light it may throw on the psychology of intuition, this "intuition" being perhaps nothing more nor less than the "feeling" for relations.

There is no doubt that the critical study of language may also be of the most curious and unexpected helpfulness to philosophy. Few philosophers have deigned to look into the morphologies of primitive languages nor have they given the structural peculiarities of their own speech more than a passing and perfunctory attention. When one has the riddle of the universe on his hands, such pursuits seem trivial enough, yet when it begins to be suspected that at least some solutions of the great riddle are elaborately roundabout applications of rules of Latin or German or English grammar, the triviality of linguistic analysis becomes less certain. To a far greater extent than the philosopher has realized, he is likely to become the dupe of his speech-forms, which is equivalent to saying that the mould of his thought, which is typically a linguistic mould, is apt to be projected into his conception of the world. Thus innocent linguistic categories may take on the formidable appearance of cosmic absolutes. If only, therefore, to save himself from philosophic verbalism, it would be well for the philosopher to look critically to the linguistic

¹³⁶ Ce texte a été donné par Sapir à l'occasion d'un symposium précisément sur l'inconscient. « The Unconscious Patterning of Behavior in Society », in *The Unconscious : A Symposium*, E.S. Dummer, ed.), Knopf, New-York, 1927, p. 114-142. Article repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 544-559.

*foundations and limitations of his thought. He would then be spared the humiliating discovery that many new ideas, many apparently brilliant philosophic conceptions, are little more than rearrangements of familiar words in formally satisfying patterns.*¹³⁷

Beaucoup de remarques seront à faire à propos de la traduction, qui efface la découverte de Sapir, fait une lecture d'époque, disant par exemple « structure formelle de [la] langue » là où Sapir dit bien autrement « *formal set of the language* », la manière particulière à une langue d'organiser ses formes. Mais commençons par cette idée, à première vue étrange, qu'énonce Sapir : c'est parce que les psychologues ne se sont pas risqués à réfléchir au procès qu'est l'intuition qu'ils ont *si peu d'intérêt à offrir dans l'explication de tous ces types d'activité mentale qui conduisent au problème de la forme, tel le langage, la musique et les mathématiques*. La traduction dira (j'indique par les italiques ce qui me paraît critiquable) « ces types d'activité mentale *qui soulèvent des problèmes de forme, qu'il s'agisse de langage, de musique,*

¹³⁷ Edward Sapir, « The grammarian and his language », in *American Mercury*, I, 1924. Repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 156-157.

Je donne ici la traduction française de Jean-Elie Boltanski et Nicole Soulé-Susbielles, qui se trouve dans le volume *Linguistique* (Paris, éd. de Minuit, 1968; rééd. Paris, Gallimard, collection Folio, 1991, p. 125-126) : « Bien entendu, je fais ici allusion à ce type de processus mentaux puissants mais mal compris que l'on a proposé d'appeler « intuition ». Voici un domaine que la psychologie n'a fait qu'effleurer, mais elle ne pourra le négliger indéfiniment. C'est précisément faute de s'être risqués dans ces régions difficiles que les psychologues nous apportent si peu d'éléments intéressants dans l'explication de tous ces types d'activité mentale qui soulèvent des problèmes de forme, qu'il s'agisse de langage, de musique, ou de mathématiques. Tout nous autorise à soupçonner les langues d'être des sédiments culturels, pour ainsi dire, d'un vaste réseau autonome de processus psychiques qui restent à définir clairement. Les linguistes sont probablement persuadés dans leur grande majorité que le processus d'apprentissage de la langue, et en particulier l'acquisition du sentiment de la structure formelle de cette langue, sont en grande partie inconsciente et mettent en jeu des mécanismes qui sont de nature très différente de la sensation aussi bien que de la réflexion. Dans notre sentiment de la forme, il y a, sans aucun doute, quelque chose de plus profond que ne l'a perçu même la majorité des théoriciens de l'art ; et il n'est pas déraisonnable de supposer qu'au fur et à mesure des progrès de l'analyse psychologique, l'une des contributions les plus précieuses de la linguistique sera de jeter une lumière nouvelle sur la psychologie de l'intuition qui n'est peut-être pas autre chose que le sentiment des relations.

D'autre part, l'étude critique du langage peut certainement apporter au philosophe une aide des plus insolites et des plus inattendues. Bien peu de philosophes ont daigné examiner les morphologies des langues primitives et ils se sont contentés de donner un rapide coup d'œil superficiel sur les particularités structurales de leur propre langue. Quand on est chargé de découvrir l'énigme de l'univers, de telles recherches paraissent bien futiles ! Mais cependant lorsqu'il se révèle que certaines solutions au moins à cette grande énigme se réduisent à des applications singulièrement complexes des règles de grammaire latine ou allemande ou anglaise, alors la futilité de l'analyse linguistique est moins évidente. Le philosophe ne voit peut-être pas bien qu'il est très probablement trompé par ses formes d'expression verbale : autrement dit, le moule de sa pensée, qui est un moule typiquement linguistique, se projette sans aucun doute sur sa projection du monde. Ainsi d'innocentes catégories linguistiques peuvent revêtir l'aspect redoutable d'absolus cosmiques. Par conséquent, ne serait-ce que pour se protéger d'un certain verbalisme philosophique, le philosophe ferait bien d'examiner avec esprit critique les fondements et limites linguistiques de sa pensée. Il s'épargnerait alors la découverte humiliante que bon nombre d'idées nouvelles ou de conceptions philosophiques apparemment brillantes, ne sont guère que des mots bien connus réorganisés en structures satisfaisantes sur le plan de la forme. »

ou de mathématiques ». Il est clair que *conduire au problème de la forme* (« *those types of mental activity which lead to the problem of form* ») n'a aucun rapport avec « soulever des problèmes de forme » ; d'abord on se demande de quel imaginaire relève ce « soulèvement » – la traduction est loin de Sapir –, et dans tous les cas méthodologiquement tout sépare ces deux formulations ; chez Sapir c'est l'approche questionnante d'un problème, l'interrogation de chaque terme, alors que la traduction fait penser que Sapir a devant lui des réalités, le langage, la musique... qu'il n'y aurait plus qu'à en abstraire *les formes*. Précisément Sapir ici dit le contraire, sa visée est critique d'un formalisme, et ceci parce que la *forme* dont il parle n'est pas formaliste, « structuraliste » – et malheureusement la traduction enferme Sapir dans ce formalisme-là. Dire « des problèmes de forme », c'est penser d'une part « des problèmes » et non comme dit Sapir *le problème*, c'est penser des embêtements davantage qu'une problématique, une approche infinie. Il y a chez Sapir une pensée du *problème* proche de celle que nous verrons avec Benveniste ; si les choses font problème c'est qu'il y a là quelque chose qui reste à découvrir, un horizon, une question. La traduction disant « des problèmes de forme », comme je l'ai dit, le lecteur ne peut que penser à une forme formaliste, une morphologie, et ceci efface l'idée de Sapir, qui est dès ici posée d'une forme ressentie, subjectivée, subjectivante, d'un sentiment et d'une intuition de la forme¹³⁸. En effet, souvenons-nous que Sapir parle d'intuition, c'est-à-dire du sujet et de l'histoire, d'un devenir-sujet.

Sapir critique vivement la « psychologie »¹³⁹ pour son manque de pensée de l'histoire, du langage et du sujet¹⁴⁰. C'est parce que les psychologues ne pensent pas

¹³⁸ Sapir écrit « the problem of form », *la forme*, un singulier qui ne peut pas être un pluriel, c'est un qualitatif. La traduction disant « des problèmes de forme » pense *les formes* et non *la forme*, une morphologie. Elle pose déjà la structure, des formes fixées, finies, nombrables. Ce singulier qui rend impossible le pluriel, nous le voyons également dans la valeur du singulier chez Saussure, Benveniste et Meschonnic. Le système, le sujet, le rythme ... Par exemple "des systèmes" ou "les systèmes" est impossible, parce que "système" est déictique, spécifiant, *système*, *ce système*. De même, *rythme*, *ce rythme*. Dans le présent de l'écoute d'un sujet. Et du spécifique naît le général à chaque instant. Le système, le sujet, le rythme... qui ne sont pas des absolus mais des *problèmes*, des questions, le spécifique : le regard les réinvente.

¹³⁹ Rappelons qu'à l'époque la « psychologie » définit une science du sujet.

¹⁴⁰ J'entends ici « sujet », au sens de « sujet de langage », non au sens d'« individu ». Il semblera étrange de dire qu'une psychologie peut manquer de théorie du sujet, alors même que le sujet est son questionnement. Je dis ici que la « psychologie » peut avoir une théorie de l'*individu* ou de l'*ego* qui n'est pas une théorie du *sujet*. Nous verrons cela en détail en observant plus loin comme Benveniste permet ce dépassement de la notion d'individu au profit de l'idée de *sujet*, un sujet de langage, qui immédiatement implique la société, le monde, alors qu'une pensée réduite à l'individu rend vite impossible ou faible toute articulation avec une pensée de la société. Elle défait du moins ces deux dimensions, éthique et politique, là où Benveniste les rendra indissociables. Il écrira ainsi : « Ainsi tombent les vieilles antinomies du "moi" et de l' "autre", de l'individu et de la société. Dualité qu'il est illégitime et erroné de réduire à un seul terme originel, que ce terme unique soit le "moi", qui devrait

l'intuition qu'ils ont si peu à dire d'intéressant à propos du langage, de la musique, des mathématiques. L'intuition ici est presque synonyme de *vie*. Les « psychologues » semblent négliger l'activité subjective, le travail d'invention de la forme, de *formes de vie*¹⁴¹. Remarquons que l'intuition mise au fondement de la pensée mathématique bouleverse l'idéal fini, logico-déductif de cette science. L'intuition, pour Sapir, est au fondement de toute pensée formelle ; l'invention de la forme mathématique menée par intuition, comme l'invention de la forme en musique ou dans la langue. Sapir remet ainsi de l'histoire, du sujet, de la société, du vivre, dans l'approche des réalisations humaines. Il permet également de tenir dans une continuité le langage, les mathématiques, la musique, par cette commune élaboration formelle. Peut-être verrions-nous ici chez Sapir, dans cette mise en continuité, se présenter les principes d'une « sémiologie » où le langage tiendra nécessairement une place particulière et organisatrice par rapport à la musique ou aux mathématiques. C'est d'ailleurs bien en linguiste que Sapir parle, et c'est à partir de l'étude linguistique que celui-ci voit par exemple se renouveler une théorie de l'art, « *there is doubtless something deeper about our feeling for form than even the majority of art theorists have divined* » – « il y a sans doute quelque chose de plus profond à propos de notre sentiment pour la forme que n'a su le deviner même la majorité des théoriciens de l'art ». Notons aussi que la tension entre langage, musique, mathématiques est annulée par la traduction, qui écrit : « tous ces types d'activité mentale qui soulèvent des problèmes de forme, *qu'il s'agisse de langage, de musique, ou de mathématiques* » ; une manière de ne pas interroger les termes et de les déspecifier (Sapir dit *le langage, la musique ...*), une manière d'énumérer banalement, de dire « ou », quand c'est *et*. Une tension. Et avec une posture d'autorité et de maîtrise, « qu'il s'agisse ... » ; Sapir ne dit pas cela¹⁴².

être installé dans sa propre conscience pour s'ouvrir alors à celle du "prochain", ou qu'il soit au contraire la société, qui préexisterait comme totalité à l'individu et d'où celui-ci ne serait dégagé qu'à mesure qu'il acquerrait la conscience de soi. C'est dans une réalité dialectique englobant les deux termes et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité. », Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 260.

¹⁴¹ Ecrivain *forme de vie*, je me réfère à l'expression d'Henri Meschonnic, reprenant Wittgenstein. Dans cette formulation par exemple : « Aussi. L'invention d'une forme de vie par une forme de langage et inséparablement l'invention d'une forme de langage par une forme de vie. Invention et transformation. », Henri Meschonnic, « Continuer Humboldt », in *Wilhelm von Humboldt - Editer et lire Humboldt, Les dossiers d'H.E.L.*, Supplément électronique à la revue *Histoire Epistémologie Langage* publié par la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage, juin 2002 : <http://htl.linguist.jussieu.fr/num1/meschonnic.htm>.

¹⁴² Il faudrait réellement écrire un texte – il est en projet déjà (Michel Adnès, Andrew Eastman, Chloé Laplantine) qui montrerait comme cette traduction éteint le travail de Sapir, et prive le laboratoire

Sapir voit le langage comme une activité, et non une structure – contrairement à une supposée hypothèse Sapir-Whorf qu'on lui attribue et auquel on le rive, hypothèse d'un enfermement des cultures sur elles-mêmes. Sapir est loin et libère de cet autisme qu'on veut lui faire dire, et que la traduction ici lui fait effectivement dire¹⁴³. Tout d'abord voyons comme Sapir répète tout au long du premier paragraphe le terme *process*, qui n'est pas, comme la traduction l'écrit, « processus » (ceci signifierait qu'on en connaîtrait le terme, la nature), mais *procès* (*mental processes*, *psychic processes*, *language-learning process*). Un *procès mental*, un *procès psychique*, ne s'inscrit pas, contrairement à un « processus mental » ou « psychique » dans une typologie, un éventail, il n'est pas un objet connu d'avance, il est un acte. Un « procès mental » est singulier, spécifique, il invente sa propre nature. D'autant que les procès de la pensée dont parle Sapir sont proprement ceux d'un vivre, de l'invention d'un vivre. Dans la fin du premier paragraphe, Sapir propose de penser que l'*intuition* dont il parle, *n'est peut-être rien de plus ni de moins que le sentiment de relations*. Or la relation n'est jamais autre chose que l'invention de la relation, le sentiment d'une relation ; la relation n'est jamais donnée d'avance. Comme chez Saussure, posant un « sentiment de la langue » procédant de l'invention d'associations, chez Sapir l'intuition, le *sentiment de relations* (« *“feeling” for relations* »), est l'invention d'un *sentiment de la forme*. Cette théorie de l'intuition, du sentiment de la forme est une théorie du langage, et une anthropologie. Il est évident que la pensée de Sapir, tout comme la pensée de Saussure, est adverse aux idées structuralistes, elle fait le choix de l'inconnu, de l'histoire, de la liberté des sujets et des sociétés. La traduction fait disparaître cette vision de l'activité créatrice des sujets, jusqu'au contre-sens le plus grave, disant par exemple « Tout nous autorise à soupçonner les langues d'être des sédiments culturels, pour ainsi dire, d'un vaste réseau autonome de processus psychiques qui restent à définir clairement. », là où Sapir écrit « *We have every reason to surmise that languages are the cultural deposits, as it were, of a vast and self-completing network of psychic processes which still remain to be clearly defined for us* » – qu'on traduirait plutôt par : « nous avons toute raison de présumer que les

français de ses découvertes. Le texte pourrait s'appeler, sur le modèle du texte d'Henri Meschonnic, « On appelle cela traduire Celan » (dans *Pour la poétique, II*), *On appelle ça traduire Sapir*.

¹⁴³ On verra par la suite, qu'il arrivera le même sort à Benveniste, sans pour autant qu'on le traduise, juste par le commentaire de son texte « Catégories de pensée et catégories de langue ».

Malheureusement pour Sapir, la mécompréhension de ses idées n'est pas le fait seulement des traductions, car même les anglophones vont habituellement allés vers le cliché de l'« hypothèse Sapir-

langues sont les dépôts culturels, pour ainsi dire, d'un enchevêtrement vaste et tendant à s'organiser en système, de procès psychiques qui restent à être clairement définis pour nous ». Il aura été choisi de traduire « *cultural deposits* » par une métaphore géologique, « sédiments culturels », et non, suivant le jeu de langage de Sapir, critique d'un capitalisme, « dépôts culturels », à l'image du dépôt de capitaux en banque (ceci explique l'incise critique « *as it were* », « pour ainsi dire »). Rien de plus mort que des sédiments, des désagréments de matière, alors que Sapir voit du dépôt, en acte, l'action de déposer, ce qui est le sens premier de « deposit », l'idée de l'augmentation d'un capital. A la limite la traduction nous emmène vers l'imaginaire archétypal de Jung, un inconscient collectif, des procès psychiques primitifs. Sapir, bien loin de cela, tâche de penser sans les séparer l'activité de penser (les procès psychiques), l'activité de langage – l'activité de dire –, et l'activité d'invention d'une culture. Peut-être est-il nécessaire de noter que « psychique », ici, et comme chez Saussure, définit l'activité de pensée de la personne, ne désigne absolument pas une biologie, une physiologie pure qui serait l'activité cérébrale. Je le précise car le contre-sens est fait dans la lecture de Saussure, et dans l'édition du *Cours* en premier, où, lorsque nous trouvons dans quelques endroits « psychiques » dans les cahiers des étudiants de Saussure, l'édition du *Cours* donne « dans le cerveau »¹⁴⁴.

Whorf » (tellement en vogue qu'abrégée souvent SWH), qui n'est, on le sait, ni de Sapir ni de Whorf, et vont dire de Sapir – comme de Saussure – qu'il est l'un des fondateurs d'une linguistique structurale.

¹⁴⁴ Saussure dans son cours critique la pensée de la *nomenclature*, qui suppose une absence de théorie de la représentation, de théorie du *point de vue*, des objets donnés *hors du sujet* (Edition Engler, *CLG/E*, p. 148, colonnes 2, 4 et 5) Il propose de penser au contraire cette unité *psychique*, qu'il appelle le *signe*, indissociabilité de deux réalités psychiques, *concept* et *image acoustique*, qui est *dans le sujet*. Le psychique n'a rien d'une biologie chez Saussure, il est la pensée de la vie mentale du sujet, de son activité de représentation et d'association. A la page 148 de l'édition Engler, nous trouvons (je souligne) :

colonne 1, édition du *Cours* par Bailly et Séchehaye :

¹⁰⁹⁴ On a vu p. 29, à propos du circuit de la parole, que les termes impliqués dans le signe linguistique sont tous deux psychiques et sont unis *dans notre cerveau* par le lien de l'association. Insistons sur ce point.

Colonnes 2, 3 et 5, les notes des étudiants de Saussure :

¹⁰⁹⁴ Mais en prenant l'autre conception, rationnelle, nous retrouvons deux termes ; mais ces deux termes sont également *dans le sujet*, et ils sont tous les deux *psychiques* : concentrés au *même lieu psychique* par l'association.

¹⁰⁹⁴ [concept et image acoustique] sont tous les deux *dans le sujet*
 ”
 psychiques
 ”
 dans le *même lieu psychique*.

¹⁰⁹⁴ La conception rationnelle nous retrouvons deux termes [concept et image acoustique] et ils seront tous deux *dans le sujet* et sont tous deux *psychiques*, concentrés *au même lieu psychique* par l'association.

Un travail énorme serait à faire, et j'espère l'entreprendre à la suite de l'écriture de cette thèse : ce serait pour ainsi dire l'édition critique de l'édition critique. L'analyse comparée des cahiers des étudiants de Saussure, et l'écoute qui en aura été proposée par l'édition du *Cours*. Chaque regard porté sur ces

Enfin, pour terminer à propos du contre-sens structuraliste imposé par la traduction, alors que Sapir pose une dynamique de la vie, donnons ce dernier exemple : là où Sapir écrit « *the formal set of the language* », la traduction entend « la structure formelle de cette langue », ce qui est vraiment effacer Sapir. S'il avait voulu dire « structure », il aurait écrit *structure*, mais il a choisi de dire, encore une fois, un procès et non un objet, l'activité d'un vivre et non la réduction scientiste de la vie en structures closes, a-historiques. La pensée de la structure induit une pensée de la totalité, non de la *globalité* (celle-ci relevant de la pensée du *système*, d'une pensée de l'histoire, de l'altérité). Le structuralisme a besoin de croire qu'il peut abstraire les réalités du monde, il a besoin d'imaginer que l'observateur doit disparaître pour se tenir dans un rapport direct à ces réalités. Le structuralisme est contraire à toute pensée de la représentation, au principe saussurien selon lequel *le point de vue crée l'objet*. Il est promoteur d'un principe de double vérité, une vérité de l'élite éclairée séparée d'une vérité du peuple (nous verrons cela précisément en lisant plus loin en détail un texte de Claude Lévi-Strauss). « *Formal set* », c'est la manière particulière à une langue d'organiser ses formes¹⁴⁵, c'est un sens actif. Ce n'est pas une clôture. Remarquons enfin que dans la phrase où se trouve cette expression, Sapir pose au fondement de la vie, au fondement de l'activité de penser ou de sentir, l'inconscient formel, linguistique. (« *Probably most linguists are convinced that the language-learning process, particularly the acquisition of a feeling for the formal set of the language, is very largely unconscious and involves mechanisms that are quite distinct in character from either sensation or reflection.* »). Peut-être cette phrase serait à lire comme critique des « types psychologiques » proposés par Jung, celui-ci ayant énoncé quatre « fonctions psychologiques » plus ou moins développées dans le caractère du sujet, la *sensation*, l'*intuition*, la *pensée*, le *sentiment*, ces termes étant présents dans le texte de Sapir (la traduction courante des concepts de Jung en anglais étant *sensation*, *intuition*, *thinking*, *feeling*). Sapir ne fait pas une typologie, il met un ordre entre des activités qu'il distingue. Il pose un inconscient au fondement de la vie des sujets en

colonnes les unes à côté des autres fait apercevoir les malentendus propagés par l'édition du *Cours*, et en même temps la qualité, la précision, la force et les enjeux de la pensée saussurienne.

¹⁴⁵ Andrew Eastman propose de penser également (communication personnelle) : « à noter que "set" est aussi le terme technique en mathématiques qui correspond à *ensemble*, et donc on entend aussi l'idée "set of forms", d'où on tire, sans doute, *structure* ; à noter aussi que "set" a un sens spécifiquement psychologique, "mental inclination, tendency, or habit" et, en termes behavioristes, "state of psychological preparedness for action in response to an anticipated stimulus"; on dit "mental set", on dit "metrical set" pour la disposition du lecteur qui s'est habitué à un certain mouvement métrique et s'attend à ce qu'il se poursuive ».

société, un inconscient linguistique, pourrait-on peut-être dire, – il dira juste ensuite « *there is doubtless something deeper [...]* », il y a sans doute quelque chose de plus profond... – une profondeur de cette activité psychique, dans le sens où elle est au fondement de toutes les activités humaines, au fondement de la « réflexion », de la « sensation » ; il est intéressant de remarquer que Sapir ne choisit pas ces termes non plus au hasard, une tradition de pensée les oppose (l'intelligible, le sensible), c'est aussi d'abord la question de la connaissance du monde, et Sapir pose différemment le problème, puisque pour lui l'expérience humaine est avant tout linguistique, l'activité intuitive d'un sentiment de la forme, d'un sentiment de relations ; la réflexion, la sensation en dépendent. On est ici très proche de ce que peut dire Saussure, du *sentiment de la langue* ou des paragrammes, et cela est mystérieux, comme cela arrive parfois lorsque des découvertes très proches sont faites dans un temps presque le même mais dans une méconnaissance des théories l'une de l'autre, car on ne peut pas dire que Sapir connaissait Saussure, trouve-t-on même une référence à celui-ci dans les écrits de Sapir ?¹⁴⁶

Le second paragraphe du texte de Sapir est tout à fait proche de l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » écrit en 1958 par Benveniste. Tous les deux portent une critique de fond vers la « philosophie », c'est la critique d'une absence de théorie du langage. Selon eux, il serait bon que le philosophe ait juste idée qu'il est en train de parler dans sa propre langue, que sa vision est ordonnée par cette langue qu'il parle, laboratoire de sa culture. Il s'agit de rendre sensible le philosophe à l'enjeu d'une pensée ou non d'un rapport médiat au monde, d'un rapport de *représentation*. Sapir puis Benveniste critiquent la croyance des « philosophes » en un rapport direct aux choses.

Si je souhaite m'arrêter de nouveau sur l'écriture de Sapir dans ce chapitre où j'essaie de mettre au jour une pensée de l'inconscient qui court jusqu'à Benveniste et qu'il développera ensuite, c'est parce que Sapir montre ici la portée de sa découverte du *sentiment de la forme*, de l'intuition, d'un inconscient. Sa découverte ne s'achève pas sur l'idée importante déjà, mais encore trop débutante, que langue et culture sont une même chose, et qu'en conséquence il y a une diversité des langues-cultures, une

¹⁴⁶ A propos de la réception du *Cours de linguistique générale* en Angleterre et en Amérique du Nord, voir l'article de Terrence W. Gordon, « Le saussurisme en Angleterre et en Amérique du Nord », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 59, Droz, Genève, 2006, p. 87-106. Cet article ne fait aucune mention de Sapir.

diversité des visions du monde. Ce serait encore concevoir des réalités trop statiques. Sapir fait apparaître une conscience humaine profondément *grammaticienne*, et sa découverte est là.

Le désintérêt des « philosophes » pour l'étude du langage et des langues est pour Sapir le premier indice d'une cécité dont ceux-ci font preuve et qui les contraint à tourner en rond. Le philosophe qui pense être dans un rapport aux choses mêmes ne voit pas que la conception de l'univers qu'il pose comme une réalité, est juste la projection d'un « moule » de pensée ; il pensait atteindre l'universel, il ne fait que projeter son inconscient linguistique sur le monde. Sapir écrit :

When one has the riddle of the universe on his hands, such pursuits seem trivial enough, yet when it begins to be suspected that at least some solutions of the great riddle are elaborately roundabout applications of rules of Latin or German or English grammar, the triviality of linguistic analysis becomes less certain.

[Je traduis] : Lorsqu'on a la grande énigme de l'univers entre ses mains, de telles recherches semblent bien triviales, mais déjà lorsqu'il commence à être suspecté qu'au moins quelques solutions de la grande énigme sont de manière laborieuse des applications circonvolues de règles de la grammaire latine ou allemande, ou anglaise, la trivialité de l'analyse linguistique devient moins certaine.

La conception de l'univers qu'offrent les philosophes n'est ni plus ni moins que la projection de règles de grammaire du laboratoire de pensée indo-européen. Peut-être pourra-t-on rapprocher cet ensemble, que propose de penser Sapir, regroupant la grammaire latine, allemande, anglaise, de l'idée de *Standard Average European* (SAE) posée plus tard en 1939 par Benjamin Lee Whorf dans l'article « *The Relation of Habitual Thought and Behavior to Language* »¹⁴⁷, ce laboratoire de la pensée dont les

¹⁴⁷ Benjamin Lee Whorf, « *The Relation of Habitual Thought and Behavior to Language* » (1939), in *Language, Thought and Reality*, M.I.T. Press, Cambridge, Massachusetts, 1956, p. 138 : « *The work began to assume the character of a comparison between Hopi and western European languages. It also became evident that even the grammar of Hopi bore a relation to Hopi culture, and the grammar of European tongues to our own "Western" or "European" culture. And it appeared that the interrelation brought in those large subsummations of experience by language, such as our own terms "time", "space", "substance", and "matter". Since, with respect to the traits compared, there is little difference between English, French, German, or other European languages with the POSSIBLE (but doubtful) exception of Balto-Slavic and non-Indo-European, I have lumped these languages into one group called SAE, or "Standard Average European."* ». Traduction française par Claude Carme, « *Rapports du comportement et de la pensée pragmatique avec le langage* », in *Linguistique et anthropologie*, Denoël / Gonthier, Paris, 1969, p. 78-79 : « L'entreprise consista tout d'abord à établir une comparaison entre le Hopi et les langues d'Europe occidentale. Il s'avéra également qu'il existe un rapport entre la grammaire et la culture Hopi, de même qu'entre la grammaire des langues européennes et notre propre culture "occidentale" ou "européenne". Et il apparut que cette corrélation faisait intervenir les grandes notions générales déterminées par la pratique de la langue, telles que nos concepts de "temps", "espace", "substance" et "matière". Etant donné qu'il y a peu de différence, en ce qui concerne les caractéristiques mises en parallèle, entre l'anglais, le français, l'allemand ou d'autres langues européennes (excepté

concepts n'ont rien de commun avec les concepts mis en œuvre par un laboratoire amérindien de la pensée. Whorf, après Sapir, réaffirme qu'on n'a jamais de rapport immédiat au monde, que du monde nous n'avons que des représentations. Cela doit conduire le philosophe, qui a pris l'habitude de *raisonner de manière absolue*, à repenser son propre exercice, à examiner les catégories de pensée qu'il met en œuvre, et simplement sa manière de penser. Sapir indique aux philosophes le piège du logocentrisme et ses enjeux – « *thus innocent linguistic categories may take on the formidable appearance of cosmic absolutes* » – « ainsi d'innocentes catégories linguistiques peuvent prendre la redoutable apparence d'absolus cosmiques » –, et il appelle à cette *critical study of language*, une « étude critique de la langue », tenant ensemble grammaire et univers, manière de dire, manière de vivre. Il ne s'agit pas pour Sapir de faire le constat d'un enfermement de la pensée dans des manières de dire, au contraire, c'est une pensée de la liberté. Et cette liberté commence dans l'analyse ; Sapir met au défit le philosophe d'être analyste, l'ethnologue, anthropologue. Autrement, il sera de manière nécessaire contraint de rester dans le *verbalisme philosophique* (« *philosophic verbalism* »), autant dire une absence de pensée. Où Sapir dit clairement qu'il y a autre chose que le verbalisme. Il écrit en effet à propos du philosophe ainsi devenu analyste, « *he would then be spared the humiliating discovery that many new ideas, many apparently brilliant philosophic conceptions, are little more than rearrangements of familiar words in formally satisfying patterns* » – « alors il s'épargnerait la découverte humiliante que de nombreuses idées nouvelles, beaucoup de conceptions philosophiques apparemment brillantes, sont à peine plus que des réarrangements de mots familiers dans des modèles formellement satisfaisants ». Le travail d'invention de la pensée, d'invention d'idées nouvelles, brillantes, l'invention d'une écriture, d'un dire, est indissociable, pour Sapir, de l'écriture d'une *analyse critique de la langue*. Cette analyse naît de la rencontre. C'est la réflexion avec les langues amérindiennes qui permet à Sapir cette prise de conscience et cette distance analytique. Benveniste dans une lettre qu'il écrit en 1953 à la Rockefeller Foundation pour obtenir les moyens de se rendre une seconde fois en Alaska, dit ainsi : « Il s'agit toujours de savoir comment s'organise dans la langue l'expérience de l'univers, c'est-à

peut-être, mais la chose est douteuse, les langues balto-slaves et non indo-européennes), j'ai réuni ces langues en un groupe appelé S.A.E. (Standard Average European) ». (note du traducteur, à propos du « S.A.E. » : « Expression qu'on pourrait rendre par "Groupe des langues européennes types" (dont le sigle serait GLET) ; mais pour des raisons d'usage, nous continuerons d'utiliser l'abréviation anglaise S.A.E. »).

dire comment la langue “signifie” et comment elle “symbolise”¹⁴⁸. Lorsque Benveniste part en Alaska c’est d’une certaine manière pour sortir de l’indo-européen, pour découvrir d’autres expériences de l’univers. Mais ce lointain, ce sera aussi pour lui le poème de Baudelaire.

¹⁴⁸ Lettre tapuscrite conservée à la Bibliothèque nationale de France. On la trouvera parmi les papiers parvenus à la Bibliothèque en 2006. PAP. OR. Don 06.15. Pochette 7.

6.

Benveniste, Derrida et les catégories.

Le philosophe de la pleine mer et le linguiste moderne¹⁴⁹.

Ici, par exemple, aucun des concepts utilisés par Benveniste n'aurait vu le jour, ni la linguistique comme science, ni la notion même de langue, sans tel petit « document » sur les catégories. La philosophie n'est pas seulement *devant* la linguistique comme on peut se trouver *en face* d'une nouvelle science, regard ou objet ; elle est aussi *devant elle*, la précédant de tous les concepts qu'elle lui fournit encore, pour le meilleur et pour le pire, intervenant tantôt dans les opérations les plus critiques, tantôt les plus dogmatiques, les moins scientifiques du linguiste. Naturellement s'il y a une précipitation non-critique du philosophe à manier des propositions scientifiques dont la production effective lui reste dérobée, s'il y a, inversement, une hâte du savant dans l'abord du texte philosophique, la palme revient aux rhapsodes qui disqualifient les pièces d'un texte philosophique dont ils ignorent la machination, depuis un alibi scientifique où ils n'ont jamais mis les pieds ni les mains.¹⁵⁰

L'article d'Emile Benveniste « Catégories de pensée et catégories de langue » reprend et poursuit les recherches d'Edward Sapir et celles de Benjamin Lee Whorf. On se demande même si l'article de Benveniste n'a pas commencé par une réflexion sur Whorf. En effet, dans l'archive manuscrite de Benveniste, on trouve un calepin qui débute par une discussion du travail de Whorf, précisément de l'article « *An American Indian Model of the Universe* » où Whorf explique qu'il n'y a pas de notion de temps en hopi¹⁵¹. Ailleurs dans l'archive manuscrite, on trouve toute une autre série de notes

¹⁴⁹ « Au lieu de suivre cette immense problématique en pleine mer, si l'on peut dire, peut-être vaut-il mieux, étant donné les exigences et les limites de cet essai, partir ici des propositions d'un linguiste moderne. On sait que Benveniste a analysé dans "Catégories de pensée et catégories de langue" les contraintes par lesquelles la langue grecque limiterait le système des catégories aristotéliennes ». Jacques Derrida, « Le supplément de copule », in *Langages*, 24, *Epistémologie de la linguistique, Hommages à Emile Benveniste*, numéro organisé par Julia Kristeva, Didier / Larousse, Paris, décembre 1971, p. 16 / repris par la suite (nouvelle version) dans *Marges de la philosophie*, Minuit, Paris, 1972, p. 214.

¹⁵⁰ Jacques Derrida, « Le supplément de copules », *Langages*, 24, p. 24 / *Marges de la philosophie*, p. 225-226.

¹⁵¹ « After long and careful study and analysis the Hopi language is seen to contain no words, grammatical forms, constructions or expressions that refer directly to what we call time, or to past, present, or future, or to enduring or lasting, or to motion as kinematic rather than dynamic (i.e. as a continuous translation in space and time rather than as an exhibition of dynamic effort in a certain process) or that even refer to space in such a way as to exclude that element of extension or existence

intitulées « Le problème de Whorf »¹⁵². Ce qui est intéressant, c'est qu'il semble non seulement que l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » commence par une discussion à propos de Whorf, mais aussi s'écrit dans un autre sens que celui qu'on lui connaît ; à partir de Whorf, Benveniste se pose la question de l'« être » en langue ewe, puis s'interroge sur W. von Humboldt, puis sur les Catégories d'Aristote.

On donne ici une transcription partielle des premières pages de ce calepin où apparaît la réflexion de Benveniste à propos de Whorf :

[f°1]

Après une longue étude et une analyse attentive, <il apparaît que> la langue Hopi ne contient pas de mots, de formes grammaticales, de construction ou d'expression qui se rapportent directement à ce que nous appelons TEMPS, ou au passé -, présent ou futur, ou à ce qui dure ou demeure, ou au mouvement en tant que cinématique, plutôt que dynamique (c.à d. comme translation continue en espace et temps plutôt comme une démonstration d'un effort dynamique dans un certain procès) ou qui même se réfèrent à l'espace de ~~elle~~ manière à exclure cet élément d'extension ou d'existence que nous appelons TEMPS et <à laisser> aussi par implication un résidu auquel on pourrait se référer comme TEMPS. Par suite, la langue Hopi ne contient aucune référence , explicite ou implicite, au temps.

En même temps, la langue Hopi est capable <d'enregistrer> de rendre ~~compte~~ et de décrire correctement, en un sens pragmatique et opérationnel, tous les phénomènes observables de l'univers.

On n'en finirait pas de décrire cette richesse. Mais c'est dans cette situation linguistique, que se définissent <naissent> les magnifiques images ~~sur l'être~~ du poème de Parménide ou les précédents les développements techniques <la métaphysique grecque de l'être>

[ff°2-6] [Expérience de l'être en ewe]

[f°7]

Discussion de Whorf

Whorf part de cette constatation que ~~le Hopi~~ la langue Hopi ne contient aucune référence, explicite ou implicite, au temps.

Il en infère que le Hopi n'est en rien inférieur par là. Simplement il présente une vue de l'univers qui n'est pas imprégnée comme la nôtre de l'idée de temps. De même qu'il

that we call time, and so by implication leave a residue that could be referred to as time. Hence, the Hopi language contains no reference to time, either explicit or implicit », Benjamin Lee Whorf, « An American Indian model of the Universe », in *Language, Thought, and Reality* (1936 ?), MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 1956, p. 57. Traduction française par Claude Carme, « Un modèle amérindien de l'univers », in *Linguistique et anthropologie*, Denoël / Gonthier, Paris, 1969, p. 5-6 : « Au terme d'une longue étude et après une analyse attentive, on a constaté que la langue Hopi ne connaît pas de mots, de formes grammaticales, de constructions, ou d'expressions qui se rapportent directement à ce que nous appelons "temps". Il n'en est pas non plus qui soient relatifs au passé, au présent ou au futur, ou à la notion de permanence ou de durée, ou au mouvement, considéré sur le plan cinématique plutôt que dynamique (c'est-à-dire en tant que translation continue dans l'espace et le temps plutôt que comme la manifestation d'un effort dynamique obéissant à un certain processus). On note enfin qu'il n'y a aucune donnée linguistique qui se rapporte à l'espace de manière à exclure cet élément d'extension ou d'existence que nous appelons temps, et qui ainsi laisse implicitement un résidu qui pourrait être désigné sous le nom de "temps". En conséquence, la langue Hopi ne contient aucune référence au "temps", soit explicite, soit implicite ».

¹⁵² Les manuscrits sont conservés à la Bibliothèque nationale de France au département des manuscrits orientaux sous la cote PAP.OR.31, f°209-213.

est possible d'avoir n'importe quel [monde] de géométrie non Euclidienne qui rendent ~~un~~ compte avec une égale perfection de configurations spatiales, de même il est possible d'avoir des descriptions de l'univers, toutes également valides, qui ne contiennent pas les contrastes qui nous sont familiers de l'espace et du temps. Le pt de vue relativiste de la phys. moderne est une de ces vues, conçue en termes mathématiques, et la Weltanschauung Hopi en est une autre, toute différente, non-mathématique et linguistique.

(Traduire passage sur opposition du manifesté / manifestant ou objectif / subjectif)

[f°8]

On a ~~ainsi~~ ici l'impression que ce que Whorf dénonce comme une différence dans la « métaphysique » du monde impliquée respectivement par le Hopi et comme une langue comme l'anglais représente en réalité une organisation toute différente de la morphologie et des catégories morphologiques ~~mais~~

1) Whorf applique au Hopi une analyse très pénétrante et en dégage des caractères fort subtils

mais pour nos langues il se contente d'une définition très rapide, <a> comme si la chose était si évidente.

b) en assimilant en une seule définition <trois domaines différents>(la métaphysique sous-jacente à notre langage, à notre pensée et à notre culture)

c) ~~et~~ en ramenant tout aux deux grandes forces cosmiques espace et temps. d) en ~~les~~ négligeant toute analyse linguistique pour les langues confrontées au Hopi, comme si nous savions déjà tout de l'organisation interne de nos langues à ce niveau d'analyse.

2) Il s'agirait de savoir si les deux analyses sont symétriques, c'est-à-dire a) si l'anglais < ou en tt cas le russe> ne comporterait pas certaines catégories de type Hopi – b) si le Hopi est si complètement étranger que le dit Whorf à l'idée de temps. En réalité les notions d'inceptifs, <de segmentatif> de terminatif que Wh. a décelées si ingénieusement en Hopi, ne sont pas étrangères. En réalité la division passé/présent/futur n'est nullement inhérente au type indo-européen. En sémitique un même temps peut être passé ou futur, et cependant

[f°9]

cette philosophie <« métaphysique »> inhérente à la langue n'a pas empêché l'élaboration d'une philosophie et d'une science qui, paradoxalement s'il y avait là vraiment contradiction, s'est attachée avec minutie au comput du temps et à l'observation des phases des astres. C'est la preuve qu'au moins il n'y avait pas de fatalité ~~linguistique~~. <initiales> dans l'orientation de la pensée, du fait de la langue.

En réalité ce que Whorf a fait consiste en ceci : il a transcrit en termes « philosophiques » ce qui est proprement une organisation linguistique ; il a tourné en « concepts » des notions <formelles> qui ne se transforment jamais en contenu explicite mais restent des cadres morphologiques.

[f°10] [petite feuille]

to ti en einai

montrer à quel point ceci est lié à la construction linguistique particulière au grec : l'existence d'un article – la flexion nominale – l'existence d'un genre grammatical – le choix du neutre –la

1) ~~l'existence d~~ compatibilité de l'article nom. neutre avec infinitif

2) – le pronom [] indéfini avec de nouveau genre ~~et~~ nombre, cas –

3) et 4) existence de verbe comme distinct de non-existence d'un verbe être – existence d'un infinitif - [] d'ordre et d'accord syntaxique de l'ensemble.

Néanmoins il parlait

Aristote

On voit bien comme cette réflexion va se poursuivre dans « Catégories de pensée et catégories de langue »¹⁵³ (1958), mais aussi dans « Le langage et l'expérience humaine » (1965) par exemple, qui porte entièrement sur le problème du temps.

Dans « *The Grammarian and his Language* », une des questions posées était celle de la limitation, pour la pensée, que pouvait constituer la langue. Sapir répondait à ce problème en disant simplement *the language is prepared to do his work*¹⁵⁴, que par exemple l'esquimo n'aurait sans doute aucune difficulté à accueillir dans sa langue, dans sa pensée, la métaphysique européenne, ou à traduire la *Critique de la Raison Pure* de Kant, et qu'elle réussirait à dire de manière peut-être plus fine ce que Kant pouvait découvrir en allemand :

*But it is not absurd to say that there is nothing in the formal peculiarities of Hottentot or of Eskimo which would obscure the clarity or hide the depth of Kant's thought – indeed, it may be suspected that the highly synthetic and periodic structure of Eskimo would more easily bear the weight of Kant's terminology than his native German.*¹⁵⁵ [Je traduis :] Mais il n'est pas absurde de dire qu'il n'y a rien dans les particularités formelles de l'hottentot ou de l'esquimo qui pourrait obscurcir la clarté ou cacher la profondeur de la pensée de Kant – en fait, on pourra suspecter que la structure hautement synthétique et périodique de l'esquimo porterait plus facilement le poids de la terminologie de Kant que son allemand natif.

Benveniste termine l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » en disant, de la même manière que Sapir, que la langue ne constitue pas une limitation pour la pensée, qu'elle en est, au contraire, la possibilité. Aucune langue ne peut limiter l'essor de la pensée et l'accueil de méthodes nouvelles :

Il est plus fructueux de concevoir l'esprit comme virtualité que comme cadre, comme dynamisme que comme structure. C'est un fait que soumise aux exigences des méthodes scientifiques, la pensée adopte partout les mêmes démarches en quelque langue qu'elle choisisse de décrire l'expérience. En ce sens elle devient indépendante, non de la langue, mais des structures linguistiques particulières. La pensée chinoise peut bien avoir

¹⁵³ Michel Arrivé dans son ouvrage *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient* écrit dans une note, sans davantage préciser sa pensée, parlant de Sapir puis de Whorf : « voir aussi, de Whorf, l'analyse, aux alentours de 1936, du temps chez les Hopi : *Linguistique et Anthropologie*, p. 7-19). On sait le sort que Benveniste fera à ces propositions en 1958 dans « Catégories de pensée et catégories de la langue ». » Voir Michel Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Lambert Lucas, Limoges, 2005, p. 130. Je ne vois pas bien ce que veut dire Michel Arrivé. Il me semble davantage que Benveniste poursuit la réflexion de Sapir et Whorf.

¹⁵⁴ Edward Sapir, « The grammarian and his language », in *American Mercury*, I, 1924. Repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir in Language Culture Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 153.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 154. Et p. 122 dans l'édition française.

inventé des catégories aussi spécifiques que le *tao*, le *yin* et le *yang* : elle n'en est pas moins capable d'assimiler les concepts de la dialectique matérialiste ou de la mécanique quantique sans que la structure de la langue chinoise y fasse obstacle.¹⁵⁶

Il s'agit clairement d'une mise en garde, par rapport au point de vue structuraliste, contre la réduction de la langue à une « structure », à un « cadre ». A ce point de vue Benveniste oppose celui de la vie des sujets dans le langage : la langue se définit pour lui, bien davantage, comme « dynamique » et « virtualité ». Benveniste écrit après Sapir, et certainement pas contre lui comme Michel Arrivé¹⁵⁷ semble le penser par exemple, s'en tenant à la prétendue « Hypothèse Sapir-Whorf »¹⁵⁸, à l'idée d'un « relativisme linguistique », enseignée par Sapir et Whorf. Pour Sapir, il y a une *relativité de la forme de la pensée* (« *relativity of the form of thought* »¹⁵⁹), mais cette forme de la pensée n'est pas une essence, c'est une histoire, une dynamique. Si cette forme de pensée est « culturelle » (linguistique), ce sera pour penser la *culture* comme activité permanente d'invention de la langue-culture¹⁶⁰. La notion de « forme », en outre, fait la critique d'un formalisme. La « forme » est *form-feeling*, « sentiment de la forme ». Et *form-feeling*, si c'est un nom, a d'abord une valeur verbale, active, inchoative, une valeur de présent ; *feeling* n'est peut-être pas tant un nom qu'un participe présent, et dans ce cas on peut induire en erreur en le traduisant par « sentiment » de la forme, à moins d'entendre ce « sentiment » comme une activité. La *forme de la pensée* est *form-feeling*, la tenue ensemble d'une grammaire et d'un univers : c'est parce que le langage sert à *vivre* comme le dit Benveniste, parce que l'expérience du monde est linguistique, grammairienne, que la langue, la pensée est

¹⁵⁶ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 63.

¹⁵⁷ Voir note p. 64.

¹⁵⁸ Jamais Sapir et Whorf n'ont posé une telle « hypothèse » ; elle n'est ni de Sapir, ni de Whorf ; c'est la réduction de leur pensée (qui n'a rien à voir avec leur pensée), et qui malheureusement fait fortune.

¹⁵⁹ E. Sapir, « The Grammarian and his Language », in *Selected Writings of Edward Sapir*, p. 159. (deux occurrences de cette expression)

¹⁶⁰ A la toute fin de *De la langue française*, Henri Meschonnic écrit, « Ce sens du langage n'est autre que le sens de la vie, en tant que ce sens transforme le langage. Il inclut la « petite vie » dont parle Baudelaire, autant que celui de l'invention de sa propre vie. Il est lié au sens de l'art, au sens de ce qu'est un sujet. L'infime, le fragile, l'imperceptible y comptent plus peut-être que des politiques de la langue. En quoi les derniers à faire l'activité d'une langue-culture sont les hommes dits politiques. Elle est permanente. Sauf chez ceux dont les idées sont arrêtées. Et il n'y a peut-être vraiment de langue que tant qu'il y a une invention dans la pensée. Puisqu'une langue est une histoire, elle en a l'infini. » (Henri Meschonnic, *De la langue française*, Hachette littératures, collection « Pluriel », Paris, 1997, p. 412.)

ournée vers son infini. C'est une autre manière de penser ce que Saussure appelle l'*arbitraire*.¹⁶¹

Dans une visée aussi critique que celle de Sapir disant une « forme de la pensée », Benveniste parle de la langue comme de « cette grande structure, qui enferme des structures plus petites et de plusieurs niveaux, donne sa *forme* au contenu de pensée »¹⁶². Le lecteur pressé¹⁶³ trouvera que Benveniste ne fait là qu'opposer, comme la tradition le fait, la *forme* et le *contenu*, où la langue est formelle et la pensée matérielle. Néanmoins, un ou deux détails doivent frapper le lecteur moins pressé et soucieux de détails. En premier, l'italique porté sur le terme « forme », et deuxièmement le fait que Benveniste ait écrit « sa *forme* », et non par exemple « forme » ou « une forme ». La différence sera de nouveau un accent qu'il faudra entendre porté sur *sa*. Cet accent s'expliquant par ce qui se distingue ici. Benveniste écrivant que la langue donne « sa *forme* au contenu de pensée », il établit que la pensée se réalise dans une forme qui sera spécifiquement la sienne, *sa* forme. C'est le contraire d'un structuralisme qui dirait que la langue donne une forme au contenu de pensée, les formes étant là et prêtes à être investies afin de transmettre la pensée, première et non formelle. *Sa* forme, ce n'est pas *une* forme, les formes ne sont pas données d'avance, car simplement on n'est plus dans une conception formaliste de la langue. C'est le sens de l'italique de Benveniste. Un italique qui, remarquons-le, ne touche pas ce qui était jusqu'alors la contrepartie de la forme, le « contenu ». Cette dissymétrie est importante. C'est une pensée de la *forme* que Benveniste propose, afin de faire progresser le débat sans cesse continué à propos du lien qui unit la langue à la pensée. Il peut paraître surprenant de proposer de penser la *forme* alors même qu'on voudrait sortir de l'habituelle séparation de la forme et du contenu. Cependant, cette

¹⁶¹ On repense à la critique formulée par Saussure envers les philosophes du langage dont les conceptions « font songer à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux en leur donnant à chacun leur nom ». (« Au chapitre sémiologie », in *Ecrits de linguistique générale*, p. 230). Je ne dis pas cela pour remarquer seulement la critique de la pensée de la « nomenclature » par la découverte de l'*arbitraire* du signe que fait Saussure, mais aussi pour indiquer quelles conceptions de l'histoire se départagent ici. La *Genèse* porte tout ensemble un mythe de langage, de sujet, de société, d'histoire et de parenté: Adam dans sa solitude *nomme* les animaux et reste seul tant qu'il n'a pas « face à lui » un autre, qui fonde sa présence à lui-même et au monde : alors seulement il commencera à *dire*, faisant en premier de la grammaire, *ich* et *icha*. L'histoire naît à l'instant même où Adam se met à *dire*. Ainsi commence dès ensuite les générations de l'homme, « ainsi l'homme abandonnera son père et sa mère... ».

¹⁶² Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 64.

¹⁶³ C'est le cas de Jacques Derrida dans « Le supplément de copule », alors même qu'il recopie correctement l'italique. Il ne voit pas le travail critique dans le détail de l'écriture de Benveniste. Voir *Marges*, p. 216 §1 / *Langages*, 24, p. 17-18

forme doit nous rappeler la *forme* telle qu'elle est déjà définie par Saussure. Et déjà évidemment pensée hors d'une opposition fossile au contenu. La formule est bien connue, reprise et glosée par Benveniste, *la langue est forme non substance*¹⁶⁴ – la langue est *forme*, ce qui est la condition de l'arbitraire du signe, de l'histoire, de la pensée de la *valeur* et du *système*.¹⁶⁵

En 1971, dans un numéro de la revue *Langages* organisé par Julia Kristeva en hommage à Emile Benveniste, Jacques Derrida fait paraître un article au titre un peu surprenant : « Le supplément de copule ». Cet article se donne comme une réponse à l'article « Catégories de pensée et catégories de langue », et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne rend pas hommage à Benveniste.

L'article de Benveniste, comme l'article « *The Grammarian and his Language* » de Sapir, s'adressent particulièrement au philosophe, le poussent à interroger son propre exercice. Pour cette raison, l'article de Benveniste a suscité des réactions assez vives, les plus connues étant celles de Jacques Derrida, de Pierre Aubenque et de Jules Vuillemin. Nous verrons que ces critiques sont très en deçà du propos de Benveniste, très étrangères à son projet, qu'elles ne peuvent pas entendre. Jacques Derrida imagine par exemple que Benveniste écrit « contre Aristote »¹⁶⁶, ce qui n'a pas de sens, et croit aussi qu'il travaille à montrer « les contraintes par lesquelles la langue grecque limiterait le système des catégories aristotéliennes »¹⁶⁷. Le projet de Benveniste est de découvrir une activité inconsciente de celui qui parle, une *activité*, non une limitation, un enfermement. Derrida, lui, dans une discussion qui n'a pas lieu, ne cesse de répéter que le linguiste doit tous ses concepts à la philosophie, parce que la philosophie est *devant* la linguistique¹⁶⁸. Ces querelles disciplinaires et

¹⁶⁴ Benveniste écrit « *la langue est forme non substance* », dans l'entretien avec Guy Dumur pour *Le Nouvel Observateur*, « Ce langage qui fait l'histoire » en 1968 (*PLG*, 2, p. 31). Cette « erreur » qui n'en est pas vraiment une, fait juste apparaître que parfois dans la terminologie saussurienne, le *langage* est la généralisation de la *langue*. Voir à ce sujet la « première conférence à l'université de Genève » (novembre 1891), reproduite dans les *Écrits de linguistique générale*, où Saussure écrit notamment : « Langue et langage ne sont qu'une même chose ; l'un est la généralisation de l'autre. », (*Écrits de linguistique générale*, p. 146).

¹⁶⁵ Ceci est aussi impliqué par la pensée de la forme chez Sapir, sa pensée de *l'Unconscious patterning*.

¹⁶⁶ *Marges*, p. 220 / *Langages*, 24, p. 20.

¹⁶⁷ *Marges*, p. 214 / *Langages*, 24, p. 16.

¹⁶⁸ Ceci revient sans cesse, « la notion de système [...] n'aurait jamais été possible hors de l'histoire (et) des concepts de la métaphysique » (*Marges*, p. 216 / *Langages*, 24, p. 17) ; « seulement d'indiquer un exemple des apories dans lesquelles on semble s'engager dès qu'on s'apprête à définir les contraintes qui limitent le discours philosophique ; c'est à celui-ci qu'on doit emprunter les notions non critiquées qu'on applique à sa délimitation. » (*Marges*, p. 215 / *Langages*, 24, p. 17) ; « le mot "pensée" que Benveniste utilise comme si sa signification et son histoire allaient de soi, n'ayant en tout cas jamais rien

promotrices d'une hiérarchie, antériorité et autorité dans la pensée, apparaissent contre-productives et loin des discussions ouvertes par Benveniste.

Question de pensée, la pensée, le mot « pensée » que Benveniste utilise comme si sa signification et son histoire allaient de soi, n'ayant en tout cas jamais rien voulu dire hors de son rapport à l'être, à la vérité de l'être tel qu'il est et en tant qu'il est (dit).¹⁶⁹

La pensée est ici prisonnière d'une ontologie. Derrida mime une pensée du langage en mettant entre parenthèses et comme sous-entendu dans cette ontologie, le discours: « en tant qu'il est (dit) » ; mais voyons la manière dont Derrida parle du langage :

La catégorie est une des manières pour l'« être » de se dire ou de se signifier, c'est-à-dire d'ouvrir la langue à son dehors, à ce qui est en tant qu'il est ou tel qu'il est, à la vérité. « Etre » se donne justement dans le langage comme ce qui l'ouvre au non-langage, au-delà de ce qui ne serait que le dedans (« subjectif », « empirique » au sens anachronique de ces mots) d'une langue.¹⁷⁰

Un langage « subjectif », « empirique » (au sens anachronique ?) opposé à un « dehors », un « non-langage » qui est l'univers de l'être, de la vérité, de l'universel. On se demande également le sens des réflexifs (« une des manières pour l'« être » de se dire ou de se signifier ») ; on n'a pas l'impression ici qu'il soit besoin pour Derrida de sujet pour que l'être se dise, se signifie ; c'est un « surgissement », comme il l'écrit plus haut : « Aristote a tenté de reconduire l'analyse jusqu'au lieu de surgissement, soit à la racine commune du couple langue / pensée. Ce lieu est celui de l' "être" »¹⁷¹.

Jacques Derrida, qui croit donc que Benveniste écrit *contre Aristote*, imagine également que celui-ci qualifie Aristote d'« inconscient » et l'accuse d'« empirisme »¹⁷². C'est cette question-là qui va nous retenir. Pierre Aubenque déjà écrivait : « Il faut donc renoncer à imputer à Aristote une prétendue "inconscience" des

voulu dire hors de son rapport à l'être, à la vérité de l'être tel qu'il est et en tant qu'il est (dit) » (*Marges*, p. 218 / *Langages*, 24, p. 19) ; « Ici, par exemple, aucun des concepts utilisés par Benveniste n'auraient vu le jour, ni la linguistique comme science, ni la notion même de langue, sans tel petit « document » sur les catégories. La philosophie n'est pas seulement devant la linguistique comme on peut se trouver en face d'une nouvelle science, regard ou objet ; elle est aussi devant elle, la précédant de tous les concepts qu'elle lui fournit encore, pour le meilleur et pour le pire [...] » (*Marges*, p. 225 / *Langages*, 24, p. 24), etc.

¹⁶⁹ *Marges*, p. 218 / *Langages*, 24, p. 19

¹⁷⁰ *Marges*, p. 218 / *Langages*, 24, p. 19.

¹⁷¹ *Marges*, p. 218 / *Langages*, 24, p. 19.

¹⁷² « Cette accusation d'empirisme est reprise par Hegel, Prantl, Hamelin », *Marges*, p. 223 / *Langages*, 24, p. 22.

rapports de son ontologie au langage.»¹⁷³ ; Derrida, lui, ironiquement écrit : « “Inconsciemment”, et sans l’avoir voulu, il aurait pris la “classe des formes”, telle que l’offre le système de la langue, pour le système de l’exprimé ou de l’exprimable»¹⁷⁴, et plus loin, « La pensée n’est pas la langue, *une* langue semble ici admettre Benveniste. Mais Aristote s’est fait illusion *en pratique* : parce qu’il a cru à une *table* et surtout parce que, par inconscience et empirisme, il a confondu ce qu’il aurait dû distinguer »¹⁷⁵. J. Derrida, comme P. Aubenque, confond, nous allons le voir, l’*inconscient* et l’inconscience, un principe vital et un reproche moral. Car en vérité, Benveniste ne reproche rien à Aristote, ne reproche dans tous les cas aucune absence de discernement de sa part. « Inconscient », « inconsciemment », « empirique » dans le texte de Benveniste sont les termes forts d’une théorie du langage, d’une anthropologie. Etrangement, la lecture de Derrida nous permet, dans la contradiction et dans le regard ainsi posé sur des détails de formulation, d’apercevoir l’écriture de Benveniste dans sa charge théorique, sa précision, d’apercevoir par exemple ces termes, « inconscient » ou « empirique », dont l’importance est maintenant évidente, mais que peut-être on n’aurait autrement pas tant remarquée. (Une chose semblable se passait lorsque je travaillais avec les traductions erronées des écrits de Sapir). Ce qu’il y a d’étonnant dans les lectures critiques proposées par P. Aubenque et J. Derrida, c’est qu’ils n’ont pas eu un seul instant l’intuition que ce terme d’« inconscient » pouvait être rapproché de la réflexion sur l’*inconscient*. En 1971, comment ne pas entendre ce travail alors même que la psychanalyse est omniprésente ? Aussi grave, peut-être davantage venant d’un philosophe, est d’entendre le terme « empirique » comme péjoratif lorsque Benveniste le dit pour parler d’Aristote, alors même qu’Aristote fonde l’*empirisme*, une théorie de la connaissance dans laquelle, à l’inverse du platonisme, l’expérience est première. On se souvient de cette formule qui venait clore l’article « Les niveaux de l’analyse linguistique » en 1964 : « *nihil est in lingua quod non prius fuerit in oratione* »¹⁷⁶, qui calquait cette « formule classique »,

¹⁷³ Pierre Aubenque, « Aristote et le langage, note annexe sur les catégories d’Aristote. A propos d’un article de M. Benveniste », in *Annales de la facultés des Lettres d’Aix*, t. XLIII, 1965, p. 104.

¹⁷⁴ *Marges*, p. 228 / *Langages*, 24, p. 26.

¹⁷⁵ *Marges*, p. 29 / *Langages*, 24, p. 27.

¹⁷⁶ Emile Benveniste, « Les niveaux de l’analyse linguistique » (1964), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 131.

aristotélicienne, principe de la pensée de l'empirique, « *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* »¹⁷⁷.

Voici les deux passages de l'article de Benveniste où nous trouvons les termes « inconscient » et « inconsciemment » ; le premier passage ouvre l'article et le second suit immédiatement l'analyse successive des catégories d'Aristote (je souligne) :

Nous faisons de la langue que nous parlons des usages infiniment variés, dont la seule énumération devrait être coextensive à une liste des activités où peut s'engager l'esprit humain. Dans leur diversité, ces usages ont cependant deux caractères en commun. L'un est que la réalité de la langue y demeure en règle générale **inconsciente** ; hormis le cas d'étude proprement linguistique, nous n'avons au plus qu'une **conscience** faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler. L'autre est que, si abstraites ou si particulières que soient les opérations de la pensée, elles reçoivent expression dans la langue. Nous pouvons tout dire, et nous pouvons le dire comme nous voulons. De là procède cette conviction, largement répandue et elle-même **inconsciente** comme tout ce qui touche au langage, que penser et parler sont deux opérations distinctes par essence, qui se conjoignent pour la nécessité pratique de la communication, mais qui ont chacune leur domaine et leurs possibilités indépendantes, celle de la langue consistant dans les ressources offertes à l'esprit pour ce qu'on appelle l'expression de la pensée. Tel est le problème que nous envisageons sommairement ici et surtout pour éclairer quelques ambiguïtés dont la nature même du langage est responsable. »¹⁷⁸

[...]

« En élaborant cette table des « catégories », Aristote avait en vue de recenser tous les prédicats possibles de la proposition, sous cette condition que chaque terme fût signifiançant à l'état isolé, non engagé dans une *συμπλοκή*, dans un syntagme dirions-nous. **Inconsciemment** il a pris pour critère la nécessité **empirique** d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats. Il était donc voué à retrouver sans l'avoir voulu les distinctions que la langue même manifeste entre les principales classes de formes, puisque c'est par leurs différences que ces formes et ces classes ont une signification linguistique. Il pensait définir les attributs des objets ; il ne pose que des êtres linguistiques : c'est la langue qui, grâce à ses propres catégories, permet de les reconnaître et de les spécifier.¹⁷⁹

On est maintenant mis face à cette continuité qu'on n'aurait peut-être pas vue autrement. On pouvait en effet se demander pourquoi cette réflexion sur un *inconscient* venait ainsi ouvrir l'article de Benveniste. Nous trouvons l'amorce d'une réponse dans cette reprise. On le voit maintenant et de manière bien assurée, cette question de l'inconscient constitue le cœur du propos de Benveniste, et de sa découverte.

¹⁷⁷ Dans le *De Veritate*, on trouve la formulation : « *Nihil est in intellectu quod non sit prius in sensu* » : Saint Thomas d'Aquin, *De Veritate (Quaestiones disputatae de veritate)*, q. 2, art 3, arg 19. Voir <http://www.corpusthomicum.org/qdv02.html> ; vérifiée le 25.09.08.

¹⁷⁸ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 63.

Benveniste distingue l'inconscient linguistique à l'œuvre lorsque quelqu'un parle, et la conscience que le linguiste produit dans son approche du langage. Derrida voit ainsi en Benveniste le promoteur d'une sorte de « double vérité ». Il y aurait une élite savante qui, dans un rapport immédiat aux choses, détiendrait la vérité, et des inconscients qui vivraient sans se douter de cette vérité qui pourtant est la leur. Derrida écrit en effet, non sans ironie :

C'est ainsi que Benveniste définit l'opération *inconsciente* d'Aristote et, inversement, le décodage symétrique auquel il se livre lui consciemment.¹⁸⁰

[...]

Le linguiste transcrit donc en termes de langue ce que le philosophe avait auparavant, « inconsciemment », *transposé, projeté* de la langue en termes de pensée.¹⁸¹

Il est évident que Benveniste ne se pense pas *plus conscient* qu'Aristote, plus conscient que quiconque. Ce n'est pas de ce type de « conscience » dont il parle, une privation de conscience qui en même temps serait une détention du savoir par quelques uns. Comme nous l'avons vu à l'instant, Benveniste a une autre théorie de la connaissance, qui est une théorie du langage. Ce qu'il y a d'inconscient chez Aristote est l'inconscient de chaque instant, impliqué par le langage. Lorsque Benveniste écrit : « Inconsciemment il a pris pour critère la nécessité empirique d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats. Il était donc voué à retrouver sans l'avoir voulu les distinctions que la langue même manifeste entre les principales classes de formes, puisque c'est par leurs différences que ces formes et ces classes ont une signification linguistique », il décrit ce qui se passe sans cesse. Ce n'est pas seulement qu'Aristote aurait particulièrement confondu entre la pensée et le langage, croyant produire de la pensée et oubliant qu'il était juste en train de parler sa langue. Ce que Benveniste voit, c'est ce qu'une analyse linguistique et culturologique permet de mettre au jour, dans la distance et la rencontre. Aristote n'est pas conscient de *ce qu'il fait*, de ce qu'il est en train de découvrir, comme nous-mêmes lorsque nous parlons : « nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler ». C'est aussi notre inconscient à nous, notre regard qui nous est rendu dans ce regard d'Aristote sur le monde, dans cette grammaire qu'il écrit de manière inconsciente. On est loin de l'attitude positiviste, réaliste que Derrida impute à Benveniste. L'*inconscient* que propose de penser Benveniste est un antidote au

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 70.

¹⁸⁰ *Marges*, p. 226 / *Langages*, 24, p. 24.

réalisme. Henri Meschonnic, dans *Poétique du traduire*, écrit d'une manière qui est proche de celle de Benveniste : « C'est l'agir du langage. Il agit sur nous même si nous ne savons pas ce qu'il nous fait. Il le fait. Et il recommence. Et on n'en sait pas plus que, sur le plan de la langue, le locuteur ne sait et n'a besoin de savoir comment elle fonctionne pour la parler »¹⁸².

La lecture couramment faite de l'article de Benveniste¹⁸³, qui est celle de J. Derrida, et qui va dire que « Benveniste a analysé dans “Catégories de pensée et catégories de langue” les contraintes par lesquelles la langue grecque limiterait le système des catégories aristotéliennes »¹⁸⁴, ne voit pas cette dynamique que Benveniste découvre, une dynamique qui permet de dépasser l'opposition de la langue et de la pensée. Cette dynamique, c'est la pensée du *discours*. La pensée de la subjectivité dans le langage.

Jacques Derrida établit un lien entre la formulation d'un inconscient de la langue par Benveniste et une formule bien connue, attribuée à Ferdinand de Saussure :

Benveniste part d'un certain nombre de caractères généralement reconnus à la langue, au moins depuis Saussure. En premier lieu, « la réalité de la langue » est « inconsciente », ce qui rejoint

¹⁸¹ *Marges*, p. 226 / *Langages*, 24, p. 25.

¹⁸² Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Verdier, Lagrasse, 1999, p. 140-141.

¹⁸³ Un autre exemple de cette lecture dans le livre de Sylvain Auroux, Jacques Deschamps et Djamel Kouloughli, *La philosophie du langage*, PUF, Paris, 2004, p. 140-141 : « La première thèse de Benveniste consiste à soutenir que l'analyse catégorielle est inspirée de la structure spécifique de la langue grecque. [...] / La seconde thèse de Benveniste consiste à soutenir que, les catégories aristotéliennes étant les catégories de la langue grecque, les catégories de pensée sont en fait des catégories de langue et, par conséquent, elles sont limitées au grec. Certains philosophes ont réagi violemment contre cette thèse ; elle entraîne, en effet, deux choses que beaucoup ne souhaitent pas : le *relativisme* linguistique, interprété comme un *déterminisme* linguistique, et, *ipso facto*, la relativisation des fondement de la métaphysique occidentale ». Ce type de lecture est très fréquent ; le plus souvent on ajoute Benveniste au dossier du « relativisme linguistique » aux côtés de la prétendue « Hypothèse Sapir-Whorf », qui n'a rien de commun avec le travail de Sapir et sa poursuite chez Whorf.

Dans l'introduction au texte des *Catégories* par Frédérique Ildefonse et Jean Lallot aux éditions du Seuil (collection « Points », 2002), nous pouvons lire « Nous voudrions tenter de faire le point sur une question fort débattue chez les modernes, celle de savoir si et jusqu'à quel point on doit admettre que la doctrine aristotélienne des catégories est tributaire du fait qu'Aristote parlait et pensait en grec » (p. 23), « Benveniste, qui soutient une thèse sur le rapport entre langue et pensée, met l'accent de manière répétée sur une sorte de déterminisme linguistique » (p. 26).

Enfin, autre exemple d'une incompréhension, celle de Paul Ricoeur, écrivant en 1975 dans *La métaphore vive*, « La corrélation établie par E. Benveniste est indiscutable, aussi longtemps qu'on considère seulement le trajet qui va des catégories d'Aristote, tel que celui-ci les énumère, en direction des catégories de langue. Mais qu'en est-il du trajet inverse ? » (*La métaphore vive*, Seuil, Paris, p. 328), cette question n'ayant juste aucun sens.

¹⁸⁴ *Marges*, p. 214 / *Langages*, 24, p. 16

aussi bien telles propositions de Saussure quand au fait que « la langue n'est pas une fonction du sujet parlant ». ¹⁸⁵

Cette formule obscure attribuée à Saussure, « la langue n'est pas une fonction du sujet parlant » se trouve dans le *Cours de linguistique générale*, page 30. Je dois immédiatement dire, même si ce n'est pas directement mon propos ici, que cette phrase très nébuleuse ne ressemble en rien à la pensée de Saussure, ni dans son phrasé ni dans son projet. L'édition Engler (1967) fait apparaître comme point de départ à l'écriture de Bailly et Séchehaye d'autres phrases bien lointaines.

L'édition de 1916 (l'édition du *Cours*) donne :

La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement ; elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement dont il sera question p. 176 sv. ¹⁸⁶

Dans l'édition critique proposée par Rudolf Engler, voici ce qu'indiquent les cahiers des étudiants, colonnes 2, 3, 4, 5 :

Colonne 2 :

²⁴⁵ [Langue :] Passive et résidant dans la *collectivité*. Code social organisant le langage et formant l'outil nécessaire à l'exercice de la faculté du langage.

Colonne 3 :

²⁴⁴ Y a-t-il une fonction naturelle du langage ?

²⁴⁵ [Langue :] Passive et résidant dans la collectivité, code social organisant le langage, formant l'outil nécessaire à l'exercice de la faculté du langage.

Colonne 4 :

²⁴⁴ Y a-t-il une fonction naturelle du langage ? Nous disions que la langue est l'organe nécessaire et séparable de cette fonction. Si nous séparons la langue du reste, nous pouvons avoir ce schéma : [voir CLG/E]

²⁴⁵ [Langue :] Passive, et résultant de la collectivité. Code social organisant et formant l'outil nécessaire à l'exercice de la faculté du langage.

Colonne 5 :

²⁴⁴ *Un amendement*. Nous avons parlé d'instinct du langage. Nous aurions dû dire : Y a-t-il une fonction naturelle du langage ? Qu'elle soit naturelle ou non la langue demeure comme l'outil nécessaire à la faculté du langage.

²⁴⁵ [Langue :] Passive et résidant dans la collectivité. Code social, organisant le langage et formant l'outil nécessaire à l'exercice de la faculté du langage. ¹⁸⁷

On voit comme les éditeurs du *Cours* ont transformé le questionnement de Saussure (qui déjà d'un questionnement, d'une phrase interrogative devient une phrase négative et péremptoire). La question d'une fonction naturelle du langage (« Y a-t-il

¹⁸⁵ *Marges*, p. 215 / *Langages*, 24, p. 17.

¹⁸⁶ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1972, p. 30.

¹⁸⁷ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, fascicule 1, édition critique par Rudolf Engler, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1967, p. 41.

une fonction naturelle du langage ? ») devient une assertion, à propos de la langue et non plus du langage : « la langue n'est pas une fonction du sujet parlant », formulation très obscure, qui trouve son explication juste ensuite : « elle est le produit que l'individu enregistre passivement ». Les éditeurs du *Cours* ont ainsi transformé une « passivité » de la langue, en une passivité de l'individu, ce qui ne peut pas être la même chose. Car nous lisons partout dans les cahiers « [Langue :] *Passive* et résidant dans la *collectivité* ». Il n'est pas question d'enregistrer passivement la langue. Il s'agit davantage de l'idée que la langue est « modelée » par la collectivité. Le propos de Saussure est surtout d'indiquer qu'il n'y a pas de langage sans langue (sans collectivité¹⁸⁸) ; la langue est « l'outil nécessaire à l'exercice de la faculté du langage ». Lorsque nous lisons dans le *Cours* : « La langue n'est pas une fonction du sujet parlant », nous comprenons que la langue n'est pas le domaine du sujet, qu'il ne peut avoir aucune activité sur la langue ; il la reçoit passivement. Ce qui est contraire à la pensée de l'histoire chez Saussure. La manière dont Derrida semble comprendre cette phrase et la relier à l'inconscient de la langue formulé par Benveniste est encore autre chose, puisqu'il semble déjà concevoir la langue en termes structuralistes, ou plutôt attribuer à Benveniste une pensée structuraliste. Il relie ainsi un inconscient linguistique et une impuissance du sujet : « “la réalité de la langue” est “inconsciente”, ce qui rejoint aussi bien telles propositions de Saussure quand au fait que “la langue n'est pas une fonction du sujet parlant”¹⁸⁹. Ce que Derrida fait dire à Benveniste c'est l'inconscient structuraliste : « l'activité du linguiste, dans son rapport à la langue, est déterminée comme prise ou surcroît de conscience »¹⁹⁰, ce que ne dit pas Benveniste (« hormis le cas d'étude proprement linguistique, nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler »).

La version structuraliste de l'inconscient linguistique est un inconscient de structure – invisible au locuteur et visible de l'analyste : ce sont par exemple les oppositions phonologiques, ou les « lois syntaxiques ». C'est par exemple l'idée d'une « structure profonde » (*deep structure*) sous-jacente à une « structure de surface » (*surface structure*) chez Noam Chomsky dans son projet de Grammaire Universelle :

The deep structure that expresses the meaning is common to all languages, so it is claimed, being a simple reflection of the forms of thought. The transformational rules

¹⁸⁸ Comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, « collectivité » a un sens actif chez Saussure.

¹⁸⁹ *Marges*, p. 215 / *Langages*, 24, p. 17.

¹⁹⁰ *Marges*, p. 215 / *Langages*, 24, p. 17.

*that convert deep to surface structure may differ from language to language.*¹⁹¹ [Je traduis :] La structure profonde qui exprime le sens est commune à toutes les langues, ainsi affirme-t-on, étant un simple reflet des formes de pensée. Les règles transformationnelles qui convertissent la structure profonde en structure de surface peuvent différer de langue à langue.¹⁹²

On aperçoit ici la manière dont un projet humaniste se tourne en universalisme essentialiste et ethnocentrique. Chez Lévi-Strauss, de la même manière¹⁹³, l'inconscient linguistique devient un inconscient de structure. Une réalité de la langue révélée par l'analyse.

Jacques Derrida, à propos de la phrase de Benveniste, « la réalité de la langue demeure en règle générale inconsciente », interroge l'expression « réalité de la langue », qu'il trouve « obscure ». Effectivement, cette expression est importante et doit être questionnée. On ne peut pas penser que Benveniste dise un terme aussi délicat que « réalité », « réalité de la langue », sans chercher à l'interroger, et à en déplacer la valeur. Benveniste ne peut que se méfier de ce terme, qui est le terme d'un réalisme, d'un réel en soi, *réalisé*, d'un rapport direct aux choses. Voici ce qu'écrit Jacques Derrida :

Nous ne nous arrêterons pas sur cette prémisse, qui soulève pourtant plus d'une difficulté : non seulement à cause de sa forme empirique. (« Dans leur diversité, ces usages [de la langue] ont cependant deux caractères en commun. L'un est que la réalité de la langue demeure en règle générale inconsciente »). Que veut dire ici « réalité de la langue » ? Qu'en est-il de la « réalité » dans la locution « réalité de la langue » ? Pourquoi seulement « en règle générale » ? Est-ce ou non un prédicat essentiel de ladite réalité que de demeurer inconsciente ? La difficulté du partage entre conscient et inconscient est au plus fort de son obscurité quand il s'agit de langage ou de langue (d'usage de la langue). Elle ne s'atténue pas, au contraire, quand l'inconscient risque de devenir une conscience affaiblie (... « la réalité de la langue y demeure en règle générale inconsciente ; hormis le cas d'étude proprement linguistique, nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler »), ou quand l'activité du

¹⁹¹ Noam Chomsky, *Cartesian Linguistics : A Chapter in the History of Rationalist Thought*, Harper and Row, New York and London, 1966, p. 35

¹⁹² Voici la traduction de l'édition française par N. Delanoë et D. Sperber : « La structure profonde, qui exprime le sens, est – affirme-t-on – commune à toutes les langues, car elle n'est que le reflet des formes de la pensée. Les règles transformationnelles qui convertissent la structure profonde en structure de surface peuvent être différentes d'une langue à l'autre ». Noam Chomsky, *La linguistique cartésienne*, traduit de l'anglais par N. Delanoë et D. Sperber (l'original date de 1966), Seuil, Paris, 1969, p. 64. A ajouter, la manière dont N. Chomsky quelques pages avant définit déjà le projet continué depuis Port-Royal d'une Grammaire Universelle : « De la façon dont les concepts se combinent en jugements, la Grammaire déduit ce qu'elle estime être la forme générale de toutes les grammaires possibles ; puis elle entreprend d'élaborer cette structure sous-jacente universelle, en considérant « la manière naturelle en laquelle nous exprimons nos pensées » (p. 30). La plupart des tentatives ultérieures pour développer un schéma de grammaire universelle adoptent cette même perspective. » (*Ibid.*, p. 60)

¹⁹³ On le verra plus loin. Voir p. 93 et suivantes.

linguiste, dans son rapport à la langue, est déterminée comme prise ou surcroît de conscience. Par ces questions, il ne s'agit ni d'insister sur des maillons sans doute secondaires de la démonstration de Benveniste ni d'objecter à un discours : seulement d'indiquer un exemple des apories dans lesquelles on semble s'engager dès qu'on s'apprête à définir les contraintes qui limitent le discours philosophique ; c'est à ce dernier qu'on doit emprunter les notions non critiquées qu'on applique à sa délimitation.¹⁹⁴

Je vais tâcher de remettre au clair cette obscurité que Derrida attribue à Benveniste et qui est davantage, je crois, le résultat d'une lecture manquée. Evidemment Derrida a raison de questionner les expressions de « réalité », « réalité de la langue », car elles ne sont pas simples. Et il a raison aussi de questionner les notions de *conscience* et d'*inconscient*, de voir la « difficulté du partage entre conscient et inconscient ». Tout cela est à éclaircir pour ne pas tomber dans une confusion. Ce que je crois, contrairement à Derrida c'est que ces premières phrases de l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » ne sont pas « des maillons sans doute secondaires de la démonstration de Benveniste ». Le problème que Benveniste pose ici est le même que celui qu'il pose à propos des Catégories d'Aristote.

Comme je l'ai dit, l'expression « réalité de la langue » appelle une lecture attentive ; il faudra bien voir de quelle réalité Benveniste parle. L'expression « réalité de la langue », pourrait sembler s'inscrire dans une conception réaliste de la langue (la croyance en des réalités que le savant dans un rapport immédiat au réel pourrait abstraire). En 1958, date de l'article de Benveniste, on est déjà en plein structuralisme. Et 1958, c'est précisément l'année de la publication d'*Anthropologie structurale* de Claude Lévi-Strauss¹⁹⁵. Il n'est pas possible que Benveniste n'ait pas lu Lévi-Strauss (qui par ailleurs était son collègue au Collège de France). Selon moi, « Catégories de pensée et catégories de langue » fait état de ce questionnement d'époque, des réponses qu'il apporte au problème du langage, de la culture... La démarche structuraliste repose sur le présupposé d'un inconscient anthropologique. Mais c'est un inconscient réaliste, structurale.

Pour Lévi-Strauss la réalité de la langue est la réalité de sa structure, elle est inconsciente pour le sujet, mais révélée par une analyse structurale. Il me semble intéressant de faire apparaître cette conception à travers l'important contre-sens que

¹⁹⁴ *Marges*, p. 215 / *Langages*, 24, p. 17.

Lévi-Strauss fait à propos de la formulation d'un inconscient linguistique par Franz Boas :

Après avoir montré que la structure de la langue reste inconnue de celui qui parle jusqu'à l'avènement d'une grammaire scientifique, et que, même alors, elle continue de modeler le discours en dehors de la conscience du sujet, imposant à sa pensée des cadres conceptuels qui sont pris pour des catégories objectives, il [Boas] ajoute : "La différence essentielle, entre les phénomènes linguistiques et les autres phénomènes culturels, est que les premiers n'émergent jamais à la conscience claire, tandis que les seconds, bien qu'ayant la même origine inconsciente, s'élèvent souvent jusqu'au niveau de la pensée consciente, donnant ainsi naissance à des raisonnements secondaires et à des réinterprétations".¹⁹⁶

Notons par parenthèse que Boas intitule en 1908 une des parties de son *Introduction to Handbook of American Indian Languages*, « *Unconscious Character of linguistic Phenomena* » – « Le caractère inconscient des phénomènes linguistiques » (je traduis). Selon moi, ceci continue de mettre au jour l'importance et l'enjeu (oublié ?) d'une pensée de l'inconscient linguistique. Concernant d'abord la traduction que donne Cl. Lévi-Strauss du texte de F. Boas¹⁹⁷, quelques remarques s'imposent – d'autant que les lecteurs francophones ne connaissent Boas que par le laboratoire structuraliste, par la traduction par exemple qu'en donne Lévi-Strauss ici, car notons que Boas n'est pas encore traduit, à l'exception de son livre *Primitive Art* publié en 1927, traduit en français en 2003 (*L'art Primitif*, éditions Adam Biro). Tout d'abord, il n'est pas question chez Boas de « conscience claire » mais seulement (et autrement) de *consciousness* (conscience), de même Boas ne parle pas de « pensée consciente », mais encore une fois de « *consciousness* », ce qui est assez différent. Il ne parle pas non plus du « niveau de la pensée consciente » (on souligne). Lévi-Strauss oublie de traduire la distance analytique et la prudence de Boas, qui écrit « *It would seem that the essential difference* » – « il paraîtrait que la différence essentielle », qui n'est pas cette affirmation qu'en fait Lévi-Strauss : « La différence essentielle ». Boas écrit « *the*

¹⁹⁵ La publication d'*Anthropologie structurale* est antérieure à celle de l'article de Benveniste dans la revue *Etudes philosophiques*, ceci étant attesté par un compte rendu du livre de Lévi-Strauss figurant dans cette même revue.

¹⁹⁶ Claude Lévi-Strauss, « Introduction : histoire et ethnologie », in *Anthropologie structurale*, Plon, « Pocket », Paris, p. 32-33.

¹⁹⁷ Voici le texte de Boas : « It would seem that the essential difference between linguistic phenomena and other ethnological phenomena is, that the linguistic classifications never rise into consciousness, while in other ethnological phenomena, although the same unconscious origin prevails, these often rise into consciousness, and thus give rise to secondary reasoning and to re-interpretations », Franz Boas, *Introduction to Handbook of American Indian Languages*, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1966 p. 63. Le texte paraît à l'origine en 1911 dans le *Bulletin*, 40, du Bureau of American Ethnology)

linguistic classifications never rise into consciousness » - les classifications linguistiques ne s'élèvent jamais à la conscience ; ce que Lévi-Strauss tourne, en mettant la pensée de Boas à l'envers, en « les premiers [les phénomènes linguistiques] n'émergent jamais à la conscience claire », il oublie de traduire « les classifications linguistiques ». Et cet oubli n'est pas involontaire, parce que Lévi-Strauss ne s'intéresse pas aux catégories de pensée, catégories de langue, mais à la « structure linguistique », qui n'a que faire du sens et du vivre. Notons encore que sa traduction fait disparaître la continuité importante *rise into / rise into / give rise to secondary reasoning and to re-interpretations*, en traduisant par trois verbes différents (« émergent », « s'élèvent », « donnent naissance »). Concernant maintenant le commentaire de la pensée de Boas par Cl. Lévi-Strauss, il paraît douteux que Boas dise que « la langue reste inconnue de celui qui parle jusqu'à l'avènement d'une grammaire scientifique ». C'est par contre le propos de l'anthropologie de Lévi-Strauss. L'inconscient de Boas n'est pas un inconscient de structure ; Boas parle des *classifications linguistiques*, c'est-à-dire de catégories de langue qui sont indissociablement des catégories de pensée. Il pose, dans une tension, l'activité du grammairien et celle du locuteur, étant bien évident que *la grammaire court toujours après le discours*, que celui qui parle ne cesse de réinventer sa langue, des classifications linguistiques qui lui sont inconscientes. Les « phénomènes ethnologiques » font s'élever des *raisonnements secondaires et des ré-interprétations*. Boas pense le discours, qui ré-interprète et ré-invente les phénomènes ethnologiques¹⁹⁸. Le « secondaire » ici ne s'oppose pas à du « primaire » ; le secondaire est ce qui déplace le système. Ainsi, la notion d'*origine* dans l'expression « *the same unconscious origin prevails* » change de valeur ; cette origine est toujours renouvelée, et l'inconscient n'est alors certainement pas archétypal mais la production de nouvelles formes de vie (formes de langage). Le langage est ici pour Boas ce qui fait l'histoire. Il me semble que nous sommes déjà ici proches d'une sémiologie de la langue telle que Benveniste la formulera.

Pour revenir à Lévi-Strauss, je voudrais observer sa manière de concevoir un inconscient dans le langage, qui n'est pas moins que la « conscience » linguistique de la grammaire structurale et de la phonologie de Troubetzkoy. Voici ce qu'il écrit dans « Langage et société » :

¹⁹⁸ Bizarrement Lévi-Strauss traduit « ethnologiques » par « culturels ».

D'abord, presque toutes les conduites linguistiques se situent au niveau de la pensée inconsciente. En parlant, nous n'avons pas conscience des lois syntactiques et morphologiques de la langue. De plus nous n'avons pas une connaissance consciente des phénomènes que nous utilisons pour différencier le sens de nos paroles ; nous sommes moins conscients encore – à supposer que nous puissions l'être parfois – des oppositions phonologiques qui permettent d'analyser chaque phonème en éléments différentiels¹⁹⁹

Nous avons ici l'exemple de ce que peut désigner l'expression d'une « réalité », au sens réaliste : les lois syntactiques et morphologiques de la langue (qui sont des lois au sens prescriptif, ce que Bréal soixante ans plus tôt rendait inepte²⁰⁰), les oppositions phonologiques. Ces réalités-là sont les réalités de la linguistique structurale. La formulation de Benveniste « L'un est que la réalité de la langue y demeure en règle générale inconsciente ; hormis le cas d'étude proprement linguistique, nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler », semblerait à première vue proche de celle de Lévi-Strauss : « En parlant, nous n'avons pas conscience des lois syntactiques et morphologiques de la langue », d'autant que Benveniste semblera donner la capacité de conscience à l'étude linguistique. Nous allons voir que ce n'est pas le cas. Nous sommes, je crois, avec Benveniste, très proches de ce que nous venons de voir en lisant le texte de Franz Boas – on repensera aussi au texte de la « première conférence » de Saussure en 1891. Boas distingue l'activité du grammairien qui établit des classifications²⁰¹, et l'activité de celui qui parle, comme d'ordres différents. Ce n'est pas pour rien que *la grammaire court après le discours*, je disais, en reprenant cette formulation à Henri Meschonnic, c'est que le discours n'arrête pas de ré-inventer de la grammaire.

¹⁹⁹ Claude Lévi-Strauss, « Langage et société », in *Anthropologie structurale*, Plon, « Pocket », 1958, p. 71-72. Article adapté de l'original anglais paru en 1951, « Language and the Analysis of Social Laws », dans la revue *American Anthropologist*, vol 53, n°2.

²⁰⁰ Voir plus haut, p. 38, 39.

²⁰¹ Boas donne un certain nombre d'exemples (il faut en fait se référer à toutes les pages qui précèdent, où Boas montre comme d'une langue-culture à l'autre l'univers s'organise selon des classifications différentes) : « *It has been mentioned before that in all languages certain classifications of concepts occur. To mention only a few : we find objects classified according to sex, or as animate and inanimate, or according to form. We find actions determined according to time and place, etc* ». Franz Boas, Introduction to *Handbook of American Indian Languages*, University of Nebraska Press, Lincoln end London, 1966 p. 63. Je traduis : « On a mentionné auparavant que dans toutes les langues des classifications de concepts ont lieu. Pour n'en mentionner que quelques unes : on trouve des objets classifiés selon le sexe, ou comme animés ou inanimés, ou selon la forme. Nous trouvons des actions déterminées selon le temps et le lieu, etc. ».

Benveniste écrit à la fin du premier paragraphe de son article, « De là procède cette conviction, largement répandue et elle-même inconsciente comme tout ce qui touche au langage, que penser et parler sont deux opérations distinctes par essence », où nous comprenons tout d'abord que si nous distinguons entre « penser » et « parler », c'est parce que nous faisons cette distinction dans notre langue. Nous pensons des activités, des distinctions et des essences. On peut repenser à Sapir, lorsqu'il écrivait : « *yet when it begins to be suspected that at least some solutions of the great riddle are elaborately roundabout applications of rules of Latin or German or English grammar, the triviality of linguistic analysis becomes less certain* » – « mais déjà lorsqu'il commence à être suspecté qu'au moins quelques solutions de la grande énigme sont de manière laborieuse des applications circonvolues de règles de la grammaire latine ou allemande, ou anglaise, la trivialité de l'analyse linguistique devient moins certaine ». *Inconsciente, comme tout ce qui touche au langage*, écrit Benveniste, jetant le philosophe essentialiste dans le trouble d'avoir été le *dupe de sa manière de parler*, lui qui croyait que « penser » et « parler » étaient « deux opérations distinctes par essence ». Il croyait penser, il découvre qu'il est en train d'écrire. *Inconsciente, comme tout ce qui touche au langage*, tout touche au langage : c'est le principe d'une sémiologie de la langue ; à aucun instant on est en dehors du langage, comme Derrida, lui, cependant le prétend. L'inconscient linguistique s'étend à l'activité humaine dans son entier.

La phrase par laquelle Benveniste ouvrait son article annonçait déjà toute cette perspective : « Nous faisons de la langue que nous parlons des usages infiniment variés, dont la seule énumération devrait être coextensive à une liste des activités où peut s'engager l'esprit humain. ». Elle annonce la question posée par Aristote et à laquelle répondra le texte des *Catégories*. Benveniste parlant d'« énumération » et de « liste » indique que tout raisonnement, même à propos du langage, sera nécessairement linguistique, inconscient, grammairien. Qu'en cela, la réflexion ne peut jamais prétendre atteindre l'universel. Du langage nous n'avons que des représentations. D'autre part, ce qu'on peut avancer c'est que la réflexion est toujours une réflexion à propos du langage. Celui qui parle fait de la grammaire. Le grammairien, par son analyse, crée une conscience, mais en même temps toujours de l'inconscient.

Lorsque Benveniste parle de « réalité de la langue », il définit l'activité réelle d'un sujet dans sa langue, ce dont il ne peut pas avoir conscience. Saussure parlait

d'*acte linguistique* et Sapir d'*actual process of thought*. Pour distinguer définitivement cette *réalité de la langue* d'une représentation réaliste à quoi on pourrait l'assimiler par erreur, remarquons juste qu'elle n'est pas définie comme un objet, mais comme un procès, le terme qui vient étant le terme d'« opération » :

L'un est que la réalité de la langue y demeure en règle générale inconsciente ; hormis le cas d'étude proprement linguistique, nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des **opérations** que nous accomplissons pour parler

Parler est donné comme n'étant pas une activité simple, la mise en œuvre toujours la même d'un matériel objectif ou la transaction en langage d'un contenu de pensée préexistant au discours, une « mise en mots » comme on entend parfois dire²⁰². La « réalité de la langue » est définie par Benveniste comme ces « opérations que nous accomplissons pour parler ». Ces opérations sont ainsi caractérisées de particulières, et de l'ordre d'un présent. Ce sont des actes. On pourrait même penser que « pour parler », dans une prosodie accentuant le *pour*, fait entendre une visée, une *intention* du sujet au travail dans le discours. Un inconscient. Non une volition, mais quelque chose de l'ordre de l'élan et de la vie, de la *volonté obscure, et persévérante* ou pour reprendre l'expression de F. Boas, « *unconscious, we may perhaps say instinctive, processes of the mind* »²⁰³ – « des procès de pensée inconscients, on pourrait peut-être dire instinctifs ». On pourrait encore ajouter, dans une *lecture excessive*²⁰⁴, que le *nous*, également accentué dans son rapport d'écho à *pour*, établit une théorie du politique et de l'histoire, et que *opération* trouvant son écho dans *accomplissons*, définit un présent instituant.

Benveniste reprend le terme d'« opération » juste dans la phrase qui suit :

²⁰² Même au Collège de France : Claude Hagège, Cours au Collège de France du mardi 3 novembre 2002, (je cite d'après mes propres notes), « Les affects sont en-deçà du seuil de fabilité : possibilité d'être mis en mots (*fa, infans*, les enfants sont des êtres qui ne parlent pas. Le langage, il l'a dans son génome, mais il n'a pas de langue) ».

²⁰³ Ajoutons d'ailleurs que Boas précise juste ensuite, « They must be due to a grouping of sense-impressions and of concepts which is not in any sense of the term voluntary, but which develops from quite different psychological causes », Franz Boas, Introduction to *Handbook of American Indian Languages*, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1966 p. 63.

²⁰⁴ J'emprunte cette expression à Michel Adnès. Voir Michel Adnès, « Lecture excessive, "Y", Un texte est un lama rouge », in *Doletiana, I, Revista de Traducció Literatura i arts*, (Actes du 1^{er} Colloque international « Sujet et traduction », Groupe Etienne Dolet, Université Autonome de Barcelone, novembre 2002.), <http://www.fti.uab.cat/doletiana/1Documents/1Adnes.pdf>

L'autre est que, si abstraites ou si particulières que soient les opérations de la pensée, elles reçoivent expression dans la langue.²⁰⁵

Ces opérations sont dites « opérations de la pensée ». Les opérations que nous accomplissons pour parler et les opérations de la pensée vont dès lors se confondre en une seule activité. Dire « si abstraites ou si particulières », c'est d'une part qualifier ces opérations d'*historiques*, de non répétables, de « particulières », le fait d'un sujet spécifique, et d'autre part c'est déplacer l'activité d'abstraction de la pensée à la langue, poser la complexité d'un rapport au sens, du *sentiment de la langue*, pour reprendre l'expression de Saussure, de la *forme-sens*. On est loin du réalisme structuraliste qui prenait la langue pour une matière, un « objet d'observation ». On est loin aussi de Derrida, qui trouvait Benveniste « obscur » et aporétique.

Derrida, pour en revenir à sa critique, qualifie en effet le cheminement de Benveniste d'« aporie »²⁰⁶ sans davantage décrire ce qui lui semble ne mener nulle part – « aporie » à titre d'« exemple », dit-il, ayant coupé à l'analyse, annonçant de manière conclusive que l'aporie guette *dès que* « dès qu'on s'apprête à définir les contraintes qui limitent le discours philosophique ; c'est à ce dernier qu'on doit emprunter les notions non critiquées qu'on applique à sa dé-limitation ». Derrida est

²⁰⁵ Le concept d'*opération* apparaît de nouveau dans la fin de ce premier paragraphe : « cette conviction, largement répandue et elle-même inconsciente comme tout ce qui touche au langage, que penser et parler sont deux **opérations** distinctes par essence, qui se conjoignent pour la nécessité pratique »

²⁰⁶ A noter que le terme d'*aporie* est un terme important dans le travail de Jacques Derrida (cf. *Apories. Mourir — s'attendre aux « limites de la vérité*», Paris, Galilée, 1996), qu'il en fait même la dynamique de la philosophie (le concept est repris à Aristote, la pensée aporétique est une pensée qui cherche à dépasser les contradictions). Mais dans le texte sur Benveniste, il ne s'agit bien sûr pas de cette valeur positive. L'aporie, est ici, un chemin sans issue. Citons Derrida, « Ce n'est donc pas proposer une «solution» au problème; c'est simplement affirmer que, dans une dialectique connue comme telle, l'aporie «se comprend» elle-même comme aporie «réelle». Alors nous rencontrons peut-être la philosophie » (Jacques Derrida, *La Genèse dans la philosophie de Husserl*, Paris, PUF, 1990, p. 32.). Cette réflexion étant reprise à Martin Heidegger. Je cite de nouveau : « Dans son argument, Aristote recourt à un terme assez commun dans la philosophie de son époque: *aporein*. *Aporos* est ce qui ne permet aucun passage, là où on ne peut passer au travers. À l'origine, *poros* signifie le passage d'une rivière en eau peu profonde. *Aporia* signifie: la contemplation du monde ne parvient pas à trouver un passage; elle ne trouve aucun chemin. On ne peut en effet trouver un passage par le seul moyen de la cause (*aitia*) dont on dispose, c'est-à-dire par les moyens disponibles de l'explication. Le chemin du passage rendu disponible par l'explication est un chemin barré. L'apparence réelle d'une chose est pour ainsi dire occultée par la manière dont elle se présente en fait [...] Dans la mesure où celui qui est persuadé qu'il ne pourra pas passer au travers devient conscient de sa situation, et maintient son effort de *diaporein* en cherchant à passer au travers, un tel *aporein* et *diaporein* contient la volonté de passer au travers [...]. Celui qui donc poursuit l'*aporein* et le *diaporein*, et cherche la voie du passage, révèle dans son effort même qu'il fuit l'ignorance (*agnoia*) et l'occultation, et qu'il poursuit la connaissance (*epistasthai*), et l'être dans l'ouvert de l'étant » (Martin Heidegger, *Platon: Sophistes*, in *Gesamtausgabe*, vol. 19, Frankfurt, Klostermann, 1992, p. 126-128. La traduction est de Georges Leroux. Je renvoie pour cette question au texte de Rodolphe Gasché, « L'expérience aporétique aux origines de la pensée. Platon, Heidegger, Derrida », (traduit de l'anglais par Georges Leroux), in *Études*

simplement en dehors du propos. Et la suite est encore moins bienveillante avec Benveniste, puisqu'il ajoute : « la palme revient aux rhapsodes qui disqualifient les pièces d'un texte philosophique dont ils ignorent la machination, depuis un alibi scientifique où ils n'ont jamais mis les pieds ni les mains »²⁰⁷.

Jacques Derrida insiste sur une incompréhension à entendre traiter Aristote d'inconscient. A plusieurs reprises, il mettra ce terme dans la voix de Benveniste, tentant de le paraphraser, mais l'assourdissant en fait. Il donne l'apparence d'une écoute réelle du travail d'écriture de Benveniste, puisqu'il reprend les termes de Benveniste et les met en relation ; il semble travailler sur les formulations mais ne le fait pas vraiment (je redonne ces phrases déjà citées plus haut) :

Transcription, transposition, projection de catégorie de langue en catégories de pensée : c'est ainsi que Benveniste définit l'opération *inconsciente* d'Aristote et, inversement, le décodage symétrique auquel il se livre lui-même consciemment [...] ²⁰⁸
Le linguiste transcrit donc en termes de langue ce que le philosophe avait auparavant « inconsciemment », *transposé, projeté* de la langue en termes de pensée [...] ²⁰⁹
[...] « Inconsciemment », et sans l'avoir voulu, il [Aristote] aurait pris la « classe des formes », telle que l'offre le système de la langue, pour le système de l'exprimé ou de l'exprimable. ²¹⁰

Evidemment, l'interprétation est fautive, *conscient* et *inconscient* ne se départagent pas de cette manière binaire chez Benveniste. Comme nous l'avons vu, son approche n'est pas celle d'un réalisme. L'inconscient ne s'oppose pas au conscient ; l'*inconscient* est chez Benveniste une théorie de la connaissance. « Nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler » écrit-il. Celui qui parle est tourné vers son propre inconnu.

françaises, Derrida lecteur, Volume 38, numéro 1-2, 2002. Texte disponible à l'adresse <http://www.erudit.org/revue/etudfr/2002/v38/n1/008394ar.pdf> (vérifiée le 10.10.2007)

²⁰⁷ Derrida parle-t-il bien de Benveniste ? Il est étrange d'entendre dire qu'un des plus grands savants du monde indo-européen n'a pas une connaissance des textes classiques. Une connaissance différente de celle du philosophe, dans la mesure où son questionnement porte sur des manières de dire, des manières de concevoir. Sur une histoire des idées. Le terme de « rhapsodes » est également assez étonnant. Peut-être Derrida dit-il cela comme il croit que les arguments de Benveniste *contre* Aristote sont des arguments bien connus, bien répétés. *Rhapsodies* est le titre d'une des parties de l'article de Derrida (partie dans laquelle Derrida fait justement l'historique de ce qu'il pense être des critiques portées vers la démarche d'Aristote), en référence à Emmanuel Kant, écrivant dans sa critique des Catégories d'Aristote, que cette division « ne provient pas, à la façon d'une rhapsodie, d'une recherche entreprise au petit bonheur, de concepts purs, dont l'énumération ne peut jamais être certaine [...] » (cité par Derrida, *Marges*, p. 222 / *Langages*, 24, p. 22).

²⁰⁸ *Langages*, n° 24, p. 24 / *Marges de la philosophie*, p. 226.

²⁰⁹ *Langages*, n° 24, p. 25 / *Marges de la philosophie*, p. 226.

²¹⁰ *Langages*, n° 24, p. 26 / *Marges de la philosophie*, p. 228.

*Je parle pour traverser vers ce que je n'entends pas*²¹¹, écrit Henri Meschonnic dans un poème.

Ce qui n'a pas été vu, et pourtant c'est évident, c'est que la question d'un inconscient linguistique fait le cœur de la réflexion de Benveniste au moment où il parle des Catégories d'Aristote. L'inconscient d'Aristote est indissociable de sa découverte.

Benveniste repose le problème traditionnel des catégories de pensée et des catégories de langue en le traitant à travers un « exemple », celui des *Catégories* d'Aristote. Il écrit en effet « Cependant nous ne pouvons continuer, après tant d'auteurs, à poser le problème en termes aussi généraux. Il nous faut entrer dans le concret d'une situation historique, scruter les catégories d'une pensée et d'une langue définies »²¹². On peut noter que Benveniste reproche aux philosophes de ne pas être historiens (ethnologues, et linguistes), de se poser le problème de manière générale sans « entrer dans le concret d'une situation historique » pour « scruter les catégories d'une pensée et d'une langue définies ». Ce que lui va faire.

Une partie de l'article fait en effet l'analyse de l'une des tables des catégories qu'Aristote ait proposées, table que Benveniste approche ici « sans préoccupation de technicité philosophique, simplement comme l'inventaire des propriétés qu'un penseur grec jugeait prédicables d'un objet, et par suite comme la liste des concepts *a priori* qui, selon lui, organisent l'expérience »²¹³. « Sans préoccupation de technicité philosophique », mais néanmoins, je crois, au cœur de la pensée d'Aristote, puisque Benveniste commence ici l'analyse de *ce qu'un penseur grec* pouvait concevoir. Et peut-être continûment à Aristote, étant question d'expérience, d'empirisme, d'inconscient. Derrida nous rappelle qu'Aristote, établissant cette liste²¹⁴ des catégories, savait bien qu'il se posait une question à propos du langage (et évidemment Benveniste, contrairement à ce que dit Derrida, n'accuse pas Aristote de ne pas en être conscient ; ce n'est pas son propos). Voici un passage de la présentation d'une autre table des catégories dans la *Métaphysique* (E2 1026 a 33) ; c'est la traduction que donne Derrida avec quelques notes : « L'étant proprement dit [traduction consacrée

²¹¹ Henri Meschonnic, *Voyageurs de la voix*, Verdier, Paris, 1985, p. 37.

²¹² Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 65.

²¹³ *Ibid.*, p. 65.

²¹⁴ Il était question de « liste » et d'énumération » au début de l'article.

pour *to aplôs legomenon*. *Aplôs* : simplement, franchement, en un mot, sans détour] se dit multiplement (*pollakôs legetai*) »²¹⁵. Derrida a en effet raison de dire qu'« Aristote sait donc qu'il interroge des *manières de dire* l'étant en tant qu'il est *pollakôs legomenon* »²¹⁶. Par contre il fait fausse route, et Pierre Aubenque faisait déjà fausse route, en pensant que le propos de Benveniste était d'imputer à Aristote de n'avoir pas su que son questionnement portait sur des « manières de dire ». Une note de bas de page, dans le texte de Derrida, renvoie à un passage du texte de P. Aubenque (que j'ai déjà cité plus haut) : « Il faut donc renoncer à imputer à Aristote une prétendue "inconscience" des rapports de son ontologie au langage ». Voici à présent ce qu'écrit Benveniste à la suite de l'analyse qu'il donne des catégories d'Aristote. C'est ce passage qui aura heurté les philosophes comme J. Derrida, J. Vuillemin, ou P. Aubenque :

En élaborant cette table des « catégories », Aristote avait en vue de recenser tous les prédicats possibles de la proposition, sous cette condition que chaque terme fût signifiant à l'état isolé, non engagé dans une *συμπλοκή*, dans un syntagme dirions-nous. Inconsciemment il a pris pour critère la nécessité empirique d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats. Il était donc voué à retrouver sans l'avoir voulu les distinctions que la langue même manifeste entre les principales classes de formes, puisque c'est par leurs différences que ces formes et ces classes ont une signification linguistique. Il pensait définir les attributs des objets ; il ne pose que des êtres linguistiques : c'est la langue qui, grâce à ses propres catégories, permet de les reconnaître et de les spécifier.²¹⁷

Pour Benveniste, il était déjà clair qu'Aristote se posait une question de grammaire puisqu'il « avait en vue de recenser tous les prédicats possibles de la proposition »²¹⁸. Il se pose une question de grammairien selon le modèle qu'il conçoit, qu'il invente, et qui est celui de la *proposition*, ce modèle étant organisé par « être » qui est la « condition de tous les prédicats »²¹⁹. Ce modèle apparaît immédiatement dans la manière dont le problème est posé, « chacune des expressions n'entrant pas dans une combinaison signifie [...] ». Benveniste traduit traduire « *tôn [...]*

²¹⁵ *Langages*, n°24, p. 20 / *Marges de la philosophie*, p. 219.

²¹⁶ *Langages*, n°24, p. 20 / *Marges de la philosophie*, p. 219.

²¹⁷ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 70.

²¹⁸ « Chacune des expressions n'entrant pas dans une combinaison signifie : la *substance*, ou *combien*, ou *quel*, ou *relativement à quoi*, ou *où*, ou *quand*, ou *être en posture*, ou *être en état*, ou *faire*, ou *subir* », traduction par E. Benveniste (p.65). Je ne donne que le début du texte grec, qui nous intéresse ici, et que je translittère : « *Tôn katà mēdēmian symplokēs legomēnōn ēkaston ētoi ousia sēmainēi ē poson* » *Catégories*, Chapitre IV.

²¹⁹ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 70.

legomenôn » par « expressions ». D'autres traductions du texte des *Catégories* vont proposer de dire (on souligne) : « *ce qui se dit* sans combinaison signifie [...] » (Frédérique Ildefonse et Jean Lallot, au Seuil), ou « *Les mots*, quand ils sont pris isolément, expriment chacun l'une des choses suivantes [...] » (Barthélemy Saint Hilaire), « *chacun des termes qui sont dits* sans aucune combinaison indique », (Pierre Pellegrin et Michel Crubellier, chez Flammarion). Seul J. Tricot (Vrin) parle d'« expressions » : « Les expressions sans aucune liaison signifient [...] »²²⁰. Ce qu'on doit remarquer c'est la reprise que Benveniste fait de ce terme un peu plus loin : « Inconsciemment il a pris pour critère la nécessité empirique d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats ». Le terme est en italique dans le texte, il est donc particulièrement accentué, et à remarquer. En disant « expression » Benveniste définit un rapport particulier, en tout cas différent de celui posé par les autres traductions. En traduisant « chacune des expressions n'entrant pas dans une combinaison signifie », il met en avant une activité de *discours*. D'une manière différente, les autres traductions font dire à Aristote un rapport réaliste au langage : « chacun des termes qui sont dits », « les mots », « ce qui se dit sans combinaison » (même si on entend ici qu'il est question de « dire », mais davantage d'un « dire quoi » que d'un « dire comment »). C'est de la découverte, dans un présent, de manières de dire, par un sujet spécifique, dont il est question lorsque Benveniste parle d'« expression ». Benveniste met l'accent sur un procès, sur la découverte d'une grammaire : de catégories de pensée et de catégories de langue indissociablement.

Lorsque Benveniste écrit « Inconsciemment il a pris pour critère la nécessité empirique d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats », « inconsciemment » ne dit pas une méconnaissance. Au contraire, c'est la découverte d'un savoir par l'invention d'une expression, la découverte d'un dire, d'une expérience nouvelle. « Inconsciemment » reprend la réflexion du début de l'article, à propos d'un inconscient linguistique : « nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler ». Cet inconscient est un savoir en acte, il est « nécessité empirique », l'invention d'une nécessité. Cette nécessité est historique, ce qui est le sens de l'empirique, de l'expérience. Ce que Benveniste voit, c'est l'invention du modèle de la proposition chez Aristote : ce « critère [...] d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats » ne va pas de soit ; il appartient à l'invention d'une grammaire particulière, à certain moment de l'histoire, à un certain

²²⁰ Aristote, *Organon*, traduction de J. Tricot, Librairie philosophique Vrin, Paris, 1966, p.5

endroit du globe. Comme je l'ai dit déjà, cet inconscient que Benveniste met au jour nous renvoie à notre propre inconscient, nous rappelle que nos manières de dire sont inconscientes. Une fois de plus le regard est rendu par le regard. Il me semble donc qu'il ne s'agit pas seulement pour Benveniste de dire que le philosophe croyant être dans un rapport immédiat aux choses oublie qu'il est en train de parler dans sa langue, ce qui n'est d'ailleurs – il semble – pas le cas d'Aristote, qui interroge nettement des manières de dire. La réflexion de Benveniste est autre, elle porte sur un inconscient qui est constitutif du discours.

L'*empirique* que Derrida analyse comme un reproche envers Aristote lorsque Benveniste écrit, « Inconsciemment il a pris pour critère la nécessité empirique d'une *expression* distincte pour chacun des prédicats », doit selon moi être mis en relation avec la pensée de l'empirique développée par Aristote lui-même. Non pas que ce lien ne soit pas fait par Derrida, qui rappelle avec Heidegger (*Die Zeit des Weltbildes*, 1938) que « c'est Aristote qui le premier, a compris ce que signifiait *empeiria* »²²¹. Mais Derrida ne voit pas que si Benveniste dit « empirique » ici, c'est qu'il établit quelque chose de très précis, et qui caractérise la démarche d'Aristote particulièrement, en même temps que toute démarche. Toute démarche en tant qu'*inconsciente*. Derrida voit bien qu'« empirique » et « inconsciemment » sont à entendre ensemble, mais la liaison qu'il fait est une lecture de Benveniste à contre sens (et ironique) : « Mais Aristote s'est fait illusion *en pratique* : parce qu'il a cru à une *table* et surtout parce que, par inconscience et empirisme, il a confondu ce qu'il aurait dû distinguer »²²². Notons que Derrida donne une définition assez peu aristotélicienne de l'empiricité, écrivant : « La valeur d'empiricité n'a jamais pu se rapporter, en dernière analyse, qu'à la variabilité de données sensibles et individuelles ; par extension, à toute passivité ou activité sans concept, par exemple, pour citer Leibniz, à "une simple pratique sans théorie"²²³. [...] Cela n'implique pas qu'Aristote soit l'auteur ou l'origine du concept d'empiricité, même si l'opposition de l'empirique et du théorique (de l'a-priori, du scientifique, de l'objectif, du systématique, etc.) enveloppe d'une manière ou d'une autre la métaphysique d'Aristote »²²⁴. Il ne me semble pas qu'Aristote établisse de

²²¹ Formulation essentialiste, remarquons-le, car le concept au lieu d'être conçu comme étant à chaque instant un projet, est défini comme une essence, une vérité cachée, dans le mot, dans l'origine.

²²² *Marges*, p. 229 / *Langages*, 24, p. 27.

²²³ [Note de Derrida :] Leibniz, *Monadologie*, §28.

²²⁴ *Marges*, p. 229-230 / *Langages*, 24, p. 27-28.

telles déliaisons, il me semble au contraire qu'il permet de ne pas séparer ce que le platonisme tenait disjoint, l'expérience sensible et l'expérience intellectuelle, comme le montre la formule aristotélicienne qui pose la définition de l'empirique, *nihil est in intellectu quid non prius fuerit in sensu*²²⁵. Ce qui est la critique d'une « pratique sans théorie ». Et Benveniste justement montre comme la pratique grammairienne d'Aristote est théorique. S'il parle de « nécessité empirique », cette nécessité n'a rien d'universelle et sans concept, elle n'est non plus arbitraire au sens faible du terme²²⁶ (« la variabilité de données sensibles et individuelles »), au contraire elle est empirique car l'intuition d'une certaine représentation de la langue.

Derrida met en relation, avec raison, cette « nécessité empirique », « inconsciemment » et l'expression « sans l'avoir voulu » qui apparaît dans la phrase qui suit : « Il était donc voué à retrouver sans l'avoir voulu les distinctions que la langue même manifeste » (avec une suite prosodique à remarquer, *voué à retrouver sans l'avoir voulu*). Derrida écrit :

Que veut dire ici « empirique » ? Prise à la lettre cette explication supposerait qu'Aristote, disposant d'autre part, hors de la langue, de prédicats, ou de classes de prédicats *pensables*, et devant la nécessité *empirique* d'exprimer ces contenus (le mot *expression* est souligné par Benveniste), aurait confondu la distinction des prédicats et la distinction des expressions. Il aurait pris la chaîne des unités d'exprimants pour celle des unités d'exprimés. « Inconsciemment », et sans l'avoir voulu, il aurait pris la « classe des formes », telle que l'offre le système de la langue, pour le système de l'exprimé ou de l'exprimable.²²⁷

La division entre « exprimé » et « exprimant » que Derrida attribue à Benveniste, semble se rattacher à la traditionnelle pensée du signe, qui divise entre un « signifié » et un « signifiant », entre la pensée et le langage. Benveniste n'attribue, je crois, aucune confusion à Aristote. Son travail est ailleurs, et il est d'autre part profondément aristotélicien.

²²⁵ Thomas d'Aquin, *De Veritate*, q. 2, a. 3, ad 19. On trouve en fait deux versions de cette formule, l'une disant « *non prius fuerit* » et l'autre « *non sit prius* ». La valeur n'étant pas la même. « *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* », pose une valeur d'historicité, d'empiricité, de présence au présent et de présence à tous les temps, d'élan et d'infini, que ne pose peut-être pas la formule avec « *sit* » (un subjonctif, qui n'est pas un temps), qui énonce une vérité d'ordre général.

²²⁶ Derrida met aussi en relation l'empirique avec la critique de rhapsodie qu'il estime lire chez E. Kant, « à la façon d'une rhapsodie, d'une recherche entreprise au petit bonheur, de concepts purs, dont l'énumération ne peut jamais être certaine [...] » (cité par Derrida, *Marges*, p. 222/ *Langages*, 24, p. 22).

²²⁷ *Langages*, n°24, p. 26 / *Marges de la philosophie*, p. 227-228.

« C'est ce qu'on peut *dire* qui délimite et organise ce qu'on peut penser »²²⁸, écrit Benveniste. *Dire* est accentué – comme *vivre* dans la phrase « bien avant de servir à communiquer, le langage sert à *vivre* »²²⁹ : ce n'est pas seulement le discours qui est souligné, c'est son infini, comme celui du *vivre*, leur imprédictibilité : « ce qu'on peut *dire* ». On repense à une formulation de Saussure, lorsque celui-ci définit la réalité de la langue (« ce qui est réel »), c'est-à-dire pour lui le *sentiment de la langue* : « Ce qui est réel, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience et rien que *ce* dont ils peuvent avoir conscience »²³⁰ (le soulignement est de Saussure), « ce » ayant ici cette même valeur d'infini, d'indéfini, d'imprédictible ; comme le verbe « pouvoir »).

Ecrivain « sans l'avoir voulu », Benveniste pose le problème d'une *volonté*, d'une *intention* dans le langage. Il n'y a pas pour lui de volition, de maîtrise, de préméditation dans le langage, dans la pensée. Mais une empiricité, un inconscient²³¹, qui est un autre sens du vouloir et de l'intuition. Une *energeia*, au sens de Humboldt²³². La phrase, *il était donc voué à retrouver sans l'avoir voulu*, met dans une continuité prosodique, *voué – à retrouver – sans l'avoir voulu*, donne écho à cette

²²⁸ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 70.

²²⁹ Emile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 217.

²³⁰ Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris 2002, p. 183.

A propos de l'expression d'une « réalité », notons dans le *Cours de linguistique générale* (p. 128) cette formulation importante, « La synchronie ne connaît qu'une perspective, celle des sujets parlants et toute sa méthode consiste à recueillir leur témoignage ; pour savoir dans quelle mesure une chose est une réalité il faudra et il suffira de rechercher dans quelle mesure elle existe pour la conscience des sujets parlants ».

²³¹ Je renvoie à mon analyse plus loin (p.100), à propos de l'article de Benveniste sur Freud, et notamment à notre analyse de la notion d'« intentionnel », Benveniste terminant son article « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » par cette phrase : « Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne, de ce qu'il y affirme ou de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela ». Voir *Problèmes de linguistique générale*, p. 87.

²³² «Die Sprache, in ihrem wirklichen Wesen aufgefasst, ist etwas beständig und in jedem Augenblicke Vorübergehendes ... Sie selbst ist kein Werk (Ergon), sondern eine Thätigkeit (Energeia). Ihre wahre Definition kann daher nur eine genetische seyn. Sie ist nemlich die sich ewig wiederholende Arbeit des Geistes, den articulirten Laut zum Ausdruck des Gedankens fähig zu machen. Unmittelbar und streng genommen, ist dies die Definition des jedesmaligen Sprechens; aber im wahren und wesentlichen Sinne kann man auch nur gleichsam die Totalität dieses Sprechens als die Sprache ansehen », Wilhelm von Humboldt, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, §8 (« Form der Sprachen »). Traduction proposée par Barbara Jantzen : « Le langage, pris dans son essence réelle, est quelque chose d'éphémère en permanence et à chaque instant. Il n'est pas un ouvrage (ergon), mais une activité (energeia). Sa véritable définition ne peut donc être que génétique. En effet, il constitue le travail toujours renouvelé de l'esprit pour rendre le son articulé capable d'exprimer la pensée. Immédiatement et strictement parlant, ceci est la définition de chaque parler ; or véritablement et essentiellement, c'est la totalité de ce parler qu'il faut considérer comme étant le langage »)

nécessité empirique qu'énonçait juste avant Benveniste. L'inconscient linguistique, et en cela anthropologique, que découvre Benveniste, à la suite de Boas, de Sapir, fait l'élan de l'histoire, de la vie des sujets et de la société. Rappelons ce que disait Benveniste en 1968 à propos de Saussure : « L'histoire, pour Saussure, n'est pas nécessairement une dimension de la langue, elle n'en est qu'une dimensions possibles et ce n'est pas l'histoire qui fait vivre le langage, mais plutôt l'inverse. C'est le langage qui, par sa nécessité, sa permanence, constitue l'histoire »²³³, où nous voyons le concept de « nécessité » apparaître à nouveau. Aussi, lorsque nous lisons : « Il était donc voué à retrouver sans l'avoir voulu les distinctions que la langue même manifeste entre les principales classes de formes » ; nous comprenons aussi qu'une histoire des idées est avant tout une histoire des idées qu'on se fait sur le langage.

Benveniste écrivait dans le début de son article, « Or, il nous semble – et nous essaierons de montrer – que ces distinctions sont d'abord des catégories de langue, et qu'en fait, Aristote, raisonnant d'une manière absolue, retrouve simplement certaines des catégories fondamentales de la langue dans laquelle il pense »²³⁴. Benveniste indique ainsi qu'Aristote se posant un problème « en absolu », donnant « un tableau de conditions générales et permanentes »²³⁵, *retrouve* (notons ce terme que nous apercevions juste avant) simplement la manière dont *sa* langue organise l'expérience. La continuité d'une grammaire et d'un univers. Si Benveniste rappelle aux philosophes qu'on ne peut jamais prétendre atteindre des réalités, des essences, des universaux (remarquons que son article paraît dans la revue *Les Etudes philosophiques*, un numéro consacré au langage²³⁶), au-delà il montre qu'une invention de penser est nécessairement une invention de grammaire. On repense à ce qu'écrivait Sapir à propos du philosophe, ayant entre les mains la grande énigme de l'univers (« the great

²³³ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 31-32.

²³⁴ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 66.

²³⁵ *Ibid.*, p. 70.

²³⁶ Pour un état du questionnement, il est intéressant d'énumérer les auteurs et les intitulés des articles de ce numéro 4 des *Etudes philosophiques* consacré au langage :

Emile Benveniste – Catégories de pensée et catégories de langue

Jean Fourquet – Pensée et grammaire

Gustave Guillaume – Observation et explication dans la science du langage

Jean Hyppolite – Le coup de dés de Stéphane Mallarmé et le message

André Jacob – Qu'est-ce que parler le même langage

Lothar Kelkel – Monde et langage ; réflexion sur la philosophie du langage de Wilhelm von Humboldt

Albert Shalom – Wittgenstein, le langage et la philosophie

riddle of the universe ») : « *Thus innocent linguistic categories may take on the formidable appearance of cosmic absolutes. If only, therefore, to save himself from philosophic verbalism, it would be well for the philosopher to look critically to the linguistic foundations and limitations of his thought. He would then be spared the humiliating discovery that many new ideas, many apparently brilliant philosophic conceptions, are little more than rearrangements of familiar words in formally satisfying patterns.* »²³⁷ – « Ainsi d'innocentes catégories linguistiques peuvent revêtir la redoutable apparence d'absolus cosmiques. Par conséquent, ne serait-ce que pour se sauver lui-même du verbalisme philosophique, il serait bon pour le philosophe d'observer de manière critique les fondations et les limitations linguistiques de sa pensée. Alors il s'épargnerait la découverte humiliante que de nombreuses idées nouvelles, beaucoup de conceptions philosophiques apparemment brillantes, sont à peine plus que des réarrangements de mots familiers dans des modèles formellement satisfaisants ».

Traditionnellement, on lira que Benveniste découvre que les catégories de pensées posées par Aristote renvoient aux catégories linguistiques de la langue grecque, au mieux à un état de la langue grecque au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Cette vue est simplement fautive, parce qu'un état de langue en tant que totalité statique et abstraite n'existe jamais, qu'on n'a jamais affaire qu'à du discours, qu'à un rapport au discours, à *quelqu'un réellement en train de parler*²³⁸. Benveniste travaille à découvrir *comment* Aristote réinvente la langue, la pensée, *comment* de manière générale un écrivain réinvente les conditions de penser, pour lui et pour tous, réinvente la culture, le vivre, ce que Proust pouvait dire du « style » de Flaubert, ayant transformé *notre* vision du monde²³⁹. Aristote ne laisse pas la langue, la pensée telle

Richard Wisser – La voix qui pense et sa pensée ; Martin Heidegger

²³⁷ Edward Sapir, « The grammarian and his language », in *American Mercury*, I, 1924. Repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p.157.

²³⁸ « Historiquement, nous n'avons jamais affaire qu'avec l'homme réellement en train de parler », traduction donnée par G. Dessons et H. Meschonnic dans le *Traité du rythme*, Dunod, Paris, 1998, p. 27, de « Wir haben es historisch nur immer mit dem wirklich sprechenden Menschen zu thun » (Wilhelm von Humboldt, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, Verlag Ferdinand Schöningh, UTB 2019, Paderborn, 1998, p.171).

²³⁹ « J'ai été stupéfait, je l'avoue, de voir traiter de peu doué pour écrire, un homme qui par l'usage entièrement nouveau et personnel qu'il a fait du passé défini, du passé indéfini, du participe présent, de certains pronoms et de certaines prépositions, a renouvelé presque autant notre vision des choses que Kant, avec ses Catégories, les théories de la Connaissance et de la Réalité du monde extérieur ». Marcel

qu'il la trouve. Et c'est cela que Benveniste observe, une *langue particulière*²⁴⁰ en train de se former. « Il pensait définir les attributs des objets, il ne pose que des êtres linguistiques »²⁴¹, écrit Benveniste, et ces *êtres linguistiques*, c'est toute la complexité d'un rapport au langage, étant bien évident que cette notion d'*êtres linguistiques* est bien plus infinie et indéfinie que la représentation du « mot », comme une tradition linguistique pourrait nous inciter à le croire. Rappelons que Benveniste disait précisément avec Aristote « expression », ce qui est un tout autre rapport au langage, un rapport non réaliste. Saussure déjà, posant un « sentiment de la langue », avait cette intuition que le sujet est toujours en premier grammairien de sa propre langue.

Proust, « A propos du « style » de Flaubert » (1920), in *Essais et articles*, Gallimard, « Folio essais », Paris, p. 282 ; in *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1971, p. 590 ; Proust parle ailleurs également de la « syntaxe » de Flaubert : « Et la révolution de vision, de représentation du monde qui découle - ou est exprimée - par sa syntaxe, est peut-être aussi grande que celle de Kant déplaçant le centre de la connaissance du monde dans l'âme. » (Marcel Proust, « A ajouter à Flaubert », in *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, « bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1971, p. 299)

²⁴⁰ Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958), in *PLG*, p. 70.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 70.

7. Les structures inconscientes : Lévi-Strauss

les lois de l'activité inconsciente sont toujours en dehors de l'appréhension subjective (nous pouvons en prendre conscience, mais comme objet)²⁴²

Il n'est pas anodin de noter que l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » est publié la même année que « De la subjectivité dans le langage », en 1958. De l'un à l'autre se tient la continuité d'une découverte de la *subjectivité dans le langage*. Il n'est pas anodin non plus de noter, comme je l'ai fait plus haut, que la même année paraît *Anthropologie structurale*²⁴³ de Claude Lévi-Strauss. Je voudrais poursuivre encore un instant l'analyse de l'« inconscient » qui y est défini, pour montrer à quel point le projet de Benveniste s'oppose au structuralisme de Lévi-Strauss, comment il en fournit la critique et l'antidote. Je reprends le texte dont j'avais commencé l'analyse, extrait de l'article « Langue et société » :

Le langage est un phénomène social. Parmi les phénomènes sociaux, c'est lui qui présente le plus clairement les deux caractères fondamentaux qui donnent prise à une étude scientifique. D'abord, presque toutes les conduites linguistiques se situent au niveau de la pensée inconsciente. En parlant, nous n'avons pas conscience des lois syntactiques et morphologiques de la langue. De plus, nous n'avons pas une connaissance consciente des phonèmes que nous utilisons pour différencier les sens de nos paroles ; nous sommes moins conscients encore – à supposer que nous puissions l'être parfois – des oppositions phonologiques qui permettent d'analyser chaque phonème en éléments différentiels. Enfin, le défaut d'appréhension intuitive persiste, même lorsque nous formulons les règles grammaticales ou phonologiques de notre langue. Cette formulation émerge uniquement sur le plan de la pensée scientifique, tandis que la langue vit et se développe comme une élaboration collective. Même le savant ne réussit jamais à confondre complètement ses connaissances théoriques et son expérience de sujet parlant. Sa façon de parler se modifie fort peu sous l'effet des interprétations qu'il peut en donner, et qui relèvent d'un autre niveau. En linguistique, on peut donc affirmer que l'influence de l'observateur sur l'objet d'observation est négligeable : il ne suffit pas que l'observateur prenne conscience du phénomène pour que celui-ci s'en trouve modifié.²⁴⁴

²⁴² Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » (1947), in Marcel Mauss, *Sociologie et Anthropologie*, PUF, Paris, 1950, p. XXX-XXXI.

²⁴³ La publication d'*Anthropologie structurale* est antérieure à celle de l'article de Benveniste dans la revue *Etudes philosophiques*, ceci étant attesté par un compte rendu du livre de Lévi-Strauss figurant dans cette même revue.

²⁴⁴ Claude Lévi-Strauss, « Langage et société » (1951), in *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958, p. 71-72.

Lévi-Strauss nomme « inconscient » ce qui est privé à la conscience, ce que seule une analyse *scientifique* permet d'abstraire : ce qu'il y a d'inconscient c'est la *structure*. L'inconscient linguistique ne sera donc pas distingué chez Lévi-Strauss de ce que le réalisme structuraliste croit découvrir dans le langage, « les lois syntactiques et morphologiques », les « phonèmes », les « oppositions phonologiques ». Rappelons que pour Lévi-Strauss l'anthropologie structurale trouve son modèle dans la démarche de la phonologie de N.S. Troubetzkoy. Lévi-Strauss pourra ainsi imaginer vouloir, à l'image du tableau périodique des éléments de Mendeleïev, à partir d'une conception de la langue réduite à la formulation des paires minimales de phonèmes, constituer un tableau périodique des langues, y enfermer le passé, le présent, le possible qu'il contient déjà :

Une machine recevant des équations déterminant les divers types de structures connues en phonologie, le répertoire des sons que l'appareil phonateur de l'homme peut émettre, et les plus petits seuils différentiels entre ces sons, déterminés préalablement par des méthodes psycho-physiologiques (sur la base d'un inventaire et d'une analyse des phonèmes les plus rapprochés), pourrait fournir un tableau exhaustif des structures phonologiques à *n* oppositions (*n* pouvant être fixé aussi grand qu'on voudrait). Ainsi obtiendrait-on une sorte de tableau périodique des structures linguistiques, comparable à celui des éléments dont la chimie moderne est redevable à Mendeleeff. Nous n'aurions plus alors qu'à repérer dans le tableau l'emplacement des langues déjà étudiées, à marquer la position, et les relations aux autres langues, de celles dont l'étude directe est encore insuffisante pour nous en donner une connaissance théorique, et même à découvrir l'emplacement de langues disparues, futures, ou simplement possibles.²⁴⁵

On ne peut que se trouver étonné devant cette réduction de la langue à une structure phonologique, une langue étant un possible parmi une totalité déjà conçue d'avance, dans une combinatoire, où on ne croise pas âme qui vive. « Dans mon anthropologie, il n'y a pas de sujet »²⁴⁶. Lévi-Strauss écrivait par ailleurs qu'« en ethnologie comme en linguistique [...] ce n'est pas la comparaison qui fonde la généralisation, mais le contraire »²⁴⁷. Le modèle, puis sa simple manifestation. Même

²⁴⁵ *Ibid.*, p 73.

²⁴⁶ Au cours d'un entretien en décembre 2004, j'avais demandé à Claude Lévi-Strauss quelle était la place du sujet dans son anthropologie, c'est ce qu'il avait alors répondu.

²⁴⁷ Claude Lévi-Strauss, « Introduction : histoire et ethnologie », in *Anthropologie structurale*, Plon, « Pocket », Paris, 1974, p. 34. Paru à l'origine, en 1949 dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 54^e année, n°3-4. « En ethnologie comme en linguistique, par conséquent, ce n'est pas la comparaison qui fonde la généralisation, mais le contraire. Si, comme nous le croyons, l'activité inconsciente de l'esprit consiste à imposer des formes à un contenu, et si ces formes sont fondamentalement les mêmes pour tous les esprits, anciens et modernes, primitifs et civilisés, comme l'étude de la fonction symbolique, il faut et il suffit d'atteindre la structure inconsciente, sous jacente à chaque institution et à

le futur, même le juste « possible » est déjà inscrit dans cette modélisation totalisante. « En linguistique », dit Lévi-Strauss, c'est-à-dire en « linguistique structurale ». Car, en fait, à l'inverse, le projet de la grammaire comparée et celui de la linguistique générale, est de penser que la généralisation naît de la comparaison. C'est une théorie du point de vue, de l'invention du point de vue. Lorsque Benveniste écrit : « Le langage, faculté humaine, caractéristique universelle et immuable de l'homme, est autre chose que les langues, toujours particulières et variables, en lesquelles il se réalise »²⁴⁸, il définit un projet qui est radicalement inverse à celui de Lévi-Strauss : pour Benveniste le langage n'est pas déjà réalisé dans les langues ; au contraire, il s'y réalise, s'y invente. D'autre part, l'analyste n'a jamais la langue ou le langage, en tant que réalité objective, sous les yeux ; il a le point qu'il se donne, la généralité qu'il invente. Et cette théorie du point de vue, chez Benveniste, chez Saussure est une théorie du langage, plus précisément une théorie du discours. On l'a vu lorsque Benveniste travaillait à propos des catégories de pensée, catégories de langue. Chez Lévi-Strauss on ne trouve pas de théorie du point de vue : le savant est là, dans une neutralité, à recueillir des réalités par procès de science – c'est un platonisme. Saussure écrivait, souvenons-nous, « or, comme la généralisation suppose un *point de vue* qui sert de critère, les premières et les plus irréductibles entités dont peut s'occuper le linguiste sont déjà le produit d'une opération latente de l'esprit »²⁴⁹, ce qui est poser dans sa complexité, sa richesse, l'idée que « le point de vue CREE l'objet », que jamais on n'a devant soi des « éléments » comme se l'imagine le structuralisme, mais qu'on a le regard que l'on se fait, la représentation que l'on se donne. Cette théorie du point de vue permet de penser une histoire des idées, qui serait une histoire des idées linguistiques. Pour le redire avec Benveniste, « ce n'est pas l'histoire qui fait vivre le langage, mais plutôt l'inverse. C'est le langage qui, par sa nécessité, sa permanence, constitue l'histoire »²⁵⁰. C'est ainsi aussi qu'Henri Meschonnic pourra parler de « l'invention d'une forme de vie par une forme de langage et inséparablement l'invention d'une forme de langage par une forme de vie. Invention et

chaque coutume, pour obtenir un principe d'interprétation valide pour d'autres institutions et d'autres coutumes, à condition, naturellement, de pousser assez loin l'analyse »

²⁴⁸ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 19.

²⁴⁹ Ferdinand de Saussure, *De l'essence double du langage*, in *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 23.

²⁵⁰ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 31-32.

transformation »²⁵¹. Chez Lévi-Strauss, on reste dans une théorie schizée du sujet opposé à l'objet, « Même le savant ne réussit jamais à confondre complètement ses connaissances théoriques et son expérience de sujet parlant. Sa façon de parler se modifie fort peu sous l'effet des interprétations qu'il peut en donner, et qui relèvent d'un autre niveau. En linguistique, on peut donc affirmer que l'influence de l'observateur sur l'objet d'observation est négligeable : il ne suffit pas que l'observateur prenne conscience du phénomène pour que celui-ci s'en trouve modifié ». *Même le savant.*

La *structure inconsciente* que le structuralisme de Lévi-Strauss cherche à dévoiler, en tant qu'universel, est le lieu où est « surmontée » l'opposition « du moi et d'autrui », de « l'objectif et du subjectif ». C'est ce que nous voyons apparaître dans l'« Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », écrite en 1950 et qui est l'avant-propos du volume *Sociologie et anthropologie* de Marcel Mauss. Cette anthropologie, qui par ailleurs n'a rien à voir avec celle qu'écrit Marcel Mauss, s'interdit toute pensée de la rencontre, de l'intersubjectivité. Les cultures se rencontrent sur « le terrain » de cette grande structure qu'est l'inconscient. Autant dire qu'elles ne se rencontrent pas :

Le risque tragique qui guette toujours l'ethnographe, lancé dans cette entreprise d'identification, est d'être la victime d'un *malentendu* ; c'est-à-dire que l'appréhension subjective à laquelle il est parvenu ne présente avec celle de l'indigène aucun point commun, en dehors de sa subjectivité même. Cette difficulté serait insoluble, les subjectivités étant, par hypothèse, incomparables et incommunicables, si l'opposition entre moi et autrui ne pouvait être surmontée sur un terrain, qui est aussi celui où l'objectif et le subjectif se rencontrent, nous voulons dire l'inconscient. D'une part, en effet, les lois de l'activité inconsciente sont toujours en dehors de l'appréhension subjective (nous pouvons en prendre conscience, mais comme objet) ; et de l'autre, pourtant, ce sont elles qui déterminent les modalités de cette appréhension.

[...]

Car c'est la linguistique, et plus particulièrement la linguistique structurale, qui nous a familiarisés depuis lors avec l'idée que les phénomènes fondamentaux de la vie de l'esprit, ceux qui la conditionnent et déterminent ses formes les plus générales, se situent à l'étage de la pensée inconsciente. L'inconscient serait ainsi le terme médiateur entre moi et autrui.²⁵²

Pour le structuralisme de Lévi-Strauss, il apparaît que la vie est une manifestation de cette grande structure inconsciente, un universel et une totalité que le savant croit avoir entre les mains. Ce réalisme est à situer, je crois, dans le long terme

²⁵¹ Voir p. 53.

²⁵² Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » (1947), in Marcel Mauss, *Sociologie et Anthropologie*, PUF, Paris, 1950, p. XXX-XXXI.

d'une tradition platonicienne, comme peut-être on pourrait dire que Benveniste s'inscrit dans le long terme d'une poursuite intellectuelle de tradition aristotélicienne. De Platon à Lévi-Strauss, c'est un même réalisme qui se répète, la croyance en un réel *réalisé*, et non un réel *représenté*, présupposant le dialogue, l'histoire. La subjectivité, réduite à son sens faible chez Lévi-Strauss, est une source de « malentendu ». L'altérité n'est pas seulement niée, mais elle est un danger pour le structuralisme. Critique et antidote de telles conceptions, nous trouvons Benveniste qui écrit, en 1958 dans « De la subjectivité dans le langage » : « Nous ne trouvons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme »²⁵³. L'universel, pour Benveniste, s'il en est un, c'est le *dialogue*. L'homme n'est pas seulement un « homme parlant » (un homme réellement en train de parler) et « parlant à un autre homme », mais aussi un homme *dans le monde*. « Dans le monde », ainsi accentué, n'a pas la valeur d'une spatialisation ; c'est un procès, un engagement, une attitude, une démarche : « dans le monde » ne répond pas à la question « où ? », mais à la question « comment ? ». « Catégories de pensée et catégories de langue » et « De la subjectivité dans le langage », ces deux articles qui se répondent, formulent une critique très forte de l'ethnocentrisme réaliste, structuraliste, de Lévi-Strauss. Benveniste l'écrit dès l'avant-propos des *Problèmes de linguistique générale*, « il faudra se pénétrer de cette vérité que la réflexion sur le langage n'est fructueuse que si elle porte d'abord sur les langues réelles. L'étude de ces organismes empiriques, historiques, que sont les langues demeure le seul accès possible à la compréhension des mécanismes généraux et du fonctionnement du langage »²⁵⁴. Le *réel*, c'est l'empirique, l'historique. C'est une théorie du sujet, de l'éthique et du politique, une théorie du point de vue.

²⁵³ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 259.

²⁵⁴ Emile Benveniste, « Avant propos », in *Problèmes de linguistique générale*.

8. Freud chez Benveniste.

Notion importante
à creuser.

On dit – avec raison –
que le langage fonctionne
d'une manière inconsciente
mais ne s'ensuit-il pas
que ce fonctionnement
engage l'inconscient,
qu'il faut une exploration
de l'inconscient – et
la méthode appropriée (Freud) –
pour atteindre en son principe
le fonctionnement du langage ? ²⁵⁵

En 1956, deux années avant la publication de « Catégories de pensée et catégories de langue », Benveniste est convié par Jacques Lacan²⁵⁶ à écrire dans le premier numéro de la revue *La Psychanalyse*²⁵⁷, intitulé *Sur la parole et le langage*. De là naîtra l'article « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ».

Ce qui intéresse évidemment Benveniste dans la psychanalyse freudienne c'est la place particulière qu'elle donne au langage : « la psychanalyse semble se distinguer de toute autre discipline. Principalement en ceci : l'analyste opère sur ce que le sujet

²⁵⁵ Manuscrit conservé au Archives du Collège de France. On le retrouvera parmi les « Documents » rassemblés à la fin de ce volume.

²⁵⁶ On sait que par la suite Lacan écrira : « Cette carence du linguiste, j'ai pu l'éprouver d'une contribution que je demandai au plus grand parmi les Français pour illustrer le départ d'une revue de ma façon, si peu qu'elle en fût marquée ans son titre : la psychanalyse, pas moins. On sait le cas qu'en firent ceux qui d'une grâce de chiens battus m'y firent conduite, la tenant pourtant d'assez de cas pour saborder la chose en son temps », Jacques Lacan, « Radiophonie », in *Scilicet*, 2/3, Seuil, Paris, 1970, p. 62.

²⁵⁷ Notons qu'Emile Benveniste participe à de nombreux premiers numéros de revues. Voici quelques exemples : *Philosophies*, 1, Paris, 15 mars 1924 (« *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* par Rainer Maria Rilke, trad. M. Betz (Stock) ») ; *Acta Linguistica*, I, 1939 (« Nature du signe linguistique ») ; *Diogenes*, I, 1952 (« Communication animale et langage humain ») ; *La Psychanalyse*, I, 1956 (« Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne ») ; *Die Sprache*, I, 1949 (« Euphémismes anciens et modernes ») ; *Semiotica*, I, 1969 (« Sémiologie de la langue ») .

lui *dit* »²⁵⁸. Dans le même sens, ce qui retient son attention, c'est la méthode de la psychanalyse, qui apparaît très différente et même opposée à celle des autres « sciences ». C'est d'ailleurs sur la question de la science, la question du savoir que s'ouvre l'article, et Benveniste met des guillemets à ce terme de « science », c'est la première question qu'il pose : « Dans la mesure où la psychanalyse veut se poser en science, on est fondé à lui demander compte de sa méthode, de ses démarches, de son projet, et à les comparer à ceux des “sciences” reconnues »²⁵⁹. Ceci nous fait d'ailleurs remarquer que Benveniste ne parle pas souvent de « science »²⁶⁰, ou du moins, même s'il parle de « science » il n'accentue pas ce terme ; ses notions sont davantage celle de « méthode », ou de « démarche ». Pour lui, la linguistique est la recherche (infinie) d'une *méthode*, si elle est une « science », elle ne prétend pas savoir, mais questionne, et d'autre part elle n'est pas unie, mais poursuit des discussions qui la déplacent. Ainsi lorsque Benveniste parle devant les philosophes en 1966 (« La forme et le sens dans le langage »), il dit « il ne faudrait pas croire cependant que j'apporte ici quelque chose comme le point de vue *des* linguistes ; un tel point de vue qui serait commun à l'ensemble ou au moins à une majorité de linguistes n'existe pas »²⁶¹. En 1954, dans « Tendances récentes en linguistique générale », il disait déjà cette division : il parlait des « transformations profondes que subissent la méthode et l'esprit de la linguistique depuis quelques décennies » et des « conflits qui la divisent aujourd'hui ». Et il ajoutait, faisant de cette division un positif : « Quand on a ouvert les yeux à l'importance de l'enjeu et aux conséquences que les débats présents peuvent avoir pour d'autres disciplines aussi, on est tenté de penser que les discussions sur les questions de méthode en linguistique pourraient n'être que le prélude d'une révision qui engloberait finalement toutes les sciences de l'homme »²⁶². Ce qu'indique Benveniste, c'est que la linguistique ne progresse pas dans l'approche d'un objet qu'elle aurait déjà déterminé par avance, mais dans le questionnement qu'elle produit, dans le regard qu'elle porte (« la linguistique progresse en raison directe de la complexité qu'elle

²⁵⁸ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 75.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 75

²⁶⁰ Même s'il emploie cette notion parfois, par exemple, lorsqu'il parle de « discipline scientifique » (*PLG*, 2, p. 31), où qu'il parle de la linguistique « non pas comme science des faits empiriques, mais science des relations et des déduction » (*PLG*, p. 17), il parle aussi parfois de « sciences de l'homme » (*PLG*, p.4, p.12 ...), ou de « science du langage » (p.32)...

²⁶¹ Emile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage » (texte publié en 1967), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 215-216.

²⁶² Emile Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale » (1954), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 4.

reconnaît aux choses »²⁶³). La pensée de la méthode implique une théorie du langage, l'idée que l'invention du regard est indissociable d'une invention dans le langage. Et ceci est directement lié à la nature que la linguistique reconnaît au langage, qui est d'être une forme, non une substance. Cette manière de penser transforme le regard du linguiste, et généralement du chercheur en sciences humaines qui s'aperçoit que la langue est l'interprétant de la société. La pensée de la méthode, de l'invention de la méthode, est liée à cette transformation du regard

Cette manière de penser l'invention de la méthode, l'invention du point de vue, la transformation de celui qui écrit par ce qu'il dit, fait l'originalité de la pensée de Benveniste : c'est une pensée du *problème*²⁶⁴. Benveniste explique dans l'avant-propos de ses *Problèmes de linguistique générale* que si les études réunies dans le volume ont été « présentées ici sous la dénomination de “problèmes”, c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage »²⁶⁵, et Gérard Dessons commente ainsi ces lignes : « L'idée est avant tout que les travaux présentés ne constituent pas des constructions de savoirs, mais des actes d'investigation dans un domaine où le langage n'est pas une positivité à connaître une fois pour toute, mais une “problématique” à formuler indéfiniment, et nouvellement chaque fois »²⁶⁶. Pour Benveniste, la recherche en linguistique, si elle est une démarche de recherche de la connaissance, est indissociablement une démarche de remise en question de cette connaissance (c'est « la *complexité* qu'elle reconnaît aux choses »). Benveniste dit cette nécessité pour le chercheur de remettre en question ce qu'il sait ; ainsi il écrit : « Une méthode aux prises avec les difficultés d'un problème réel se laisse au moins juger sur les solutions qu'elle propose, tandis qu'à raisonner sur des conclusions acquises, on est sûr de gagner sans risque, et de n'enseigner que le connu »²⁶⁷. Il me semble que cette pensée de la *méthode*, en tant que découverte permanente de la *méthode*, Benveniste la retrouve dans la psychanalyse. D'ailleurs, on ne serait peut-être qu'à moitié surpris de voir que la manière dont il définit la linguistique est toute proche de la manière dont il parle de la psychanalyse. Ainsi, en 1954, dans « Tendances récentes en linguistique générale », il termine ainsi : « [...]

²⁶³ Emile Benveniste, « Avant-propos », in *Problèmes de linguistique générale*, non paginé.

²⁶⁴ A ce sujet, voir p. 136, et les réflexions de Gérard Dessons dans son ouvrage *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p. 10-12.

²⁶⁵ Emile Benveniste, « Avant-propos », in *Problèmes de linguistique générale*, non paginé.

²⁶⁶ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p. 10.

²⁶⁷ Emile Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction » (1954), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 307.

jusqu'au moment où le statut de la linguistique comme science s'imposera, non pas science des faits empiriques, mais science des relations et des déductions, retrouvant l'unité du plan dans l'infinie diversité des phénomènes linguistiques »²⁶⁸. Ce qui est surprenant ici, c'est que le geste de Benveniste est le même que celui qu'il a dans l'article sur la psychanalyse. Dans un moment où est discuté le statut de la linguistique comme science, Benveniste répond en disant que la linguistique est (sera) une science, mais une *science des relations et des déductions*, et pas une science des « faits ». De la même manière, dans un moment où est discuté le statut de la psychanalyse comme science, Benveniste répond que la psychanalyse est une *méthode* qui cherche à mettre au jour des *rapports de motivations*, et non des « rapports de causalités »: « Nous apercevons ici un trait essentiel de la méthode analytique : les “phénomènes” sont gouvernés par un *rapport de motivation*, qui tient ici la place de ce que les sciences de la nature définissent comme un rapport de causalité »²⁶⁹. Ce que Benveniste cherche à dépasser d'une même manière lorsqu'il définit la linguistique et la psychanalyse, c'est la pensée d'un réel. Lorsque Benveniste parle de « relations » et de « déductions » (opposés à des « faits » empiriques), lorsqu'il parle de « rapport de motivation » (opposé à des « rapports de causalité »), il établit que le langage n'est pas un fait, n'est pas une substance, mais un *rapport* ; c'est ce qu'il dit à partir de Saussure : « La linguistique, elle, et c'est ce qui la différencie de toute autre discipline scientifique, s'occupe de quelque chose qui n'est pas objet, pas substance, mais *qui est forme*. S'il n'y a rien de substantiel dans le langage, qu'y a-t-il ? Les données du langage n'existent que par leurs différences, elles ne valent que par leur oppositions. On peut contempler un caillou en soi, tout en le rangeant dans la série des minéraux. Tandis qu'un mot, à lui seul, ne signifie absolument rien. Il n'est que par opposition, par “vicinité” ou par différenciation avec un autre, un son par rapport à un autre son, et ainsi de suite »²⁷⁰. Ce que voit Benveniste, c'est que la linguistique et la psychanalyse ont en commun de s'interroger sur le langage, sur le discours (« l'analyste opère sur ce

²⁶⁸ Emile Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale » (1954), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 17.

²⁶⁹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 75.

²⁷⁰ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 31.

que le sujet lui *dit* »), et que c'est le langage lui-même qui implique une *conversion du point de vue*²⁷¹.

Benveniste remarque qu'en psychanalyse on ne recherche pas, comme en psychiatrie, une *cause*, mais une *motivation*, des *rapports de motivation*. Ce que l'analyste recherche ce n'est pas un élément objectif (physiologique ou biographique) mais la manière dont le sujet se dit, constitue son histoire. Le terme de motivation attire notre attention car, s'il est bien le concept d'une psychanalyse, il est également le terme d'une linguistique, plus précisément d'une linguistique saussurienne, et Benveniste ne peut pas parler de *motivation* sans avoir en tête les chapitres du *Cours de linguistique générale* sur le caractère motivé et immotivé du signe linguistique. Le signe linguistique parce qu'il est arbitraire, est immotivé, il n'y a pas de lien naturel entre le son d'un mot et le réel qu'il désigne parce que pour Saussure la langue ne désigne pas et ne se pense pas sous l'aspect d'un son et d'un réel, tel que dans le *Cratyle* de Platon. Pour Saussure, le signe est une valeur relative dans un système. Par contre, pour lui, si le signe est arbitraire, et immotivé, il y a de la motivation dans le langage dès qu'il y a du fonctionnement, dès qu'il y a des associations, dès qu'il y a du discours. Ainsi, Saussure parle de motivation *relative* ou d'arbitraire *relatif*, où « relatif » ne pose pas un problème d'échelle, mais un problème de relation. Dans une de ces notes manuscrites Saussure écrit : « Réduction dans tout système de langue de l'arbitraire absolu à l'arbitraire relatif, ce qui constitue le "système" »²⁷², ce qui signifie que le système de la langue n'est pas déjà là, mais constitué par un arbitraire relatif, c'est-à-dire par les relations des termes entre eux, qui font le système. Il est alors bien évident que Saussure pense le *discours*²⁷³. Dans les notes des étudiants de Saussure, on lira par exemple ceci (cahier d'Emile Constantin) :

III C 406

²¹⁰⁵ Le lien entre le chapitre intitulé : *L'arbitraire absolu, l'arbitraire relatif* est celui-ci : Nous avons considéré le mot comme <terme> placé dans un système, <c'est-à-dire valeur, or> la solidarité des termes dans le système peut-être conçue comme une limitation de l'arbitraire, soit la solidarité syntagmatique, soit la solidarité associative²⁷⁴.

²⁷¹ Expression de Benveniste dans les manuscrits de sa poétique à partir de Baudelaire. *BAUDELAIRE*, 14, f°1 / f°80.

²⁷² Note manuscrite N.23.5 [3338] cité dans l'édition critique du *Cours de linguistique générale* de Rudolf Engler, fascicule 2, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1967, p. 300.

²⁷³ Je renvoie à l'article de Gérard Dessons, « Du discursif », in *Langages*, 159, *Linguistique et poétique du discours. A partir de Saussure* (numéro organisé par G. Dessons et J.-L. Chiss), Larousse, Paris, septembre 2005, p.19-38.

²⁷⁴ Cahier d'Emile Constantin cité dans l'édition critique du *Cours de linguistique générale* de Rudolf Engler, fascicule 2, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1967, p. 300 (5^e colonne).

La *motivation* est un concept du discours. Dès qu'on entre dans le discours, il y a de la *motivation*, du fonctionnement, une solidarité syntagmatique et associative des termes. Le concept de *motivation* chez Saussure construit la pensée d'une sémantique. Saussure est déjà ici en train de poser que la signifiante dans le langage ne se construit pas de manière linéaire, de manière syntaxique, mais de manière syntagmatique et associative, c'est-à-dire par les relations sémantiques qu'un discours rend possibles²⁷⁵, dans l'écoute du discours. Il me paraît essentiel d'aborder la réflexion de Benveniste à propos de Freud à partir de cette conception linguistique de la motivation. Car ce que Benveniste fait apparaître c'est que la motivation en psychanalyse est d'abord et seulement une motivation linguistique (puisque rien ne se passe hors du langage dans l'analyse) ; cette motivation est consciente ou inconsciente (ce qui est l'ordinaire du langage, l'ordinaire de l'écoute). Ce que montre aussi Benveniste c'est que la pensée du langage ne peut se faire en dehors d'une réflexion sur l'inconscient²⁷⁶. Voici ce qu'écrit Benveniste, et qui apparaît comme un problème d'abord linguistique :

[Ce type d'analyse] enseigne, nous semble-t-il, que l'ensemble des symptômes de nature diverse que l'analyste rencontre et scrute successivement, sont le produit d'une *motivation* initiale chez le patient, inconsciente au premier chef, souvent transposée en d'autres motivations, conscientes, celles-là et généralement fallacieuses. A partir de cette motivation qu'il s'agit de dévoiler, toutes les conduites du patient s'éclairent et s'enchaînent jusqu'au trouble qui, aux yeux de l'analyste, en est à la fois l'aboutissement et le substitut symbolique. Nous apercevons donc ici un trait essentiel de la méthode analytique : les « phénomènes » sont gouvernés par un *rapport de motivation*, qui tient ici la place de ce que les sciences de la nature définissent comme un rapport de causalité.²⁷⁷

La différence entre l'idée de *cause* et l'idée de *motivation*, c'est que la cause est objective, elle est déjà là, quand au contraire la motivation est subjective (et intersubjectivante), unique, construite par le sujet dans son discours. Ce que saura entendre l'analyste, ce seront des rapports de motivation produits par le patient dans son discours. Ce que montre Benveniste, c'est que l'analyste ne rencontre jamais autre chose que *l'univers de la parole*, et que les moyens de son *analyse* sont également

²⁷⁵ J'analyse cela plus loin ; voir p. 213 sv, 246 sv.

²⁷⁶ Ainsi qu'il le dit dans le manuscrit que je citais plus haut : « On dit – avec raison – que le langage fonctionne d'une manière inconsciente mais ne s'ensuit-il pas que ce fonctionnement engage l'inconscient, qu'il faut une exploration de l'inconscient – et la méthode appropriée (Freud) – pour atteindre en son principe le fonctionnement du langage ? », Manuscrit que l'on retrouvera à la fin de ce volume (cf. « Documents »).

²⁷⁷ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 76.

linguistiques, ce sont les moyens du dialogue et de l'écoute : « Ainsi du patient à l'analyste et de l'analyste au patient, le processus entier s'opère par le truchement du langage »²⁷⁸. La langue est l'interprétant de l'analyse, pour le patient et pour l'analyste. Ce que Benveniste dit encore ainsi : « Tout annonce ici l'avènement d'une technique qui fait du langage son champ d'action et l'instrument privilégié de son efficacité »²⁷⁹. Pour la psychanalyse, l'idée de « fait » empirique n'a pas de sens, ou du moins n'a de sens qu'en tant que *récit* de la part du patient. L'analyste n'a jamais présenté devant lui les événements de la vie de son patient, il en a un récit, il est l'écoute de ce récit. L'analyste ne cherche pas à savoir « tous les événements qui composent la biographie », « il a besoin que le patient lui raconte *tout* » (on souligne). Ainsi, l'analyste n'a pas devant lui des faits, il a un discours, et son travail, son écoute procède de ce discours seulement : « l'analyste veut dévoiler les motivations plutôt que reconnaître les événements », et ces motivations ne sont pas autre chose que des motivations dans le discours :

Supposons même que, dans un univers utopique, l'analyste puisse retrouver, en témoignages objectifs, la trace de *tous* les événements qui composent la biographie du patient, il en tirerait encore peu de chose, et non, sauf accident heureux, l'essentiel. Car s'il a besoin que le patient lui raconte tout et même qu'il s'exprime au hasard et sans propos défini, ce n'est pas pour retrouver un fait empirique qui n'aura été enregistré nulle part que dans la mémoire du patient : c'est que les événements empiriques n'ont de réalité pour l'analyste que dans et par le « discours » qui lui confère l'authenticité de l'expérience, sans égard à leur réalité historique, et même (faut-il dire : surtout) si le discours élude, transpose ou invente la biographie que le sujet se donne. Précisément parce que l'analyste veut dévoiler les motivations plutôt que reconnaître les événements. La dimension constitutive de cette biographie est qu'elle est verbalisée et ainsi assumée par celui qui s'y raconte ; son expression est celle du langage ; la relation de l'analyste au sujet, celle du dialogue.²⁸⁰

On remarque l'expression de « fait empirique » que l'on voyait déjà plus haut lorsque Benveniste disait que la linguistique n'était pas une science des « faits empiriques » mais une science des « relations » et des « déductions ». C'est bien la même remarque. Le langage n'est pas une substance, on ne peut pas l'objectiver ; c'est une *forme*, c'est-à-dire un rapport à de la forme, une subjectivation. On pourrait aussi dire un *sentiment de la langue* ; Benveniste parle ici de « rapport de motivation » que le sujet construit dans son discours. Une autre dimension, essentielle, ici, est la dimension du *dialogue* qui est une relation proprement linguistique (« la relation de

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 76.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 77.

l'analyste au sujet, celle du dialogue »). Ce que voit Benveniste, c'est que l'analyste progresse parce qu'il y a dialogue, parce que l'analyste permet au patient de s'historiser, de déplacer sa propre écoute : « Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se confronte, s'instaure tel qu'il aspire à être, et finalement s'historise en cette histoire incomplète ou falsifiée »²⁸¹. On peut ajouter quelques remarques à propos de cette phrase qui a une intensité prosodique particulière comme souvent lorsque Benveniste parle de subjectivité. Si on devait faire la notation rythmique de cette phrase, il faudrait tout noter, tout accentuer. On remarque d'abord la série des verbes pronominaux, *se saisit – se confronte – s'instaure – s'historise* qui dit la présence à soi par l'autre dans le dialogue, dans l'analyse ; puis toutes les séries en [s] : *seul – allocution – celui – installe l'autre en soi – se saisit – se confronte – s'instaure – tel qu'il aspire – s'historise en cette histoire – falsifiée*. On s'aperçoit que le terme d'« allocution » est ici comme le motif d'une paronomase que déploie toute la phrase, avec par exemple les reprises de [al] ou [la] (*allocution – parle – installe – par là – finalement – falsifié*). On voit aussi comme *lui-même – l'autre* dans cette prosodie se mêlent et presque se confondent, « celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même », le motif de l'« allocution », surtout par les [l] ([al]) et les [s] et les écho en [j] et [μ], fait s'accentuer en les mêlant celui qui parle et l'autre à qui il parle. Ce que Benveniste fait déjà apercevoir, c'est que l'analyse est ordinaire, ou du moins que ses moyens, qui sont ceux du dialogue, sont ordinaires. Mais il pose cette question :

Tout annonce ici l'avènement d'une technique qui fait du langage son champ d'action et l'instrument privilégié de son efficacité. Mais alors surgit une question fondamentale : quel est donc ce « langage » qui agit autant qu'il exprime ? Est-il identique à celui qu'on emploie hors de l'analyse ? Est-ce seulement le même pour les deux partenaires ?²⁸²

Il s'agit du problème central de cet article, d'un vrai problème posé à la psychanalyse et à la linguistique. Alors que jusque là Benveniste décrivait l'analyse comme se passant entièrement dans le langage, par les moyens et dans le champ du langage, il apparaît soudain que pour la psychanalyse freudienne, il existe un autre « langage » qui renverrait aux « structures profondes du psychisme », infra-linguistique, et en même temps supra-linguistique : *l'inconscient*. Benveniste pose

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 76-77.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 77.

²⁸² *Ibid.*, p. 77.

ainsi le problème, avec tous les guillemets du questionnement et de l'*analyse*, lorsqu'il écrit que l'analyste « prendra donc le discours comme truchement d'un autre "langage", qui a ses règles, ses symboles et sa "syntaxe" propres, et qui renvoie aux structures profondes du psychisme »²⁸³. Ce que Benveniste va rendre visible à partir de là, se faisant si l'on peut dire l'analyste de Freud, c'est tout ce qui chez Freud va dans le sens de l'universel, mais aussi de l'archétypal, de l'originel, du primitif, et d'autre part du structural, tout ce qui chez lui oublie que la langue est l'interprétant de la vie. Freud est *chez Benveniste*, qui est psychanalyste, ethnoanalyste (culturologue) et analyste tout court. La fonction des guillemets dans cet article est fondamentale.

Une première remarque à propos de l'inconscient psychanalytique « dans les relations que Freud en donne » et tel que Benveniste tâche d'en rendre compte, c'est son caractère spatialisé, c'est à dire objectivé. Lorsque Benveniste parle de cet inconscient, il emploie de manière répétée l'expression « dans l'inconscient », qui, selon moi, s'oppose chez lui à l'expression « motivation inconsciente », qui définit davantage un inconscient linguistique, du côté de la vie et du discours. Ainsi, on lit :

l'analyste opère sur ce que le sujet lui *dit*. Il le considère dans les discours que celui-ci lui tient, il l'examine dans son comportement locutoire, « fabulateur », et à travers ces discours se configure lentement pour lui un autre discours qu'il aura charge d'explicitier, celui du complexe enseveli **dans l'inconscient**.²⁸⁴

Une question serait de se demander si Benveniste ne transforme pas déjà ici un inconscient psychanalytique spatialisé et objectivé en un procès, une activité d'inconscient, un inconscient construit dans et par le *discours*. C'est du moins ce que la phrase semble faire, puisque prosodiquement elle se construit et dit une sémantique du *discours*, depuis l'accent mis sur « l'analyste opère sur ce que le sujet lui *dit* », dans toute les séries en [d] et [t], ainsi que les séries en [k] en [s] et en [ks] (qui inverse [sk]), en [r] presque toujours en position de finale suspensive comme dans « discours »²⁸⁵), et les échos en [i] et [u] qui la reprennent²⁸⁶. Ce sont presque des

²⁸³ *Ibid.*, p. 78.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 76.

²⁸⁵ considère **discours** locutoire, « fabulateur » **travers** ces **discours** configure lentement **pour** lui un **autre discours** qu'il aura charge d'explicitier, **celui du complexe enseveli dans l'inconscient**. **De** la mise au **jour de ce complexe dépend le succès de** la cure, **qui témoigne à son tour que l'induction était correcte**

²⁸⁶ « [...] l'analyste opère sur ce que le sujet lui *dit*. Il le considère **dans les discours** que **celui-ci lui tient**, il l'examine **dans son comportement locutoire**, « fabulateur », et à **travers ces discours** se configure lentement **pour** lui un **autre discours** qu'il aura charge d'explicitier, **celui du complexe**

paragrammes que Benveniste écrit. La phrase fait le récitatif de ce que Benveniste dit juste en dessous : « Ainsi du patient à l'analyste et de l'analyste au patient, le processus entier s'opère par le truchement du langage ». Il semble alors que l'expression « dans l'inconscient » prenne une valeur de discours, la valeur d'une activité, d'autant que « dans » est répété et que cette répétition (accentuante) construit une sémantique particulière. On lit : « *dans* les discours que celui-ci lui tient » puis « *dans* son comportement locutoire » : le « comportement » et les « discours » sont des activités (et précisément ici, linguistiques), « dans » n'a pas une valeur spatialisante, c'est une valeur d'activité de langage, une valeur intersubjectivante, comme lorsque Benveniste dit que le présent n'est pas le temps où l'on est mais le temps où l'on parle²⁸⁷, et que « où » ne définit plus un lieu, mais le présent d'une activité de discours. Ainsi, on voit bien que l'expression « dans l'inconscient » est questionnée, et déjà déplacée d'un champ psychanalytique à un champ linguistique, qui est le champ de la motivation. D'ailleurs dans la dernière phrase de l'article, Benveniste ne dira pas « dans l'inconscient », mais dans la motivation, « ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation ». On revient plus loin en détail sur cette phrase.

L'expression « dans l'inconscient » réapparaît plus loin :

Freud a jeté des lumières décisives sur l'activité verbale telle qu'elle se révèle **dans** ses défaillances, **dans** ses aspects de jeu, **dans** sa libre divagation, quand le pouvoir de censure est suspendu. Toute la force anarchique que réfrène ou sublime le langage normalisé, a son origine **dans** l'inconscient.²⁸⁸

Ici encore, « dans ses défaillances, dans ses aspects de jeu, dans sa libre divagation », décrit un rapport d'écoute, une présence au discours dans un dialogue, à un discours réel ; ce ne sont pas des thématiques. Et ce qui est important ici, c'est que Benveniste définit l'inconscient comme une force. « Dans l'inconscient » n'a pas une valeur statique, mais une valeur dynamique et actuelle. Ce que Benveniste va faire remarquer à propos de Freud, c'est le contraire, c'est « son recours constant aux

enseveli **dans** l'inconscient. **De** la mise au jour de ce complexe dépend le succès de la cure, qui témoigne à son tour que l'induction était correcte ».²⁸⁶

²⁸⁷ « Le Dictionnaire général définit le "présent" comme "le temps du verbe qui exprime le temps où l'on est". Mais prenons-y garde, il n'y a pas d'autre critère ni d'autre expression pour indiquer "le temps où l'on est" que de le prendre comme "le temps où l'on parle". C'est là le moment éternellement "présent", quoique ne se rapportant jamais aux mêmes événements d'une chronologie "objective", parce qu'il est déterminé pour chaque locuteur par chacune des instances de discours qui s'y rapporte. », Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 262-263.

²⁸⁸ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 78.

“origines” »²⁸⁹, qui est aussi une tentation pour l’universel, c’est-à-dire aussi pour le structurel et le typologique.

C’est par la question du rêve que Benveniste commence à mettre au jour ce problème. Ce que Freud ne dit pas c’est que la langue est l’interprétant du rêve. Pour lui, il y a une langue onirique, qui a sa syntaxe, ses règles, ses symboles... Il manque à Freud cette théorie du langage, ce qui le fait aller vers un imaginaire des origines. Benveniste montre comment cette représentation porte Freud à projeter, à partir du rêve, de l’inconscient où il découvre du « primitif », du primitif en tout, comme par exemple dans les langues réelles :

Freud a remarqué aussi l’affinité profonde entre ces formes du langage et la nature des associations qui se nouent dans le rêve, autre expression des motivations inconscientes. Il était conduit ainsi à réfléchir au fonctionnement du langage dans ses relations avec les structures infra-conscientes du psychisme, et à se demander si les conflits qui définissent ce psychisme n’auraient pas imprimé leur trace dans les formes mêmes du langage.²⁹⁰

La prosodie de Benveniste fait se sémantiser ensemble « les *associations* » – « se nouent » – « autre *expression* » – « motivations *inconscientes* », pour ainsi définir l’inconscient par son caractère dynamique, par les associations qui se nouent au présent, et comme « expression » ; ce qu’il appelle des *motivations inconscientes*, et qui va à l’inverse de la représentation de quelque chose de primitif, de statique. Au lieu de se demander de quelle manière dans le discours, historiquement, le rêve se constitue (ce que par exemple les surréalistes tâcheront de faire poétiquement en faisant de la langue l’interprétant du rêve), Freud part de l’idée que le rêve a quelque chose d’archaïques dont on peut retrouver la trace dans les langues les plus anciennes. Freud demande à ces langues comme la confirmation de l’inconscient qu’il découvre :

Il a posé le problème dans un article publié en 1910 et intitulé *Sur les sens opposés dans les mots primitifs*. Au point de départ, il y a une observation essentielle de sa *Traumdeutung* sur l’insensibilité à la contradiction qui caractérise la logique du rêve : « La manière dont le rêve exprime les catégories de l’opposition et de la contradiction est particulièrement frappante : il ne les exprime pas, il paraît ignorer le « non ». Il excelle à réunir les contraires et à les représenter en un seul objet. Il représente souvent aussi un élément quelconque par son contraire, de sorte qu’on ne peut savoir si un élément du rêve, susceptible de contradiction, trahit un élément positif ou négatif dans la pensée du rêve. » Or Freud a cru trouver dans une étude de K. Abel la preuve que « la manière de procéder précitée, dont est coutumière l’élaboration du rêve, est également propre aux plus anciennes langues connues ». Après en avoir reproduit quelques

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 83.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 78-79.

exemples, il a pu conclure : « La concordance entre les particularités de l'élaboration du rêve que nous avons relevées au début de cet article et celles de l'usage linguistique, découvertes par le philologue dans les langues les plus anciennes, nous apparaît comme une confirmation de la conception que nous nous sommes faite de l'expression de la pensée dans le rêve, conception d'après laquelle cette expression aurait un caractère régressif, archaïque. L'idée s'impose alors à nous, psychiatres, que nous comprendrions mieux et traduirions plus aisément le langage du rêve si nous étions plus instruits de l'évolution du langage²⁹¹. »

Or, il semble, et Benveniste en fait la démonstration (c'est d'ailleurs en général ce qu'on retient de son article²⁹²) ; que ce qu'avance Karl Abel à propos des sens opposés dans les langues « primitives » n'est en fait que « spéculations étymologiques »²⁹³, et s'avère reposer sur des erreurs, et ne procéder d'aucune méthode rigoureuse. On ne revient pas ici sur la démonstration de Benveniste²⁹⁴. Mais voici une remarque qu'il fait en cours de route et qui est déjà une réponse à Freud : « La double signification qu'on attribue au latin *altus*, comme “haut” et “profond”, est due à l'illusion qui nous fait prendre les catégories de notre propre langue pour nécessaires et universelles. En français même, nous parlons de la “profondeur” du ciel ou de la “profondeur” de la mer. Plus précisément la notion de *altus* s'évalue en latin dans la direction de bas en haut, c'est-à-dire du fond du puits en remontant ou du pied de l'arbre en remontant, sans égard à la position de l'observateur, tandis qu'en français *profond* se définit en directions opposées à partir de l'observateur vers le fond, que ce soit le fond du puits ou le fond du ciel. Il n'y a rien d' “originel” dans ces manières variées de construire linguistiquement nos représentations »²⁹⁵. Ce qu'indique Benveniste, c'est qu'Abel, tout comme Freud, oublie qu'ils sont en train de réfléchir

²⁹¹ Note de bas de page de Benveniste : « *Essais de psychanalyse appliquée*, p. 59-67, Gallimard, 1933, *Collected Papers*, IV, p. 184-191. G.W., VIII, p. 214-221 ».

²⁹² Par exemple Jacques Lacan, dans une note « Il nous plairait de reposer devant M. Benveniste la question du sens antinomique de certains mots, primitifs ou non, avec la rectification magistrale qu'il a apporté à la fausse voie dans laquelle Freud l'a engagée sur le terrain philologique (cf. *La Psychanalyse*, vol. 1, p. 5-16) Car il nous semble que cette question reste entière, à dégager dans sa rigueur l'instance du signifiant », Jacques Lacan, « Le séminaire sur “La lettre volée” » (1956), in *Écrits*, Seuil, Paris, 1999, p. 22.

²⁹³ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 79.

²⁹⁴ Citons juste quelques passages de cette démonstration où Benveniste montre bien le caractère non scientifique de la démarche d'Abel : « K. Abel opère sans souci de ces règles et assemble tout ce qui se ressemble. D'une ressemblance entre un mot allemand et un mot anglais ou latin de sens différent ou contraire, il conclut à une relation originelle par “sens opposés”, en négligeant toutes les étapes intermédiaires qui rendraient compte de la divergence, quand il y a parenté effective, ou ruinerait la possibilité d'une parenté en prouvant qu'ils sont d'origine différente » (*Ibid.*, p. 80), « L'ancien adverbe allemand *bass*, “bien”, s'apparente à *besser*, mais n'a aucun rapport avec *bös*, “mauvais”, de même qu'en vieil anglais *bat*, “bon, meilleur”, est sans relation avec *badde* (aujourd'hui *bad*), “mauvais”. L'anglais *cleave*, “fendre”, répond en allemand non à *kleben*, “coller”, comme le dit Abel, mais à *klieben* “fendre” » (*Ibid.*, p. 81)

dans leur propre langue et sans le vouloir de projeter en un universel les catégories de cette langue. Lorsqu'on dit qu'*altus* signifie en même temps « profond » et « haut », on pense en traduction, on ne réfléchit pas à la valeur du terme *altus* dans le système de la langue latine, dans un discours. C'est le reproche de méthode que Benveniste fait aux linguistes dans l'avant-propos de son *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, où il distingue entre la recherche de la *désignation* et celle de la *signification* d'un vocabulaire²⁹⁶, entre une pensée de la langue comme nomenclature (une pensée réaliste) et une approche des termes par leur *valeur* (opposition, « vicinité ») dans un système. Benveniste dit ainsi : « Il n'y a rien d' "originel" dans ces manières variées de construire linguistiquement nos représentations », et il ajoutera plus loin : « Dans la mesure où nous pouvons nous aider du témoignage des langues "primitives" pour remonter aux origines de l'expérience linguistique, nous devons envisager au contraire une extrême complexité de la classification et une multiplicité des catégories »²⁹⁷. Comme Saussure l'enseignait déjà, nulle part et jamais on ne trouve de l'*origine*, toujours et seulement, on trouve du fonctionnement, de la *vie*. C'est le propos de Benveniste dans « De la subjectivité dans le langage », lorsqu'il écrit : « Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme »²⁹⁸. Ainsi, lorsque Freud imagine qu'en étudiant l'« évolution du langage » les psychiatres « comprendraient » mieux et « traduiraient » plus aisément le « langage du rêve », il est prisonnier des idées originistes et évolutionnistes de son époque. Pour Benveniste l'idée d'une évolution du langage est immédiatement contredite par l'étude des langues et la découverte de leur complexité, ces langues n'ayant rien de primitif par rapport aux langues modernes : « Il n'y a rien d' "originel" dans ces manières variées de construire linguistiquement nos représentations »²⁹⁹, « les langues anciennes ou archaïques ne sont ni plus ni moins singulières que celles que nous parlons, elles ont

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 81.

²⁹⁶ On renvoie à notre article, Chloé Laplantine, « Emile Benveniste, Le vocabulaire des institutions indo-européennes », à paraître dans le recueil des travaux 2007-2008 du *Texte Etranger*, groupe de recherche du Département d'Études Littéraires Anglaises, collection « Travaux et Documents », Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis.

²⁹⁷ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 83.

²⁹⁸ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

²⁹⁹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 81.

seulement la singularité que nous prêtons aux objets peu familiers »³⁰⁰. Il semble que la pensée des origines chez Freud va à l'inverse du travail de l'écoute dans l'analyse pour autant que Freud cherche à « comprendre » et à « traduire » le rêve à partir de modèles statiques, originels et universels, et non comme un linguiste le fait, dans l'actualité et l'unicité d'un discours, dans ce qu'il réinvente de réel et de vie, dans ce qu'il témoigne aussi d'une réalité *transindividuelle*.

Benveniste dit à propos du rêve : « Notons aussi en passant que justement dans les sociétés “primitives”, loin que la langue reproduise l'allure du rêve, c'est le rêve qui est ramené aux catégories de la langue, en ce qu'on l'interprète en rapport avec des situations actuelles et moyennant un jeu d'équivalence qui le soumettent à une véritable rationalisation linguistique » ; suit la note de bas de page : « Cf. *Science des rêves*, ch. II, p. 75, n.I : “... Les clefs des songes orientales... expliquent le sens des éléments du rêve d'après l'assonance ou la ressemblance des mots ...”. *G.W.*, II-III, p. 103, *S.E.* IX, p. 99 »³⁰¹. On doit ici être attentif à deux choses, d'une part au fait que certaines sociétés font du rêve l'interprétant de situations actuelles, et d'autre part atteignent et analysent le rêve dans le discours que celui-ci provoque, puisque l'analyse procède de ce discours, des assonances et des ressemblances des mots. Nulle origine ici, mais tout autre chose, comme ce qu'une culture avec son imaginaire, sa langue, se représente de l'activité du rêve. Ici une origine du psychisme, là une source d'interprétation de l'actuel dans le discours que provoque le rêve, une force qu'on lui reconnaît, et les moyens de l'entendre, par les assonances, les ressemblances qu'on y découvre. On sera peut-être ici amené à repenser aux paragrammes de Saussure qui mettent au jour une telle capacité d'écoute. Mais ce à quoi pense Benveniste immédiatement ensuite, ce n'est pas à Saussure, c'est au surréalisme :

Ce que Freud a demandé en vain au langage « historique », il aurait pu en quelque mesure le demander au mythe ou à la poésie. Certaines formes de poésie peuvent s'apparenter au rêve et suggérer le même mode de structuration, introduire dans les formes normales du langage ce suspens du sens que le rêve projette dans nos activités. Mais alors c'est, paradoxalement, dans le surréalisme poétique, que Freud, au dire de Breton, ne comprenait pas, qu'il aurait pu trouver quelque chose de ce qu'il cherchait à tord dans le langage organisé.³⁰²

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 82.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 83.

³⁰² *Ibid.*, p. 83.

Il n'est pas anodin que Benveniste parle du « mythe », comme précisément la psychanalyse aura une interprétation originiste et universalisante du mythe, ne parvenant pas à penser qu'un mythe, s'il réussit à condenser des thèmes importants pour une culture, est précisément un texte de culture, un discours, à analyser comme tel, et ne peut pas être pensé comme archétype du psychisme humain³⁰³. Et Benveniste, qui en tant que linguiste travaille avec les mythes, les légendes, sait très bien produire cette analyse, qui est *culturologique*, observer comment un mythe réinvente la culture, la langue, la société. Son analyse est dynamique, à l'inverse de celle de Freud. Benveniste met le « mythe » du côté de la « poésie », du côté de la création, de l'invention de la culture. Pour lui, la poésie, le surréalisme poétique, semble comprendre le rêve mieux que la psychanalyse ne le fait ; la poésie fait-elle même alors plus de psychanalyse que la psychanalyse elle-même ? Pour Benveniste certaines formes de poésie introduisent « dans les formes normales du langage ce suspens du sens que le rêve projette dans nos activités ». On pense alors, puisque Benveniste parle du surréalisme à ce qu'André Breton dit du rêve dans son premier *Manifeste du surréalisme* en 1924. C'est d'ailleurs le point de départ de sa réflexion, de sa critique de la logique de la raison³⁰⁴. Breton parle de Freud, imagine participer à un même effort pour réhabiliter l'imaginaire :

C'est par le plus grand hasard, en apparence, qu'a été récemment rendue à la lumière une partie du monde intellectuel, et à mon sens de beaucoup la plus importante, dont on affectait de ne plus se soucier. Il faut en rendre grâce aux découvertes de Freud. Sur la foi de ces découvertes, un courant d'opinion se dessine enfin, à la faveur duquel l'explorateur humain pourra pousser plus loin ses investigations, autorisé qu'il sera à ne plus seulement rendre compte des réalités sommaires. L'imagination est peut-être sur le point de reprendre ses droits. Si les profondeurs de notre esprit recèlent d'étranges forces capables d'augmenter celles de la surface, ou de lutter victorieusement contre elles, il y a tout intérêt à les capter, à les capter d'abord, pour les soumettre ensuite, s'il y a lieu, au contrôle de notre raison. Les analystes eux-mêmes n'ont qu'à y gagner.³⁰⁵

³⁰³ « Ces confusions semblent prendre naissance, chez Freud, dans un recours constant aux “origines” : origines de l'art, de la religion, de la société, du langage... Il transpose constamment ce qui lui paraît “primitif” dans l'homme en un primitif d'origine, car c'est bien dans l'histoire de ce monde-ci qu'il projette ce qu'on pourrait appeler une chronologie du psychisme humain. Est-ce légitime ? Ce que l'ontogenèse permet à l'analyste de poser comme archétypal n'est tel que par rapport à ce qui le déforme ou le refoule. Mais si on fait de ce refoulement quelque chose qui est génétiquement coextensif à la société, on ne peut pas plus imaginer une situation de société sans conflit qu'un conflit hors de la société. Rôheim a découvert le complexe d'Édipe dans les sociétés les plus “primitives”. Si ce complexe est inhérent à la société comme telle, un Édipe libre d'épouser sa mère est une contradiction dans les termes. Et, dans ce cas, ce qu'il y a de nucléaire dans le psychisme humain, c'est justement le conflit. Mais alors la notion d'“originel” n'a plus guère de sens. », *Ibid.* p. 83-84.

³⁰⁴ On renvoie aux premières pages du *Manifeste du surréalisme*.

L'expression « suspens du sens », fait entendre le « sens » et la « pensée » dans le « suspens » (par prosodie visuelle aussi), comme s'ils étaient suspendus, en attente de se dire. Le rêve suspend, *projette* : il poursuit son activité. Si Benveniste ici pense au surréalisme poétique (auquel il a lui-même d'ailleurs été lié), c'est aussi, me semble-t-il, dans la poursuite du questionnement à propos des sens opposés, les surréalistes développant précisément une pensée de l'image poétique procédant du rapprochement des contraires. Pierre Reverdy écrit dans son article « L'image » : « Plus les rapports de deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte – plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique »³⁰⁶. La réalité poétique, au sens de la *Poétique* d'Aristote, c'est ici la réalité telle qu'elle est réinventée, créée par le poème. Ce qu'André Breton dit lorsqu'il écrit que « l'imaginaire est ce qui tend à devenir réel »³⁰⁷, ce que dit Tristan Tzara lorsqu'il parle « de créer une réalité poétique plutôt que de traduire en paroles une image donnée d'autre part dans un monde qui n'est virtuellement pas le sien »³⁰⁸. Le *suspens de sens*, où la pensée, le sens attendent, semble définir une *activité* du rêve, comme si le rêve interrogeait le sens, le déplaçait, comme certains poèmes peuvent remettre en question une vision et en créer une autre. Benveniste pense ensemble le rêve et le poème, non pour leur trouver des structures communes, non pour les appréhender comme des objets, mais pour leur activité poétique. Et c'est cela justement qui intéresse Benveniste dans la réponse que donne le surréalisme au rêve : ce que le surréalisme comprend au rêve c'est précisément son activité, sa dynamique, sa nature *poétique*.

On cherche l'origine, on ne trouve que le fonctionnement. Or, Freud cherche beaucoup l'origine. Benveniste écrit : « Ces confusions semblent prendre naissance, chez Freud, dans son recours constant aux “origines” : origine de l'art, de la religion, de la société, du langage... Il transpose constamment ce qui lui paraît “primitif” dans l'homme en un primitif d'origine car c'est bien dans l'histoire de ce monde-ci qu'il projette ce qu'on pourrait appeler une chronologie du psychisme humain »³⁰⁹.

³⁰⁵ André Breton, *Manifeste du surréalisme* (1924), in *Manifestes du surréalisme*, Gallimard, Paris, 1979, p. 20.

³⁰⁶ Pierre Reverdy, « L'image », in *Nord-Sud*, numéro 13, mars 1918 ; in *Nord-Sud Self-Defence et autres écrits sur l'art et la poésie (1917-1926)*, Flammarion, Paris, 1975, p. 73.

³⁰⁷ André Breton, « Il y aura une fois », in *Le Revolver à cheveux blancs*, éd. des Cahiers libres, Paris, 1932; repris dans les *Œuvres Complètes II*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1992, p. 50

³⁰⁸ Tristan Tzara, cité par Gérard Dessons dans son *Introduction à l'analyse du poème* (2^e éd. 1996), Armand Colin, 2008, p. 72.

³⁰⁹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 83-84.

Benveniste poursuit en montrant un défaut de cette réflexion par ontogenèse. Il pose le problème du « complexe d'Œdipe », que Freud par ailleurs appelle au départ « complexe nucléaire » (parce qu'il prend place dans la cellule étroite constituée de la mère, du père et de l'enfant, mais aussi parce qu'il est au principe du développement). Ce que Benveniste redit avec Freud, c'est que le complexe d'Œdipe consiste en un refoulement : « ce que l'ontogenèse permet à l'analyste de poser comme archétypal n'est tel que par rapport à ce qui le déforme ou le refoule » – l'analyste ne rencontre le mythe que par son négatif, son refoulement, son déplacement. Il ne rencontre pas l'origine, il rencontre un fonctionnement. Benveniste ajoute encore : « Mais si on fait de ce refoulement quelque chose qui est génétiquement coextensif à la société, on ne peut pas plus imaginer une situation de société sans conflit qu'un conflit hors de la société ». Ce que garde Benveniste, c'est le principe de « conflit », un principe dynamique, mais non celui du refoulement. Il rappelle que Géza Róheim « découvre » le complexe d'Œdipe dans des sociétés « primitives »³¹⁰ (Australie et Somalie). On sait bien en réalité qu'il « découvre » ce que par avance il était venu chercher, et Benveniste connaît sans doute la réponse que Wilhelm Reich donne deux années plus tard (1934) à Roheim dans l'appendice ajouté à *L'Irruption de la morale sexuelle*, il connaît sans doute également les travaux de Malinowski³¹¹, qui, dès 1921 rend compte, à partir de ses recherches en Mélanésie, d'organisations différentes de la famille, de la vie, remettant en cause le modèle « nucléaire » posé par Freud. Benveniste, lui, déplace ce terme de « nucléaire », écrivant : « dans ce cas, ce qu'il y a de nucléaire dans le psychisme humain c'est justement le conflit », le nucléaire n'étant plus alors le noyau originel, mais ce qui constitue le sujet à chaque instant, dans le *conflit*, c'est-à-dire dans la perlaboration, le dialogue. Benveniste dans ses manuscrits sur Baudelaire parle de « noyau », dans ce sens, actif, vivant : « Toute la poésie lyrique procède du corps du poète. Ce sont ses impressions musculaires, tactiles, olfactives qui constituent le noyau et le centre de ~~noyau~~ vivant de sa poésie. Tout se diffuse sur le monde, l'anime, l'éclaire, à partir de la personne du poète »³¹².

Benveniste poursuit la critique de l'idée d'origine, de nucléarité, d'universalité du psychisme, en posant avec Freud, à la croisée des chemins, la question de la

³¹⁰ Cf. Géza Róheim, « Psychanalyse des cultures primitives » (1932), in *Psychanalyse et anthropologie*, Gallimard, Paris, 1967.

³¹¹ Cf. Bronisław Malinowski, *La Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives* (1921), Payot, Paris, 1976.

³¹² BAUDELAIRE, 6, f°4 / f°4.

négation. Pour Benveniste, « La caractéristique de la négation linguistique est qu'elle ne peut annuler que ce qui est énoncé, qu'elle doit poser explicitement pour supprimer, qu'un jugement de non-existence a nécessairement aussi le statut formel d'un jugement d'existence. Ainsi la négation est d'abord admission. Tout autre est le refus d'admission préalable qu'on appelle refoulement »³¹³. Ce que remarque Benveniste avec Freud³¹⁴, c'est que c'est dans le langage que le sujet *se délivre*, « ne voit-on pas que le facteur linguistique est décisif dans ce procès complexe, et que la négation est en quelque sorte constitutive du contenu nié, donc de l'émergence de ce contenu dans la conscience et de la suppression du refoulement ? ». Ceci répond à la question que Benveniste posait au début de son article « quel est donc ce "langage" qui agit autant qu'il exprime ? »³¹⁵, c'est bien ce langage-ci, actualisé dans des discours. Benveniste quelques années auparavant, en 1950, avait écrit un article dans la revue *Word*, et qui s'intitulait « La négation en Yuchi »³¹⁶. Dans cet article il montre qu'il existe plusieurs négations, plusieurs valeurs de négation en Yuchi, que la catégorie de la négation n'est pas un universel (« Un des traits singuliers du Yuchi est qu'il possède deux négations employées concurremment, *na* et *ha*, si pareilles dans leur fonctionnement que Wagner les considère comme "synonymes et librement interchangeables" »³¹⁷). Il me semble que cet article, s'il parle au linguiste doit aussi parler au psychanalyste. Ce qui me semble, lorsque Benveniste dit que « la négation est en quelque sorte constitutive du contenu nié », c'est qu'il s'agit de penser dans une analyse de la culture que l'idée même de refoulement, d'admission ou de rejet, se conçoit en allemand, en français... dans des langues qui posent « oui » ou « non », l'affirmation ou la négation, lorsque d'autres langues font tout différemment, comme trois manière de dire ce qu'on traduirait trop vite par « oui » en quechua³¹⁸, deux négations en Yuchi où on ne

³¹³ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 84.

³¹⁴ Il le cite : « Un contenu refoulé de représentation ou de pensée peut s'introduire dans la conscience sous la condition qu'il se fasse *nier*. La négation est une manière de prendre conscience de ce qui est refoulé, et même proprement une suppression du refoulement, mais qui n'est cependant pas une admission de ce qui est refoulé... Il en résulte une sorte d'admission intellectuelle de ce qui est refoulé, l'essentiel du refoulement subsistant néanmoins », *G.W.*, XIV, p. 11-15, *C.P.*, V, p. 181-185.

³¹⁵ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 77.

³¹⁶ « La négation en Yuchi », in *Word*, Vol. 6, n°2, p. 99-105. « Tout ce qu'on sait de la langue des indiens Yuchi qui survivent au centre de l'Oklahoma, au N. de l'Alabama et sur la frontière entre la Georgie et la Caroline du Sud, a été recueilli par Günter Wagner, dans son recueil des *Yuchi Tales*. » (p. 99)

³¹⁷ *Ibid.* p. 99.

³¹⁸ Voir l'article de Michel Adnès, « Lecture excessive, "Y", Un texte est un lama rouge », in *Doletiana*, I, *Revista de Traducció Literatura i arts*, (Actes du 1^e Colloque international « Sujet et traduction »,

retrouvera pas la nôtre. A l'horizon, il y a la démarche d'une culturologie. Ce n'est pas immédiatement le propos de Benveniste ; ce qu'il dit en premier, c'est que la langue est un procès d'« admission », c'est-à-dire de création (et jamais de « suppression »). Il écrit ainsi : « Ici encore, son discours peut prodiguer des dénégations, mais non abolir la propriété fondamentale du langage, qui est d'impliquer que quelque chose correspond à ce qui est énoncé, quelque chose et non pas "rien" »³¹⁹. « Quelque chose et non pas rien », et *quelque chose* pour Benveniste, c'est nécessairement déjà « quelque chose d'autre », quelque chose de nouveau. En 1963, dans « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », Benveniste définit le langage comme la faculté de *symboliser*, ce qu'il entend comme « très largement, la faculté de *représenter* le réel par un "signe" et de comprendre le "signe" comme représentant le réel, donc d'établir un rapport de "signification" entre quelque chose et quelque chose d'autre »³²⁰. « Quelque chose » pourrait apparaître comme une expression indéfinie, floue, une faiblesse dans la pensée, un manque à dire, mais le « quelque chose », « quelque chose d'autre » de Benveniste au contraire, et comme le « quelconque » ou le « ce » de Saussure³²¹, il dit l'imprédictible et l'infinie invention de forme de vie dans le langage.

Benveniste en vient ensuite précisément à la question du *symbolisme* afin de distinguer le symbolisme linguistique et le « symbolisme de l'inconscient ». Il écrit : « Nous arrivons ici au problème essentiel dont toutes ces discussions et l'ensemble des procédés analytiques attestent l'instance : celui du symbolisme. Toute la psychanalyse est fondée sur une théorie du symbole. Or le langage n'est que symbolisme »³²². Cette question du symbolisme linguistique, il la développera surtout, comme nous venons de le dire, en 1963 dans « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », texte qui sans doute continue la discussion avec les psychanalystes autant qu'avec les linguistes. Le symbolisme linguistique est l'activité du sujet dans le langage, l'invention de son expérience et du monde. Il est *appris*, il se constitue dans un dialogue. Voici ce qu'écrit Benveniste :

Groupe Etienne Dolet, Université Autonome de Barcelone, novembre 2002,)
<http://www.fti.uab.cat/doletiana/1Documents/1Adnes.pdf>.

³¹⁹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 85.

³²⁰ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 26.

³²¹ « *Criterion* : Ce qui est réel, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience et rien que *ce* dont ils peuvent avoir conscience. », Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 183-184.

³²² Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 85.

En disant du langage qu'il est symbolique, on n'énonce encore que sa propriété la plus manifeste. Il faut ajouter que le langage se réalise nécessairement dans une langue, et alors une différence apparaît, qui définit pour l'homme le symbolisme linguistique : c'est qu'il est *appris*, il est coextensif à l'acquisition que l'homme fait du monde et de l'intelligence, avec lesquelles il finit par s'unifier. Il s'ensuit que les principaux de ces symboles et leur syntaxe ne se séparent pas pour lui des choses et de l'expérience qu'il en prend ; il doit s'en rendre maître à mesure qu'il les découvre comme réalités. A celui qui embrasse dans leur diversité ces symboles actualisés dans les termes des langues, il apparaît bientôt que la relation de ces symboles aux choses qu'ils semblent recouvrir se laisse seulement constater, non justifier.³²³

Au-delà de la distinction entre le symbolisme linguistique et le symbolisme de l'inconscient, il s'agit ici pour Benveniste de proposer à la psychanalyse une autre manière de réfléchir à l'activité inconsciente des sujets, d'indiquer en quoi l'étude du langage peut faire progresser la démarche analytique. Ce sur quoi insiste Benveniste, c'est sur le caractère *appris* du symbolisme linguistique, c'est à dire sur la dimension du *dialogue*. Problème fondamental pour l'analyste. Le symbolisme linguistique « est *appris*, il est coextensif à l'acquisition que l'homme fait du monde et de l'intelligence »³²⁴. Benveniste fait de cet apprentissage une activité coextensive à la vie entière, et fondée par le dialogue. Ce qu'il dit ensuite en écrivant que « ces symboles et leur syntaxe ne se séparent pas pour lui des choses et de l'expérience qu'il en prend », c'est qu'il n'y a pas de schizisme entre une forme de vie (une expérience) et une forme de langage (la notion de « syntaxe » est liée à un sentiment de la langue, ce n'est pas une « syntaxe » au sens normatif). Benveniste ajoute que le symbolisme linguistique prend toujours forme dans une langue particulière (« dans leur diversité ces symboles actualisés dans les termes des langues ») et enfin que la relation des « symboles » aux « choses » est arbitraire (cette relation « se laisse seulement constater, non justifier »). A ces caractères du symbolisme linguistique, Benveniste oppose ceux du « symbolisme de l'inconscient » :

³²³ *Ibid.*, p. 85.

³²⁴ Dans « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », Benveniste écrit, tenant ensemble la langue et la société : « Langue et société ne se conçoivent pas l'une sans l'autre. L'une et l'autre sont *données*. Mais aussi l'une et l'autre sont *appries* par l'être humain, qui n'en possède pas la connaissance innée. L'enfant naît et se développe dans la société des hommes. Ce sont des humains adultes, ses parents, qui lui inculquent l'usage de la parole. L'acquisition du langage est une expérience qui va de pair chez l'enfant avec la formation du symbole et la construction de l'objet » Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 29. Il semble ici encore que Benveniste se met à la portée, à la croisée des psychanalystes en empruntant même presque le style, les thèmes d'interrogation (le développement de l'enfant, les symboles, la société...), mais en reformulant les problèmes de manière linguistique.

En regard de ce symbolisme qui se réalise en signes infiniment divers, combinés en systèmes formels aussi nombreux et distincts qu'il y a de langues, le symbolisme de l'inconscient découvert par Freud offre des caractères absolument spécifiques et différents. Quelques-uns doivent être soulignés. D'abord son universalité. Il semble, d'après les études faites sur les rêves et les névroses, que les symboles qui les traduisent constituent un "vocabulaire" commun à tous les peuples sans acception de langue, du fait, évidemment, qu'ils ne sont ni appris ni reconnus comme tels de ceux qui les produisent. De plus, la relation entre ces symboles et ce qu'ils relatent peut se définir par la richesse des signifiants et l'unicité du signifié, ceci tenant à ce que le contenu est refoulé, et ne se délivre que sous le couvert des images. En revanche, à la différence du signe linguistique, ces signifiants multiples et ce signifié unique sont constamment liés par un rapport de "motivation". On observera enfin que la "syntaxe" où s'enchaînent ces symboles inconscients n'obéit à aucune exigence logique, ou plutôt elle ne connaît qu'une dimension, celle de la succession qui, comme Freud l'a vu, signifie aussi bien "causalité".

« Il semble », écrit Benveniste. Car bien sûr, l'idée d'une universalité des symboles n'est pas possible pour lui qui pense la diversité, la vie, l'invention, les « signes infiniment divers, combinés en systèmes formels aussi nombreux que distincts qu'il y a de langues ». Pour Benveniste, le seul universel, c'est le dialogue. Il faut, d'après moi, dans ce passage être très attentif aux guillemets (« vocabulaire », « motivation », « syntaxe », « causalité »). Ce que montre Benveniste c'est que Freud de manière inconsciente projette sur le psychisme une représentation de sa langue, un « vocabulaire », une « syntaxe » ; on verra plus loin qu'il pense des « figures ». Tout d'abord un « vocabulaire », c'est-à-dire une pensée du signe sous l'aspect de la désignation : quelque chose se tient pour autre chose. Benveniste parle de « richesse des signifiants » et d'« unicité du signifié », ou encore de « signifiants multiples » et de « signifié unique »³²⁵. Ce qui se distingue très nettement de la pensée saussurienne du signe linguistique puisque de nouveau on sépare entre deux éléments. Benveniste dit bien que cette pensée du symbole inconscient n'est pas une théorie du langage, plutôt une pensée des « images » : ceci nous ramène à la pensée du signe chez les Stoïciens, chez saint Augustin, puis ensuite chez Peirce et chez Lacan (avec la reprise chez tous de la relation *signans – signatum*). On repense aussi à une des interprétations de la chute à Babel, non l'interprétation de la diversité et de l'histoire qui commence à Babel, mais l'interprétation de la confusion et de la dispersion, qu'on retrouve par exemple chez Isidore de Séville ou saint Augustin : « in diversos signorum sonos

³²⁵ On renvoie au travail très intéressant de Michel Arrivé sur la relation Freud, Saussure, Lacan, à propos notamment de la question de la théorie du signe. Voir Michel Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient, Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Lambert-Lucas, Limoges, 2005 (1^{er} édition, PUF, Paris, 1984). Notamment le chapitre intitulé « Lacan lecteur de Saussure ». On verra aussi qu'il consacre un chapitre à la reprise de la question des sens opposés, à partir de Benveniste.

humanam divideret societatem »³²⁶ – *en différents sons des signes la société humaine fut divisée*. Des signifiants différents comme des sons de voix différents (dans des langues différentes) renvoyant à un signifié unique. Ce lien fait sens si on voit que Benveniste critique l'idée d'un « vocabulaire » universel, « sans acception de langues », et non appris.

Benveniste écrit que « la relation entre ces symboles et ce qu'ils relatent peut se définir par la richesse des signifiants et l'unicité du signifié, ceci tenant à ce que le contenu est refoulé, et ne se délivre que sous le couvert des images ». Ce qui est difficile dans cette formulation, c'est qu'elle confronte deux plans différents de réflexion : l'état d'une approche psychanalytique qui à un moment tourne le dos au langage pour penser des symboles, des images, et ce qu'une linguistique permet de penser, de faire progresser. Les termes de « signifiant » et d' « images » sont à la croisée.

Pour la psychanalyse, il y a une barrière entre le signifiant et le signifié, ce que Lacan écrira dans sa fausse lecture de la théorie saussurienne du signe : « la barre saussurienne [...] ne saurait représenter nulle intuition de proportion, ni se traduire en barre de fraction que d'un abus délirant, mais comme ce qu'elle est pour Saussure, faire bord réel, soit à sauter du signifiant qui flotte au signifié qui flue »³²⁷. Ce qui apparaît ici, c'est que le « signifiant » est le signe d'un « signifié », dont il manifeste l'absence, le refoulement. Lacan décrira ainsi des chaînes de signifiants, par exemple dans son Séminaire sur les psychoses en 1955-1956, écrivant que le « signifiant » « est lui aussi le signe d'une absence. Mais en tant qu'il fait partie du langage, le signifiant est un signe qui renvoie à un autre signe, qui est comme tel structuré pour signifier l'absence d'un autre signe, en d'autres termes pour s'opposer à lui dans un couple »³²⁸. Evidemment, on est là chez Lacan et non chez Freud, mais ce qui apparaît chez les deux c'est une manière de rester dépendant d'une vieille théorie du signe, où quelque chose renvoie à quelque chose d'autre³²⁹, là où bien différemment chez Saussure, un

³²⁶ Isidore de Séville, *Etymologiae sive origines*, Livre IX, chap. 1 §1. Voir l'édition bilingue de ce texte par Marc Reydellet (commentaires et traduction), éditions des Belles-Lettres, 1984. On en renvoie à notre commentaire plus haut.

³²⁷ Jacques Lacan, « Radiophonie », in *Scilicet*, 2/3, Seuil, Paris, 1970, p. 68. Ou encore dans le Séminaire XX, « Le signifiant est d'abord ce qui a effet de signifié, et il importe de ne pas éluder qu'entre les deux, il y a quelque chose de barré à franchir » (Jacques Lacan, *Séminaire, XX, Encore*, 1972-1973, Seuil, Paris, 1975, p. 35).

³²⁸ Jacques Lacan, *Séminaire, III, Les Psychoses*, 1955-1956, Seuil, Paris, 1981, p.188.

³²⁹ Ce que Lacan reproche lui-même tour à tour à Saussure et à Benveniste, disant qu'ils ne font que traduire la pensée stoïcienne et augustinienne du signe. Ce qui est un grave contre-sens. Lacan écrit en effet : « Saussure en reste à l'accès stoïcien, le même que celui de saint Augustin (cf. entre autre le *De*

signe existe en tant que *valeur* dans un rapport de système, par d'autres signes avec lesquels ils voisinent ou s'opposent, et où l'*image acoustique* est indissociable d'un *concept* : c'est la *pensée-son*. Et c'est à Saussure, je crois, que pense déjà Benveniste lorsqu'il parle d'*image* et de *signifiant*. On bascule de l'image visuelle conçue hors du signe par la psychanalyse, une pensée de l'image sans théorie du langage, à la pensée de l'*image acoustique* ou *image auditive* qui fonde la *pensée-son* chez Saussure, la *motivation*. On a vu plus haut et on verra plus loin de quelle manière cette pensée de l'image chez Saussure est liée à l'aventure de son époque, à la pensée des *associations*, à la recherche sur les synesthésies, la pensée spirite... De manière sourde, on dit parfois que Saussure parle de « syntagme » et de « paradigme » quand il parle en fait de *liens syntagmatiques* et *associatifs*. C'est oublier sa pensée de la *motivation*. On peut lire dans les cahiers de ses étudiants que Saussure parlait à propos du rapprochement de *blau* (« bleu ») et de *durchblauen* (« frapper de verges ») – qui n'ont pas de rapport étymologique – de « simple communauté d'images auditives »³³⁰, d'une « association même auditive »³³¹. A la page suivante on lit « un mot quelconque évoque inévitablement par association tout ce qui peut lui ressembler »³³². *Les musiciens produisent les sons et les grainetiers les vendent*³³³. Lorsque Benveniste écrit que « le contenu [des symboles] est refoulé, et ne se délivre que sous le couvert des images », il me semble qu'il fait se rapprocher et se discuter deux choses différentes, l'image de la psychanalyse, qui est l'image d'autre chose (un symbole), et l'image chez Saussure, l'image acoustique ou auditive, indissociable d'un concept, liée à la pensée de la motivation, dans le discours. Et c'est précisément de la *motivation* dont il est précisément question juste ensuite, dans cette phrase qui s'ouvre étrangement par « en revanche », lorsqu'on attendait davantage un « de plus », balancement qui va avec la psychanalyse reposer dans le langage le principe de « motivation », que Saussure selon l'habitude que l'on a de dire, aurait éliminé en

magistro, dont à en dater mon appui, j'indiquais assez la limite : la distinction *signans – signatus*) » (Jacques Lacan, *Télévision*, Seuil, Paris, 1973, p. 46), ou encore « il n'est que de distinguer, ce à quoi était parvenue dès longtemps la sagesse stoïcienne, le signifiant du signifié (pour en traduire les noms latins comme Saussure) » (*Ibid.*, p. 20). Et, à propos de Benveniste, dans le Séminaire, III, « Le signifié est tout à fait autre chose — c'est la signification, dont je vous ai expliqué grâce à saint Augustin, qui est linguiste aussi bien que M. Benveniste, qu'elle renvoie toujours à la signification, c'est-à-dire à une autre signification », Jacques Lacan, *Séminaire, III, Les Psychoses*, 1955-1956, Seuil, Paris, 1981, p. 42.

³³⁰ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, Harrassowitz, Wiesbaden, 1967, fascicule 2, p. 287, 2^e colonne.

³³¹ *Idem.*, p. 287 (4^e colonne).

³³² *Ibid.*, p. 288 (2^e colonne).

³³³ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1972, p. 174.

posant l'idée de l'arbitraire du signe, c'est-à-dire de la non-motivation dans le langage. Benveniste écrit : « En revanche, à la différence du signe linguistique, ces signifiants multiples et ce signifié unique sont constamment liés par un rapport de "motivation" ». On se souvient que l'article s'ouvrait sur la constatation de l'important déplacement dans la vision dont témoigne la psychanalyse freudienne du fait qu'elle travaille dans le champ et avec les moyens du langage : elle cherche à découvrir un « rapport de motivation » et non un « rapport de causalité ». On voit cette opposition réapparaître ici ; nous avons vu qu'il était question de « motivation », mais dès la phrase suivante, il est bien question de « causalité » : « On observera enfin que la "syntaxe" où s'enchaînent ces symboles inconscients n'obéit à aucune exigence logique, ou plutôt elle ne connaît qu'une dimension, celle de la succession qui, comme Freud l'a vu, signifie aussi bien "causalité" ». Ce qu'indique ici Benveniste, c'est que sans s'en rendre compte Freud réinscrit de la « causalité » dans son analyse. Freud projette une représentation syntaxique de sa langue ; il pense avec les moyens d'une grammaire de sa langue, « causalité » et « succession », des logiques indo-européennes, comme il pensera les enchaînements des symboles en terme de tropes, c'est-à-dire avec les moyens d'une stylistique. La *causalité*, la *succession* s'opposent à la *motivation*, comme la *syntaxe* s'oppose au *syntagme*. A un ordre logique Benveniste oppose l'imprédictible d'une activité du sujet dans sa langue, l'infini des liens qu'il peut produire, et où il peut se produire, l'invention d'une écoute. On verra cette opposition de nouveau lorsqu'il parlera de Baudelaire³³⁴. On a vu plus haut que Saussure pensait bien le caractère arbitraire, *immotivé*, du signe linguistique, mais en même temps qu'il posait une autre dimension, qu'il appelle « motivation relative », *relative* parce que relationnante, et dont on a vu qu'elle était de l'ordre du discours. Dans ce cas, il faut revenir à l'analyse que Benveniste fait des termes de sens opposés, et c'est ce qu'il nous proposait déjà de faire lorsqu'il parlait avec Freud des clés des songes. C'est ce que Saussure aussi nous permet de penser lorsqu'il dit qu'« un mot quelconque évoque inévitablement par association tout ce qui peut lui ressembler ». Michel Arrivé, dans un chapitre qu'il consacre à la question des sens opposés, dans son ouvrage *Linguistique et Psychanalyse, linguistique et inconscient*, écrit :

Ses critiques sur la désinvolture historique d'Abel sont incontestables. Reste naturellement cette évidence : même si – tout le monde en convient – *clam* et *clamare* n'ont aucune relation étymologique, ils sont cependant homonymes. Benveniste

³³⁴ Voir plus loin, p. 246 et suivantes.

reproche à Abel de “rassembler tout ce qui se ressemble” (p. 80). Qu’on repense à Saussure méditant sur *décrépi* et *décrépit*, ou à la “système homophonique” de Damourette et Pichon : la langue elle-même ne procède-t-elle pas de cette façon ?

Michel Arrivé a raison, et c’est bien aussi la force du travail de Benveniste, qui permet ce chemin, ce retour, avec la nouveauté d’une pensée du discours, avec Saussure. *Stumm* (« paralysé de la langue ») et *Stimme* (« voix ») sont liés par le discours, dans *un* discours.

Benveniste indique qu’il faut distinguer le langage et ce que Freud imagine être un « langage » lorsqu’il parle d’inconscient. « Nous sommes donc en présence d’un “langage” si particulier qu’il y a tout intérêt à le distinguer de ce que nous appelons ainsi »³³⁵. Il reprend ici les questions qu’il posait au départ : « quel est donc ce “langage” qui agit autant qu’il exprime ? Est-il identique à celui qu’on emploie hors de l’analyse ? »³³⁶. Benveniste en arrive à présent à poser avec Freud la question de l’inconscient dans sa relation ensemble, à la personne et à la culture. Et le paysage que ce questionnement amène, c’est Freud bien sûr, c’est Jung aussi, mais c’est Boas, Malinowski, Mauss, Sapir... On a vu plus haut que Boas intitulait en 1908 une partie de son *Introduction to Handbook of American Indian Languages*, « *Unconscious Character of linguistic Phenomena* », on a vu aussi que Sapir écrivait « *The Unconscious Patterning of Behavior in Society* » en 1928, ou encore en 1932 « *Cultural Anthropology and Psychiatry* ». Comme il est question de folklore, de mythes, de légendes, c’est aussi au travail de Saussure sur les légendes auquel on pense. Dans l’archive manuscrite de Benveniste, on trouve des copies des manuscrits de Saussure sur les légendes. Ce qui intéresse Saussure, et Benveniste sans doute aussi, dans l’étude des légendes, c’est la manière dont elles se transforment, leur réinvention, les symboles mais sous l’aspect de la valeur et du système. On doit aussi avoir en tête le travail de Benveniste lui-même sur les légendes, légende des Danaïdes, légende de Kombabos³³⁷ ; lui aussi cherche à découvrir des variantes, des transformations, et sans doute voit-on lorsqu’on le lit, que sa réflexion porte sur un inconscient linguistique,

³³⁵ *Ibid.*, p. 86.

³³⁶ *Ibid.*, p. 77. Aussi, « Il prendra donc le discours comme truchement d’un autre “langage”, qui a ses règles, ses symboles et sa “syntaxe” propres, et qui renvoie aux structures profondes du psychisme » (*Ibid.*, p. 78), où il importe de remarquer les guillemets, l’analyse.

³³⁷ Emile Benveniste, « La légende de Kombabos », in *Mélanges syriens offerts à R. Dussaud*, Paris, Geuthner, 1939, p. 250-258 ; Emile Benveniste, « La légende des Danaïdes », in *Revue d’Histoire des Religions*, 134, Leroux, Paris, p. 129-138.

cela dans un dialogue avec Freud, et dans une discussion aussi du travail de Lévi-Strauss sur les structures élémentaires de la parenté. Benveniste écrit par exemple à propos de la légende des Danaïdes : « A l'origine de cette légende, qu'Eschyle interprète selon le droit et la philosophie de son temps, se trouve le thème archaïque des alliances interdites et des parentés incompatibles. Ce débat juridique et moral transpose en réalité un problème du sang. Dans la tragédie des Danaïdes nous voyons la révolte des consciences devant une infraction à la loi fondamentale de l'exogamie. Là est le ressort profond du drame, car le conflit des deux systèmes matrimoniaux menace, dans les personnes, tout l'ordre humain et divin »³³⁸. Ce qu'observe Benveniste c'est la manière dont la légende est actualisée, déplacée, dans un contexte moral et philosophique, qu'elle participe aussi nécessairement à inventer. C'est de cet inconscient-là dont Benveniste parle, en montrant aussi que Freud donne le chemin d'une telle analyse :

C'est en soulignant ces discordances qu'on peut mieux le [le « langage » de l'inconscient] situer dans le registre des expressions linguistiques. « Cette symbolique, dit Freud, n'est pas spéciale au rêve, on la retrouve dans toute l'imagerie inconsciente, dans toutes les représentations collectives, populaires notamment : dans le folklore, les mythes, les légendes, les dictons, les proverbes, les jeux de mots courants ; elle y est même plus complète que dans le rêve. » C'est bien poser le niveau du phénomène. Dans l'aire où cette symbolique inconsciente se révèle, on pourrait dire qu'elle est à la fois infra- et supra-linguistique. Infra-linguistique, elle a sa source dans une région plus profonde que celle où l'éducation installe le mécanisme linguistique. Elle utilise des signes qui ne se décomposent pas et qui comportent de nombreuses variantes individuelles, susceptibles elles-mêmes de s'accroître par recours au domaine commun de la culture ou à l'expérience personnelle. Elle est supra-linguistique du fait qu'elle utilise des signes extrêmement condensés, qui, dans le langage organisé, correspondraient plutôt à de grandes unités du discours qu'à des unités minimales. Et entre ces signes s'établit une relation dynamique d'intentionnalité qui se ramène à une motivation constante (la « réalisation d'un désir refoulé ») et qui emprunte les détours les plus singuliers.³³⁹

La psychanalyse freudienne retrouve dans les représentations collectives, les légendes, les proverbes, les jeux de mot... la même imagerie symbolique qu'elle découvre dans le rêve. Comme dit Benveniste, « c'est bien poser le niveau du phénomène ». Ce niveau, c'est un niveau *linguistique*, qui est aussi culturel, personnel, historique, mais jamais un niveau archétypal. C'est ce qu'annonçait Benveniste quelques lignes plus haut, puisqu'il parlait de situer la symbolique de l'inconscient

³³⁸ Emile Benveniste, « La légende des Danaïdes », in *Revue d'Histoire des Religions*, 134, Leroux, Paris, p. 138.

³³⁹ *Ibid.*, p. 86.

« dans le registre des expressions linguistiques », reposant la question de l'inconscient sous l'aspect d'un inconscient linguistique. Le fait qu'il parle avec Freud de jeu de mots, de proverbes... doit nous rappeler aussi l'analyse qu'il mène lui-même à propos de l'euphémie et de la blasphémie, où il s'interroge à propos d'interdits de parole (il publie en 1949 un article intitulé « Euphémismes anciens et modernes »³⁴⁰ et 1969 un autre article « La blasphémie et l'euphémie »³⁴¹).

Il me paraît important de noter, même si on s'éloigne un peu, une discussion qui est nécessairement présente à l'esprit de Benveniste lorsqu'il écrit à propos d'une symbolique inconsciente dans les représentations collectives. Je l'avais indiqué plus haut : il s'agit de l'avancée dans la réflexion que permettent F. Boas et E. Sapir. Sapir écrit un important article sur le symbolisme en 1934³⁴². Et pour lui, ce symbolisme est inconscient. Et il est dans toutes les activités humaines. Sapir explique par exemple, et avant Marcel Mauss (qui en 1934 parlera de « techniques du corps »), que quelque chose qui paraîtrait des plus naturelles (ou individuelles) comme le fait de respirer s'avère être une activité socialisée et sémantisée³⁴³; Sapir parle ainsi d'« *Unconscious Patterning of Behavior in Society* », ce qui n'est pas, comme la traduction française dit, « L'influence des modèles inconscients sur le comportement social »; nulle « influence » ici et pas vraiment de « modèle »; c'est l'inverse puisque le *patterning* (qui est un nom, mais une forme verbale, un participe présent), c'est l'activité d'invention du *pattern* plus qu'une soumission à un modèle existant, une influence. On proposait plus haut de traduire ainsi: « La production inconsciente des formes de la sociabilité ».

Au début de cet article, Sapir propose de faire une expérience mentale, imaginant qu'un observateur assiste à une scène de la vie d'indiens natifs et ait pour mission d'en faire un rapport le plus minutieux. Cette expérience mentale peut nous intéresser

³⁴⁰ Emile Benveniste, « Euphémismes anciens et modernes » (1949), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 308-314.

³⁴¹ Emile Benveniste, « La blasphémie et l'euphémie » (1966, 1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 254-257.

³⁴² Edward Sapir, « Symbolism », in *Encyclopaedia of the Social Sciences*, New York, Macmillan, 1934 ; repris dans le volume des *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 564-568.

³⁴³ Edward Sapir, « The Unconscious Patterning of Behavior in Society », in *The Unconscious : A Symposium*, E.S. Dummer, ed.), Knopf, New-York, 1927 ; repris dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 545-546.

beaucoup, dans un rapport à la réflexion de Benveniste sur l'inconscient en société et à propos du travail de l'analyse, Voici ce qu'écrit Sapir :

Let anyone who doubts this try the experiment of making a painstaking report of the actions of a group of natives engaged in some form of activity, say religious, to which he has not the cultural key. If he is a skillful writer, he may succeed in giving a picturesque account of what he sees and hears, or thinks he sees and hears, but the chances of his being able to give a relation of what happens in terms that would be intelligible and acceptable to the natives themselves are practically nil. He will be guilty of all manner of distortion. His emphasis will be constantly askew. He will find interesting what the natives take for granted as a casual kind of behavior worthy of no particular comment, and he will utterly fail to observe the crucial turning points in the course of action that give formal significance to the whole in the minds of those who do possess the key to its understanding. This patterning or formal analysis of behavior is to a surprising degree dependent on the mode of apprehension which has been established by the tradition of the group. Forms and significances which seem obvious to an outsider will be denied outright by those who carry out the patterns; outlines and implications that are perfectly clear to these may be absent to the eye of the onlooker.³⁴⁴

[Je traduis :] Laissez quiconque qui doute de ceci essayer l'expérience de faire un rapport minutieux des actions d'un groupe d'indiens natifs engagés dans une forme d'activité, disons religieuse, pour laquelle il n'a pas la clé culturelle. S'il est un écrivain habile il pourra peut-être réussir à donner un compte rendu imagé de ce qu'il voit et entend, ou pense qu'il voit et entend, mais les chances qu'il soit capable de donner une relation de ce qui arrive, en termes qui seraient intelligibles et acceptables pour les indiens natifs eux-mêmes, sont pratiquement nulles. Il sera coupable de toute sorte de distorsion. Il mettra constamment l'accent de travers. Il trouvera intéressant ce que les indiens natifs prennent pour allant de soi, comme un type occasionnel de comportement ne méritant aucun commentaire particulier, et il échouera complètement à observer dans le cours de l'action le tournant crucial qui donne la signification formelle à l'ensemble, dans l'esprit de ceux qui possèdent la clé de la compréhension d'un tel ensemble. Cette organisation ou analyse formelle du comportement, est à un degré surprenant dépendant du mode d'apprehension qui a été établi par la tradition d'un groupe. Des formes et des significances qui semblent évidentes pour un étranger seront rejetées catégoriquement par ceux qui effectuent les modèles ; des contours et des implications qui sont parfaitement claires pour ceux-ci seront peut-être absentes pour l'œil de celui qui observe.

Sapir fait apparaître dans un même temps, l'un rendu par l'autre. l'inconscient de celui qui regarde et l'inconscient de celui qui est observé, et qui devient à son tour

³⁴⁴ Edward Sapir, « The Unconscious Patterning of Behavior in Society », in *The Unconscious : A Symposium*, E.S. Dummer, ed.), Knopf, New-York, 1927 ; repris dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 546-547. Voici la traduction que donne l'édition française : « Essayez de décrire minutieusement un groupe indigène qui se livre à une activité dont vous n'avez pas la clé - un rite religieux, par exemple. Avec du talent, vous peindrez agréablement ce que vous voyez ou ce que vous croyez voir ; mais ce sera inacceptable, inintelligible, pour les indigènes. Vous trahirez. Vous ne saurez pas ce qu'il faut mettre en valeur. Vous vous appesantirez sur des comportements qui vont de soi pour les indigènes ; vous manquerez les moments importants de l'action qui permettent aux initiés de comprendre la signification complète de la cérémonie. Ce patterning, ou analyse formelle du comportement, dépend étroitement du mode d'apprehension traditionnel du groupe. Des formes et des significations qui paraissent évidentes à l'observateur sont formellement démenties par ceux qui appliquent les modèles ; et inversement ». Edward Sapir, « L'influence des modèles inconscients sur le

observateur. Ceci rappelle ce que Benveniste disait de l'analyse au début de son article : « Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se confronte »³⁴⁵. Il ne faudrait pas comprendre à l'envers ici et imaginer que le propos de Sapir serait de penser un conditionnement de l'individu en société par des structures symboliques inconscientes, ce qu'on appelle un relativisme. Ce n'est pas son propos. Son propos est davantage de montrer la complexité d'une organisation de la vie en société, sa richesse. La capacité de symbolisation, de production de formes de la sociabilité. Cette réflexion avec Sapir n'est pas immédiatement présente dans le propos de Benveniste mais nécessairement, elle y est dès qu'il parle de représentations collectives.

Ce sur quoi Benveniste insiste ici c'est davantage et toujours sur la différence entre le symbolisme psychanalytique et le symbolisme linguistique, et ainsi sur une différence d'approche entre les deux types d'analyses. Comme Benveniste le dit dans son article « Les niveaux de l'analyse linguistique » en 1964, reprenant l'idée de *point de vue* chez Saussure, « la réalité de l'objet [n'est] pas séparable de la méthode propre à le définir »³⁴⁶. Benveniste continue à montrer au psychanalyse *ce qu'il fait* (Saussure parlait de montrer au linguiste *ce qu'il fait*³⁴⁷). L'effet de ce travail d'analyse, c'est de faire aussi avancer le travail du linguiste qui découvre davantage la dimension de sa recherche.

Benveniste parle de dimension *infra-* et *supra-linguistique* de la symbolique inconsciente. « Infra-linguistique », pour Benveniste, c'est un niveau que l'analyse linguistique ne peut pas atteindre mais qui n'est pas non plus nié. Dans l'article sur « Les niveaux de l'analyse linguistique », après avoir déterminé deux derniers niveaux de l'analyse (*mérismatique* et *phonématique*), Benveniste ajoute : « Là s'arrête l'analyse linguistique. Au-delà, les données fournies par les techniques instrumentales récentes appartiennent à la physiologie où à l'acoustique, elles sont infra-

comportement social », in *Anthropologie, 1. Culture et personnalité*, traduction de Christian Baudelot et Pierre Clinquart, Minuit, Paris, 1967, p. 39-40.

³⁴⁵ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 77.

³⁴⁶ Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1964), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 119.

³⁴⁷ Lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, [4 janvier 1894], « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet » (publiées par E. Benveniste), in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, (1964), p. 95. (Pour cette lettre uniquement et son commentaire par E. Benveniste, cf. *P.L.G. 1*, p. 37-38.)

linguistiques »³⁴⁸. *Infra-linguistique* ne signifie pas « hors du langage », l'infra-linguistique est impliqué dans le langage d'une manière ou d'une autre.

Benveniste explique, dans le texte sur l'analyse freudienne, que la symbolique inconsciente a une dimension infra-linguistique : « Infra-linguistique, elle a sa source dans une région plus profonde que celle où l'éducation installe le mécanisme linguistique ». *Infra-linguistique*, ici, recouvre ce que la psychanalyse voit d'archaïque, d'inné, d'universel dans l'homme. On remarque en passant que Benveniste pose, à l'inverse, le « mécanisme linguistique » comme installé par l'éducation, c'est-à-dire appris, dans un dialogue. *Infra-linguistique* renvoie aussi à la notion de « structures infra-conscientes du psychisme »³⁴⁹ qui apparaissait plus tôt dans l'article. Encore une fois, l'*infra-conscient* n'est pas le non-conscient. C'est une conscience faible. On se souvient que Benveniste dans « Catégories de pensée et catégories de langue », deux ans plus tard, parle de « conscience faible et fugitive »³⁵⁰. Cette conscience faible et fugitive est la condition du langage, qui est symbolisme et représentation. Sapir parlait ainsi de « ce monde total de forme, de signification, et d'implications du comportement symbolique qu'un individu social en partie connaît et dirige, dont il a en partie l'intuition et auquel il se livre, qu'en partie il ignore et subit. » – « *that total world of form, meaning, and implication of symbolic behavior which a given individual partly knows and directs, partly intuits and yields to, partly is ignorant of and swayed by* »³⁵¹.

³⁴⁸ Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1964), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 121.

³⁴⁹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 79.

³⁵⁰ « Nous n'avons au plus qu'une conscience faible et fugitive des opérations que nous accomplissons pour parler », Emile Benveniste, « Catégories de pensée et catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 63.

³⁵¹ Cette phrase se trouve dans un article de 1932, « Cultural Anthropology and Psychiatry » (« Anthropologie culturelle et psychiatrie »), in *Selected Writings of Edward Sapir*, p. 517-518. On cite l'ensemble du passage. Sapir fait ici de l'individu le principe (*locus*) de la culture : [...] *we can begin to see how inevitable it is that the true psychological locus of culture is the individual or a specifically enumerated list of individuals, not an economically or politically or socially defined group of individuals. "Individual", however, here means not simply a biologically defined organism maintaining itself through physical impacts and symbolic substitutes of such impacts, but that total world of form, meaning, and implication of symbolic behavior which a given individual partly knows and directs, partly intuits and yields to, partly is ignorant of and swayed by.* [Je traduis] : « Nous pouvons commencer à voir comme il est inévitable que le vrai principe psychologique de la culture est l'*individu* ou une liste spécifiquement énumérée d'*individus* non un groupe d'individus défini économiquement ou politiquement ou socialement. "Individu", cependant, ici signifie non simplement un organisme défini biologiquement se maintenant lui-même à travers les impacts physiques et les substituts symboliques de tels impacts, mais ce monde total de la forme, de la signification, et de l'implication du comportement symbolique qu'un individu donné en partie connaît et dirige, dont il a en partie intuition et auquel il se livre, qu'en partie il ignore et subit ».

Pour la psychanalyse, la symbolique de l'inconscient est infra-linguistique dans la mesure où « elle utilise des signes qui ne se décomposent pas et qui comportent de nombreuses variantes individuelles, susceptibles elles-mêmes de s'accroître par recours au domaine commun de la culture ou à l'expérience personnelle ». C'est un raisonnement linguistique que Benveniste pose ici, une comparaison avec une théorie du signe linguistique. Dans la symbolique de l'inconscient les signes ne se décomposent pas, et ont des variantes, alors que dans la langue les signes se décomposent en unités plus petites et n'ont pas de variantes, ils n'existent que relativement les uns aux autres. Si Benveniste parle d'infra-linguistique, c'est aussi pour simplement remarquer que la symbolique de l'inconscient n'est pas linguistique, que le point de vue qui la distingue ne l'est pas. D'autre part, il semble qu'apparaisse un hiatus dans le fait que le symbolisme soit d'une part composé d'éléments universels, et d'autre part que ces éléments puissent avoir des variantes apprises de l'expérience personnelle, culturelle.

Benveniste indique d'autre part que la symbolique de l'inconscient a une dimension *supra-linguistique*. Encore une fois, l'analyse psychanalytique ne s'accorde pas avec l'analyse linguistique, puisque certains signes sont des condensations, sont des « phrases », ce qui ne se trouve pas dans la langue, ce qui du point de vue d'un linguiste n'est pas linguistique. Benveniste écrit de cette symbolique : « Elle est supra-linguistique du fait qu'elle utilise des signes extrêmement condensés, qui, dans le langage organisé, correspondraient plutôt à de grandes unités du discours qu'à des unités minimales ». Pour Benveniste les signes sont des signes, les phrases sont des phrases. On peut aborder le signe sous l'aspect de la phrase, mais on ne peut pas confondre. Benveniste propose d'aborder autrement le problème, et de penser, plutôt que la condensation, la *motivation*. Ainsi il écrit, juste ensuite, se mettant de nouveau à la croisée du raisonnement psychanalytique : « Et entre ces signes s'établit une relation dynamique d'intentionnalité qui se ramène à une motivation constante (la "réalisation d'un désir refoulé") et qui emprunte les détours les plus singuliers »³⁵². On aperçoit ici en germe la phrase qui terminera l'article et sur laquelle je reviens plus loin, « Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne,

³⁵² Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 86.

de ce qu'il y affirme ou de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela »³⁵³. Benveniste engage une questionnement linguistique sur la *motivation* lorsqu'il dit ainsi, « entre ces signes s'établit une relation dynamique d'intentionnalité ». Benveniste pose la dimension du *discours*, et d'autre part celle de l'écoute et de *dialogue* : entre ces signes s'établit une relation. Benveniste décrit un procès dynamique ; entre ces signes s'établit une *relation*, qui est *dynamique*, et l'*intentionnalité* est une *motivation* et un *désir*.

On en arrive à la fin de l'article. Benveniste fait apparaître qu'inconsciemment Freud réfléchit dans les termes d'une *rhétorique* et d'une *stylistique*. Que sa manière de décrire la symbolique inconsciente est la projection de ce que sa représentation de la langue lui permet de penser. Et Benveniste non seulement fait apparaître cet inconscient par son analyse, mais en même temps en libère en posant un inconscient comme *discours*, *motivation*, *poème* :

Nous revenons ainsi au "discours". En suivant cette comparaison, on serait mis sur la voie de comparaisons fécondes entre la symbolique de l'inconscient et certains procédés typiques de la subjectivité manifestée dans le discours. On peut, au niveau du langage, préciser : il s'agit des procédés *stylistiques* du discours. Car c'est dans le style, plutôt que dans la langue, que nous verrions un terme de comparaison avec les propriétés que Freud a décelées comme signalétique du "langage" onirique. On est frappé des analogies qui s'esquissent ici. L'inconscient use d'une véritable "rhétorique" qui comme le style, a ses "figures", et le vieux catalogue des tropes fournirait un inventaire approprié aux deux registres de l'expression. On y trouve de part et d'autre tous les procédés de substitution engendrés par le tabou : l'euphémisme, l'allusion, l'antiphrase, la prétérition, la litote. La nature du contenu fera apparaître toutes les variétés de la métaphore, car c'est d'une conversion métaphorique que les symboles de l'inconscient tirent leur sens et leur difficulté à la fois. Ils emploient aussi ce que la vieille rhétorique appelle la métonymie (contenant pour contenu) et la synecdoque (partie pour le tout), et si la "syntaxe" des enchaînements symboliques évoquent un procédé de style entre tous : c'est l'ellipse. Bref, à mesure qu'on établira un inventaire des images symboliques dans le mythe, le rêve, etc., on verra probablement plus clair dans les structures dynamiques du style et dans leurs composantes affectives.³⁵⁴

Un terme important ici est celui de « comparaison » (« en suivant cette *comparaison*, on serait mis sur la voie de *comparaisons* fécondes entre la symbolique de l'inconscient et certains procédés typiques », « c'est dans le style plutôt que dans la langue, que nous verrions un terme de *comparaison* ». Un autre terme arrive juste ensuite, c'est celui d'« analogie » : « on est frappé des *analogies* qui s'esquissent ici ».

³⁵³ *Ibid.*, p. 87.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 86-87.

La possibilité de comparaison correspond déjà un succès de l'analyse. Ce que Benveniste compare, Freud ne le voit pas. Freud ne procède pas par comparaison, il n'est pas conscient du fait que sa manière de penser est *analogique*. Benveniste parle du « *vieux catalogue des tropes* », puis de la « *vieille rhétorique* » ; ce qui est « vieux » n'est pas dépassé, comme l'expérience de Freud le montre : le « vieux » a ici la dimension d'une tradition de pensée, aussi forte qu'elle devient un modèle inconscient qui se projette en tout. Ce modèle inconscient est plus largement une pensée du sémiotique. C'est la réduction de l'expérience à du même. Les figures de la stylistique cataloguent des techniques de parole, mais ne peuvent rien dire de ce qu'une phrase découvre en propre. Les figures de la stylistique se posent comme trans-historiques et non-dépendante d'une langue particulière. Le point de vue de la stylistique n'est pas linguistique, il est pragmatique.

Au-delà, Benveniste propose de penser une sémantique du discours. Voilà les deux phrases qui terminent l'article et qui se détachent du reste :

Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne, de ce qu'il y affirme ou de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela.³⁵⁵

Cette phrase³⁵⁶ a une intensité prosodique particulière. Plus précisément, et pour reprendre les termes d'Henri Meschonnic, elle fait ce qu'elle dit, comme elle le dit, et par ce qu'elle dit, elle dit ce qu'elle fait. Elle fait une motivation de tous les termes, elle dit cette motivation dans le langage. On a vu qu'il était depuis le commencement de l'article question de *motivation*, de *rapport de motivation*, de *motivation inconsciente*. On a montré comme cette *motivation* est à lier à la pensée de la *motivation relative* chez Saussure, qui pose la dimension du *discours*. J'ai dit que cette phrase était d'abord annoncée et comme préparée par cette autre phrase : « Et entre ces signes s'établit une relation dynamique d'intentionnalité qui se ramène à une motivation constante (la "réalisation d'un désir refoulé") et qui emprunte les détours les plus singuliers »³⁵⁷. Ce qui se retrouve c'est l'*intentionnalité*, qui devient l'*intentionnel* et la *motivation* (le « dynamique », lui était dans la phrase précédente ;

³⁵⁵ *Ibid.* p. 87

³⁵⁶ Je dis que c'est une phrase et non pas deux parce qu'il s'agit d'un ensemble et d'un même mouvement, tenu par une motivation.

³⁵⁷ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 86.

Benveniste parlait des « structures dynamiques du style »). La première chose à noter c'est le passage d'une stylistique à une sémantique. Lorsque Benveniste parle de « style », ici, il ne parle plus d'une stylistique, il construit une poétique. Il n'est plus question de « style » mais de « l'inventeur d'un style ». A *style*, ici répond et correspond *la manière*, puis *sa manière* puis de nouveau *la manière*. On retrouve le couple traditionnel *matière-manière*³⁵⁸. On pourrait noter que ces termes se tiennent ensemble non de manière étymologique, mais par le sentiment de la langue, par une motivation de discours, dans une motivation de l'un par l'autre, une motivation relative. On indique cela bien sûr dans un rapport à ce que Benveniste disait des mots de sens opposés, et de la manière dont, il reprenait déjà le problème en le posant du point de vue du discours, de la motivation. Ici, le couple traditionnel *matière-manière* est déjà précisé, la matière, c'est *la matière commune*, la manière, c'est *sa manière*. Dans son travail sur Baudelaire Benveniste reprendra cette tension entre « matière » et « manière » à plusieurs reprises, par exemple écrivant à propos du « mot » : « Chaque poète utilise à sa manière ce matériau. »³⁵⁹. Ici et là, Benveniste parle évidemment de la langue comme matière commune, et la manière, c'est la sémantique propre à chaque énonciation. La matière est commune par le dialogue.

Il semble ici que le terme d'*inconscient*, de manière paragrammatique, se trouve répété, motivé dans tous les éléments de la phrase et les motivant. C'est un thème. On voit d'abord les échos vocaliques en [ɛ̃] : *intentionnel* – *inventeur* – *un* (style) – *inconscient* – *individu* (avec peut-être même un jeu de langage dans *commune*). Une autre série d'accents consonantiques en [k] (et [g]) : (ce) *qu'il* – *gouverne* – *obscurément* – *façonne* (écho visuel)³⁶⁰ – *commune* – *car* (ce) *qu'on* – *inconscient* – *construit* – (ce) *qu'il* – (ce) *qu'il*. Les échos vocaliques en [ɔ̃] et échos visuels en « on » et « om » : *intentionnel* – *motivation* – *dont* – *façonne* – *commune* – *on* – *inconscient* – *responsable* – *dont* – *construit* – *personne* – *ignore*. Les séries consonantiques en [s] : *intentionnel* – *motivation* – *obscurément* – *style* – *façonne* – *sa* (manière) *s'y* (délivre) – *ce* (qu'on appelle) *inconscient* – *responsable* – *construit* – *personne* – *ce* (qu'il affirme) – *ce* (qu'il rejette) – *ceci* (motivante) *cela*. Les échos vocaliques en [j] avec les échos visuels des « y » : *ce qu'il y a* – *motivation* – *manière*

³⁵⁸ On renvoie ici au travail de Gérard Dessons dans son livre *L'art et la manière*. Il consacre un chapitre à ce problème. Voir Gérard Dessons, « Matière et manière », in *L'art et la manière*, Champion, Paris, 2004, p. 145-164.

³⁵⁹ BAUDELAIRE, 22, f°57 / f°309.

³⁶⁰ Dans ce cas-là, il faudrait intégrer les autres à notre inventaire.

– *style* – *matière* – *sa manière s’y* – *inconscient* – *manière*. Les écho vocaliques en [ã] : *intentionnel* – *obscurément* – *inventeur* – *inconscient* – *motivant*.

Ce premier thème en croise un autre, c’est celui de la *motivation*, avec les séries consonantiques en [m] : *motivation* – *obscurément* – *manière* – *matière commune* – *manière* – *manière* – *motivant*. Les échos vocaliques en [ɔ] : *motivation* – *obscurément* – *façonne* – *commune* – *personne* – *ignore*. Une série consonantique en [t] : *intentionnel* – *motivation* – *inventeur* – *style* – *matière* (/ *manière*). Les séries vocaliques en [i] : *qu’il* – *motivation* – *style* – *s’y délivre* – *individu* – *ce qu’il y affirme* – *qu’il* – *ignore* – *ceci motivant*. Les accents consonantiques en [v] (et [f]) : *motivation* – *gouverne* – *inventeur* – *façonne* – *délivre* – *individu* – *affirme* – *motivant*. Les séries en [a] : *a* – *la motivation* – *la manière* – *façonne la matière* – *car* – *responsable* – *la manière* – *sa* – *affirme* – *cela*. La série consonantique en [s], les échos vocaliques en [j] et [ɔ̃] cités plus haut.

Un autre thème contenu dans les deux précédents, c’est celui de l’*intentionnel*. Mais ce qui apparaît maintenant, c’est que tout dans cette phrase peut devenir thème, peut devenir le noyau d’une sémantisation. Cette phrase fait exactement ce qu’elle dit, dit exactement ce qu’elle fait. Elle dit-fait la motivation dans le langage.

Dans cette phrase, Benveniste ne sépare pas l’ordinaire du langage et le poème : Benveniste parle de « l’inventeur d’un style ». On a vu plus haut que l’expression « l’inventeur d’un style » s’opposait à celle de « style », à la représentation d’une stylistique, parce qu’elle pose la question du sujet, d’une sémantique propre, non la question des figures. Benveniste définit chaque locuteur l’inventeur d’un style. C’est que Benveniste pense un *langage poétique*. Et il décrit ici ce que fait un langage poétique.

On pourrait ici prendre chaque terme et tâcher de dire ce qu’il dit dans la phrase. On pourrait le faire avec tous les termes, mêmes ceux qui paraîtraient insignifiants. Le « ce », le « y » par exemple, sont à commenter. Le « y » semble procéder du terme « dynamique » qui apparaît dans la phrase qui précède le passage (il apparaissait aussi dans « symbolique » et dans « mythe », dans les phrases précédentes). Benveniste parle des « structures dynamiques du style ». Mais ce « y », c’est aussi le son [i] de « se délivre » et « affirme ». Le sujet « s’y délivre » (dans la matière), il « y affirme » (dans la manière dont il construit sa personne). On se souvient qu’au début de l’article Benveniste écrivait : « La langue fournit l’instrument d’un discours où la personnalité du sujet se délivre et se crée, atteint l’autre et se fait

reconnaître de lui »³⁶¹. *Se délivrer* c'est se rendre libre, mais cela implique en même temps l'activité de *se créer*. Les deux choses ne se séparent pas. Dans ses manuscrits sur Baudelaire, Benveniste écrira à propos de l'expérience du poète :

Cette émotion naît d'une expérience profonde, unique, du monde. Le poète ne peut se délivrer de son expérience – obsession, que chaque incident de sa vie renouvelle, qu'en l'exprimant par le moyen d'images. Il faut que son langage re-présente ^{le vécu} re-produise l'émotion : l'image est le truchement nécessaire de l'émotion, et en tant qu'elle est sonorité, la langue doit retrouver les sons qui l'évoquent. Le langage du poète sera donc, à tous points de vue, un langage iconique.³⁶²

On n'entre pas ici encore dans l'analyse précise de ce texte. On note juste ici que « se délivrer de son expérience » implique que le « langage re-présente <le vécu>, re-produise l'émotion ». On reconnaît une presque citation d'un passage de l'article « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » : « Le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage. Celui qui parle fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. Celui qui l'entend saisit d'abord le discours et à travers ce discours, l'événement reproduit »³⁶³. J'analyse tout cela plus loin.

Un terme que l'on remarque aussi c'est le terme « obscurément », qui rime avec « inconscient ». Selon moi, ce terme rappelle la manière dont Michel Bréal définit un inconscient dans son *Essai de Sémantique*. Bréal écrit : « Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside aux changements du langage »³⁶⁴. La *volonté obscure* de Bréal, comme l'*obscurément* de Benveniste, c'est l'inconnu dans le langage, et l'*intentionnel* de Benveniste est aussi du côté de l'inconnu (« Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément »). Alors que l'on dirait habituellement que ce qui est intentionnel est prémédité, c'est-à-dire se connaît déjà.

³⁶¹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 78.

³⁶² BAUDELAIRE, 6, f°4 / f°4.

³⁶³ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p.25.

DEUXIÈME PARTIE

Le langage poétique.

— Il semble que la langue poétique nous révèle un type de langue dont on a jusqu'à présent à peine soupçonné l'étendue, la richesse, la nature singulière. La langue poétique doit être considérée en elle-même et pour elle-même. Elle a un autre mode de signification que la langue ordinaire, et elle doit recevoir un appareil de définitions distinctes. Elle appellera une linguistique différente.³⁶⁵

Emile Benveniste rédigeait parfois des listes d'articles ou de livres dont il projetait l'écriture. Dans les archives du Collège de France nous trouvons une liste d'« articles promis », datant sans doute des premiers mois de l'année 1967. Benveniste y indique le projet d'un article pour la revue *Langages* à propos de « la langue de Baudelaire ».

Articles promis

- Mélanges Lévi-Strauss (juin 1967)
(Typologie des langues incorporantes)
- Mélanges A. Pagliaro (août 1967)
(καλοπόδιον etc.)
- Volume commémoratif Firdowsi (août 1967)
(Une tradition mythologique chez Firdowsi)
- Journal Asiatique
(Aišma dans la mythologie iranienne)
- BSL.
(Les fondements syntaxiques de la dérivation et de la composition)
- Langages
(La langue de Baudelaire)
- Les langues modernes (janvier 1968)
- Revue des Etudes Arméniennes
- Ulisse. (septembre 1967)
(Langue et Psychologie)

³⁶⁴ Michel Bréal, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005, p. 30.

³⁶⁵ BAUDELAIRE, 19, f°51 / f°191.

Cet article, Benveniste ne le publiera jamais. Nous ne connaissons pas la raison de cela. Mais nous pouvons néanmoins penser, à travers les nombreux manuscrits que cette recherche aura laissés, que Benveniste était en train d'écrire quelque chose d'un terme bien plus long. Il récrivait une linguistique à partir de Baudelaire, un projet résolument critique, *radical* (il le dit), remettant en cause de manière nette toute une linguistique traditionnelle, une linguistique dont l'unité est le *signe*.

Que cette poétique n'ait pas été publiée rappellera Saussure et sa poétique, l'approche renouvelée du langage qu'il élabore à partir de la poésie antique, gréco-latine et sanscrite. Car les « paragrammes » sont cela. Très loin d'un doute, c'est une recherche, une vraie recherche, c'est-à-dire une prise de risque, la découverte d'un inconnu. Benveniste également éprouve cet inconnu qui est simplement inhérent à la question qu'il se pose et que Saussure se posait aussi, celle du langage poétique.

Dans un manuscrit où il indique qu'il faudrait réinventer dans toute son étendue l'étude du langage, comme le poème ne répond aucunement à la linguistique traditionnelle, Benveniste écrit :

Je pourrais mettre en exergue de mon article
cette phrase du Projet de préface aux
Fleurs du mal :
« Questions d'art – terrae
incognitae »³⁶⁶

Benveniste, avec Baudelaire, définit l'art comme un questionnement, un laboratoire critique de la connaissance ; l'art ne livre pas de réponse. *Poésie sans réponse*, écrit Henri Meschonnic, « Sans réponse parce que par la poésie, et sa réflexion dans le langage, sont mis en doute certains questionnements.[...] Sans réponse – parce que la poésie fait le risque, l'en avant du dire, son avance sur nous, ses avancées, plus que le retour, les retours qui sont l'enveloppement de nous par nous, maternels sous la langue, tête natale fermée »³⁶⁷. Benveniste écrit à propos de ce qu'il appelle la *communication poétique* – et c'est un même problème, puisqu'il s'agit de penser ce que *fait* un poème³⁶⁸ : « Nature de la communication poétique Le poète

³⁶⁶ BAUDELAIRE, 22, f°67 / f°319.

³⁶⁷ Henri Meschonnic, *Pour la poétique V, Poésie sans réponse*, Gallimard, NRF, « Le chemin », Paris, 1978, p. 11-12.

³⁶⁸ On se réfère à la pensée d'Henri Meschonnic, à sa pensée du poème, à sa pensée du traduire. Dans *Poétique du traduire*, H. Meschonnic parle ainsi de « Traduire ce que les mots ne disent pas mais ce qu'ils font » (p. 138). Il écrit : « La poétique est l'essai de penser le continu dans le discours. Elle tente

s'adresse à la zone émotive dans l'auditeur – qui n'est pas un interlocuteur (il n'attend pas de réponse de lui) »³⁶⁹. *Poésie sans réponse*, le poète n'attend pas de réponse, il n'en donne pas non plus, mais le poème *fait* quelque chose que seuls les poèmes font. *Questions d'art – terrae incognitae* ; le poème fait le risque et l'en avant du dire, l'inconnu. *Terrae incognitae*, c'est aussi le poème de la pensée, le poème tout court, que Benveniste écrit avec Baudelaire. La *question* fait le risque. Benveniste le dit « Nous tentons cette conversion du point de vue et cette ~~exploration dans ma tentative~~ ~~de~~ création d'un nouveau modèle, convaincu à la fois de sa nécessité et de son insuffisance présente : notre tentative semblera radicale. Nous sommes sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez »³⁷⁰. Il y a là quelque chose de bien caractéristique de la démarche de Benveniste, de tout à fait indissociable de sa théorie du langage : c'est sa pensée du *problème*. Gérard Dessons dans son livre *Emile Benveniste, l'invention du discours*, travaille à mettre au jour cette pensée. Il écrit ainsi que « le problème est un mode de penser »³⁷¹ ; il relève et analyse les occurrences nombreuses de ce terme³⁷², il remarque notamment que « la portée en est donnée dès le

d'atteindre, à travers ce que disent les mots, vers ce qu'ils montrent mais ne disent pas, vers ce qu'ils font, qui est plus subtil que ce que la pragmatique contemporaine a cru mettre au jour. C'est l'agir du langage. Il agit sur nous même si nous ne savons pas ce qu'il nous fait. Il le fait. Et il recommence. Et on n'en sait pas plus que, sur le plan de la langue, le locuteur ne sait et n'a besoin de savoir comment elle fonctionne pour la parler. Par quoi la poétique ne concerne pas que les amateurs de poèmes. Elle est chez chacun à son insu et il faut le souhaiter, pour lui et pour elle, à chaque instant. Je ne comprends pas qu'on ne l'enseigne pas encore dès la maternelle ». Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Verdier, Lagrasse, 1999, p. 140-141.

³⁶⁹ BAUDELAIRE, 15, f°1 / f°107.

³⁷⁰ BAUDELAIRE, 14, f°1 / f°80.

³⁷¹ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p. 11.

³⁷² Il me semble qu'il est intéressant de citer le relevé et l'analyse que donne Gérard Dessons des occurrences de l'expression d'un "problème" dans les *Problèmes de linguistique générale* : " C'est donc en tant que problèmes que les objets de la linguistique sont traités : l'expression du verbe transitif par le passif est un "problème très vaste" (I, 177) ; la phrase nominale relève d'un "problème propre" (I, 156). Les questions plus générales, ne relevant pas spécifiquement d'une interrogation linguistique, sont aussi envisagées comme des problèmes, à l'image des relations entre penser et parler, "un problème que nous envisageons sommairement ici" (I, 63). Penser la relation entre la forme et le sens, ce n'est pas décrire un état des choses, mais rendre compte d'un "problème qui hante toute la linguistique moderne" (I, 126). Si la démarche psychanalytique intéresse Benveniste, c'est parce que Freud "a posé le problème" (I, 79) du rapport du langage et de l'inconscient. Ainsi, en réfléchissant sur les catégories du langage et leurs rapports, la pensée ne progresse pas de savoir en savoir, mais " d'un problème à l'autre " (I, 238). / Le problème est un mode de penser, une attitude heuristique, qui considère, par exemple, "que le problème des pronoms est à la fois un problème de langage et un problème de langues, ou mieux, qu'il n'est un problème de langues que parce qu'il est d'abord un problème de langage" (I, 251). La faculté du problème en tant que mode de penser est double. / Elle est d'abord simplifiante par complexification, au sens où elle transforme le compliqué en complexe : "la linguistique progresse en raison directe de la complexité qu'elle reconnaît aux choses" (I, "Avant-propos") ; "nous avons là des notions immenses et dont on n'a pas fini d'explorer la complexité, respectivement la langue et la société" (II, 93). Le terme valeur se charge alors de la double valeur de difficulté et de questionnement. Devant l'hypothèse d'une pluralité de modes signifiants dans le langage, Benveniste commente "C'est un problème" (II, 37). La convergence entre plusieurs sciences autour du langage" devient un nouveau problème pour nous" (II,

titre des *Problèmes de linguistique générale*. L'avant-propos explique que si les études ont été "présentées ici sous la dénomination de 'problèmes', c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage" (I, n.p.). L'idée est avant tout que les travaux présentés ne constituent pas des constructions de savoir, mais des actes d'investigation dans un domaine où le langage n'est pas une positivité à connaître une fois pour toutes, mais une "problématique" à formuler indéfiniment, et nouvellement chaque fois ». ³⁷³ Gérard Dessons indique par exemple ce que Benveniste écrivait du *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen* de F. de Saussure, qui est selon moi un indice important de sa manière de penser la pensée : « Le génial débutant attaque un des problèmes les plus difficiles de la grammaire comparée, une question qui à vrai dire n'existait pas encore et qu'il a été le premier à formuler dans ses termes propres ». ³⁷⁴ Ainsi, comme ajoute Gérard Dessons, « la pensée, alors, s'identifie à l'écriture » ³⁷⁵. Gérard Dessons réussit cette tenue ensemble d'une invention de penser par une invention de dire dans l'intitulé de son ouvrage : *Emile Benveniste, l'invention du discours*, à la fois l'invention d'une pensée du discours, et indissociablement l'invention d'un dire, le sien, et celui qu'il permet de voir chez d'autres, parce que sa pensée du langage est une poétique.

Gérard Dessons développe encore cette pensée du *problème* chez Benveniste en écrivant :

Mais la qualité artistique majeure de la pensée par le problème consiste moins à construire une problématique, qu'à inventer un problème, formuler un problème qui « n'a pas encore été posé » (II, 59). A faire qu'on voie un complexe d'enjeux, où jusque-là on voyait, au mieux, une question morphologique ou typologique. Inventer un problème, c'est pour paraphraser le mot de Maurice Maeterlinck, inventer ce qu'on ne sait pas ³⁷⁶. C'est à dire donner à l'activité de connaissance la portée de l'utopie. Ce qui implique que l'invention d'un problème, avec sa double vertu critique et heuristique, soit indissociable de l'invention de sa formulation. C'est pourquoi, dans les sciences humaines, l'important n'est pas dans les réponses, mais dans les questions, dans les

39). Chaque difficulté se transforme en configuration problématique par l'activité de la pensée. Ce qui implique – seconde qualité du problème – la dimension critique d'une pensée qui ne peut s'exercer sans dénoncer dans les questions du langage "toute sorte de confusions ou de faux problèmes" (I, 27). » ; *Idem.*, p. 11-12.

³⁷³ *Idem.*, p. 10.

³⁷⁴ Emile Benveniste, « Saussure après un demi-siècle » (1964), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 33 ; cité par Gérard Dessons, p. 12.

³⁷⁵ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p. 12.

³⁷⁶ Note de bas de page de l'auteur (Gérard Dessons) : « "Le progrès de l'humanité, c'est, en somme, l'augmentation de *ce qu'on ne sait pas* " (Jules Huret, « Conversation avec Maurice Maeterlinck », *Le Figaro*, 17 mai 1893. Dans Maeterlinck, Introduction à une psychologie des songes, Bruxelles, éditions Labor, 1985, p. 156). Voir Gérard Dessons, *Maeterlinck, le théâtre du poème*, Paris, éditions Laurence Teper, 2005, p. 26) ».

façons de les formuler. La question, si elle est un problème, n'est plus seulement une interrogation, elle est – *quaesio* – une recherche.³⁷⁷

La pensée de Benveniste est une pensée du problème, une recherche, elle prend le risque de l'inconnu. Benveniste marque même sa défiance par rapport au connu, par rapport à une attitude scientifique : « Une méthode aux prises avec les difficultés d'un problème réel se laisse au moins juger sur les solutions qu'elle propose, tandis qu'à raisonner sur des conclusions acquises, on est sûr de gagner sans risque, et de n'enseigner que le connu »³⁷⁸. Il est néanmoins remarquable que la recherche que Benveniste mène avec Baudelaire est pour lui particulière en ce qu'elle prend peut-être encore davantage le risque d'une découverte. Ce qu'on voit, et qu'on ne remarque pas en lisant les autres très nombreux manuscrits de son archive, c'est que Benveniste formule ce risque, le fait que son travail est une tentative. Voilà peut-être là une raison pour expliquer que ce travail soit resté manuscrit. Je crois aussi que ce travail était et est encore très engagé, très critique, une remise en cause grave de la linguistique traditionnelle ; peut-être est-ce encore là une autre raison.

Le texte de Benveniste à propos de « la langue de Baudelaire » ne sera jamais publié mais nous trouvons dans son archive manuscrite un dossier intitulé « Baudelaire »³⁷⁹, composé de 370 feuillets. Je rends publique dans l'annexe de ce travail l'intégralité de ce dossier, accompagnée de sa transcription (367 feuillets sont conservés à la Bibliothèque nationale de France, deux feuillets isolés se retrouvent dans les archives du Collège de France, ainsi que la note indiquant le projet de cet article pour la revue *Langages*). Il n'est pas impossible que l'on retrouve par la suite d'autres feuillets dans un fonds qui est très important (entre 20 000 et 30 000 feuillets) et dont presque aucun classement n'a encore été réalisé. Ce classement, l'étude systématique de cette archive, sa publication progressive fait partie de nos projets.

L'existence de ce dossier avait été signalée pour la première fois par Mohammad Djafar Moïnfar en 1992 dans son article « L'œuvre d'Emile Benveniste » paru dans le

³⁷⁷ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p. 12.

³⁷⁸ Emile Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction » (1954), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 307.

³⁷⁹ Une pochette vert-bleu jauni, portant ce titre en haut à droite, de la main de Benveniste.

volume *Lectures d'Emile Benveniste* de la revue *LINX*³⁸⁰. Il notait ainsi l'existence d'une « "Etudes de discours poétique" : près de trois cents feuilles de notes et de textes analysant le *Langage poétique*, de nombreux textes sont consacrés à Baudelaire ». A la demande de Carmélia Benveniste³⁸¹, et avec l'accord d'Emile Benveniste, M. Dj. Moïnfar s'était en effet chargé dès 1970 de classer les papiers de Benveniste, mais c'est Georges Redard, exécuteur testamentaire de Benveniste, qui par la suite avait remis à la Bibliothèque nationale de France les manuscrits de Benveniste, mais en conservant pour lui, constatons-nous maintenant, les inédits les plus importants, la poétique de Benveniste, les carnets d'enquête (ceux d'Alaska datant de 1952 et 1953, ceux d'Afghanistan datant de 1947), un vocabulaire grec, un article sur les termes relatifs au langage dans la religion, la transcription intégrale de la Conférence européenne de Sémantique de Nice en mars 1951³⁸² qui avait été organisée par Benveniste lui-même³⁸³, les manuscrits de l'article « Catégories de pensée et catégories de langue », l'ébauche d'un article sur Benjamin Lee Whorf.

En 1995, M. Dj. Moïnfar, lors du Colloque « Benveniste vingt ans après », qui s'était tenu à Cerisy (12-19 août 1995), avait de nouveau parlé des manuscrits concernant Baudelaire ; Henri Meschonnic, dans la première note de bas de page de son texte publié dans les actes du colloque, écrivait : « Le colloque sur "Benveniste vingt ans après", en août 1995, aura en effet rendu public ce fait notable, qu'il existe plusieurs centaines de pages de Benveniste *sur la poétique* en manuscrit et qu'il s'imposerait de publier sans plus attendre, sans faire attendre, abusivement, ce qu'on appelle la communauté scientifique ».³⁸⁴

En 2002, j'ai commencé à rechercher ces manuscrits, et avec l'aide de M. Dj. Moïnfar, j'ai vite été amenée à « retrouver » une partie de l'archive manuscrite de

³⁸⁰ Mohammad Djafar Moïnfar, « L'œuvre d'Emile Benveniste », in *LINX*, n°26, *Lectures d'Emile Benveniste*, Nanterre, 1992, p. 24.

³⁸¹ Carmélia Benveniste (1904-1979) est la sœur d'Emile Benveniste.

³⁸² Emile Brunet a le projet d'en proposer l'étude et l'édition prochainement.

³⁸³ L'existence de cette conférence et d'Actes avait été signalés par M. D. Moïnfar dans sa « Bibliographie des travaux d'Emile Benveniste » : « *Actes de la conférence européenne de sémantique. Nice 26-31 mars 1951. Organisée par E. Benveniste et patronnée par la Société de Linguistique de Paris. In-4°, p. 162 p. dactylographiées, ne se trouvant pas dans le commerce. Le compte rendu sommaire de cette conférence est présentée par E. Benveniste à la Société de Linguistique de Paris, le 14 avril 1951 ; cf. BSL. 47 (1951) fasc. 1 (n°134), XXIII, XXIV* ». M. Dj. Moïnfar, « Bibliographie des travaux d'Emile Benveniste », in *Mélanges linguistiques offerts à Emile Benveniste*, Société de linguistique de Paris, Paris, 1975, p. XIII

Benveniste, conservée aux Département des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale de France depuis décembre 1976³⁸⁵ ! Aussi étonnant que cela puisse paraître, cette archive n'avait presque jamais eu de lecteur, du moins, personne ne s'était alors intéressé spécifiquement à celle-ci. Mais aucun dossier concernant le « langage poétique » ne se trouvait dans ce fonds. J'ai donc pris contact avec Georges Redard, qui était l'exécuteur testamentaire de Benveniste, et qui conservait depuis 1976 une grande partie des papiers, bien que Benveniste ait légué par testament en août 1973 l'intégralité de ses papiers à la Bibliothèque nationale de France alors « Bibliothèque nationale de Paris ». Georges Redard immédiatement après le décès de Benveniste avait commencé à écrire une importante biographie scientifique de Benveniste, un travail immense, que l'on retrouve maintenant au Collège de France³⁸⁶ mêlé aux archives personnelles de Benveniste. Il serait important de publier bientôt ce travail, il n'existe pas encore de biographie scientifique de Benveniste. G. Redard m'a reçue à deux reprises chez lui près de Berne (Suisse), en avril 2004, et en janvier 2005 quelques jours avant sa mort (un entretien enregistré, de deux heures, à propos de Benveniste avait été réalisé ce jour-là, et c'est également lors de cette rencontre que j'ai pris connaissance de l'existence de carnets d'enquête de Benveniste sur les langues amérindiennes d'Alaska, carnets que G. Redard avait renvoyés là-bas, à Fairbanks, en trois fois entre 1991 et 1992, que je suis allée consulter en avril 2005³⁸⁷, et que je souhaite publier prochainement.

³⁸⁴ Henri Meschonnic, « Benveniste : sémantique sans sémiotique », in *Emile Benveniste vingt ans après* (Colloque de Cerisy, 12-19 août 1995), numéro spécial de LINX, sous la direction de Claudine Normand et Michel Arrivé, CRL – Université Paris X, 1997, 307.

³⁸⁵ On trouvait en 2002, 7 volumes reliés et 28 boîtes d'archives ; à cela s'ajoute maintenant les manuscrits de poétique et des papiers remis en 2006 (2 boîtes) à la demande de Mme. Redard, à la suite du décès de son mari, Georges Redard, qui était l'exécuteur testamentaire de Carmélia et d'Emile Benveniste. Pour un historique de la question des papiers de Benveniste je renvoie au récapitulatif réalisé par Emilie Brunet pour la Bibliothèque nationale de France. (Voir à la fin de ce volume dans les « Documents »). Mais il apparaît maintenant que Georges Redard conservait les inédits de Benveniste peut-être les plus importants, notamment cette poétique qui est un travail tout à fait neuf. Benveniste est décédé il y a 31 ans. Cette poétique aurait dû être publiée alors sans attendre. C'est évident. Quant aux carnets d'enquête, ceux d'Afghanistan (1947) et ceux d'Alaska (1952 et 1953) on ne peut comprendre qu'ils aient été d'une part conservés de manière privée et d'autre part envoyés à l'autre bout du monde sans que la communauté scientifique ait eu connaissance de l'existence de tels papiers, dont l'importance est énorme, pour les ethnologues, pour les linguistes, les historiens...

³⁸⁶ Certains papiers sont effectivement parvenus au Collège de France en 2006 puis 2007, par la décision personnelle de Gérard Fushman, professeur au Collège de France. Les papiers de Georges Redard y sont mélangés à ceux de Benveniste.

³⁸⁷ Je donne à la fin de ce volume (« Documents »), la reproduction de quelques pages de ces carnets.

Suite à notre première rencontre, au printemps 2004, Georges Redard avait fait parvenir le dossier « Baudelaire » à la Bibliothèque nationale de France³⁸⁸.

³⁸⁸ Emile Benveniste avait par un testament, daté d'août 1973, légué tous ses papiers à la Bibliothèque nationale de France, alors « Bibliothèque nationale de Paris » : « Je lègue à titre particulier les [ou mes] papiers manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris, à son défaut en cas de non acceptation, je les lègue au Collège de France ». Georges Redard dans ce même testament avait été désigné exécuteur testamentaire.

1. Benveniste et le poème

La langue poétique est toujours celle d'un poète, et elle est réinventée par lui dans chacun de ses poèmes.³⁸⁹

L'art faisait partie du questionnement d'Emile Benveniste. Comme l'écrivait Georges Redard dans la biographie qu'il préparait (biographie non publiée) : « Mais il n'est pas, ne sera jamais un spécialiste claquemuré dans "sa" science. Sa curiosité est à la mesure de ses dons. Le Benveniste qui, en 1923, rend compte des Aməša Spənta³⁹⁰ de Bernard Geiger est aussi celui qui, tôt après, parle admirablement des Cahiers de Malte Laurids Brigge³⁹¹, celui encore qui, avec L. Aragon, A. Artaud, P. Brasseur, A. Breton, P. Eluard, Max Ernst, H. Jeanson, R. Queneau et d'autres, signe le manifeste surréaliste "La Révolution d'abord et toujours !" »³⁹². Georges Redard dans cette même biographie raconte encore à propos de Jean Starobinski et d'Emile Benveniste : « Ayant terminé ses études de lettres en 1942, J. Starobinski commençait alors celles de médecine, tout en se vouant à des travaux littéraires. Je me souviens avoir entendu,

³⁸⁹ BAUDELAIRE, 20, f°11 / f°205.

³⁹⁰ Les Aməša Spənta sont des divinités zoroastriennes. Benveniste dans *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* dans la partie qui concerne la religion les définit ainsi : « L'adjectif *spənta* qu'on traduit par « sanctus » a une importance fondamentale dans le vocabulaire religieux de l'Avesta. Avec un autre adjectif *amərəta* (> *aməša*) « immortel », il constitue l'appellation des *aməša spənta*, groupe de sept divinités qui président à la vie matérielle et morale de l'homme, et qui – quoique portant des noms abstraits –, se sont de bonne heure incarnées chacune dans un élément : eau, terre, plantes, métaux, etc. Chacune d'elle est à la fois le symbole d'une vertu et la divinité protectrice d'un élément du monde. Elles se disposent autour du dieu suprême Ahura Mazda et sont constamment invoquées tant dans les hymnes dits *Gāthās* qui constituent la prédication même de Zoroastre, que dans les textes mythologiques et épiques rassemblés dans le recueil des *Yašt*s de l'Avesta. Leur nom collectif *aməša spənta* peut se traduire "les Saintes Immortelles". », (Emile Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, 2, Minuit, Paris, 1969, p. 181-182)

³⁹¹ Il s'agit d'un compte-rendu que Benveniste a écrit en 1924 dans le numéro 1 de la revue *Philosophies* à propos de la traduction en français par M. Betz des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rainer Maria Rilke. Je redonne ce texte parmi les « Documents » rassemblés à la fin de ce volume.

³⁹² Note de Georges Redard : « La Révolution surréaliste 5, 1925 : "C'est notre rejet de toute loi consentie, notre espoir en des forces jeunes, souterraines et capables de bousculer l'Histoire, de rompre l'enchaînement dérisoire des faits, qui nous fait tourner les yeux vers l'Asie (...). C'est au tour des Mongols de camper sur nos places". L'attrait de l'Orient n'est pas seul en cause : les signataires rejettent : "l'abjecte capote bleu horizon" et soutiennent le Comité d'action contre la guerre du Maroc. Cf. Maurice Nadeau, *Histoire du surréalisme*, Paris 1, 1946, ; 297-300 et 2, 1948, 37-41 » ; Georges Redard, *Emile Benveniste*, texte non-publié, p. 8.

lors d'une conversation en 1950, E. Benveniste le louer d'avoir montré chez Kafka l'incapacité de se sauver par le langage et écrit dans son *Stendhal* (Fribourg, 1943) que l' "individu ne se sauvera qu'en se singularisant et en défendant sa singularité" – tout en regrettant d'ailleurs que St. n'ait pas souligné mieux l'imagination " rétrospective " de Beyle et paraisse attribuer une phrase de celui-ci à Nietzsche ("l'âme jouit de sa force et la regarde", o.c. 15) »³⁹³. Georges Redard m'avait également indiqué qu'il existait une correspondance entre Emile Benveniste et le grand orientaliste Louis Renou, à propos de Saint-John Perse³⁹⁴. Enfin on connaît l'existence du texte de Benveniste qui s'intitule *L'Eau virile*³⁹⁵, publié en 1945, et dont Françoise Bader dans sa biographie, « Une anamnèse littéraire d'E. Benveniste »³⁹⁶, fait l'analyseur et le travail d'analyse de Benveniste, mais d'une manière psychologisante, alors que bien sûr, on peut prendre ce texte comme point de départ et comme révélateur, mais révélateur non d'une personne privée, d'une intimité, mais davantage d'un projet, d'une continuité de travail et de recherche. *L'Eau virile* est un texte qui essaie une méthode d'analyse toute particulière, assez proche nous le verrons de certains moments de la poétique de Baudelaire, dans cette manière de mener l'analyse d'un univers poétique en se fondant à lui, en en empruntant l'écriture. Quelque chose de commun est aussi le thème de l'eau. Dans sa poétique, Benveniste réfléchit beaucoup à partir des images de la *mer*, de l'*océan*, du *gouffre*, de la *profondeur* chez Baudelaire. Par moments on a même le sentiment qu'il poursuit avec Baudelaire l'écriture de *L'Eau virile*. Par exemple sur cette pages qu'il intitule « Les images de la mer » :

Jamais Baudelaire n'évoque un noyé : (Le vers de Rimbaud « les noyés descendaient dormir à reculons » ~~lui~~ est juste à l'opposé de sa conception de la mer). Jamais il ne pense à la mer comme à un séjour de mort. Les vaisseaux marins lui sont inconnus : une seule fois « et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde » ; pavillon est absent de son vocabulaire. Comparer la fréquence des oiseaux, des animaux ,des vers de terre.

³⁹³ Georges Redard, *Emile Benveniste*, texte non-publié, p. 11.

³⁹⁴ Krishnâ Renou, fille de Louis Renou, m'a écrit qu'elle n'avait pas connaissance d'une telle correspondance, mais qu'il existait une lacune qui correspond aux premières années de leur rencontre.

³⁹⁵ Je redonne à la fin de ce volume (cf « Documents ») le texte de *L'Eau virile*, paru en 1945 dans la revue *Pierre à feu*, n°1, *Provence Noire*, Aimé Maeght Editeur, Cannes-Paris, p. 74-78.

³⁹⁶ Françoise Bader, « Une anamnèse littéraire d'E. Benveniste », in *Incontri Linguistici*, 22, Univistà di Trieste / Università di Udine, Pisa, Roma, 1999, p. 11-55., F. Bader prépare actuellement une nouvelle biographie de Benveniste. Un état de cette biographie (2002 ou 2003) se trouve aux Archives du Collège de France, mêlé aux archives de Georges Redard, mêlées aux archives d'Emile Benveniste. Cette biographie plus psychologisante que scientifique insiste davantage encore sur le judaïsme de Benveniste et sur des détails familiaux.

Un fait curieux, que l'on n'aura sans doute pas encore observé :

tercets qui terminent le
Dans les deux dernières strophes du Guignon (XI), Baudelaire a
vivement traduit quatre vers de l'Elegy written in a country church-
yard
de Thomas Gray : « Full many a few purest ray serene
cité dans mon éd. p. 1281 the dark unfathomed caves of Ocean bear ;
full many flowers in born blush unseen
and waste its sweetness on the desert air

sombres
dans les sombres abysses abîmes
Or Baudelaire n'a ~~omis~~ retenu des joyaux qui gisent au fond (de l'océan
que « maint joyau dort enseveli / dans les ténèbres et l'oubli / bien
loin des pioches et des sondes » avec l'ambiguïté pioches / sondes renvoyant
indifféremment aux deux éléments. Comparons alors dans les Litanies (CXX)
« où dort enseveli le peuple des métaux » et nous verrons que le fond des
terres est seul pour lui riche et générateur d'images.³⁹⁷

L'Eau virile fait l'analyse d'un thème de culture, de ce qu'il appelle une
« mythologie latente », de sa réinvention par les poètes (Bachelard, Lawrence, Claudel,
J.-M. Levet, Melville, Shakespeare, Balzac, Lautréamont). Ce qu'il y a de latent est
réinventé, Benveniste ne travaille pas à penser une origine, mais un fonctionnement,
une poursuite : il travaille précisément à une analyse. En cela on peut certainement
penser que son texte est critique de la psychologie jungienne des archétypes. On cite
ici l'ouverture de ce texte :

Dans une représentation animée et dynamique des éléments, il se constitue toujours
des oppositions, non pas seulement d'un élément à l'autre, mais d'un aspect à l'autre du
même élément. L'imagination, docile à une suggestion qui émane de la matière, tend à
dissocier en figures contrastées et de sexe opposé des notions que la raison tient pour
simples et permanentes. Les langues, les légendes témoignent de cette dualité, que les
poètes réinventent chaque fois et d'autant plus sûrement que leur expression est plus
authentique. Notons quelques traits de cette mythologie latente dans les figurations de
l'eau.³⁹⁸

L'analyse de Benveniste dépasse une thématique, parce qu'elle cherche à tenir
ensemble la poursuite d'une aventure culturelle et la particularité d'un travail poétique,
d'une écriture. Elle est déjà une poétique. La « représentation animée et dynamique des
éléments » qu'il observe successivement chez différents poètes, est d'abord
l'élaboration de son regard à lui, de son projet pour penser une linguistique du sujet,
une représentation dont il note souvent l'intuition dans la philosophie et la physique
héraclitéennes, dans un monde pré-platonisé. On voit déjà cette pensée d'une

³⁹⁷ BAUDELAIRE, 10, f°14 / f°47.

« dynamique » (d'une histoire) et le terme même, dans le compte-rendu qu'il écrivait à propos de la traduction par Maurice Betz des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rainer Maria Rilke. Il écrivait en effet – on est en 1924 :

Mais il faudra changer nos instruments : notre critique n'a guère étudié que des œuvres denses ou diffuses, mais toujours fixées, ou qu'elle fixait. Il faudra inventer la critique dynamique, celle qui s'ajustera à des notations aussi ténues que celles de Rilke, celle qui pourra suivre, dans son jeu double et contrarié, l'action des forces qui dissocient cette curieuse personnalité : une sensibilité diverse et soumise, capable de se fondre au sein des choses, et un don de reprise totale, aiguë, par une intelligence qui toujours veille.³⁹⁹

La formulation « il faudra changer nos instruments » rejoint la démarche de Benveniste généralement, mais particulièrement celle qu'il va affirmer dans sa poétique : l'idée que le poème implique par nécessité une transformation du regard, qu'il en est précisément l'inventeur, puisque un poème est un poème de la pensée.

En lisant ces deux textes, on est surpris de la modernité de la réflexion qui s'y fait jour, et en même temps on reconnaît simplement Benveniste, la dimension, le projet qu'il donne à chacun de ses travaux.

Parmi les très nombreux textes que Benveniste a écrits, nous remarquons quelques textes qui concernent directement la « langue poétique », notamment : « Le texte de Draxt Asūrīk et la versification pelhevie » (1930)⁴⁰⁰, sa traduction des *Hymnes manichéens* (1937)⁴⁰¹, « La légende de Kombabos » (1938)⁴⁰², « La légende

³⁹⁸ Emile Benveniste, *L'Eau virile*, in *Pierre à Feu, Provence Noire*, Aimé Maeght Editeur, Cannes-Paris, 1945, p. 74.

³⁹⁹ Emile Benveniste, « *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* par Rainer Maria Rilke, trad. M. Betz (Stock) », in *Philosophies*, 1, Paris, 15 mars 1924, p. 94-95. On retrouve également dans ce numéro notamment des textes de Max Jacob, Jules Supervielle, Pierre Morhange (il est le fondateur de la revue), Jean Cocteau, Robert Honnert, Philippe Soupault, Pierre Drieu La Rochelle, René Crevel.

⁴⁰⁰ Emile Benveniste, « Le texte de Draxt Asūrīk et la versification pelhevie », in *Journal Asiatique*, 217, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1930, p.193-225.

⁴⁰¹ *Hymnes manichéens*, traduits par Emile Benveniste, avec une introduction d'Henry Corbin, in *Yggdrasill, Bulletin mensuel de la poésie en France et à l'étranger*, 2^e année, n°4-5 (25 juillet-25 août), Paris, 1937, p. 54-57. Je donne ici le début du second paragraphes des « notes liminaires », qui rappellera peut-être tant par l'écriture, que par le principe vitale qui s'y énonce, l'article de Benveniste sur la notion d'éternité qui date de cette même année 1937 : « Ces pièces qui appartiennent au recueil des "Hymnes du Moi vivant", c'est-à-dire de l'Ame, évoquent diverses phases du grand drame cosmique et humain que le message de Mānī révèle au monde. L'Ame lumineuse captive de la Matière à laquelle elle est « mélangée », déchue de ses privilèges célestes, souffre les tortures de l'enfer (hymnes I et II). Privée de son *Noûs*, en qui réside la conscience de sa nature et de son destin, elle gît engourdie dans les ténèbres. Mais son *Noûs* lui délègue Zarathustra pour lui rappeler sa patrie originelle et l'inciter à s'affranchir (hymne III) ». (p. 7 de notre tiré à part provenant de la bibliothèque de l'EPHE).

⁴⁰² Emile Benveniste, « La légende de Kombabos », in *Mélanges syriens offerts à R. Dussaud*, Paris, Geuthner, 1939, p. 250-258.

des Danaïdes » (1949)⁴⁰³. Mais ce relevé est celui d'une thématique. Ce dont on doit simplement se rendre compte, c'est que Benveniste travaille constamment en prenant pour exemple et exemplaire d'une manière de dire, des fragments de poèmes, de la littérature, de la philosophie. Il n'y a pas d'autre moyen de s'interroger sur la langue, la culture que d'étudier les textes qui en sont les témoins, et davantage qui font l'histoire. On ne s'avance pas beaucoup en disant que Benveniste écrit une poétique lorsqu'il travaille sur quelque chose qui à première vue paraîtrait bien lointain, comme un problème précis de syntaxe, ou sur tel terme de culture. La question n'est pas celle d'un thème, mais celle d'une méthode. C'est une poétique, parce qu'il se pose le problème de la langue mais jamais séparé du problème de la vie, il travaille à découvrir l'invention d'une forme de langage par une forme de vie, et d'une forme de vie par une forme de langage.

Henri Meschonnic a montré l'importance pour une poétique, de l'article « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », écrit en 1958. Dans *Critique du rythme*, il écrit ainsi : « A partir de Benveniste, le rythme peut ne plus être une sous-catégorie de la forme. C'est une organisation (disposition, configuration) d'un ensemble. Si le rythme est dans le langage, est dans un discours, il est une organisation (disposition, configuration) du discours. Et comme le discours n'est pas séparable de son sens, le rythme est inséparable du rythme de ce discours. Le rythme est organisation du sens dans le discours. S'il est une organisation du sens, il n'est plus un niveau distinct, juxtaposé. Le sens se fait dans et par tous les éléments du discours »⁴⁰⁴. Benveniste permet de penser une véritable théorie de la lecture, il permet la critique d'une représentation fermée du « sens » du poème, et la découverte tout autre de sa *signifiante*, de la constitution de cette signifiante par le lecteur, de la transformation de celui-ci par cette activité. Ce que cet article à propos de la notion de « rythme » rend également possible, c'est un dépassement de la vue syntaxique de la langue, celle-ci imposant un sentiment linéaire du sens ; la dimension non linéaire du sens avait déjà été indiquée par F. de Saussure dans sa recherche à propos des paragrammes, et Benveniste va bien dans ce sens lorsqu'il écrit par exemple : « On peut alors comprendre que ῥυθμός, signifiant littéralement "manière particulière de fluer", ait été le terme le plus propre à décrire des "dispositions" ou des "configurations" sans fixité

⁴⁰³ Emile Benveniste, « La légende des Danaïdes », in *Revue d'Histoire des Religions*, 134, Leroux, Paris, p. 129-138.

⁴⁰⁴ Henri Meschonnic, *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, Verdier, Lagrasse, 1983, p. 70.

ni nécessité naturelle et résultant d'un arrangement toujours sujet à changer »⁴⁰⁵. On remarquera dans les manuscrits le retour fréquent de termes tels « assembler », « assemblage », « associer », « composer » (aussi « combiner », « juxtaposer », « articuler » qui rappellent peut-être quelque chose du cubisme analytique, aussi du surréalisme), qui inscrivent le poème dans une activité subjectivante de lecture, et qui défont une logique syntaxique, univoque et linéaire du sens. On trouvera également dans les manuscrits une recherche de terminologie nouvelle pour dépasser la vision syntagmatique, syntaxique de la langue. Benveniste essaiera ainsi les termes de « symphronie », « symphorie », et de « sympathème » :

En poésie le syntagme s'étend plus loin que
 limites
 ses ~~dimensions~~ grammaticales ; il embrasse
 la comparaison, l'entourage très large,
 parfois la rime. On proposerait pour
 sympathème ?
 le renommer symphorie ou symphronie⁴⁰⁶

Dans les *Problèmes de linguistique générale* nous trouvons quelques remarques à propos de la « langue poétique » ; dans l'entretien avec Guy Dumur par exemple, où Benveniste indique tout l'enjeu pour la linguistique d'un travail sur le poème : « il y a des tentatives intéressantes, dit-il, mais qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire »⁴⁰⁷ (je reviens en détails sur ces propos de Benveniste sur le « langage poétique » juste ensuite).

Dans le texte « La forme et le sens dans le langage » écrit en 1966, publié en 1967, Benveniste écrivait : « Notre domaine sera le langage dit ordinaire, le langage commun, à l'exclusion expresse du langage poétique, qui a ses propres lois et ses propres fonctions. La tâche, on l'accordera, est déjà assez ample ainsi. Mais tout ce qu'on peut mettre de clarté dans l'étude du langage ordinaire profitera, directement ou non, à la compréhension du langage poétique aussi bien »⁴⁰⁸. Notons ici que

⁴⁰⁵ Emile Benveniste, « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 333.

⁴⁰⁶ BAUDELAIRE, 12, f°6 / f°58.

⁴⁰⁷ « Ce langage qui fait l'histoire », entretien de Guy Dumur avec Emile Benveniste, publié dans *le Nouvel Observateur*, spécial littéraire, n°210 bis (20 novembre au 20 décembre 1968), p. 32-33. Repris dans les *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 37.

⁴⁰⁸ Emile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », (1967) in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 216-217.

Benveniste inscrit le langage poétique dans le langage ordinaire, il ne l'y oppose pas (« le langage commun, à l'exclusion [...] »). Mais il lui reconnaît des « lois » et des « fonctions » propres. On sera peut être étonné de cette différenciation, mais, en même temps ce qui s'affirme en premier et de manière plus forte, c'est une tension, une continuité davantage qu'une exclusion⁴⁰⁹ (même si le terme y est) ; une continuité parce que ce qu'on dira du langage ordinaire profitera à la compréhension du langage poétique. Benveniste, quelques années plus tard, dans sa poétique de Baudelaire, dans ses propos à Guy Dumur, renversera cette idée, puisqu'au contraire, c'est le travail sur le poème qui permettra de renouveler l'approche du langage en général, le poème remettant en question les catégories de l'analyse. Le texte « La forme et le sens dans le langage » est écrit dans les temps où Benveniste commence l'écriture d'une poétique de Baudelaire. C'est aussi dans ce texte qu'il formule pour la première fois la distinction entre une dimension sémiotique et une dimension sémantique de la langue. Entre « La forme et le sens dans le langage » et « Sémiologie de la langue », deux années plus tard, il y a une grande avancée, une *conversion du point de vue*⁴¹⁰. Entre les deux textes, il y a l'écriture d'une poétique de Baudelaire. Dans « Sémiologie de la langue », l'art devient le point de départ d'un questionnement renouvelé à propos du langage : « expression artistique, sémantique (sans sémiotique) »⁴¹¹.

Que le problème de l'art soit abordé, et davantage qu'il soit le cœur du questionnement dans « Sémiologie de la langue », nous indique l'importance et l'enjeu de cette poétique que Benveniste écrivait. L'écriture de « Sémiologie de la langue » est sans doute rendue possible par la poétique que Benveniste fait de Baudelaire ; ce serait une nouveauté de pouvoir le dire, et qui nous permettrait de lire cet article avec un regard différent. On pourrait presque dire, qu'au lieu de publier sa poétique de Baudelaire, Benveniste a écrit « Sémiologie de la langue ». Remarquons d'abord ce détail que Benveniste y parle de Baudelaire : « La nature de l'homologie peut varier, intuitive ou raisonnée, substantielle ou structurale, conceptuelle ou poétique. “Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.” Ces “correspondances” ne sont qu'à

⁴⁰⁹ Je renvoie à mon analyse (p. 158 sv.) du texte d'Austin, qui lui, formule l'exclusion du poème.

⁴¹⁰ Formulation de Benveniste. Voir *BAUDELAIRE*, 14, f°1 / f°80

⁴¹¹ Voir à propos de cette formulation Henri Meschonnic, « Benveniste : sémantique sans sémiotique », in *Emile Benveniste vingt ans après* (Colloque de Cerisy, 12-19 août 1995), numéro spécial de LINX, sous la direction de Claudine Normand et Michel Arrivé, CRL – Université Paris X, 1997, p. 307-325. Aussi le texte de Gérard Dessons qui lui fait immédiatement suite, « Pour une sémantique de l'art », p. 327-333. Également, Henri Meschonnic, « Seul comme Benveniste ou Comment la critique manque de style », in *Langages*, n°118 (*Les Enjeux de la stylistique*, numéro organisé par de Daniel Delas), Larousse, Paris, juin 1995, p. 55.

Baudelaire, elles organisent son univers poétique et l'imagerie qui le reflète »⁴¹². L'opposition du « conceptuel » au « poétique » est répétée maintes fois par Benveniste dans ses manuscrits de poétique ; nous le verrons plus loin. Ce que l'on remarque, au-delà du surgissement ici d'un propos sur Baudelaire, c'est cette sémantique du propre ; comme Benveniste l'écrit plus haut « l'art n'est jamais ici qu'une œuvre d'art particulière, où l'artiste instaure librement des oppositions et des valeurs dont il joue en toute souveraineté, n'ayant ni de "réponse" à attendre, ni de contradiction à éliminer, mais seulement une vision à exprimer » (p. 59). Par parenthèse, on notera de nouveau cette idée que l'art n'attend pas de réponse ; le circuit de la communication (locuteur-interlocuteur, message-réponse) s'effondre devant un poème ; ce que *fait* un poème c'est tout autrement d'inventer son lecteur, c'est une communication d'un ordre tout autre, une *communication poétique*.

Le problème de l'art est nettement posé dans « Sémiologie de la langue », mais hormis cette réflexion sur Baudelaire, il semble que la question du langage poétique, la question du poème, est comme absente. En fait, ce n'est pas du tout le cas. Au contraire, non-prononcée-non-tue, la question est là. Rappelons le passage qui précède la formulation d'une sémiologie de la langue (à savoir que la langue est le seul interprétant des autres systèmes de signes, y compris d'elle-même) ; Benveniste écrit :

On peut donc distinguer les systèmes où la signifiante est imprimée par l'auteur à l'œuvre et les systèmes où la signifiante est exprimée par les éléments premiers à l'état isolé, indépendamment des liaisons qu'ils peuvent contracter. Dans les premiers, la signifiante se dégage des relations qui organisent un monde clos, dans les seconds elle est inhérente aux signes eux-mêmes. La signifiante de l'art ne renvoie donc jamais à une convention identiquement reçue entre partenaires. Il faut en découvrir chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisible en nature, donc à réinventer pour chaque œuvre, bref inaptés à se fixer en une institution. La signifiante de la langue, au contraire, est la signifiante même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par-là de toute culture.⁴¹³

L'hiatus qui semble clore ce paragraphe – l'art et le langage sont comme des univers distincts et discontinus⁴¹⁴ – ouvre sur la formulation de la langue comme

⁴¹² Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 61.

⁴¹³ *Ibid.* p. 59-60.

⁴¹⁴ Comme il y aura un hiatus (ce sera le terme de Benveniste) entre le signe et la phrase dans la fin de l'article : « En réalité le monde du signe est clos. Du signe à la phrase il n'y a pas de transition, ni par syntagmation ni autrement. Un hiatus les sépare ». (p. 65). Remarquons que le « monde clos » de l'œuvre d'art que nous observions précédemment n'a pas la même valeur de clôture qu'ici ; « le monde du signe est clos », c'est peut-être déjà un au revoir à cette vieille linguistique du signe, mais c'est aussi la critique du structuralisme et de sa clôture. Au contraire, lorsque Benveniste parle de l'œuvre d'art

unique interprétant de tous les systèmes de signes, comme interprétant de l'art : « Une chose au moins est sûre : aucune sémiologie du son, de la couleur, de l'image ne se formulera en sons, en couleurs, en images. Toute sémiologie d'un système non-linguistique doit emprunter le truchement de la langue, ne peut donc exister que par et dans la sémiologie de la langue. [...] la langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non-linguistiques »⁴¹⁵. Or, quelque chose d'autre apparaît ici dans cette tension entre art et langage, c'est simplement la question du poème, du langage poétique. C'est le problème que se pose Benveniste dans sa poétique de Baudelaire : qu'est-ce que cette langue qui est à la fois dans la langue ordinaire et en même temps tout à fait unique et nouvelle ? Comment la penser ? Et quel enjeu cette poétique produira-t-elle sur l'approche du langage ordinaire ?

Dans un brouillon qui prépare l'écriture de l'article « Sémiologie de la langue », on trouve la confirmation de notre intuition, Benveniste se posait bien la question du poème à ce moment de sa réflexion. Alors qu'il ne mentionne pas la question du poème dans la version finale, et que l'opposition semble être posée entre la langue et les arts tels la peinture, la musique, on trouve dans une version manuscrite une note concernant précisément le poème ou plutôt son approche par une « sémiotique littéraire » telle qu'elle devrait peut-être se renouveler à partir d'une définition de l'art, comme échappant à une convention :

[F°7]

La langue est la signification même.

~~Ce que l'art peut montrer ce sont d~~ Les relations signifiantes de l'art sont à découvrir à l'intérieur de la composition artistique ; car l'art ici, est l'œuvre d'art, et dans l'œuvre l'artiste institue des oppositions dont il est maître/ jeux de couleur, distribution de lumière et d'ombres, indépendamment des significations qui

[F°8]

ressortissent au « sujet » traité.

Mais de cette organisation significative que l'artiste imprime dans son œuvre, nous ne pouvons rien comparer à la langue, qui est la signification même.

On peut donc distinguer les systèmes où la signification est imprimée par l'artiste à l'œuvre, et les systèmes où la signification est exprimée par les relations nécessaires.

[F°9]

Ou mieux :

Le système de la signification artistique est le système qui s'énonce à l'intérieur d'une composition fermée et par un jeu d'oppositions que l'artiste organise librement [Note :

comme d'un « monde clos », c'est l'idée que l'œuvre d'art produit toujours un système qui est propre. Mais d'une clôture à l'autre, il est intéressant de remarquer la reprise de cette formule par deux fois dans cet article.

⁴¹⁵ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 60.

je ne veux pas dire « arbitrairement » pour ne pas accroître la confusion avec les [séquelles] de la définition saussurienne] consciemment

[F°10]

ou non.

[Il faudrait voir si la sémiotique littéraire ne serait pas elle aussi relevante de la même condition : il n'y aurait plus alors à se poser de questions sur la signification objective ; la voie serait ouverte vers un autre type d'analyse.] Cette sémiotique n'est pas

[F°11]

un système fixe, une convention. Il faut ~~la~~ en découvrir chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisibles en nature, donc à réinventer ~~chaque fois~~, bref tout à l'opposé d'une institution⁴¹⁶

On voit que c'est comme interrogation qu'arrive le problème du poème, « *Il faudrait voir si la sémiotique littéraire ne serait pas [...]* ». Si l'art invente à chaque fois sa signification (« l'art n'est jamais ici qu'une œuvre d'art particulière »), s'il échappe à la convention, alors peut-être l'approche de la « sémiotique littéraire » pourra être renouvelée : « il n'y aurait plus alors à se poser de questions sur la signification objective ; la voie serait ouverte vers un autre type d'analyse ». L'art ainsi que Benveniste le définit échappe à la dimension du « sens », qui est la dimension de la convention fixée. Ce qu'on peut imaginer alors c'est que « cet autre type d'analyse » ce serait une poétique, la transformation du regard impliquée par l'œuvre d'art. Benveniste écrit ainsi à propos de l'art « Il faut en découvrir chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisibles en nature, donc à réinventer pour chaque œuvre, bref inaptes à se fixer en une institution »⁴¹⁷. On reconnaît l'opposition que Benveniste posera, dans ses manuscrits sur Baudelaire, entre le « langage poétique » et le « langage ordinaire », entre ce qui fait l'histoire et ce qui fait la convention ; on aurait déjà ici envie de se demander si cela intéresse Benveniste de penser que la langue « *fixe* une institution ». Ce terme « fixer » a en général dans son écriture une valeur négative ; ce qui est fixé, c'est ce qui ne fait pas l'histoire, ce qui est arrêté (on remarque par exemple cette valeur dans l'article sur la notion de « rythme » lorsqu'il écrit qu'avec Platon « la notion de rythme est fixée »⁴¹⁸, alors qu'il n'y a rien de moins fixe que le rythme tel qu'il vient de le redécouvrir. Par parenthèse, on remarque dans l'article « L'expression indo-européenne de l'«éternité» », publié en 1937, une phrase

⁴¹⁶ Manuscrits de l'article « Sémiologie de la langue », Manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France au département des Manuscrits orientaux, sous la cote PAP. OR., Don 06.15, Pochette 6, « EB L3 » (note de Georges Redard), « discours symposium Pologne ». (on trouve dans l'archive de Benveniste plusieurs séries de manuscrits de l'article « Sémiologie de la langue »).

⁴¹⁷ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 60.

⁴¹⁸ Emile Benveniste, « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 335.

qui fonctionne de la même manière et qui arrive pareillement dans la toute fin du texte : « La conversion est achevée »⁴¹⁹, alors que l'éternité, l'αἰών dont il vient de parler est un toujours devenir et ne connaît précisément pas d'achèvement. En tout cas, il me semble que lorsque Benveniste écrit à propos de l'art qu'« il faut en découvrir chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisibles en nature, donc à réinventer pour chaque œuvre, bref inaptes à se fixer en une institution »⁴²⁰, il est du côté de l'art, du côté du sémantique, du côté de la découverte. Parce qu'il n'y a pas d'opposition entre la langue et l'art, et Benveniste le montre, il montre que l'art transforme la pensée du langage. De la même manière, et on le verra plus loin, il n'y a pas dans les manuscrits sur Baudelaire d'opposition entre le « langage ordinaire » et le « langage poétique » ; le « langage poétique » fait la critique du « langage ordinaire », il est le projet d'une théorie du langage qui se constitue à partir du poème, à partir de Baudelaire.

Si dans l'article publié, la question du poème n'apparaît plus si explicitement, elle est bien là, dans l'apparent hiatus entre art et langage, qui en fait est un problème posé, à quoi le poème répond. « La signifiante de la langue, au contraire, est la signifiante même, fondant la possibilité de tout échange et de toute communication, par-là de toute culture », définition dans laquelle est impliqué le poème. C'est le poème qui permet de penser ensemble l'art et le langage, parce que le poème réinvente la signifiante de la langue, qu'il fait l'histoire. Ceci est à noter : c'est de la tension entre l'art et le langage que naît la formulation d'une sémiologie de la langue. On repense ici à Franz Boas qui dit (la discussion est alors celle de l'inconscient dans le langage et dans les phénomènes ethnologiques), que les « phénomènes ethnologiques » (*ethnological phenomena*) font s'élever des « raisonnements secondaires et des ré-interprétations » (*give rise to secondary reasoning and to re-interpretations*⁴²¹), ceux-ci, déplaçant le système, renouvelant le « phénomène », étant linguistiques.

L'article « Sémiologie de la langue » se donne comme un dépassement de la linguistique du signe (que Benveniste dit « saussurienne », mais dont on sait bien à quel point elle est davantage structuraliste qu'issue de Saussure). Benveniste est déjà

⁴¹⁹ Emile Benveniste, « Expression indo-européenne de l' "éternité" », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 38, fascicule 1, n°112, 1937, p. 112.

⁴²⁰ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 60.

⁴²¹ Franz Boas, *Introduction to Handbook of American Indian Languages*, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1966 p. 63. Le texte paraît à l'origine en 1911 dans le *Bulletin*, 40, du Bureau of American Ethnology.

au-delà, bien que sa réception de Saussure soit en partie celle de son époque. Benveniste est avec et après Saussure, il en poursuit le projet, dont il a l'intuition.

Le projet de Benveniste est une sémantique ; l'unité de sa linguistique n'est plus le *signe* mais la *phrase* ; son projet est aussi celui d'une poétique, dont on aperçoit une nouvelle fois la formulation dans la toute fin de l'article, et remarquons encore que le renouvellement de l'approche du langage que Benveniste entreprend ici est impliqué par le poème :

En conclusion, il faut dépasser la notion saussurienne du signe comme principe unique, dont dépendraient à la fois la structure et le fonctionnement de la langue. Ce dépassement se fera par deux voies :

— dans l'analyse intra-linguistique, par l'ouverture d'une nouvelle dimension de signifiante, celle du discours, que nous appelons sémantique, désormais distincte de celle qui est liée au signe, et qui sera sémiotique ;

— dans l'analyse translinguistique des textes, des œuvres, par l'élaboration d'une métasémantique qui se construira sur la sémantique de l'énonciation.

Ce sera une sémiologie de « deuxième génération », dont les instruments et la méthode pourront aussi concourir au développement des autres branches de la sémiologie générale.⁴²²

Ces « deux voies » ne sont pas des voies parallèles, on ne doit certainement pas essayer de les comprendre ou de les envisager séparément. Au contraire, Benveniste y montre une dimension nouvelle et nécessaire pour la réflexion sur le langage, une dimension historique et humaine. Nous dirions peut-être avec nos concepts de maintenant que ce que Benveniste indique, c'est la nécessité pour une linguistique d'être une *anthropologie historique du langage*. Les deux voies que Benveniste présente successivement font davantage que s'impliquer, elles se confondent totalement ; il n'y a pas d'analyse intra-linguistique qui ne soit en même temps translinguistique, pas de sémantique qui ne soit en même temps une métasémantique. De l'intra-linguistique au translinguistique, le passage n'est pas du microscopique au macroscopique, du mériisme à une globalité de textes. On peut avoir un regard translinguistique sur un détail, ce qui importe c'est le regard. Et ce regard est précisément à la recherche du particulier, de ce qui fait l'histoire.

Cette métasémantique (sémantique d'une sémantique) « qui se construira sur la sémantique de l'énonciation », est selon moi, à la fois la découverte de sémantiques particulières, comme par exemple la sémantique de Baudelaire (c'est-à-dire « la langue de Baudelaire »), ce qui implique une culturologie ; elle est en même temps la

découverte et la transformation du point de vue qui organise la vision, par l'analyse. C'est ce qui fait, d'après moi, qu'une *sémantique* se constitue toujours par une *sémantique de* : par exemple, « la *langue de* Baudelaire ». On pense au travail d'Henri Meschonnic où *la poétique* s'invente dans la découverte de *poétiques particulières*, poétique de Hugo, de Mallarmé ... En quoi un texte est son historicité⁴²³, puisqu'il continue à transformer et à inventer le regard de son lecteur. *Sémantique* et *métasémantique* chez Benveniste apparaissent ici synonyme de *poétique*. C'est aussi Benveniste qui nous fait comprendre ce recouvrement. Dans un des manuscrits, où il distingue Baudelaire et Mallarmé, il fait en effet se correspondre les deux termes, « *sémantique* » et « *poétique* », sous la forme d'une interrogation :

Ce sont donc en réalité deux attitudes opposées.
Elles se séparent sur un point essentiel à mettre
en lumière : sur ce que j'appellerai la grammaire
sémantique (ou poétique ?).⁴²⁴

Henri Meschonnic, dans son texte « Benveniste : sémantique sans sémiotique » (qui donne suite à son intervention au Colloque de Cerisy en 1995) a le sentiment également que le projet que Benveniste pose à la fin de « Sémiologie de la langue », est le projet d'une poétique, d'une poétique qu'il n'a pas écrite, mais qui a sa place. On peut maintenant, à la lumière des manuscrits sur Baudelaire, un peu nuancer ce propos, et sans doute redire que lorsque Benveniste écrit « Sémiologie de la langue », il a déjà écrit une très longue réflexion sur Baudelaire, qu'il a écrit cette poétique. On peut redire que l'article « Sémiologie de la langue » est né peut-être du travail sur Baudelaire, ou du moins qu'il n'aurait pas été possible sans. Voici en tout cas, ce qu'Henri Meschonnic écrit, et qui reste juste, parce qu'il est vrai que Benveniste par

⁴²² Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 66.

⁴²³ Au sens d'Henri Meschonnic et de Gérard Dessons. Voici la manière dont ils définissent l'« historicité » dans le glossaire du *Traité du rythme* : « **Historicité** — Sur le plan de la théorie du langage et de la littérature, le statut contradictoire entre une situation historique donnée, qui est toujours la circonstance d'une activité, et la capacité de cette activité à sortir indéfiniment des conditions de sa production en continuant d'avoir une action, et d'être continuellement présente à des présents nouveaux. S'oppose à *l'historicisme*, défini comme une réduction du sens aux conditions de production du sens : comme limiter le sens des pièces de Racine au sens des mots chez Racine. L'*historicité* est un élément imprédictible. Elle est la spécificité même d'une œuvre littéraire, et ce qui seul rend compte qu'elle continue à être lue. Elle suppose une théorie du sujet du poème. Par là elle montre la nécessité d'une théorie du discours, et d'une théorie de la littérature, pour les autres disciplines qui ont affaire à la notion de sens. L'*historicité* est le lien et la matière de la valeur, et l'objet même de la poétique. », Gérard Dessons, Henri Meschonnic, « Glossaire », in *Traité du rythme*, Dunod, Paris, 1998, p. 234

⁴²⁴ BAUDELAIRE, 22, f°67 / f°319.

tous ses travaux, quand bien même il n'aurait pas écrit ce travail à partir de Baudelaire, rendait une poétique possible, tout comme Saussure :

C'est sur cette voie [la seconde] que je situe la poétique du rythme. Elle est seulement annoncée par Benveniste comme un avenir de la théorie. Je n'ai pas vu, du moins dans les textes qu'on connaît de lui, qu'il y soit revenu. En 1969, son œuvre s'arrêtant, « Sémiologie de la langue » reste un programme futur. Mais, comme faisait Saussure, ce qui n'est pas encore découvert est prévu, sa place est là.⁴²⁵

A propos du terme « métasémantique », on notera que Benveniste parle un peu plus tôt dans l'article de « faculté métalinguistique » : et d'un terme à l'autre, c'est le même « méta- » qui se redit, le même projet d'une *sémiologie de la langue* : « Le privilège de la langue est de comporter à la fois la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation. De là provient son pouvoir majeur, celui de créer un deuxième niveau d'énonciation, où il devient possible de tenir des propos signifiants sur la signifiante. C'est dans cette faculté métalinguistique que nous trouvons l'origine de la relation d'interprétance par laquelle la langue englobe les autres systèmes »⁴²⁶. Les termes *métalinguistique* et *métasémantique* définissent l'activité au présent d'une sémiologie de la langue. « Méta- », ce n'est pas un « discours sur », c'est un « discours par », puisque la sémiologie de la langue est le déplacement du sujet et du langage, l'invention d'un regard nouveau par un dire nouveau. La métasémantique que Benveniste projette, celle qu'il écrit par Baudelaire, avec Baudelaire, c'est le renouvellement d'un regard, d'une sémantique, d'une poétique, par la découverte d'une poétique particulière, *la langue de Baudelaire*.

⁴²⁵ Henri Meschonnic, « Benveniste : sémantique sans sémiotique », in *Emile Benveniste vingt ans après* (Colloque de Cerisy, 12-19 août 1995), numéro spécial de LINX, sous la direction de Claudine Normand et Michel Arrivé, CRL – Université Paris X, 1997, p. 324.

⁴²⁶ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 65.

2. « C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage » : la poésie contre un réalisme du langage.

les poètes sont les plus grands réalistes ⁴²⁷

Chaque expérience est
nécessairement particulière
et unique.

Elle requiert
chaque fois une
invention d'écriture,
un traitement de
mots⁴²⁸

Nous trouvons dans l'entretien que Benveniste donne à Guy Dumur pour le *Nouvel Observateur* dans la fin de l'année 1968 quelques réflexions importantes à propos de la littérature. Il paraît maintenant évident que ces réflexions, que nous allons voir très précises, sont l'état et la poursuite de la réflexion qu'il menait avec Baudelaire. On comprendra autrement et mieux ces phrases à la lumière des manuscrits. Ce qu'il y a de commun, c'est une manière de poser le problème, d'interroger ensemble la signifiante, l'art, la subjectivation, le langage, l'histoire. Que l'on y prête attention, ce que Benveniste répond à Guy Dumur n'a encore jamais été dit, c'est tout à fait nouveau :

G.D. – *Vous avez prononcé le mot de poème. Est-ce que le langage poétique est intéressant pour la linguistique ?*

E.B. – Immensément. Mais ce travail est à peine commencé. On ne peut dire que l'objet de l'étude, la méthode à employer, soient clairement définis. Il y a des tentatives intéressantes mais qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire.

G.D. – *A partir de la linguistique et du structuralisme, on a vu se créer des œuvres de plus en plus difficiles, de moins en moins accessibles au plus grand nombre. Est-ce que cette obscurité vous semble fondée ?*

E.B. – Je vois là deux choses, dont je ne sais si l'idée que je m'en fais coïncide avec le sentiment même de ceux qui les accomplissent. 1° Une tentative très neuve, curieuse,

⁴²⁷ BAUDELAIRE, 12, f°7 / f°59.

⁴²⁸ BAUDELAIRE, 23, f°13 / f°336.

pour secouer tout ce qui est inhérent au langage, c'est-à-dire une certaine rationalisation que le langage apporte nécessairement ; pour la détruire à l'intérieur du langage mais en se servant encore du langage. Vous avez donc ici une langue qui se retourne contre elle-même et qui essaie de se refabriquer à partir d'une explosion préalable. 2° Vous parlez de la non-compréhension qui est la rançon de certaines créations : il me semble que nous entrons dans une période d'expérimentation. Tout ce qui s'imprime n'est pas fait pour être lu, au sens traditionnel ; il y a de nouveaux modes de lecture, appropriés aux nouveaux modes d'écriture. Ces tentatives, ces travaux n'intéressent pour l'instant que les professionnels, les autres écrivains, jusqu'au moment où – si ce moment arrive – quelque chose de positif s'en dégagera. C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage. Il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expression non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture. C'est un problème.⁴²⁹

On a le sentiment vif d'un grand enthousiasme, d'une joie de Benveniste pour ce qui se passe dans les arts, en littérature particulièrement. Car ce qu'il se passe, c'est un état de liberté, d'expérimentation, de pensée critique, l'idée d'un changement du monde qui implique une critique et une transformation du langage. On remarque la continuité dans les propos de Benveniste entre les expérimentations en art et le travail d'invention théorique. C'est un dialogue. Et c'est dans un dialogue, qu'il écrit avec Baudelaire une critique du « langage ordinaire », c'est avec Baudelaire, avec le poème, qu'il renouvelle de manière décisive sa théorie du langage. Ce qu'on entend ici par « dialogue », c'est un regard rendu par un autre regard, le déplacement dans le discours, dans la pensée, qu'implique au sens vrai du dialogue, une analyse.

Cet entretien date de la fin de l'année 1968, et porte le sentiment d'un espoir critique, d'un renouveau, d'un engagement. C'est l'idée que les artistes et les chercheurs ensemble interrogent et remettent en question les évidences. Benveniste parle ainsi d'un « remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage ».

Comme le remarque Gérard Dessons dans son livre *Emile Benveniste, L'invention du discours*, le sentiment de Benveniste par rapport à la littérature contraste avec le positionnement d'autres linguistes, comme John Austin par exemple, qui en 1962 dans *How do things with words* (traduit en français sous le titre *Quand dire, c'est faire*) qualifie la littérature de mode *parasite* de l'*usage normal*. Il n'est pas

⁴²⁹ « Ce langage qui fait l'histoire », entretien de Guy Dumur avec Emile Benveniste, publié dans *le Nouvel Observateur*, spécial littéraire, n°210 bis (20 novembre au 20 décembre 1968), p. 32-33. Repris dans les *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 37.

inutile de rappeler ce passage, devenu célèbre, où Austin déclare simplement l'*exclusion* de la littérature de l'analyse linguistique.

*As utterances our performatives are also heir to certain other kinds of ill which infect all utterances. And these likewise, though again they might be brought into a more general account, we are deliberately at present excluding. I mean, for example, the following : a performative utterance will, for example, be in a peculiar way hollow and void if said by an actor on the stage, or if introduced in a poem, or spoken in soliloquy. This applies in a similar manner to any and every utterance — a sea-change in special circumstances. Language in such circumstances is in special ways — intelligibly — used not seriously, but in ways parasitic upon its normal use — ways which fall under the doctrine of the etiologies of language. All this we are excluding from consideration. Our performative utterances, felicitous or not, are to be understood as issued in ordinary circumstances.*⁴³⁰

[Je traduis :] Comme *énoncés* nos performatifs sont *aussi* héritiers de certaines autres sortes de maladie qui infectent *tout* énoncé. Et ceux-ci semblablement, bien qu'encore une fois il soit légitime de les prendre en compte plus en général, à présent délibérément nous les excluons. Je veux dire, par exemple, la chose suivante : un énoncé performatif, par exemple, sera *dans un mode particulier* creux et vide s'il est dit par un acteur sur la scène, ou introduit dans un poème, ou prononcé dans un soliloque. Ceci s'applique d'une manière similaire à tout énoncé quel qu'il soit – une transformation brutale dans des circonstances spéciales. Le langage dans de telles circonstances est en ces modes spéciaux – intelligiblement – utilisé non sérieusement, mais en des modes *parasitaires* de son usage normal – modes qui tombent sous la doctrine des *étiolements* du langage. Tout cela nous excluons de le considérer. Nos énoncés performatifs, fortunés ou non, doivent être compris comme issus de circonstances ordinaires.

La traduction de Gilles Lane tait le propos d'Austin, par exemple l'opposition qu'il fait du normal et du pathologique, l'image du corps étranger, qui rend malade ce qui est sain. Peut-être Austin travaillant cette métaphore de la maladie (« *certain other kinds of ill which infect* », « parasitic », « etiologies ») essayait-il d'être ironique et drôle. Ce que je ne crois pas vraiment. Il y a même davantage une posture de sérieux et d'autorité qu'il revendique, un juridisme, une prise de pouvoir – « *we are deliberately at present excluding* », « *all this we are excluding from consideration* » – lorsque

⁴³⁰ J. L. Austin, *How to Do Things with Words, The Willam James Lectures delivered at Harvard University in 1955*, ed. J. O. Urmson, Oxford University Press, Oxford, 1973, p. 21-22.

Voici la traduction française que propose Gilles Lane en 1970 ; j'ajoute à sa suite un certain nombre de remarques : « en tant qu'*énonciations*, nos performatifs sont exposés *également* à certaines espèces de maux qui atteignent *toute* énonciation. Ces maux-là aussi – encore qu'on puisse les situer dans une théorie plus générale – nous voulons expressément les exclure de notre présent propos. Je pense à celui-ci, par exemple : une énonciation performative sera creuse ou vide *d'une façon particulière* si, par exemple, elle est formulée par un acteur sur la scène, ou introduite dans un poème, ou émise dans un soliloque. Mais cela s'applique de façon analogue à quelque énonciation que ce soit : il s'agit d'un revirement [*sea-change*], dû à des circonstances spéciales. Il est clair qu'en de telles circonstances, le langage n'est pas employé sérieusement, et ce de manière particulière, mais qu'il s'agit d'un usage *parasitaire* par rapport à l'usage normal – parasitisme dont l'étude relève du domaine des *étiolements* du langage. Tout cela nous l'*excluons* donc de notre étude. Nos énonciations performatives heureuses ou non, doivent être entendues comme prononcées dans des circonstances ordinaires. » (*Quand dire, c'est faire*, Seuil, Paris, 1970, p. 55)

précisément la littérature est un langage utilisé de manière non sérieuse (« used not seriously »). Dans tous les cas, il est clair que la littérature n'intéresse pas Austin, et même est-elle donc exclue de toute *considération* (avec peut-être cette double valeur de ce que l'on ne considère pas, ce que l'on ne regarde pas ou ce que l'on n'estime pas, ce à quoi on ne donne pas de valeur). Si la littérature est ainsi exclue c'est parce qu'elle parasite l'usage normal du langage, ce que la traduction de G. Lane ne voit pas, tait, puisqu'il écrit « il s'agit d'un usage *parasitaire* par rapport à l'usage normal », lorsque bien autrement Austin écrit « *the language [...] used not seriously, but in ways parasitic upon its normal use* », « Le langage [...] utilisé non sérieusement, mais en des modes *parasitaires* de son usage normal », je dirais. Parasitaire *de (upon)* et non « par rapport » ; un parasite est un parasite. La littérature déränge l'usage normal du langage. Normal et sérieux. Peut-être on aura le sentiment de voir se répéter la scène de l'exclusion du poète de la cité dans la *République* (Livre III 398 a-b, et Livre X).

Benveniste contraste avec cette fermeture, cette façon autoritaire de penser et ce juridisme, qui est une pensée de la norme. Au contraire, Benveniste pense l'histoire, la relation, l'inconnu. Sans doute la réponse de Benveniste, si nette et pleine d'un projet – lorsqu'il dit que le langage poétique intéresse *immensément* la linguistique – est-elle déjà critique dans un débat d'époque de ce que par exemple la pragmatique d'Austin ou de Searle pouvait affirmer ainsi à propos de la littérature et de son lien à la linguistique. Cette pragmatique, comme nous le voyons, réduit sa *considération* à un « langage ordinaire », ainsi opposé à un usage parasitaire. Rappelons par parenthèse que cette notion d'un « langage ordinaire » est issue de la philosophie analytique dont procède la pragmatique d'Austin. Cette notion est en fait formulée en réaction à l'égard des origines de la philosophie analytique elle-même (Quine, Carnap, Russell, Frege, au début du XX^e siècle), qui dans son ambition logicienne et dans sa croyance en un langage idéal incarné par cette même logique, jugeait le langage ordinaire imparfait, confus et simpliste. En réaction à cela dans les années 1950, et à la suite de l'enseignement de Ludwig Wittgenstein, se revendique une *philosophie du langage ordinaire* (Ryle, Grice, Austin). Celle-ci avait l'espoir critique, politique, d'une recherche d'un certain *sens commun* duquel une métaphysique idéaliste se serait détournée. Mais dans l'écriture d'Austin ce sens commun, ce langage ordinaire, a le sens d'une séparation d'avec la littérature.

En 1968, à l'opposée de l'attitude de clôture d'Austin, on travaille aussi à penser *ensemble* la linguistique et la littérature ; c'est ce que nous donne à penser deux numéros de revue qui s'intitulent pareillement cette année-là « Linguistique et littérature », le numéro 12 de *Langages*⁴³¹ auquel Benveniste aurait dû participer, et un numéro de la *Nouvelle Critique*⁴³² donnant suite au Colloque de Cluny qui s'était tenu en avril 1968. Cette volonté de penser ensemble la linguistique et la littérature, ce qui est un des projets où s'était engagée la démarche structuraliste, indique avant tout qu'il était alors devenu assez évident pour de nombreux linguistes que l'approche du langage ne pouvait pas se détourner de la littérature dont elle avait à apprendre. Dans ces moments-là également, la linguistique avait le projet d'une approche des œuvres littéraires par les méthodes qu'elle y découvrait. La littérature devenait ainsi le lieu de

⁴³¹ Il n'est pas fait référence à Benveniste dans la présentation que Roland Barthes écrit pour ce numéro. J'énumère ici les titres des articles qui composent ce numéro de *Langages*. Cette énumération est intéressante en complément et en comparaison de l'énumération que je fais juste ensuite des articles parus la même année dans *La Nouvelle Critique*, dans un numéro intitulé pareillement « Linguistique et littérature ».

Langages, 12, décembre 1968, *Linguistique et littérature* : Roland Barthes, « Linguistique et littérature » ; Roman Jakobson et Luciana Stegagno Picchio, « Les oxymores dialectiques de Fernando Pessoa » ; Gérard Genette, « Le jour, la nuit » ; Jean Cohen, « La comparaison poétique : essai de systématique » ; Solomon Marcus, « Poétique mathématique non-probabiliste » ; Nicolas Ruwet, « Limites de l'analyse en poétique » ; Steen Jansen, « Esquisse d'une théorie de la forme dramatique » ; Tzvetan Todorov, « La grammaire du récit » ; Julia Kristeva, « Le texte clos » ; Mihail Bakhtine, « L'énoncé dans le roman ».

⁴³² Pour observer un instant la manière dont le questionnement alors se posait, une problématisation d'époque, je voudrais rappeler les intitulés des interventions faites au Colloque de Cluny (16 / 17 avril 1968), et d'abord les « trois grands axes de recherche » qui avaient été soumis aux participants. « 1°) Comment la linguistique contemporaine "voit" la littérature. 2°) Comment l'analyse de la littérature fait, ou non, usage des théories et des données de la linguistique. 3°) Comment les créateurs (poètes et romanciers) réagissent à l'apport de la linguistique. » (p. 6). Nous voyons tout de suite que ces questionnements sont fort proches de ceux que Benveniste formulait, qu'ils témoignent d'un grand espoir dans cette rencontre de la littérature et de la linguistique, d'un élan intellectuel. J'énumère à présent la liste des articles figurant dans le numéro spécial de la *Nouvelle Critique*, à partir de laquelle, comme je le disais, on pourrait analyser les termes particuliers d'un questionnement pour écrire une histoire des idées: Jean Peytard « Rapports et interférences de la linguistique et de la littérature (introduction à une bibliographie) » ; Raymond Jean, « Qu'est-ce que lire ? » ; Henri Mitterand, « Corrélations lexicales et organisations du récit : le vocabulaire du visage, dans *Thérèse Raquin* » ; Jean Peytard, « Problèmes de l'écriture du verbal dans le roman contemporain » ; Jean-Louis Houdebine, « L'analyse structurale et la notion de verbe comme "espace" » ; Jean-Louis Baudry, « Linguistique et production textuelle » ; Julia Kristeva, « Problèmes de la structuration du texte » ; Denis Guenoum, « A propos de l'analyse structurale des récits » ; Joseph Venturini, « Linguistique et littérature dans l'Italie de la fin du Moyen Age » ; Aimé Guedj, « Structure du monde picaresque » ; Philippe Sollers, « Niveaux sémantiques d'un texte moderne » ; Jean-Marie Klinkenberg, « Eléments d'une rhétorique généralisée : les métaphores » ; Marcelin Pleynet, « Souscription de la forme. A propos d'une analyse des *Mystères de Paris*, par Marx, dans *La Sainte Famille* » ; « Noé Jitrik, « Structure et signification de *Fictions* de J.-L. Borgès » ; Thomas Aron, « *Bérénice et Ariane*, à la recherche de "Critères de littéarité" » ; Marguerite Maurice, « Lamartine devant la linguistique » ; Henri Meschonnic, « Problèmes du langage poétique chez Hugo » ; Annie Ubersfeld, « Structures du théâtre d'Alexandre Dumas père » ; Philippe Bonnefis, « Récit et histoire dans *Madame Bovary* » ; Jean-Pierre Colin, « De l'approche stylistique d'un mauvais genre littéraire : le roman policier » ; Michel Arrivé, « Stylistique littéraire et sémiotique littéraire ».

l'expérimentation et de la découverte de la méthode. Comme le dit aussi Benveniste, les écrivains menaient dans ces années-là une recherche dans un lien étroit avec les découvertes des linguistes, et leur démarche constituait une critique du langage. Peut-être néanmoins doit-on faire cette remarque à propos de l'intitulé qui se répète, « Linguistique et littérature » : la coordination « et » ici n'est pas tant le signe d'une tenue ensemble, elle est hiérarchisante ; la relation est celle d'une science interprétante et d'un objet interprété. Si l'intitulé avait été « Littérature et linguistique », les perspectives auraient été différentes, car cela aurait été penser qu'un poème transforme le point de vue de l'analyste, transforme son lecteur, que le poème a à nous apprendre à propos du langage. Ce que Benveniste découvre avec Baudelaire. Mais ce projet-là à l'époque et encore maintenant va à l'inverse de ce qui se pense et se fait en linguistique ; il est même d'une certaine manière redoutable pour les linguistes, car les forçant à une attitude de distance critique par rapport à leur méthode. Le travail de Benveniste reste encore très en avance sur ce qui se pense à propos du langage et du poème. « Notre tentative semblera radicale. Nous sommes sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez », écrit Benveniste ; sa tentative continue d'être radicale.

Pour rappeler encore un peu du contexte par rapport auquel nous devons comprendre le questionnement de Benveniste, Roman Jakobson, en 1960, concluait sa conférence « *Closing statements : Linguistics and Poetics* » (traduit en français « Linguistique et poétique »⁴³³) par ce dernier *statement* :

*All of us here, however, definitely realize that a linguist deaf to the poetic function of language and a literary scholar indifferent to linguistic problems and unversant in linguistic methods are equally flagrant anachronisms.*⁴³⁴ [Je traduis :] Chacun de nous ici, n'importe comment, réalise vraiment qu'un linguiste sourd à la fonction poétique du langage et un littéraire indifférent aux problèmes linguistiques et non versé aux méthodes linguistiques sont de manière égale de flagrants anachronismes.

Benveniste, dans son entretien avec Guy Dumur, rejoint la position de Roman Jakobson : l'approche du langage et celle de la littérature ne peuvent pas être tenues séparées. Au-delà, Benveniste pose l'horizon d'un projet. *Immensément*, l'infini d'une recherche, *ce travail est à peine commencé*. Davantage encore, la littérature est chez

⁴³³ Traduction de Nicolas Ruwet que nous trouvons dans les *Essais de linguistique générale* (1963).

⁴³⁴ Roman Jakobson, « Closing statements : Linguistics and Poetics », in *Style in Language*, T.A. Seboek, éd., Cambridge (M.A.), M.I.T. Press, 1960, p. 377.

Benveniste un observatoire critique pour le linguiste, parce que la littérature remet en question les catégories mises en œuvre pour l'approche du « langage ordinaire » : « Il y a des tentatives intéressantes mais qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire ». Où nous voyons bien que Benveniste a le sens d'une histoire des idées, des catégories, un sens de la valeur. Mais, pour lui, la littérature est encore et indissociablement le meilleur laboratoire critique du langage, ce qu'il envisage plus loin, par exemple en disant à propos des expérimentations dans la littérature qui lui est contemporaine que « c'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage », ou « une tentative très neuve, curieuse, pour secouer tout ce qui est inhérent au langage ». Le langage est pour Benveniste une institution, une histoire, la continuité d'une pratique et d'une théorie, il n'est jamais donné, il est appris. Et c'est ce que la littérature (contemporaine de Benveniste au moins) rend visible et met en crise ; elle montre par sa critique une tradition de penser qui est aussi une tradition de dire : cette tradition nous l'appelons une *représentation réaliste du langage*. Cette littérature fait apparaître que cette représentation n'est pas une nature du langage, elle n'en est qu'une tradition, et qu'on peut renouveler la pensée en renouvelant le langage. Il y a là la dimension d'un enjeu de la pensée, d'un enjeu du langage, que cette littérature rend visible, et c'est ce que Benveniste nous indique : le langage en tant qu'il sert à vivre et qu'il fait vivre, est responsable d'une certaine manière de voir.

Benveniste, comme je le disais, a le sens de l'histoire, le sens de la valeur. Non seulement les catégories de l'analyse sont pour lui toujours à redécouvrir, parce que le sens du sens change, se découvre, mais encore avec le poème se passe-t-il quelque chose de bien particulier : le poème, critique du langage, réinvente le langage, c'est-à-dire non seulement la langue, mais un rapport à la langue et un rapport au monde. Benveniste écrit, je le disais : « C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage. Il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expression non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture. C'est un problème ». C'est une représentation du monde et en même temps une représentation du langage, que la littérature met ainsi en crise,.

La particularité de la littérature dite du « Nouveau Roman » (à quoi Benveniste semble faire allusion) est peut-être d'avoir davantage explicité ce rapport, de s'être donnée comme une démarche davantage consciencisée. Je pense cela en relation avec ce que Benveniste, dans la fin de son entretien avec Pierre Daix, toujours en 1968 (pour *Les Lettres françaises*), disait à propos de ce qu'il qualifiait d'« époque des prises de conscience », et particulièrement de ce qu'il disait alors à propos de l'art :

E.B. – [...] D'une façon générale, nous sommes à l'époque des prises de conscience. C'est peut-être, au fond, ce qui caractérise toute la culture moderne, c'est qu'elle devient de plus en plus consciente. Quand on voit comment les gens raisonnaient, imaginaient et créaient, dans les siècles passés et encore au début de ce siècle, on s'aperçoit qu'il y a quelque chose de changé, et les manifestations, les créations les plus spontanées aujourd'hui (je ne sais pas si c'est un bien ou un mal, vous êtes beaucoup mieux placé que moi pour en juger) comportent une part de conscience beaucoup plus grande qu'autrefois.

P.D. – *Je crois que vous avez raison.*

E.B. – Même l'artiste essaie de comprendre ce qu'il fait, n'est plus l'instrument de l'inspiration.

P.D. – *Je crois que c'est une bonne caractéristique de l'art moderne que vous donnez là ...*

E.B. – C'est très nouveau ... et je ne crois pas que cela altère les qualités de l'invention ; savoir ce qu'on refuse et pourquoi on le refuse peut stimuler la conscience de ce qu'il y a à inventer, et aider à découvrir les cadres dans lesquels on peut inventer. »⁴³⁵

Cette « part de conscience beaucoup plus grande qu'autrefois » qui pour Benveniste caractérise la « culture moderne », ne signifie pas une absence de « conscience » dans des temps plus anciens, ni que la « conscience » dans les activités humaines, telles que le raisonnement, l'imagination, la création, soit l'aboutissement d'un cheminement de civilisation vers un état davantage éclairé. Benveniste note un « changement » (« on s'aperçoit qu'il y a quelque chose de changé »). En parlant de conscience, il ne s'agit pas pour Benveniste d'imaginer que Baudelaire, par exemple, serait moins conscient, moins éclairé de l'enjeu de sa recherche poétique, simplement ce questionnement ne prend pas part au travail de création ; plus précisément sa démarche, son mode de pensée, de connaissance, *son mode de signification*, sont différents. Et Benveniste fait bien apparaître cela dans sa poétique : Baudelaire ne cherche pas à « prendre conscience », à « comprendre ce qu'il fait », sa grammaire poétique serait même plutôt contraire à cela, car Baudelaire est davantage dans une

⁴³⁵ « Structuralisme et linguistique », entretien de Pierre Daix avec Emile Benveniste, *Les Lettres françaises*, n° 1242 (24-30 juillet 1968), p. 13. Entretien repris dans le volume des *Problèmes de linguistique générale*, 2, Gallimard, Paris, 1974, p. 27-28.

recherche d'inconnu. Baudelaire a exactement la démarche de sa poétique, sa langue poétique, son mode de signification est celui des *correspondances* et de l'*évocation* ; c'est un mode de pensée et de connaissance, un *mode de signification* dont il est l'inventeur.

Un poème réinvente le langage, la signifiante. Cette dimension n'est pas atteinte, elle est même niée par une approche réaliste pour qui la langue est juste une monnaie d'échange prête à servir identiquement, partout et en tout temps. A plusieurs reprises dans la poétique qu'il écrit, Benveniste oppose du point de vue de la *langue* ou de la *grammaire poétique*, Baudelaire à Mallarmé. Il indique comment de l'un à l'autre c'est une autre vision, une autre langue poétique qui se réalise, un autre rapport au langage et au monde, « une autre qualité de signification » qui s'invente, pour reprendre l'expression de Benveniste dans son entretien avec Guy Dumur. Voici un exemple :

Situation fondamentale et
décisive de Baudelaire. Il est
le dernier à tenir un véritable
discours.

Après lui cette notion s'abolit
dans la tendance Mallarmé –
vers l'évanouissement profond
de tout message et de l'orga-
nisation syntaxique du
discours

Symbolisme, tendance à souligner
l'impressif.⁴³⁶

Benveniste indique ici la poursuite d'un refus du réalisme linguistique de Baudelaire à Mallarmé, disant ailleurs de ce dernier « Mallarmé peu à peu se détache même de cette transposition, qui est encore une concession à la réalité. Il répudie même toute allusion à un univers qui aurait quelque rapport à la "fonction de numéraire", à l'"emploi élémentaire du discours" »⁴³⁷. La recherche de Benveniste sur la langue poétique, qui tient ensemble invention de langue et invention de pensée, l'analyse de pratiques et de représentation du langage, nous rappelle ce que Saussure découvre du langage avec les paragrammes : qu'elle est une « *sociation psychologique* inévitable et profonde », que notre manière de penser est indissociable de notre manière de parler. C'est pour cela que la question de la volonté ou du hasard des paragrammes s'évanouit. Saussure écrit :

⁴³⁶ BAUDELAIRE, 15, f°7 / f°113.

⁴³⁷ BAUDELAIRE, 22, f°14 / f°266.

C'est d'ailleurs cette *facilité relative* de l'hypogramme qui explique seule que l'hypogramme ait d'abord pu vivre, et ensuite se transmettre comme une condition immanquable et inséparable de toute composition littéraire à travers les siècles et les milieux les plus différents qu'ait connus la culture latine. C'est à la condition seulement qu'il ne constituât pas un gros casse-tête — hors des raffinements qu'on était toujours libre de lui donner — que ce jeu a pu devenir l'accompagnement habituel, pour tout Latin qui prenait la plume, de la forme qu'il donnait à sa pensée presque à l'instant où elle jaillissait de son cerveau, et où il songeait à la mettre en prose ou en vers.

Que l'hypogramme ait atteint chez les Latins ce degré d'une *sociation psychologique* inévitable et profonde, c'est en effet ce qui résulte pour le reste de l'immensité des textes, et hors de ce que j'entends dire spécialement ici.⁴³⁸

L'hypogramme n'est pas une contrainte, il fait simplement partie d'une manière d'écrire, d'une manière de penser. C'est une « condition immanquable et inséparable de toute composition littéraire », « l'accompagnement habituel, pour tout Latin qui prenait la plume, de la forme qu'il donnait à sa pensée »⁴³⁹. On voit tout l'horizon de recherche qui s'ouvre ici, une recherche historique sur les pratiques et représentations du langage, de la pensée. On voit comme ce projet se poursuit chez Benveniste, lorsque par exemple il parle de *métasémantique*, ou de *langue poétique* : c'est la recherche de l'invention de formes de langage, de formes de vie ensemble. La question de l'hypogramme par exemple n'est plus « pourquoi ? », mais bien davantage « comment ? », c'est la question d'une analyse, qui touche la culture, le sujet, le langage, la société.

Dans son entretien pour le *Nouvel Observateur*, Benveniste fait très clairement apparaître que notre manière de parler ne va pas de soi, qu'elle est une représentation du langage, qu'elle appelle cette analyse, et d'autre part qu'effectivement les écrivains qui lui sont contemporains marquent dans leur démarche de création une conscience de cette relativité du langage, de la pensée, de la réalité, l'idée qu'un travail poétique peut transformer une représentation du monde. Et la vision que les artistes critiquent, c'est toujours cette représentation réaliste, uniformisatrice, désobjectivante, ahistorisante, qui correspond aussi à une grammaire, à une linguistique. Benveniste écrit en effet de l'activité de création qui lui est contemporaine : « C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage. Il s'agit de savoir si le langage est voué à

⁴³⁸ Ferdinand de Saussure, manuscrit cité par Jean Starobinski dans *Les Mots sous les mots, Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, Paris, 1971, p.119.

⁴³⁹ Cf. Chloé Laplantine, « Le sentiment de la langue », in *Poétique de l'étranger*, 5, Revue du Département d'Etudes Littéraires Anglaises de l'Université Paris 8, 2005, p. 153-178, <http://www.univ-paris8.fr/dela/etranger/pages/5/laplantine.html>

toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expression non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture »⁴⁴⁰. Ce que les écrivains contemporains de Benveniste éclairent, et qui est évidemment continu aux découvertes faites par les linguistes (Saussure, Boas, Sapir, Whorf) et avec les découvertes de la physique par exemple aussi, c'est que le monde est avant tout un rapport au monde, et ce rapport, cette médiation, c'est le langage qui l'instaure. Les remarques de Benveniste rappellent celles de Nathalie Sarraute dans *L'Ere du soupçon*, rappellent de manière générale les expérimentations menées en littérature après la seconde guerre, celle de Louis-René des Forêts, ou de Samuel Beckett, d'Alain Robbe-Grillet et d'autres. Un « monde identique » que l'écrivain n'aurait qu'à *décrire* par des « moyens identiques », « en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes », c'est la critique d'un rationalisme, d'un objectivisme, d'un réalisme, de la croyance en la fusion du langage et du monde, un avant Babel. Ce que Benveniste indique et que ces expérimentations d'écriture auront montré autrement, c'est que le langage n'est pas quelque chose de simple, de défini, mais une recherche non seulement du sens, mais de *modes de signification*. Ce qui est un autre niveau de complexité. Benveniste parle d' *une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage*. Il me semble que cette remise en question à propos du langage, Benveniste la voyait et en analysait la modernité chez Baudelaire. Nous en avons l'indice, dès l'intitulé « la langue de Baudelaire » ; ou encore la « langue poétique » ou le « langage poétique » de Baudelaire, un rapport particulier au monde, produit par un écrivain particulier. L'expression « langage poétique » pourrait nous remplir de méfiance, d'autant qu'elle pourrait paraître trop simplement s'opposer à l'expression « langage ordinaire ». Elle s'y oppose effectivement mais autrement qu'il aurait été attendu. Le « langage ordinaire » c'est la représentation et la pratique traditionnelle d'un langage référentiel, elle est ce par rapport à quoi Benveniste va définir un « langage poétique » ou une « langue poétique », le langage tel qu'un poète le réinvente par sa pratique : le langage poétique est critique, il est aussi ordinaire. La poétique de Benveniste permet la critique de l'opposition essentielle du « langage poétique » et du « langage ordinaire ».

⁴⁴⁰ « Ce langage qui fait l'histoire », entretien de Guy Dumur avec Emile Benveniste, publié dans *le Nouvel Observateur*, spécial littéraire, n°210 bis (20 novembre au 20 décembre 1968), p. 32-33. Repris dans les *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 37.

L'expression d'un « langage poétique » vient, je crois, du travail des formalistes russes, elle semble se populariser en France dans les années 1960⁴⁴¹, peut-être par le biais des travaux de Roman Jakobson. Nous la trouvons à plusieurs reprises dans les travaux publiés de Benveniste⁴⁴², ainsi que je l'ai montré plus haut⁴⁴³, mais chez d'autres auteurs, car elle est le concept d'une époque, l'état d'un questionnement sur le langage et sur la littérature, un état de la question que Benveniste *déplace* par sa poétique (un « déplacement » plutôt qu'un « dépassement » comme le suggère Henri Meschonnic⁴⁴⁴ à propos de la pensée de Benveniste) ; Benveniste dans ses manuscrits dit en effet « nous tentons cette conversion du point de vue »⁴⁴⁵. En 1966, Jean Cohen publie son ouvrage *Structure du langage poétique*, Gérard Genette en 1968 publie un article « Langage poétique, poétique du langage » repris en 1969 dans *Figures II* ; Julia Kristeva en 1973 termine une thèse qui s'intitule *Langage, sens, poésie : transformation du langage poétique à la fin du XIX^e siècle, selon les textes de Lautréamont et de Mallarmé*, qui devient en 1974 son ouvrage *La Révolution du langage poétique* ; c'est aussi l'expression d'Henri Meschonnic, par exemple dans son article « Problème du langage poétique de Hugo » en 1968⁴⁴⁶.

A propos d'une filiation avec le laboratoire formaliste, je renvoie au recueil composé et traduit par Tzvetan Todorov, *Théorie de la littérature, Textes des formalistes russes*⁴⁴⁷, pour éclairer davantage cette perspective. Mais remarquons par exemple que l'opposition entre un « langage poétique » et un « langage prosaïque » (ou « ordinaire »), est celle des formalistes, par exemple Viktor Chklovski dans son

⁴⁴¹ L'expression semble néanmoins se trouver en français avant les années 1960, par exemple dans le travail de Henri Weber sur Maurice Scève, publié en 1948 : *Le langage poétique de Maurice Scève dans Délie*, Publications de l'Institut français de Florence, Florence, 1948.

⁴⁴² Roman Jakobson était par ailleurs un ami de Benveniste.

⁴⁴³ Cf. p. 147 sv.

⁴⁴⁴ A propos du « dépassement » que Benveniste projette dans la fin de l'article « Sémiologie de la langue », H. Meschonnic écrit : « En fait, seul le mot dépasser donne l'apparence d'une démarche hégélienne, Benveniste ne fait pas un dépassement, mais un *déplacement* notionnel, par l'apport de concepts nouveaux. L'ensemble reste du côté de Saussure, mais s'oppose au structuralisme. », Henri Meschonnic, « Benveniste : sémantique sans sémiotique », in *Emile Benveniste vingt ans après* (Colloque de Cerisy, 12-19 août 1995), numéro spécial de LINX, sous la direction de Claudine Normand et Michel Arrivé, CRL – Université Paris X, 1997, p. 323.

⁴⁴⁵ BAUDELAIRE, 14, f°1 / f°80

⁴⁴⁶ Au Colloque de Cluny « Linguistique et littérature » en avril 1968. Le texte est publié avec les autres textes du colloque dans le numéro spécial de *La Nouvelle Critique, Linguistique et littérature*, Paris, 1968, p. 134-140.

⁴⁴⁷ *Théorie de la littérature, Textes des formalistes russes*, réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, Seuil, Paris, 1965.

article « Potebnia » paru dans *Poétique, Recueils sur la théorie du langage poétique* en 1919, écrit que « la création d'une poétique scientifique exige que l'on admette dès le départ qu'il existe une langue poétique et une langue prosaïque dont les lois sont différentes, idée prouvée par de multiples faits. Nous devons commencer par l'analyse de ces différences »⁴⁴⁸. Chez Benveniste nous pourrions par exemple lire :

Preliminaires

La principale difficulté – une très grande difficulté –
de l'étude ^{linguistique} de la langue poétique vient de ce qu'on n'a guère
pris conscience de la spécificité des catégories de cette forme
de langage.

Quelques progrès ont été faits sur la voie de cette reconnaissance.

En particulier R. Jakobson (ici préciser)

Il faut bien voir que les schémas fonctionnels propres
à l'analyse ^a du langage en général et qui sont faits pour ce qui est
appelé la « prose », ne conviennent pas à l'analyse de la
poésie.

Nous tentons cette conversion du point de vue et cette
~~exploration dans ma tentative de~~ création d'un nouveau
modèle, convaincu à la fois de sa nécessité et de son
insuffisance présente : notre tentative semblera radicale. Nous sommes
sûr qu'un jour on lui reprochera de ne pas l'avoir été assez.⁴⁴⁹

Dans un premier temps on sera peut-être surpris de voir Benveniste penser une
« langue poétique », et de la définir comme une « forme de langage », alors même
qu'il paraissait que pour lui la langue était l'usage que l'on en faisait, l'exercice du
langage quel qu'il soit. Que signifie donc cette « forme de langage » ? Il apparaît en

⁴⁴⁸ Viktor Chklovski, « Potebnia », dans les *Recueils sur la théorie du Langage poétique*, Petrograd, 1919, cité et traduit par Tzvetan Todorov dans *Théorie de la littérature, écrits des formalistes russes*, Seuil, Paris, 1965, p. 44.

⁴⁴⁹ BAUDELAIRE, 14, f°1.

fait que cette expression n'établit pas des domaines différents du langage, qu'elle est même critique de cloisonnements qui sépareraient la poésie et la parole échangée chaque jour selon des critères « stylistiques », de « niveaux de langue » ou de « lexique » par exemple. La notion de « langue poétique » chez Benveniste ne définit pas un genre, mais bien une activité dans sa spécificité. Et en cela la démarche de Benveniste se distingue et porte la critique de la démarche formaliste pour qui il existe de manière essentielle, et que l'on pourra abstraire par voie de science, un langage poétique séparé d'un langage prosaïque.

La démarche de Benveniste est toute différente. Tout d'abord, il est toujours et seulement question d'un rapport aux choses, jamais des choses mêmes. Il se pose en analyste, il recherche des catégories nouvelles, un regard nouveau, pour quelque chose qu'on ne sait pas encore observer : le *langage poétique*. Benveniste parle de prendre « conscience de la *spécificité* des catégories de cette forme de langage », de « schémas fonctionnels propres <à l'analyse> du langage en général » qui « ne conviennent pas à l'analyse de la poésie ». Les catégories mises en œuvre pour l'analyse du « langage ordinaire » sont inopérantes pour l'analyse de la « langue poétique ». Comme il le disait en effet à Guy Dumur : « on ne peut dire que l'objet de l'étude, la méthode à employer, soient clairement définis. Il y a des tentatives intéressantes mais qui montrent la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire »⁴⁵⁰. Nous voyons bien que c'est l'approche entière du langage qui est remise en question, ces « schémas fonctionnels » sur lesquels repose l'analyse étant un état de la question, une approche, mais aussi inopérante pour l'analyse du langage poétique que pour l'analyse du langage en général. Pour cela Benveniste engage une *conversion du point de vue*.

Je le disais, le langage poétique est pour Benveniste ce qui met en question et renouvelle les catégories de l'analyse en général. Et précisément ici, et c'est ce qu'il souligne, ces catégories seront nécessairement *spécifiques*. Benveniste parle en effet de « la *spécificité* des catégories de cette forme de langage », où on ne sépare pas entre deux mondes qui appelleraient chacun leur appareil de concepts et de méthodes, mais où l'on dit seulement que la « langue poétique » est toujours *cette* « langue poétique », qui renouvelle les catégories de l'analyse. En même temps, c'est toute l'approche du langage qui s'y transforme, et Benveniste veut réaliser cette « conversion du point de vue ». Il annonce la « création d'un nouveau modèle », disant que sa « tentative

semblera radicale ». Le point de comparaison est le fameux article de Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss sur le poème « Les Chats » de Charles Baudelaire. Cette analyse avait paru dans la revue *L'Homme* en 1962, et était devenue le modèle pour une analyse structurale de la poésie. Le problème de cette analyse étant qu'elle aurait pu être faite sans différence sur n'importe quel autre poème, comme elle se limite à remarquer des figures de répétitions et de parallélismes. Elle ne distingue pas le slogan du poème. Contrairement au projet revendiqué par Roman Jakobson lui-même, cette analyse tourne le dos à la *littéarité* du poème, cette littéarité ayant été définie par lui dès 1919 comme « ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire » (« Ainsi, l'objet de la science de la littérature n'est pas la littérature mais la littéarité, c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire »⁴⁵¹). Malgré tout, R. Jakobson et Cl. Lévi-Strauss appliquent ce qu'ils connaissent déjà. Ils ne s'attachent pas à découvrir la spécificité du poème, ce en quoi ce poème appelle l'invention d'un regard spécifique. Ce que précisément Benveniste va faire avec Baudelaire. Benveniste écrit en effet (c'est le folio qui suit immédiatement celui que je viens de citer) :

Différences d'approche

de la pièce de
 Une approche consiste à partir ~~de la composition~~
~~poéti~~ vers comme d'une donnée, de la décrire,
 de la démonter comme un objet. C'est
 l'analyse telle qu'on la trouve ~~mise en~~ >appliquée aux Chats
 dans le bel article de Lévi-Strauss et Jakobson.

Une autre approche ~~consistera en une~~ sera d'un
 type tout autre. On s'efforcera d'atteindre la structure
 profonde de son univers poétique dans le choix
 révélateur des images et dans leur articulation⁴⁵²

L'analyse de Cl. Lévi-Strauss et R. Jakobson est en effet comme l'écrit Benveniste une analyse *appliquée*. Benveniste fait la critique simple d'une approche structuraliste, approche qui « consiste à partir [...] <de la pièce de vers> comme d'une donnée, de la décrire, de la démonter comme un objet ». *Comme un objet*, alors que le

⁴⁵⁰ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 37.

⁴⁵¹ Roman Jakobson, *Fragments de « La nouvelle poésie russe ». Esquisse première : Vélimir Khlebnikov* (Moscou, 1919) [traduction de Tzvetan Todorov], (*Novejšhaja russkaja poezija. Nabrosok pervyj. Viktor Khlebnikov* [Prague, 1921], in *Questions de poétique*, Seuil, Paris, 1973, p.15.

⁴⁵² BAUDELAIRE, 14, f°2 / f°81.

poème comme nous l'avons vu, doit transformer l'analyse, l'analyste, déplacer le point de vue, l'inventer comme il l'invente parce qu'il est un poème⁴⁵³. Par contraste avec le travail élaboré par Lévi-Strauss et Jakobson, Benveniste propose une approche « d'un type tout autre ». Il se démarque donc d'une analyse qui pourtant à son époque pouvait paraître totalement novatrice, une analyse marquante et un modèle. Benveniste est dans l'immédiate actualité de cette réflexion et dans la recherche d'une approche différente. Ce sera aussi le cas d'Henri Meschonnic dans ces mêmes années ; *Pour la poétique* paraîtra en effet en 1970. A propos de l'approche structuraliste du poème, Henri Meschonnic écrivait déjà :

L'analyse formelle poussée avec cet esprit de système non seulement dépasse le perçu mais situe la valeur uniquement dans la complexité structurelle, transposant au niveau syntagmatique (et y bloquant l'analyse) ce que Valéry faisait pour le tissu sonore du vers, sans guère se référer aux paradigmes lexicaux de l'œuvres, de toute l'œuvre, confondant les structures préexistantes des formes (un sonnet, l'alexandrin) avec leur utilisation unique. Non que cette formalisation morphologique (parfois excessive) soit vicieuse, mais elle cède à la facilité, à l'enivrement de son propre jeu, sur des textes choisis pour leur caractère déjà formalisé, et qui ne sont pas toute la poésie. Surtout, elle a le tort de s'arrêter à elle-même, alors que l'acte de communication poétique inclut bien d'autres rapports, dans l'œuvre ou entre l'œuvre et tout ce qui n'est pas elle, y compris ceux que l'histoire a créés. Le texte semble prétexte à l'exercice d'une théorie.⁴⁵⁴

La critique d'une application de théories sur quelque chose qui précisément est contraire à toute application, à toute objectivation, est commune à E. Benveniste et H. Meschonnic. Tous les deux travaillent à découvrir une spécificité du poème impliquant une spécificité de l'analyse, c'est-à-dire une invention de l'analyse, du regard, une transformation de l'analyste par ce regard, par ce poème.

Benveniste présente donc ainsi son projet d'analyse, cette « approche [...] d'un type tout autre » : « On s'efforcera d'atteindre la structure profonde de son univers poétique dans le choix révélateur des images et dans leur articulation ». Benveniste parle de « structure profonde » car il veut penser la recherche la plus fine de

⁴⁵³ Ce que ne peut que refuser le structuralisme qui est en quête d'un effacement de celui qui regarde au profit d'une prétendue neutralité (voir mon analyse plus haut, p. 93 sv., à propos d'un passage de l'article « Langue et société » de Claude Lévi-Strauss).

⁴⁵⁴ Henri Meschonnic, *Pour la poétique*, Gallimard, Paris, 1970, p. 22-23. H. Meschonnic rappelle d'autre part (p. 22) que la critique de l'approche de Jakobson avait par exemple déjà été menée par Michael Riffaterre, qui écrivait en 1966 dans un article « Describing poetic structures : Two approaches to Baudelaire's Les Chats » (dans le n°36-37 de la revue *Yale French Studies* consacrée au « Structuralism ») que « les structures linguistiques ne sont pas nécessairement des structures poétiques » (p. 202), et que « les structures décrites n'expliquent pas ce qui établit le contact entre la

l'originalité de la langue de Baudelaire. L'expression d'un « univers poétique », quoique paraissant simple, devra être interrogée, car ce n'est pas une image, elle définit déjà quelque chose de très précis, et que l'on comprendra uniquement si on voit la valeur particulière du terme « poétique », qui d'après moi ne renvoie pas à un genre – la poésie – mais davantage à une qualité du langage, à une activité particulière du sujet dans sa langue. Le concept d'« univers poétique » est linguistique. Ce n'est pas un réalisme. L'univers poétique de Baudelaire c'est ce que fait la langue de Baudelaire, l'univers que son poème découvre, et continue encore de découvrir dans notre regard à nous.

L'expression d'une « structure profonde » doit certainement nous rappeler en premier la grammaire générative dont elle est le concept (la « structure profonde » opposée à la « structure de surface ») ; Noam Chomsky publie *Cartesian Linguistics* en 1965. Mais Benveniste formule une critique de cette approche du langage, puisque la « structure profonde » qu'il veut atteindre c'est l'univers particulier d'un poète, lorsque le concept de « structure profonde » chez Chomsky est au contraire la recherche d'un universel, ahistorique. C'est un essentialisme.

D'autre part, l'expression « structure profonde » résonne avec une thématique de la profondeur que l'on trouve effectivement chez Baudelaire. Jean-Pierre Richard montrera l'importance poétique et historique de ce thème dans son ouvrage *Poésie et profondeur*, publié en 1955, qui rassemble quatre essais, sur Nerval, Baudelaire, Rimbaud et Verlaine. Il écrit ainsi : « il m'a semblé que leur aventure poétique consistait en une certaine expérience de l'abîme, abîme de l'objet, de la conscience, d'autrui, du sentiment et du langage. L'être pour eux est bien perdu dans les solitudes profondes, et c'est du fond de cette profondeur qu'il se manifeste au sens et à la conscience »⁴⁵⁵. L'essai consacré à Baudelaire s'intitule exactement « Profondeur de Baudelaire ». On retrouve parfois dans l'écriture de Benveniste quelque chose de commun à la démarche de la critique thématique de Jean-Pierre Richard ; sa manière de décrire un univers poétique en s'y fondant :

Procédés :

Le poète crée en les dénommant des êtres nouveaux , des

poésie et le lecteur » (p. 213). C'est une critique des limites du structuralisme, qui voit déjà ce que le structuralisme ne voit pas.

⁴⁵⁵ Jean-Pierre Richard, *Poésie et profondeur*, Seuil, Paris, 1955, p. 10.

êtres de poésie, qui vivent d'une vie propre, intense, inspirante.
Ce sont la nuit, la lune, la mer.

il cherche ~~les~~ l'être profond, caché, des hommes et des choses. Le sentiment qu'il éveille est celui de la nudité profonde, de l'être profond, caché recouvert des conventions sordides, défiguré par les calculs méchants. Il veut le restituer à l'innocence première, lui faire retrouver les paradis perdus, recréer la fraîcheur du monde.

Toute son expérience est un retour à la condition perdue, à tout ce qui gît enfoui (« le peuple des métaux ..»), à ce qui dort dans le souvenir, aux parfums oubliés (Le flacon) que sa parole ressuscite pour l'éprouver à nouveau et, passant par le vers, ~~d'existe~~ acquiert existence dans l'évocation et n'existe que comme nostalgie. (les « temps » chez Baudelaire)⁴⁵⁶

On ne retrouve pas chez Benveniste de référence explicitée au travail de Jean-Pierre Richard, on ne peut pas affirmer qu'il l'a lu, qu'il a lu « Profondeur de Baudelaire » par exemple. Néanmoins, on retrouve chez lui une manière qui est celle de Jean-Pierre Richard, une manière de se fondre dans l'univers poétique de Baudelaire, d'en emprunter l'écriture, ce qui est simplement continu avec la vision que Baudelaire découvre, ce que Benveniste énonce ainsi : « Baudelaire ne veut pas voir le monde ; il veut l'êtreindre, il veut le posséder »⁴⁵⁷.

Benveniste rejoint la critique thématique dans son projet de découvrir un univers poétique particulier ; comme J.-P. Richard, il développe son analyse avec les termes qui sont ceux de Baudelaire : mais il me semble important de différencier entre ce qui réussit une poétique chez Benveniste et ce qui l'approche seulement chez Jean-Pierre Richard. Benveniste se démarque selon moi de l'approche thématique parce qu'il ne recherche pas seulement à décrire un univers, une vision, un vivre, aussi particuliers soient-ils, mais se pose la question de la *signifiance*, de ce qu'il appelle la « grammaire sémantique (ou poétique ?) » : il se demande *comment* une vision s'invente et non plus seulement « quelle vision ». Son questionnement est linguistique, poétique. Pour Benveniste il n'y a pas d'invention du regard sans l'invention d'une grammaire nouvelle, c'est-à-dire d'une langue nouvelle. Il n'y a pas pour lui d'invention de

⁴⁵⁶ BAUDELAIRE, 8, f°4 / f°14.

⁴⁵⁷ BAUDELAIRE, 6, f°1 / f°6.

formes de vie qui ne soit en même temps l'invention d'une *formes de langage*⁴⁵⁸. Nous le voyons dès le premier folio consacré à cette étude sur Baudelaire⁴⁵⁹ :

Baudelaire ne veut pas voir le monde ; il veut l'étreindre,
il veut le posséder.⁴⁶⁰

Benveniste ne distingue pas seulement ici le désir très individuel d'un poète, son intention et peut-être même ce qu'il fait, mais une aventure bien plus intersubjectivante, puisqu'il voit chez Baudelaire l'inventeur d'une manière nouvelle de voir : « étreindre », « posséder ». Une manière nouvelle qui est devenue une manière commune. A tel point que de loin on n'en distingue plus la nouveauté. On repense à Marcel Proust disant comment le style de Flaubert, qui est pour lui une originalité grammaticale, est devenu une manière commune :

Son originalité immense, durable, presque méconnaissable parce qu'elle s'est tellement incarnée à la langue littéraire de notre temps que nous lisons du Flaubert sous le nom d'autres écrivains sans savoir qu'ils ne font que parler comme lui, est une originalité grammaticale. Il peut faire comprendre ce qu'ont été certains peintres dans l'histoire de l'art qui ont changé la couleur (?) (Cimabue, Giotto). Et la révolution de vision, de représentation du monde qui découle - ou est exprimée - par sa syntaxe, est peut-être aussi grande que celle de Kant déplaçant le centre de la connaissance du monde dans l'âme. Dans [ses] grandes phrases les choses existent non pas comme l'accessoire d'une histoire, mais dans la réalité de leur apparition ; elles sont généralement le sujet de la phrase, car le personnage n'intervient pas et subit la vision : « Un village parut, des peupliers s'alignèrent etc. »⁴⁶¹

⁴⁵⁸ *Formes de vie*, pour reprendre ce concept à Henri Meschonnic, qui le reprenait lui-même à Ludwig Wittgenstein. Si Baudelaire ré-invente un vivre, une réalité neuve, il ré-invente d'abord ou participe à ré-inventer une représentation et pratique du langage, une *forme de langage*. Rappelons cette formulation d'Henri Meschonnic, « Aussi. L'invention d'une forme de vie par une forme de langage et inséparablement l'invention d'une forme de langage par une forme de vie. Invention et transformation. », <http://htl.linguist.jussieu.fr/num1/meschonnic.htm>.

⁴⁵⁹ Le dossier « *Baudelaire* » comprenant 5 premières chemises dont les folios sont consacrés à l'axiologie. Vraisemblablement, il s'agissait d'un compte-rendu, ou d'un article sur l'axiologie et particulièrement sur un article de A. Salazar Bondy, « La science appliquée à l'homme peut-elle se passer d'axiologie ? ». La chose étonnante étant que cette article ne paraîtra qu'en décembre 1970, c'est-à-dire après l'accident de Benveniste.

⁴⁶⁰ BAUDELAIRE, 6, f°1 / f°6.

⁴⁶¹ Marcel Proust, « A ajouter à Flaubert », in *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, « bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1971, p. 299. Où, ailleurs : « [...] donc cet imparfait, si nouveau dans la littérature, change entièrement l'aspect des choses et des êtres, comme font une lampe qu'on a déplacée, l'arrivée dans une maison nouvelle, l'ancienne si elle est presque vide et qu'on est en plein déménagement. C'est ce genre de tristesse, fait de la rupture des habitudes et de l'irréalité du décor, que donne le style de Flaubert, ce style si nouveau quand ce ne serait que par là. Cet imparfait sert à rapporter non seulement les paroles mais toute la vie des gens », Marcel Proust, « A propos du « style » de Flaubert » (1920), in *Essais et articles*, Gallimard, « Folio essais », Paris, p. 286 ; in *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, « bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1971, p. 590.

Proust, comme Benveniste, fait apparaître une histoire des idées, mais une histoire des idées bien particulière puisqu'elle est linguistique. Proust parle d'une « originalité grammaticale », Benveniste parlera aussi de *grammaire*, de l' « originalité de la grammaire poétique de Baudelaire »⁴⁶², ou simplement de la « langue de Baudelaire ». Benveniste fait apparaître avec Baudelaire qu'on peut voir le monde, le décrire, ou bien l'êtreindre, le posséder, il montre de quelle manière Baudelaire fait cette *conversion*⁴⁶³, et son enjeu, le passage d'une vision et d'une langue réaliste à une langue poétique, où le sujet est la source de la vision, du monde duquel il ne se déconfond pas. Le passage est alors aussi d'une extériorité du langage et de la réalité, à une intériorité de l'ordre de la vie. Benveniste parle ainsi de *sentiment* et d'*émotion*, mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas une psychologie, c'est une linguistique.

Pour Benveniste, le poète dévoile une réalité que l'habitude cachait, une vérité qui lui est propre et qui devient commune.

Le poète nous apprend la vérité et nous
~~révèle~~ dévoile la vérité réalité . La vérité sur
 lui et de telle manière qu'elle nous apparaisse la vérité
 sur nous ; la réalité masquée par la convention
 ou l'habitude et qui brille comme à la création.⁴⁶⁴

« Réalité » et vérité » s'opposent, comme aussi « dévoiler » et « révéler » – peut-être la rature a-t-elle ici une valeur particulière, elle ne raye pas, elle montre ce qu'elle ne dit pas. Pour Benveniste le poète ne « révèle » pas la « vérité », il *dévoile la réalité*, il *découvre* une réalité qui était jusqu'à là « masquée » par la convention, « recouverte », « caché ». On lit ainsi dans un autre feuillet : « le sentiment qu'il éveille est celui de la nudité profonde, de l'être profond, caché recouvert des conventions sordides, défiguré par les calculs méchants »⁴⁶⁵. La « convention », l'« habitude » est ce qui empêche de voir la réalité, ce qui est contraire au présent, à l'*éveil* ; on pense à Maeterlinck qui parlait du théâtre de son époque comme d'une « haie », ou d'un « anachronisme »⁴⁶⁶ : « Le théâtre actuel est la prison du rêve – la

⁴⁶² BAUDELAIRE, 22, f°67 / f°319.

⁴⁶³ C'est Benveniste qui parle de « conversion du point de vue » qu'appelle le « *Langage poétique* », cette conversion étant autant dans le sujet qui regarde que dans ce qu'il regarde.

⁴⁶⁴ BAUDELAIRE, 8, f°7 / f°17.

⁴⁶⁵ BAUDELAIRE, 8, f°4 / f°14.

⁴⁶⁶ « Presque tous nos auteurs tragiques n'aperçoivent que la vie d'autrefois ; et l'on peut affirmer que tout notre théâtre est anachronique et que l'art dramatique retarde du même nombre d'années que la sculpture. Il n'en est pas de même de la bonne peinture et de la bonne musique, par exemple, qui ont su

geôle de l'art, c'est la limite, la borne, la haie »⁴⁶⁷. Pour Benveniste le « langage ordinaire » est une convention qui cache la *réalité*, qui implique une disparition du sujet dans le commun, un amuïssement de l'éveil et de la sensibilité, « la langue ordinaire présente une seule et constante catégorisation du monde, la même pour tous »⁴⁶⁸. D'un autre côté, « La poésie veut seulement communiquer une émotion. Il n'y a pas de message, mais seulement un éveil, une réceptivité »⁴⁶⁹. Lorsque Benveniste écrit que « Le poète nous apprend la vérité et nous ~~révèle~~ dévoile la ~~vérité~~ réalité. La vérité sur lui et de telle manière qu'elle nous apparaisse la vérité sur nous », il faut bien faire attention de voir que le terme de « vérité » est transformé par l'expression d'une *réalité dévoilée* ; ce n'est plus de cette vérité révélée dont il est question, mais d'un autre type de vérité, transitoire, non absolue. Le contraire d'un réalisme, encore.

On trouve dans les manuscrits de Benveniste toute une série de réflexions à propos d'une critique chez Baudelaire du procédé de la description, ce procédé n'étant pas juste une simple technique mais une manière de dire qui serait responsable d'une manière de voir, de penser, d'un certain réel. On observait à l'instant cette critique d'un langage réaliste lorsque Benveniste disait de Baudelaire qu'il ne voulait pas *voir* le monde, mais l'étreindre, le posséder, une autre qualité de réel que des paysages qu'un regard lointain viendrait juste décrire sans s'y fondre.

Benveniste observe que chez Baudelaire le monde n'est pas *décrit*, que le rapport au monde n'est pas réaliste, que Baudelaire réinvente par son poème une manière de voir, qui est une manière de dire. Benveniste écrit que Baudelaire *embrasse* le monde, le *possède*, le *saisit* ou alors le *représente*, qu'il *compare*, qu'il *évoque* ... :

Parlant de lui seul, parlant pour lui seul, le
poète peut embrasser d'un vers le monde
entier, le posséder sans partage, le saisir
sans avoir à le détailler ni à le décrire, le
monde est ce qu'il lui plaît d'en faire.⁴⁷⁰

démêler et reproduire les traits plus *cachés* [on souligne], mais moins graves et étonnants de la vie d'aujourd'hui », Maurice Maeterlinck, « Le tragique quotidien », in *Le Trésor des humbles*, Labor, Bruxelles, 1998, p.103 ; repris également dans Maurice Maeterlinck, *Œuvres I, Le Réveil de l'âme, Poésie et essais*, éditions Complexe, Paris, 1999, p. 488.

⁴⁶⁷ Maurice Maeterlinck, *Carnets de travail (1881-1890)*, tome 2, Labor, Bruxelles, p.1117. On renvoie au livre de Gérard Dessons (*Maeterlinck, Le théâtre du poème*, Laurence Teper, Paris, 2005) pour sa réflexion importante à propos de l'invisible et de l'inaudible chez Maeterlinck.

⁴⁶⁸ BAUDELAIRE, 22, f°30 / f° 282.

⁴⁶⁹ BAUDELAIRE, 12, f°2 / f°54.

⁴⁷⁰ BAUDELAIRE, 6, f°3 / f°3.

Elle n'énonce pas, elle
ne décrit pas, elle représente.
Son but est de reproduire
les choses de manière à
procurer l'émotion.⁴⁷¹

le poète transmet l'expérience, il ne la décrit pas.
[...]
il donne l'émotion, non l'idée de l'émotion.⁴⁷²

Le poète compare, il
n'explique ni ne décrit.⁴⁷³

L'originalité chez lui est que c'est un langage chargé
d'émotion. Cela vient de sa vision d'abord. Baudelaire
ne décrit jamais, il évoque, et il y a toute la différence
du monde entre décrire et évoquer.⁴⁷⁴

Le langage ordinaire vise une réalité,
une situation qu'il dénote, qu'il décrit ?

Mais la langue poétique ne dénote pas, elle
dessine
émeut, elle ~~imite~~ dans sa forme sonore le sentiment
qu'elle suggère.⁴⁷⁵

Il faut prendre garde à ceci. Le poète
~~ne décrit pas, il~~ ne parle pas de quelque chose,
ne tient pas un discours sur un objet :⁴⁷⁶

Faire parler l'émotion, et que ces
paroles la dénoncent sans la décrire, voilà le problème
du poète.⁴⁷⁷

Il y a chez Baudelaire
tantôt le discours sur les
choses ;
tantôt le discours qui
évoque les choses, qui les
fait surgir en images
fortes.
Mais évoquer les choses est
une chose, les décrire en est une
autre. La description est un

⁴⁷¹ BAUDELAIRE, 11, f°2 / f°51.

⁴⁷² BAUDELAIRE, 12, f°4 / f°56.

⁴⁷³ BAUDELAIRE, 15, f°9 / f°115.

⁴⁷⁴ BAUDELAIRE, 20, f°3 / f°197.

⁴⁷⁵ BAUDELAIRE, 22, f°5 / f°257.

⁴⁷⁶ BAUDELAIRE, 22, f°9 / f°261.

⁴⁷⁷ BAUDELAIRE, 22, f°35 / f°287.

« Le monde est ce qu'il lui plaît d'en faire », la formulation pourrait passer pour un cliché du poète libre, mais loin du cliché, Benveniste relève chez Baudelaire la revendication d'une *liberté*⁴⁷⁹ de la représentation, critique de l'institution d'un vivre, d'un voir. Comme l'écrit Mallarmé après Baudelaire : « Parler n'a trait à la réalité des choses que commercialement »⁴⁸⁰, il parle aussi d'« une fonction de numéraire facile et représentatif »⁴⁸¹. Une critique du réalisme qu'on voit se poursuivre encore jusqu'à Saussure qui écrit avec humour que « la plupart des conceptions que se font ou du moins qu'offrent les philosophes du langage font songer à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux et leur donnant à chacun leur nom »⁴⁸². Saussure contre ce réalisme pensera la langue comme *système* et comme *forme* (mais pas une forme formaliste ; au contraire une forme vécue, un *sentiment de la langue* comme il l'écrit).

Benveniste fait apparaître avec Baudelaire que les activités de « détailler » et de « décrire » relèvent d'une pensée et d'un usage de la langue comme convention, d'une certaine organisation instituée du regard. Benveniste écrit que le poète parle « de lui seul », « pour lui seul », qu'il peut « posséder [le monde] sans partage », ce qui ne

⁴⁷⁸ BAUDELAIRE, 23, f°14 / f°337.

⁴⁷⁹ On se souvient que Benveniste écrivait dans « Sémiologie de la langue » (je souligne) : « l'art n'est jamais ici qu'une œuvre d'art particulière, où l'artiste instaure **librement** des oppositions et des valeurs dont il joue en toute souveraineté [...] » (p. 59). Cette liberté est une condition du langage poétique. On voit bien comme le travail de « Sémiologie de la langue » donne suite à la réflexion de Benveniste sur Baudelaire lorsqu'on lira par exemple « Ce qui en poésie équivaut au "signe" du langage ordinaire est choisi **librement** et par décret personnel du poète, étant le "symbole" ou le correspondant iconique d'une émotion unique » (BAUDELAIRE, 20, f°11 / f°205). C'est ici et là le même « librement » qui se redit. Et l'idée d'une état de *liberté* apparaît à plusieurs reprises ailleurs dans les manuscrits. Ainsi Baudelaire « veut les membres vigoureux et l'allure **libre** <la puissance gracieuse> de ceux qui maîtrisent les éléments (BAUDELAIRE, 6, f°1 / f°1) ; il répète le vers « Homme **libre**, toujours tu chériras la mer » de *L'homme et la mer* (BAUDELAIRE, 10, f°9 / f°42 ; 17, f°18 / f°139 ; 22, f°18 / f°260 ; 22, f°20 / f°262) ; ou écrit : « La "solitude profonde" est le lot de tous les "esprits **libres**". » (BAUDELAIRE, 17, f°12 / f°133) ; Le futur, temps où se projette l'espoir d'une consolation, d'une **libération**, d'une exaltation. (BAUDELAIRE, 17, f°14 / f°135) ; « les corps atteindront leur pourriture finale et les âmes seront enfin **libérées** » (BAUDELAIRE, 18, f°2 / f°175) ; « La nature de l'homme, c'est toute ce que la civilisation, la société, la misère, la méchanceté étouffent ou déforment : sa sensibilité profonde, la **libérations** des sens, les puissances émotives » (BAUDELAIRE, 22, f°16 / f°268) ; « On <le poète> recrée donc une sémiologie nouvelle, par des assemblages nouveaux et **libres** de mots » (BAUDELAIRE, 22, f°53 / f°305).

⁴⁸⁰ Stéphane Mallarmé, *Crise de vers*, in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, édition de Bertrand Marchal, Gallimard, 2003, p.256. Et Mallarmé ajoute plus loin (p. 259) : « narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel *reportage* dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains ».

⁴⁸¹ *Idem.*, p. 259.

⁴⁸² Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 230.

définit pas tant une fuite du monde que l'invention aussi de ce qui ne se partage pas encore. D'autre part, si la « langue poétique » de Baudelaire travaille à *représenter*, au lieu de *décrire* (« elle n'énonce pas, elle ne décrit pas, elle *représente* »), « son but est de reproduire les choses de manière à procurer l'émotion », chose qui réapparaît plus loin de manière précisée, « le poète transmet l'expérience, il ne la décrit pas / [...] / il donne l'émotion, non l'idée de l'émotion ». Le langage poétique échappe à l'« idée » (c'est-à-dire au commun), à une distance qui séparerait le sujet et le monde. Le langage poétique (de Baudelaire), au contraire, *donne* l'émotion, l'expérience, sans la *décrire*⁴⁸³.

« Faire parler l'émotion, et que ces paroles la dénoncent sans la *décrire* », avec ce sens premier de « dénoncer » (qui rappellera aussi « énoncer »), de « faire connaître », « révéler », « déclarer » (avec ce préfixe ici non privatif « dé- » commun aussi à « *décrire* », sa valence opposée). Benveniste oppose donc « *décrire* » à « évoquer », à « suggérer » (termes symbolistes on le verra), « dénoncer », aussi à « comparer », Baudelaire étant le poète du « comme », des « correspondances », du « double ». La pratique du langage chez Baudelaire contraste avec l'exercice d'un langage référentiel, un langage qui serait un « discours *sur* » des objets, le monde : « Mais *évoquer* les choses est une chose, les *décrire* en est une autre. La description est un discours *sur* ». Ce langage référentiel s'apparente pour Benveniste au « langage ordinaire » et à sa constitution par une certaine théorie de *signe* qui implique une référence au réel. Benveniste écrit :

Dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a

le réfèrent (objet ou situation) qui est hors du

signe, dans le monde, même si ce réfèrent est purement
noétique (p. ex. un raisonnement de logique)

En poésie le réfèrent est à l'intérieur de

l'expression qui les énonce ; c'est pourquoi le langage

⁴⁸³ On repense à ce que Sapir écrivait 1927 à la fin de son article « The Unconscious Patterning of Behavior in Society » à propos du poème : « In great works of the imagination form is significant only in so far as we feel ourselves to be in its grip. It is unimpressive when divulged in the explicit terms of this or that simple or complex arrangement of known elements », qu'on traduirait « Dans les grandes œuvres de l'imagination, la forme est significative seulement dans la mesure où l'on se sent nous-mêmes être pris par elle. Elle est non-impressive lorsque divulguée dans les termes explicites de tel ou tel simple ou complexe arrangement d'éléments connus », Edward Sapir, « The Unconscious Patterning of Behavior in Society », in *The Unconscious : A Symposium*, E.S. Dummer, ed.), Knopf, New-York, 1927, repris dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 559.

poétique renvoie à lui-même.⁴⁸⁴

Benveniste oppose ainsi du point de vue de la référentialité le langage ordinaire et le langage poétique. Ce qu'on peut remarquer c'est que le « langage ordinaire » dont il parle n'a rien de commun avec l'approche du langage qui est la sienne dans les *Problèmes*, dans le *Vocabulaire*... Le « signe » dont Benveniste parle est-il saussurien ? Le fait qu'il soit question d'une référence devrait immédiatement nous indiquer que non, puisque Saussure ne parle jamais de *référence* mais de *valeur* (précisément parce qu'il s'oppose à l'idée de la langue comme nomenclature). Mais c'est le problème de l'interprétation de Saussure par Benveniste, quoique d'une manière ou d'une autre le projet de sa théorie du langage poursuit celui de Saussure. Cette interprétation est-elle structuraliste ? Il me semble que non. Il me semble que ce « signe » qui renverrait à une réalité extérieure au langage n'est pas pour Benveniste le signe saussurien, que c'est au contraire un état de théorie du langage que Saussure rend définitivement dépassé. Benveniste en 1968 définit l'avancée saussurienne en indiquant un nouveau rapport au langage : « S'il n'y a rien de substantiel dans le langage, qu'y a-t-il ? Les données du langage n'existent que par leurs différences, elles ne valent que par leurs oppositions. On peut contempler un caillou en soi, tout en le rangeant dans la série des minéraux. Tandis qu'un mot, à lui seul, ne signifie absolument rien. Il n'est que par opposition, par "vicinité" ou par différenciation avec un autre, un son par rapport à un autre son, et ainsi de suite »⁴⁸⁵.

Il me semble que c'est l'occasion de revenir sur le texte de Benveniste qui fait la discussion précise de la théorie saussurienne du signe : « Nature du signe linguistique » qui date de 1939 et dont Benveniste dit dans l'avant-propos de ses *Problèmes de linguistique générale* qu'il « a provoqué de vives controverses et fait surgir une longue série d'articles ». Ce travail ne vise pas à aller contre Saussure, mais à dire une contradiction qui davantage poursuit son projet. En cela on voit, comme Henri Meschonnic le remarquait, que le sens du travail de Benveniste n'est pas à un

⁴⁸⁴ BAUDELAIRE, 6, f°2 / f°2.

⁴⁸⁵ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 31. Ou alors par exemple, en 1950 à la fin d'« Actif et moyen dans le verbe » : « Il est dans la nature des faits linguistiques, puisqu'ils sont des signes, de se réaliser en oppositions et de ne signifier que par là » (*Problèmes de linguistique générale*, p. 175).

dépassement mais davantage à un déplacement⁴⁸⁶ : « C'est peut-être le meilleur témoignage de la fécondité d'une doctrine que d'engendrer la contradiction qui la promet. En restaurant la véritable nature du signe dans le conditionnement interne du système, on affermit, par-delà Saussure, la rigueur de la pensée saussurienne »⁴⁸⁷. Benveniste, dans ce texte, fait retour sur la formulation de l'arbitraire du signe dans le *Cours de linguistique générale*, en allant en effet *au-delà* de Saussure, en le continuant, en montrant dans un détail une concession que Saussure aurait laissée encore à un réalisme⁴⁸⁸. Pour Benveniste le lien unissant le concept et l'image acoustique n'est pas *arbitraire*, car cela impliquerait un « troisième terme » qui serait « la chose même, la réalité »⁴⁸⁹. Benveniste explique que la « conception saussurienne est encore solidaire en quelque mesure de ce système de pensée »⁴⁹⁰, à savoir « la pensée historique et relativiste de la fin du XIX^e siècle »⁴⁹¹, pensée qui concluait de la diversité des langues, de « l'universelle dissemblance » à « l'universelle contingence ». Une pensée, qui, quoique relativiste et historique, reste réaliste, croyant en un réel, à une nomenclature. Pour Benveniste le lien qui unit le concept à l'image acoustique n'est pas *arbitraire*, mais *nécessaire* : « Mais le signe, élément primordial du système linguistique, enferme un signifiant et un signifié dont la liaison doit être reconnue comme *nécessaire*, ces deux composantes étant consubstantielles l'une à l'autre »⁴⁹². Il est sans doute remarquable que Benveniste dise « consubstantiel » dans un moment où il dialogue avec Saussure et où il ne peut qu'avoir en tête la formulation du *Cours de linguistique générale* : *le langage est forme, non substance*⁴⁹³, qui se trouve

⁴⁸⁶ Henri Meschonnic, « Benveniste : sémantique sans sémiotique », in *Emile Benveniste vingt ans après* (Colloque de Cerisy, 12-19 août 1995), numéro spécial de LINX, sous la direction de Claudine Normand et Michel Arrivé, CRL – Université Paris X, 1997, p. 323.

⁴⁸⁷ Emile Benveniste, « Nature du signe linguistique » (1939), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 55.

⁴⁸⁸ L'expression d'une *concession à la réalité* est de Benveniste, celui-ci parlant de Mallarmé, mais elle apparaît ici pertinente pour comprendre ce que Benveniste remarque chez Saussure : « Mallarmé peu à peu se détache même de cette transposition, qui est encore une concession à la réalité. Il répudie même toute allusion à un univers qui aurait quelque rapport à la "fonction de numéraire", à l' "emploi élémentaire du discours". » (*BAUDELAIRE*, 22, f°14 / f°266).

⁴⁸⁹ Emile Benveniste, « Nature du signe linguistique » (1939), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 50.

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 51.

⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 50.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 55.

⁴⁹³ C'est la formulation telle que Benveniste la dit dans l'entretien avec Guy Dumur, « Ce langage qui fait l'histoire » en 1968, et il poursuit, « il n'y a absolument rien de substantiel dans le langage » (*Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 31). La formulation telle qu'on la trouve dans le *Cours de linguistique générale* est différente : « la langue est une forme et non une substance » (*Cours de linguistique générale*, p. 169) ; « cette combinaison produit une forme, non une substance » (*Ibid.*, p. 157). Ce qu'on remarque c'est à quel point la formulation « la langue est une forme » est formaliste, ou du moins rend cette lecture possible, alors que « le langage est forme, non substance » laisse entendre la

exactement dans les mêmes pages que la formulation de l'arbitraire. Comme on peut se douter un peu, la formulation n'est pas de Saussure, mais des rédacteurs du *Cours*, et si Saussure dit effectivement *matière* ou *substance* dans ses manuscrits il ne parle pas de « forme »⁴⁹⁴. En tout cas, ce qu'il y a de « consubstantiel » chez Benveniste n'a plus rien à voir avec la « substance » qui est l'idée du langage que se fait nécessairement une approche réaliste. La substance (« l'élément primordial du système linguistique ») devient chez Benveniste une consubstance, la relation d'indissociabilité de deux composantes (« deux composantes étant consubstantielles l'une à l'autre »). La relation *nécessaire* entre le signifié et le signifiant que Benveniste fait apparaître renforce la théorie du langage rendue possible par Saussure, la représentation du signe comme *forme-sens* et *pensée-son*. On le voit bien maintenant, il est impossible que Benveniste pense à la théorie saussurienne du signe lorsqu'il écrit que « dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a le réfèrent (objet ou situation) qui est hors du signe, dans le monde ». Ce « langage ordinaire » n'est pas le sien ni celui de Saussure, c'est une représentation réaliste du langage. Le langage ordinaire de Benveniste, celui de Saussure est un *langage poétique*.

Lorsque nous lisons dans les manuscrits une formulation telle que : « La langue ordinaire comporte des signes (qui relèvent de la sémiotique) formés de signifiants + signifiés. Ces signes s'identifient pour le locuteur à des référents (objets matériels, opérations concrètes ou figurées, etc.). Et l'emploi de ces signes // est réglé par un

notion de « forme » de la manière dont Saussure la rend possible : on sait maintenant, depuis 1996, que Saussure disait *forme-sens* (*ELG*, p. 17) (ce qui sera aussi par la suite l'expression d'Henri Meschonnic), il disait aussi *pensée-son* (*CLG*, p. 156) son travail permettant de penser une langue dont le sujet est en même temps le grammairien, l'inventeur d'un *sentiment de la langue*.

⁴⁹⁴ Dans l'édition du *Cours de linguistique générale* par Rudolf Engler, nous voyons qu'à cette formulation ne correspond aucune prise de note des étudiants de Saussure, les colonnes 2, 3, 4, 5 sont blanches, mais que lui sont associées des notes manuscrites de Saussure lui-même : N9.1 [3295], p.1 « <La nécessité qu'il y a de faire porter le principal effort de la théorie du langage sur nos premières distinctions peut se mesurer à ceci : Il ne s'écrit pour ainsi dire pas une ligne où les faits de langage ne soient représentés comme une *matière*. [biffé]> » ; N.9.1 [3295] p.1 « <Aliter : > Comme le langage n'offre <sous> aucun<e> de ses manifestations une <matière [biffé], **substance**>, mais seulement des *actions* combinées <ou isolées> de forces physiologiques, physiques, mentales, et comme néanmoins toutes nos distinctions, toute notre **terminologie**, **toutes nos façons** de parler sont moulées sur <cette> **supposition** <involontaire> d'une <**substance**>, on ne peut se refuser, avant tout, à reconnaître que la théorie du langage aura pour plus essentielle tâche de démêler ce qu'il en est de nos distinctions premières. Il nous est impossible d'accorder qu'on ait le droit d'élever une théorie en se passant de ce travail de définition, quoique cette manière commode ait paru <satisfaire jusqu'à présent le public linguistique>. »(texte repris en partie et sans les indices génétiques dans les *Ecrits de linguistique générale*, p. 97), Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, fascicule 2, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, p. 276.

code (grammaire) »⁴⁹⁵, même si on reconnaît effectivement les termes qui sont ceux de la réflexion de Benveniste (« signifié », « signifiant », « sémiotique »), il faut prendre garde de ne pas se tromper d'interprétation et de bien voir de la distance là où il y en a. De voir que « le langage ordinaire » c'est pour Benveniste une certaine représentation du langage, et qu'elle est un réalisme, quand, à l'inverse, le « langage poétique » est avant tout un projet de penser, un projet de représentation. Remarquons que Benveniste dit « ces signes s'identifient *pour le locuteur* [...]» (on souligne) ; il pose le statut de représentation qu'il donne au langage. Il n'en fait pas une réalité en soi mais une réalité pour soi, *pour le locuteur*. En tout cas, lorsque nous lisons cette définition du langage ordinaire, on ne peut pas penser un instant qu'il s'agisse même d'une simplification de sa pensée. C'est l'opposé de ce qu'il nous a toujours appris à penser, par exemple cette « grammaire » réduite à un « code », lorsque lui posera une grammaire du poème, la langue de Baudelaire.

Pour Benveniste le langage n'est pas *dénotatif* mais *symbolique*. A plusieurs reprises il travaille à réfléchir avec ce terme-là : « la symbolisation, le fait que justement la langue c'est le domaine du sens. Et, au fond, tout le mécanisme de la culture est un mécanisme de caractère symbolique »⁴⁹⁶. En 1963, dans « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », il définit la faculté de symboliser comme « très largement, la faculté de *représenter* le réel par un "signe" et de comprendre le "signe" comme représentant le réel, donc d'établir un rapport de "signification" entre quelque chose et quelque chose d'autre »⁴⁹⁷. Nous devons nous arrêter un instant sur cette formulation qui de nouveau fait le passage entre une vue réaliste et le projet d'une poétique. Lorsque Benveniste dit que symboliser c'est « *représenter* le réel par un "signe" », il parle bien d'un réel, mais ce réel est particulier parce qu'il est linguistique. Le second temps de la phrase, qui fait le déplacement épistémologique, le précise davantage : *symboliser*, c'est en même temps « comprendre le "signe" comme représentant le réel » ; définitivement l'attitude n'est plus réaliste, elle est celle d'une distance : l'homme est dans le langage, dans la représentation, que Benveniste appelle ici « symboliser », il ne quitte jamais la dimension de la langue. Et dans le troisième

⁴⁹⁵ BAUDELAIRE, 20, f°9-10 / f°203-204.

⁴⁹⁶ Emile Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (entretien avec Pierre Daix *pour Les Lettres françaises*, 24-30 juillet 1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 25.

⁴⁹⁷ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 26.

temps de la phrase, Benveniste va plus loin encore, puisqu'il fait de cette théorie du langage une théorie de l'histoire ; symboliser c'est encore la faculté « d'établir un rapport de "signification" entre quelque chose et quelque chose d'autre » ; où Benveniste ne dit pas que s'établit un rapport de signification entre le réel et sa symbolisation, mais entre une représentation du réel et une *autre* représentation, quelque chose et *quelque chose d'autre*. L'*autre* étant ici l'inconnu qui se découvre. Un inconnu de langage qui est un inconnu de vie. Benveniste écrit plus loin dans l'article que « cette capacité symbolique est à la base des fonctions conceptuelles. La pensée n'est rien autre que ce pouvoir de construire des représentations des choses et d'opérer sur ces représentations »⁴⁹⁸. Benveniste fait de la pensée une aventure du langage, du dialogue. Ce propos est bien sûr très critique de l'attitude du philosophe qui croit être dans un rapport immédiat aux « choses » et oublie qu'il est en train de parler.

En 1952, dans son article « Communication animale et langage humain », Benveniste était très clair dans sa manière de définir le langage, laissant le réalisme aux abeilles, et encore. Il écrivait :

Parce qu'il n'y a pas dialogue pour les abeilles, la communication se réfère seulement à une certaine donnée objective. Il ne peut y avoir de communication relative à une donnée « linguistique », déjà parce qu'il n'y a pas de réponse, la réponse étant une réaction linguistique à une manifestation linguistique ; mais aussi en ce sens que le message d'une abeille ne peut être reproduit par une autre qui n'aurait pas vu elle-même les choses que la première annonce.⁴⁹⁹

Benveniste oppose l'« objectif » au « linguistique ». La donnée à quoi se réfère la communication entre abeilles est objective, alors que le langage renvoie toujours à une donnée *linguistique*. Le *dialogue*, tel que Benveniste permet de le penser, ne peut plus être confondu avec un schéma de la communication, tel que la linguistique de son époque et des époques qui suivent l'enseigne : un émetteur, un message, un récepteur. Pour Benveniste, le dialogue c'est déjà la capacité de *répondre*, c'est-à-dire de poursuivre, de dire autre chose, même si dire autre chose c'est seulement *répéter*. « Nous parlons à d'autres qui parlent, telle est la réalité humaine »⁵⁰⁰, écrit Benveniste dans ce même article. On voit aussi alors que la notion de « réalité » se déplace. La réalité, devient un rapport linguistique au monde.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 27-28.

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 60-61.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 60.

C'est à propos du terme de « référence » lui-même qu'on voudrait ajouter quelques remarques. Benveniste ne le rejette pas, mais il pense la référence d'une autre manière que de manière réaliste. L'opposition du langage ordinaire au langage poétique est une opposition entre deux manières de penser la « référence » : « Dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a le réfèrent (objet ou situation) qui est hors du signe, dans le monde, même si ce réfèrent est purement <noétique (p. ex. un raisonnement de logique)>/En poésie le réfèrent est à l'intérieur de l'expression qui les énonce ; c'est pourquoi le langage poétique renvoie à lui-même »⁵⁰¹. En 1964 dans l'article « Les niveaux de l'analyse linguistique », à propos de la *phrase*, Benveniste écrit : « c'est une unité complète, qui porte à la fois sens et référence : sens parce qu'elle est informée de signification, et référence parce qu'elle se réfère à une situation donnée. Ceux qui communiquent ont justement ceci en commun, une certaine référence de situation, à défaut de quoi la communication comme telle ne s'opère pas, le "sens" étant intelligible, mais la "référence" demeurant inconnue »⁵⁰². Il est important de remarquer que la référence ici est uniquement une « référence de situation » ; il n'est aucunement fait mention à une réalité objective à laquelle la phrase renverrait. C'est d'ailleurs simplement le passage du signe à la phrase qui rend critiquable l'idée d'une référence à une réalité objective. A quelle réalité objective renverrait une phrase ? La « référence de situation »⁵⁰³ est une donnée entièrement linguistique. Ce n'est pas une date, un lieu, telle que la réduction de la pensée de Benveniste à un appareil formel de l'énonciation voudrait l'entendre, par exemple ce que T. Todorov écrit (mais il est un exemple parmi cent) : « Or il introduisait un regard neuf sur les faits de langage, notamment sur tout ce qu'il appelait l'"énonciation", c'est-à-dire les traces laissées à l'intérieur d'un message linguistique par le contexte dans lequel il est produit : la personne qui parle, le temps et le lieu de cette parole. Cela permettait d'ancrer la grammaire dans le vécu »⁵⁰⁴. La « référence de

⁵⁰¹ BAUDELAIRE, 6, f°2 / f°2.

⁵⁰² Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1964), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 130.

⁵⁰³ Benveniste écrit également « le sens de la phrase implique référence à la situation de discours, et l'attitude du locuteur » (« La forme et le sens dans le langage » (1966), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 225) ; il ajoute un peu plus loin (p. 226-227) : « Le "sens" de la phrase est l'idée qu'elle exprime, la "référence" de la phrase est l'état de choses qui la provoque, la situation de discours ou de fait à laquelle elle se rapporte et que nous ne pouvons jamais ni prévoir, ni deviner. Dans la plupart des cas, la situation est une condition unique, à la connaissance de laquelle rien ne peut suppléer. La phrase est donc chaque fois un événement différent ; elle n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt ; c'est un événement évanouissant. »

⁵⁰⁴ Tzvetan Todorov, *Devoirs et délices, Une vie de passeur*, Seuil, Paris, 2002, p. 80.

situation » n'est pas réductible à des coordonnées spatiales ou temporelles ; savoir « où » et « quand » ne permet pas grand chose dans le langage, d'autant que ce sont des données objectives, pas de données de langage. Benveniste le dit clairement à propos de ce qu'il appelle des « formes pronominales » et à partir de là de la langue entière : « C'est pourtant un fait à la fois original et fondamental que ces formes "pronominales" ne renvoient pas à la "réalité" ni à des positions "objectives" dans l'espace ou dans le temps, mais à l'énonciation, chaque fois unique, qui les contient, et réfléchissent ainsi leur propre emploi »⁵⁰⁵. La référence de situation, c'est le présent d'une énonciation, qui est unique, le présent d'une intersubjectivation (« ceux qui **communiquent** ont justement ceci en **commun**⁵⁰⁶, une certaine référence de

Pour documenter un peu le travail avec un témoignage, voici celui de Todorov : « J'ai suivi pendant plusieurs années les cours de linguistique générale de Benveniste, au Collège ou à l'École pratique. Il parlait lentement, on pouvait tout noter sans connaître la sténo, son propos était remarquable de limpidité, toujours intéressant, nous avions vraiment l'impression de pénétrer avec lui dans les mystères du langage. C'était une réflexion sereine, appuyée sur une immense érudition. Nous n'étions que six ou sept à son cours à l'époque. Après 1966, date de la parution de son livre *Problèmes de linguistique générale* chez Gallimard, il a connu un certain succès public, grâce à la vague qui a porté le structuralisme. L'ouvrage a été lancé en même temps que *Les Mots et les choses* de Foucault et quelques autres titres dans la nouvelle collection "Bibliothèque des sciences humaines" de Pierre Nora. Du coup, ce volume ardu est devenu un best-seller : quarante mille exemplaires en une saison, disait-on. Les gens se l'arrachaient, on ne jurait que par Benveniste dans les dîners en ville. C'était bien sûr un phénomène typiquement parisien, qui ne correspondait à aucun intérêt réel : je pense que personne ne le lisait. Or il introduisait un regard neuf sur les faits de langage, notamment sur tout ce qu'il appelait l'"énonciation", c'est-à-dire les traces laissées à l'intérieur d'un message linguistique par le contexte dans lequel il est produit : la personne qui parle, le temps et le lieu de cette parole. Cela permettait d'ancrer la grammaire dans le vécu. J'avais une véritable admiration pour cet homme qui semblait vivre sur une autre planète. Il était petit, très myope, donnait l'impression de ne rien voir autour de lui : il arrivait avec ses bouquins, ses papiers, et entrait dans la Science, dans la Connaissance, dans une autre sphère. / Quelques années plus tard, je l'ai connu personnellement, quand, après un infarctus, il a été atteint d'aphasie. Pour toute famille, il n'avait qu'une sœur, elle-même célibataire, que j'ai aidée à chercher un lieu où il pourrait être soigné. Je me suis mis, avec ma voiture, à sa disposition et nous avons visité ainsi toutes sortes de maisons de retraite médicalisées autour de Paris avant de trouver la bonne. J'allais le voir régulièrement à cette époque. C'était émouvant pour moi parce qu'il ne pouvait plus parler, mais comprenait tout. Je lui racontais mes intérêts du moment : d'un coup il s'animait et pointait quelque chose avec insistance : son recueil *Problèmes de linguistique générale*. J'allais le chercher, il l'ouvrait à une page et me montrait exactement l'endroit où il avait écrit sur le sujet dont je venais de lui parler. J'étais vraiment attaché à sa personne. / Benveniste était pour moi l'exemple du pur esprit : quelqu'un qui n'habitait pas ce monde, qui s'était donné entièrement au savoir. J'admire les personnes de ce genre, auxquelles je ne ressemble pas du tout : je n'ai pas la patience d'accumuler des informations pendant des années, avant d'en extraire quelques conclusions frappées dans le bronze », T. Todorov, *Devoirs et délices*, p. 80-81. On a envie en lisant Todorov de répondre que Benveniste est plus que tout autre dans le monde. Il n'y a pas de schizisme chez lui entre la vie et la connaissance, et son travail est également dans le monde par son engagement, son effort critique, son projet éthique, politique et poétique.

⁵⁰⁵ Emile Benveniste, « La nature des pronoms » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 254.

⁵⁰⁶ Dans « Structure de la langue et structure de la société » en 1968, Benveniste définit la « communication » de cette même manière. Il écrit : « La langue peut être envisagée à l'intérieur de la société comme un système productif : elle produit du sens, grâce à sa composition qui est entièrement une composition de signification et grâce au code qui conditionne cet agencement. Elle produit aussi indéfiniment des énonciations grâce à certaines règles de transformation et d'expansion formelle ; elle crée donc des formes, des schèmes de formation ; elle crée des objets linguistiques qui sont introduits dans le circuit de la communication. La "communication" devrait être entendu dans cette expression

situation »). Gérard Dessons explique ainsi que « la théorie de l'énonciation présente ceci de spécifique, qu'elle tend à rendre inséparables la signification et l'historicité »⁵⁰⁷, il ajoute plus loin en reprenant Benveniste : « Pour traduire le fait que la valeur du discours réside toute dans le présent de l'énonciation, Benveniste a cette forte définition de la phrase, qui constitue aussi une définition de l'historicité : "C'est un événement évanouissant". »⁵⁰⁸.

Maintenant nous voyons qu'il y a une différence énorme entre la proposition « ceux qui communiquent ont justement ceci en commun, une certaine référence de situation », et celle que nous lisons plus haut dans les manuscrits : « Dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a le *réfèrent* (objet ou situation) qui est *hors* du signe, dans le monde, même si ce réfèrent est purement noétique ». Même si dans cette formulation Benveniste indique que le réfèrent du signe dans le langage ordinaire pourra être une « situation », il définit cette référence comme « *hors* du signe », une représentation réaliste⁵⁰⁹ ; ce qui n'est jamais son projet de théorie du langage. Les termes de « situation » et de « référence » n'ont pas le même sens ici et là. Et si Benveniste dans son projet pour penser un langage poétique parle de « référence » ou de « situation », il poursuit bien sûr sa réflexion sur l'énonciation. Le langage poétique est le langage ordinaire de Benveniste.

Benveniste écrit à propos du langage poétique : « En poésie le réfèrent est à l'intérieur de l'expression qui les [les signes ?] énonce : c'est pourquoi le langage poétique renvoie à lui-même ». Cette formulation peut rappeler ce que Roman Jakobson définissait comme la « fonction poétique », une manière qu'a le « message » d'attirer l'attention sur ce qu'il définit comme la « matérialité » du langage : c'est ce qu'on appelle généralement un *autotélisme*. Mais il faut faire attention de ne pas confondre Jakobson et Benveniste, parce qu'au point de départ leur approche du langage est différente ; Jakobson pense le message, Benveniste pense l'invention du discours ; Jakobson pense une « fonction poétique » au milieu d'autres fonctions présentes en même temps et qu'on pourrait distinguer pour les besoins de l'analyse,

littérale de mise en commun et de trajet circulatoire. », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 100-101.

⁵⁰⁷ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, L'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p.65.

⁵⁰⁸ *Idem*, p. 65.

⁵⁰⁹ En écrivant que même un « réfèrent purement noétique », dans les cadres d'une pratique « ordinaire » (réaliste) du langage, sera « *hors* du signe », Benveniste indique que l'abstraction n'est pas forcément une créativité, qu'on peut très bien écrire en ne faisant jamais référence à un objet concret du monde et rester dans une pratique réaliste du langage. Benveniste, lui, a la pratique de sa théorie : celle du discours, non celle du mot.

alors que pour Benveniste le principe du langage est d'être poétique, et sa pensée est celle du discours. Si pour Benveniste « le référent est à l'intérieur de l'expression », c'est parce que « le langage poétique veut d'abord dire des êtres, les nommer dans leur singularité les présenter et les faire sentir comme uniques »⁵¹⁰. Un *nominalisme*. Ce nominalisme affleure dans les manuscrits et se retrouve dans les quelques références à Gerard Manley Hopkins et à son concept d'*inscape*⁵¹¹. W. H. Gardner explique ainsi à propos des concepts d'*inscape* et d'*instress* qui apparaissent dans le *Journal* d'Hopkins:

*Now this feeling for intrinsic quality, for the unified pattern of essential characteristics, is the special mark of the artist, whose business is to select these characteristics and organize them into what Clive Bell⁵¹² has called 'significant form'. So too Hopkins must have felt that he had discovered a new aesthetic or metaphysical principle. As a name for that 'individually-distinctive' form (made up of various sense-data) which constitutes the rich and revealing 'oneness' of the natural object, he coined the word inscape ; and for that energy of being by which all things are upheld, for that natural (but ultimately supernatural) stress which determines an inscape and keeps it in being – for that he coined the name instress. [Je traduis]: Maintenant ce sentiment pour la qualité intrinsèque, pour le modèle unifié des caractéristiques essentielles, est la marque spéciale de l'artiste, dont le travail est de sélectionner ces caractéristiques et de les organiser dans ce que Clive Bell a appelé « forme signifiante ». Alors Hopkins également devait avoir senti qu'il avait découvert un nouveau principe esthétique ou métaphysique. Comme nom pour cette forme « individuellement-distinctive » (faite de données de sens variées) qui constitue la riche et révélatrice « unicité » de l'objet naturel, il forge le mot *inscape* ; et pour cette énergie d'être par laquelle toutes les choses sont maintenues, pour cette naturelle (mais à la fin surnaturelle) tension qui détermine un *inscape* et le tient en vie – pour elle il a forgé le nom *instress*.⁵¹³*

Lorsque Benveniste écrit que « le langage poétique veut d'abord dire des êtres, les nommer dans leur singularité les présenter et les faire sentir comme uniques »⁵¹⁴,

⁵¹⁰ BAUDELAIRE, 19, f°5 / f°191.

⁵¹¹ W. H. Gardner rappelle dans son introduction des *Poems and prose* qu'il édite, que G. M. Hopkins a trouvé chez Duns Scot un écho de son intuition de l'*inscape*. Il écrit : « *Thus, in 1872, while studying medieval philosophy as part of his nine years' training for the priesthood, he came across the writings of Duns Scotus, and in that subtle thinker's 'principle of individuation' and 'theory of knowledge' he discovered what seemed to be a philosophical corroboration of his own private theory of inscape and instress. 'From this time', he writes, 'I was flush with a new enthusiasm. It may come to nothing or it may be a mercy from God'.* » [Je traduis : « Ainsi, en 1872, alors qu'il étudiait la philosophie médiévale comme partie de ses neuf ans de préparation pour la prêtrise, il rencontra les écrits de Duns Scot, et dans le "principe d'individuation" et la "théorie de la connaissance" de ce subtil penseur, il découvrit ce qui paraissait être une corroboration philosophique à sa propre sienne théorie de l'*inscape* et de l'*instress*. "A partir de là", écrit-il, "j'ai été porté par un nouvel enthousiasme. Il est possible que cela ne donne rien du tout comme il est possible que cela soit une grâce de Dieu ". »

⁵¹² Un critique d'art anglais (1881-1964), cofondateur du Bloomsbury Group, et beau-frère de Virginia Woolf.

⁵¹³ C'est à ce passage, à cette page que Benveniste se réfère dans ses notes manuscrites. W.H. Gardner, « Introduction », in Gerard Manley Hopkins, *Poems and prose*, Penguin Books, Harmondsworth, 1953, p. XX.

⁵¹⁴ BAUDELAIRE, 19, f°5 / f°191.

nous disons que la démarche de Benveniste est nominaliste, parce qu'il pose le problème du langage comme un problème du *nom propre*. Il le fait à plusieurs reprises, il parle ainsi de « dénominations créatrices »⁵¹⁵ ou écrit : « Le poète crée en les dénommant des êtres nouveaux, des êtres de poésie, qui vivent d'une vie propre, intense, inspirante ». Le « nom propre » se distingue totalement du « nom », de l'attitude de dénomination, que Benveniste critique, et qu'il remet au « langage ordinaire » ; pour cela, lorsque Benveniste dit du langage poétique qu'il est : « autre chose qui n'est pas de l'ordre de la dénomination, mais de la suggestion »⁵¹⁶, on doit comprendre (repensant bien sûr à Mallarmé qui oppose *nommer* à *suggérer*) que le « nom » appartient alors à la logique de la nomenclature. Le « nom propre », quant à lui, appartient au discours. Il est « propre », parce que chaque présent, chaque lecture le renouvelle, parce qu'il est subjectivant. (Benveniste parle à un moment de « mot propre »⁵¹⁷, terminologie qu'il dit temporaire)

Si Benveniste parle de nommer des êtres dans leur singularité ou de « dénominations créatrices », son concept pour définir l'unité du langage poétique est l'*icone*, lorsque l'unité du langage ordinaire est le *signe*. Le terme « icône » ne porte pas d'accent chez Benveniste. Pour *Le Grand Robert de la langue française*, la graphie est indifférente lorsqu'« icône » (ou « icône ») se rapporte à la peinture religieuse ; mais par contre « icône » ne porte pas d'accent lorsqu'il est la traduction du concept d'*icon* de Charles Sanders Peirce : « signe qui renvoie à ce qu'il dénote (objet) en vertu de ses caractères propres et qui a donc avec l'objet des caractères (abstrait, relationnels) communs »⁵¹⁸. Ici j'effleure juste le problème pour le reprendre plus tard ; je ne ferai que quelques remarques.

Le terme d'« icône » qu'il soit du côté de la peinture ou du côté de la théorie peircienne, pose la question d'un rapport de représentation. L'icône (ou icône), lorsqu'il s'agit de la peinture religieuse, pose la question d'un rapport à l'image. L'icône n'est pas l'idole, elle ne cherche pas à ressembler à quelque chose ou à quelqu'un, moins encore à en prendre la place. L'icône n'implique pas un rapport réaliste, elle implique beaucoup plus un travail de représentation, une subjectivation ; pour cela les icônes sont souvent et volontairement non détaillées, pour cela aussi la

⁵¹⁵ BAUDELAIRE, 23, f°8 / f°331.

⁵¹⁶ BAUDELAIRE, 20, f°11 / f°205.

⁵¹⁷ BAUDELAIRE, 20, f°59 / f°311.

⁵¹⁸ *Le Grand Robert de la langue française*, Tome III, p. 2023.

perspective est inverse à la perspective linéaire ; le regard est rendu par le regard⁵¹⁹. Le rapprochement entre l'icône du langage poétique et l'icône en peinture, paraît intéressante ; on pourrait même dire, à partir de l'opposition de l'icône et de l'idole, comme deux rapports bien distingués à l'image, que le signe du langage ordinaire est une idole, puisqu'il implique un réalisme, le même que celui que l'idole implique.

Le concept peircien d'« icône », au travers de la définition citée plus haut, (et qui traduit en fait une formulation donnée par Peirce en 1903 dans « *A Syllabus of Certain Topics of Logic* »⁵²⁰), laisse apparaître toute la place d'une absence de théorie du langage ; que sont ces « caractères propres » aux signes, et qu'ils auraient en commun avec d'autres choses : sur quoi se fonde cette analogie ? Voici une nouvelle définition (rappelons que l'« icône » prend place dans sa fameuse tripartition en « icône », « symbole » et « indice ») :

*Likenesses, or, as I prefer to say, Icons, which serve to represent their objects only in so far as they resemble them in themselves.*⁵²¹ [Je traduis :] Ressemblance, ou, comme je préfère dire, Icones, qui servent à représenter leurs objets seulement dans la mesure où ils leur ressemblent en eux-mêmes.

Le problème dans l'une ou l'autre des deux définitions c'est que le rapport est posé entre le signe et le réel dans une absence de sémiologie de la langue, dans une absence simplement de pensée du langage – rappelons que le signe n'est pas linguistique chez Peirce (Benveniste écrira à propos de Peirce : « pour lui la langue est partout et nulle part »⁵²² ; les choses existent en elles-mêmes, des personnes, des objets, des musiques sans distinguer, et il peut arriver que quelque chose leur

⁵¹⁹ Voir plus loin, p. 273.

⁵²⁰ « *An Icon is a sign which refers to the Object that it denotes merely by virtue of characters of its own and which it possesses, just the same, whether any such Object actually exists or not. It is true that unless there really is such an Object, the Icon does not act [as] a sign; but this has nothing to do with its character as a sign. Anything whatever, be it quality, existent individual, or law, is an icon of anything, in so far as it is like that thing and used as a sign of it* », C. S. Peirce, « *A Syllabus of Certain Topics of Logic* » in *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*. vol. 2 (1893-1913), edited by the Peirce Edition Project, 1998. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press, p. 291

⁵²¹ Charles S. Peirce, « *A Sketch of Logical Critics* » (1909), in *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*. vol. 2 (1893-1913), edited by the Peirce Edition Project, Indiana University Press., Bloomington and Indianapolis, 1998, 460-461. Une remarque, peut-être irrecevable, est que la traduction des phrases de Peirce n'offre aucune difficulté, quand à l'inverse la traduction des textes de Boas, de Sapir pose de vraies problèmes de traduction. On a le sentiment en lisant et en traduisant Peirce, que le discours est logicien et que la langue est logicienne. C'est le modèle propositionnel répété à l'infini. Peirce n'invente pas la langue.

⁵²² Emile Benveniste, « *Sémiologie de la langue* », in *Problèmes de linguistique générale*, 2 (1969), p. 44. Benveniste oppose Peirce à Saussure : « Chez Saussure, la réflexion procède de la langue et prend la langue comme objet exclusif » (*Idem.*, p. 45).

ressemble, une peinture ou un sentiment⁵²³. Si les choses se ressemblent, on ne sait pas comment. Jamais il n'y a l'idée d'une interprétance de la langue. Ce que nous remarquons maintenant, dans un rapport au travail de Benveniste, à sa poétique, c'est que l'icone, comme unité du langage poétique, est une unité exclusivement linguistique, quand chez Peirce au contraire la langue est précisément exclue du domaine de l'icone (pour Peirce, les signes de la langue sont des indices, mais surtout des symboles, comme c'est pour lui une « loi » qui les établit). Benveniste dira bien comme Peirce qu'en lui-même l'icone ressemble à ce qu'il⁵²⁴ représente, même davantage qu'il s'identifie à lui – « La poésie est identification de la matière linguistique à la signification des mots. Il faut que le son suggère ou imite le sens, mais le sens pris comme suggestion émotive non comme signifié lexical. »⁵²⁵ – mais à la différence de Peirce chez qui le rapport est réaliste, chez Benveniste l'identification correspond à la production de la signifiante.

On voit que Benveniste tâche de dépasser la conception du sens dans le langage posé comme signification lexicale. La direction qu'il prend pourra paraître singulière ; il redéfinit le sens dans le langage poétique comme *suggestion émotive*. Il s'agit de réinscrire de cette manière le sujet dans le langage, de penser que le langage ne dénote pas le monde, mais l'invente :

Le signe linguistique est conceptuel ; l' « icone » poétique est chaque fois unique.⁵²⁶

Benveniste distingue le « signe » et l' « icone » sous l'aspect d'une opposition entre le « conceptuel » et le « chaque fois unique ». Le « conceptuel » sera donc du côté de la convention, du commun. Le langage poétique, lui, échappe à cette convention, il crée un *jamais-encore-perçu*⁵²⁷ :

Le poète crée la réalité individuelle, instantanée
dont il parle , alors que la langue ordinaire présente
une seule et constante catégorisation du monde,
la même pour tous.⁵²⁸

⁵²³ *Le Grand Robert de la langue française* ajoute dans la définition (on ne connaît pas la source de cette information) que l'icone est un signe qui échappe à l'arbitraire du signe.

⁵²⁴ Chez Benveniste, dans ses manuscrits sur Baudelaire, l'*icone* est masculin et ne porte pas d'accent.

⁵²⁵ *BAUDELAIRE*, 22, f°4 / f° 256.

⁵²⁶ *BAUDELAIRE*, 22, f°30 / f° 282.

⁵²⁷ L'expression se trouve juste ensuite dans le même feuillet : « Le poète éveille le sentiment, éduque la / perception , avive l'impression de la chose unique, / du jamais-encore-perçu. Mais c'est lui qui crée / cette émotion qu'il suscite , ce sont les mots qu'il / a su assembler. » (*BAUDELAIRE*, 22, f°30 / f° 282)

⁵²⁸ *BAUDELAIRE*, 22, f°30 / f° 282.

A la « seule et constante catégorisation du monde », Benveniste oppose la création de « la réalité individuelle, instantanée » dont le poète parle. D'un côté, le *même*, « seule », « constante », le même éthique, politique et historique ; et de l'autre, l'« individuelle », l'« instantanée », le sujet, le présent et l'invention de l'histoire. Les termes et les enjeux, nous les reconnaissons, sont ceux des travaux publiés de Benveniste : qu'on se rappelle par exemple telle phrase de l'article « Le langage et l'expérience humaine » (1965) : « La langue pourvoit les parlants d'un même système de références personnelles que chacun s'approprie par l'acte de langage et qui, dans chaque instance de son emploi, dès qu'il est assumé par son énonciateur, devient unique et non pareil, ne pouvant se réaliser deux fois de la même manière »⁵²⁹. La poétique qu'écrit Benveniste poursuit le même projet que sa linguistique⁵³⁰ : il y renouvelle la théorie du langage, tâchant de penser une linguistique du langage vécu comme expérience. Les enjeux de la poétique de Benveniste – dans laquelle on pourrait à présent inclure tous ses travaux, pour autant que l'on pense le *poème* comme ce qui réinvente le langage, au sens de la *Poétique* d'Aristote – dépassent d'une certaine manière le langage ; ou plutôt, avec le langage sont nécessairement impliqués toute une série de représentations ; et si la théorie du langage change c'est toute l'anthropologie qui change, la conception de la réalité, du sujet, de la société, de l'histoire, de l'art.

L'idée d'une catégorisation du monde « la même pour tous » est bien à l'opposé de la conception du sujet et de la société que Benveniste travaille à penser. Le collectif, chez lui, n'est jamais autre chose qu'une invention du collectif, du commun, du dialogue. Aucun collectif n'est jamais donné, aucune convention. Benveniste intitule un entretien « Ce langage qui fait l'histoire », et il écrit : « C'est le langage, qui, par sa nécessité, sa permanence, constitue l'histoire »⁵³¹, c'est dans l'activité du langage comme dialogue que se fait l'invention de la valeur, du collectif, de l'institution⁵³². Où

⁵²⁹ Emile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine » (1965), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 68.

⁵³⁰ Où l'on compte les travaux de linguistique générale, mais aussi tous les travaux sur les langues, qui par l'approche du problème que Benveniste poursuit d'y réinventer toujours est indissociablement une linguistique générale.

⁵³¹ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 32.

⁵³² Mais également, le langage constitue l'histoire dans le sens où il y a une écriture de l'histoire, une invention de l'histoire, et non une histoire qui existerait de manière objective, un enregistrement et une

que l'on regarde on ne voit jamais autre chose que du dialogue, « nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même » écrit Benveniste, « c'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme »⁵³³. Aussi, pour lui, la « communication » n'est pas telle que dans une conception universalisante, désobjectivante et ahistorisante, un schéma ou une structure de la communication (encodage-décodage, stimulus-réponse, émetteur-message-récepteur) c'est tout autrement un procès, une « mise en commun »⁵³⁴ ; le commun étant alors toujours à constituer, jamais donné. C'est le sens de la « convention » chez Saussure, qui n'est pas la convention platonicienne⁵³⁵, un nom pour chaque chose, une nomenclature. Chez Saussure, la « convention », on se doute, ne peut pas être une nomenclature (« la plupart des conceptions que se font ou du moins qu'offrent les philosophes du langage font songer à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux et leur donnant à chacun leur nom »⁵³⁶), la convention est liée à l'activité du sujet dans la société, à l'invention de la valeur, à l'invention du présent. Saussure ne pense pas le « mot », mais le *signe*, qui n'est pas le mot, qui en est même précisément la critique ; et la pensée du *signe* chez Saussure, parce qu'elle est une pensée de la *valeur*, est une pensée du discours⁵³⁷, et donc du sujet. Il y a un contre-sens (parmi toute la série des contre-sens qu'on a imposés à la pensée de Saussure) au sujet de ses concepts de *collectivité* et de *convention*, et ce contre-sens est largement organisé (comme souvent⁵³⁸) par l'édition du *Cours de linguistique générale*. Un exemple serait par exemple celui-ci à propos de la *valeur*, de l'*individu* et de la *collectivité* ; l'édition du *Cours* donne à lire :

succession de faits. Wilhem von Humboldt intitulait un ouvrage *De la tâche de l'écrivain de l'histoire* (je traduis), *Über die Aufgabe des Geschichtschreibers* (1821). La traduction française, celle de Pierre Caussat (éditions du Seuil) ou celle d'André Laks et d'Annette Disselkamp (Presses Universitaires de Lille) dit *La tâche de l'historien*.

⁵³³ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

⁵³⁴ « [La langue] crée donc des formes, des schèmes de formation ; elle crée des objets linguistiques qui sont introduits dans le circuit de la communication. La "communication" devrait être entendue dans cette expression littérale de mise en commun et de trajet circulatoire. », Emile Benveniste, « Structure de la langue et structure de la société » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 100-101.

⁵³⁵ On repense à la « loi » dont C. S. Peirce parlait pour ranger les signes linguistique dans la catégories des « symboles ».

⁵³⁶ Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 230.

⁵³⁷ On renvoie à l'article de Gérard Dessons, « Du discursif », in *Langages*, 159, *Linguistique et poétique du discours. A partir de Saussure* (numéro organisé par G. Dessons et J.-L. Chiss), Larousse, Paris, septembre 2005, p. 19-38.

⁵³⁸ Même si une lecture est une lecture d'époque, et que parfois il n'est même pas besoin de traduction pour engendrer le contre-sens ; c'est l'exemple des textes de Sapir par exemple à qui ont fait dire tout et n'importe quoi qui n'est pas Sapir. L'exemple le plus célèbre est celui de la prétendue « hypothèse Sapir-Whorf ».

La collectivité est nécessaire pour établir des valeurs dont l'unique raison d'être est dans l'usage et le consentement général ; l'individu à lui seul est incapable d'en fixer aucune.⁵³⁹

Il y a ici un « consentement général » comme « unique raison d'être » de la valeur, sur lequel je pense qu'il faut redemander à Saussure, demander aux cahiers de ses élèves une confirmation. D'autre part les expressions comme « fixer » ou « établir des valeurs » apparaissent étrangères à Saussure. – et nous verrons évidemment qu'aucune de ces expressions ne se retrouve dans les cahiers. Si Saussure pense la *valeur*, c'est comme invention de la valeur, et ainsi de la collectivité ; c'est une pensée de l'histoire, rien n'est fixé, figé chez lui⁵⁴⁰, même la « linguistique statique », qui est bien au contraire intéressée à comprendre le présent, présent de la langue et du regard porté sur cette langue. On sait bien par ailleurs quel sentiment a Saussure pour la « convention » et la pensée du collectif qui en découle, lorsque cette convention est l'interprétation réaliste de la langue comme nomenclature. Sur le premier cahier, celui d'Albert Riedlinger, nous lisons : « Où existe-t-il, dans un ordre quelconque < un système de valeurs, si ce n'est > de par la collectivité ? Un individu tout seul est incapable d'en fixer aucune »⁵⁴¹. Au lieu d'une « collectivité » définie comme masse abstraite d'individus (« la collectivité est nécessaire [...] ») qui est le réel que propose le *Cours*, c'est un *procès de collectivité* que nous lisons : « un système de valeurs [...] de *par la collectivité* » (l'expression est présente dans tous les cahiers⁵⁴²) : ici, c'est une pensée du projet, du dialogue, de l'histoire, du sujet ; la *collectivité* n'existe pas en tant que telle, abstraitement, c'est une activité (*par la collectivité*). Alors, dans la suite de la phrase, « un individu tout seul » prend le sens de « un individu hors de la

⁵³⁹ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bailly et Albert Séchehaye en 1916, éditions Payot et Rivages, Paris, 1972, p. 157.

⁵⁴⁰ On se souvient par exemple de la manière dont Saussure parle de l'exposition des portraits photographiques de Boguslawski : « De même, si l'on avait pu non pas photographier mais phonographier au jour le jour dès l'origine tout ce qui a été exprimé en parole sur le globe ou sur une partie du globe, on aurait des images de langue toujours ressemblantes d'un jour à l'autre, mais considérablement différentes et parfois incalculablement différentes de 500 ans en 500 ans, et même de 100 ans à 100 ans. » (Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 157.)

⁵⁴¹ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, Harrassowitz, Wiesbaden, 1968, fascicule 2, p. 255.

⁵⁴² ¹⁸⁴³ Où existe-t-il, dans un ordre quelconque < un système de valeurs, si ce n'est > de par la collectivité ? Un individu tout seul est incapable d'en fixer aucune.

¹⁸⁴³ Car il n'y a de valeur que dans une collectivité. L'individu ne connaît la valeur que de par la collectivité.

¹⁸⁴³ Aucune valeur ne *vaut*, n'est connue par l'individu. Elle n'est connue que par la collectivité.

collectivité », un individu hors du dialogue⁵⁴³, alors que de l'autre côté, dans l'édition du *Cours*, « un individu à lui seul », on est dans l'opposition traditionnelle du sujet et de la société, de la parole et de la langue ; on a le sentiment que le sujet est exclu de cette linguistique, qui semble avoir davantage le projet de penser un abstrait « consentement général ». Dans le dernier cahier, celui d'Emile Constantin, « par la collectivité » est synonyme de « dans le milieu social », – « Car une valeur n'existe que dans le milieu social, que par la collectivité » – ce *milieu* nous en rappelant un autre, bien proche, celui de Benveniste : « J'appelle culture le *milieu humain* »⁵⁴⁴ ; le milieu étant, peut-on supposer ici, ce qui permet la vie. On peut même certainement penser que lorsque Benveniste parle de « *milieu humain* » (expression qu'il met en italique), il fait référence à la notion biologique de « milieu »⁵⁴⁵, montrant que précisément l'homme ne peut pas être réduit en une biologie, que ce qui le constitue et le fait vivre par-delà sa biologie c'est la *culture*, et c'est d'ailleurs ce qu'il écrit juste ensuite : « J'appelle culture le *milieu humain*, tout ce qui, par-delà l'accomplissement des fonctions biologiques, donne à la vie et à l'activité humaines forme, sens et contenu ». Ce déplacement notionnel du biologique à l'anthropologique, Benveniste le faisait déjà à propos de la notion de « nature » dans le début de « De la subjectivité dans le langage », écrivant dans un premier temps (à propos du langage) : « Parler d'instrument, c'est mettre en opposition l'homme et la nature. La pioche, la flèche, la roue ne sont pas dans la nature. Ce sont des fabrications », puis parlant immédiatement ensuite de la *nature de l'homme* : « Le langage est dans la nature de l'homme qui ne

¹⁸⁴³ Car une valeur n'existe que dans le milieu social, que par la collectivité

⁵⁴³ On pense à Benveniste qui écrira en 1958 dans « De la subjectivité dans le langage » : « Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme. », *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

⁵⁴⁴ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 30.

⁵⁴⁵ Le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey indique en effet : « C'est en effet à la même époque [XVII^e siècle] que *milieu* commence à être employé dans le langage scientifique pour l'élément physique dans lequel un corps est placé (1639, Descartes), explicité en “ce qui est interposé entre plusieurs corps et transmet une action physique de l'un à l'autre”, acception courante dans le langage scientifique du XVIII^e siècle. Cette notion s'est développée au XIX^e siècle, à la fois dans le domaine de la zoologie (1809, *milieux ambiants*), de la biologie (1831) et, peu après, dans une perspective sociologique (1842, Comte). La même année, Balzac emploie le mot dans son *Avant-Propos de la Comédie humaine* pour parler de l'ensemble des conditions extérieures dans lesquelles vit et se développe un individu. De façon plus restrictive, l'écrivain l'emploie aussi au sens d'“entourage matériel ou moral proche d'une personne” (1846). Cette acception a connu ensuite un grand succès. ». (Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1994, p. 1242

l'a pas fabriqué »⁵⁴⁶. « Dans la nature » et « dans la nature de l'homme », ce n'est pas pareil, ce n'est pas la même *nature*. Gérard Dessons remarquait en effet à ce propos : « La question n'est pas ici de penser le langage à l'intérieur de l'opposition philosophique de la nature et de la culture. Benveniste n'oppose pas l'invention de la roue, phénomène culturel, et la pratique du langage qui serait un phénomène naturel. Le langage n'est pas dans la nature, il est "dans la nature de l'homme". Ce qui n'est pas la même chose. Benveniste fait subir à la notion de *nature* un changement contextuel, qui implique sa réinterprétation en dehors du couple nature-culture, dans le sens d'une spécificité anthropologique. Il y a une nature de l'homme, qui peut être pensée dans un rapport de nécessité définitoire avec le langage. Le langage définit l'homme comme l'homme le langage »⁵⁴⁷.

Lorsque Benveniste écrit que le poète « crée la réalité individuelle, instantanée dont il parle », nous voyons que l'un des enjeux de sa réflexion est une pensée du politique, un projet. Cette réalité quoiqu'étant individuelle et instantanée, est aussi transindividuelle, intersubjectivante. Benveniste l'écrit ailleurs : « Celui qui répète ces vers accède à cet univers second »⁵⁴⁸. Ou alors, « Le poète nous apprend la *vérité* et nous révèle dévoile la *vérité réalité*. La vérité sur lui et de telle manière qu'elle nous apparaisse la vérité sur nous ; la réalité masquée par la convention ou l'habitude et qui brille comme à la création »⁵⁴⁹. Le langage poétique réinvente le commun (« qu'elle nous apparaisse la vérité sur nous » (on souligne), il crée la réalité (individuelle et transindividuelle), une réalité subjectivante et intersubjectivante. Ce langage est un langage *poétique*, au sens aristotélicien d'une poétique, il crée la réalité dont il parle. On voit bien que le travail de Benveniste se démarque d'un sensualisme ou d'une esthétique parce que c'est une théorie du langage et qu'elle a tous les enjeux.

L'intersubjectivité dans le *langage poétique* n'est pas différente de l'intersubjectivité dans le *langage*. Ce que dit Benveniste du *langage poétique*, il le disait déjà du *langage* dans ses travaux publiés. C'est que le *langage* de Benveniste a toujours été le *langage poétique*. Il y a juste peut-être une différence de degré entre Baudelaire et l'ordinaire du langage. Benveniste dit bien que « dire bonjour tous les

⁵⁴⁶ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

⁵⁴⁷ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p. 98-99.

⁵⁴⁸ BAUDELAIRE, 22, f°9 / f°261.

⁵⁴⁹ BAUDELAIRE, 8, f°7 / f°17.

jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention »⁵⁵⁰, le principe reste le même. On repense à ce que Gérard Dessons et Henri Meschonnic écrivaient du *sujet du poème* dans le *Traité du Rythme* en parlant de « subjectivation générale, et maximale, du discours », ne faisant pas du poème et du langage de tous les jours des univers séparés :

Il y a une poétique du rythme quand l'organisation du mouvement de la parole dans l'écriture est le fait d'un sujet spécifique, qu'on appellera le sujet du poème. Ce sujet fait que l'organisation du langage est une subjectivation générale, et maximale, du discours, telle que le discours est transformé par le sujet et que le sujet advient seulement par cette transformation même.⁵⁵¹

Pour autant qu'on définisse la poétique hors d'une dimension générique (la poésie), mais comme l'invention dans le langage d'une réalité *seconde*, ce que Benveniste écrit du langage, dans ses travaux publiés, constitue déjà une poétique. Et cette poétique est inséparablement une éthique et une politique. Benveniste nous l'enseigne déjà, lorsqu'il écrit que le langage n'est pas un instrument de communication mais la « nature même de l'homme »⁵⁵², ajoutant : « nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme »⁵⁵³. Il n'y a pas de langage sans société, pas de société sans langage, dans le sens où le langage produit la société (« immédiatement, la société est donnée avec le langage [...] immédiatement, le langage est donné avec la société »⁵⁵⁴). Comme l'écrit Gérard Dessons « le langage n'est donc pas un produit *a posteriori* de l'état de société, mais son principe même »⁵⁵⁵, ce qui est la grande leçon de « Sémiologie de la langue » : « la

⁵⁵⁰ Emile Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 19.

⁵⁵¹ Gérard Dessons et Henri Meschonnic, *Traité du rythme, Des vers et des proses*, Dunod, Paris, 1998, p. 43.

⁵⁵² A propos de cette expression Gérard Dessons remarque « Le langage n'est pas dans la nature, il est "dans la nature de l'homme". Ce qui n'est pas la même chose. Benveniste fait subir à la notion de *nature* un changement contextuel, qui implique sa réinterprétation en dehors du couple nature-culture, dans le sens d'une spécificité anthropologique. Il y a une nature de l'homme, qui peut être pensée dans un rapport de nécessité définitoire avec le langage. Le langage définit l'homme comme l'homme le langage ». Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, In Press, 2006, p. 99.

⁵⁵³ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

⁵⁵⁴ Emile Benveniste, « Structure de la langue et structure de la société » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 91.

⁵⁵⁵ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, In Press, 2006, p. 49.

langue sera donc l'interprétant de la société»⁵⁵⁶, proposition qui nous rappellera également cette phrase chez Franz Boas, très proche⁵⁵⁷:

*It would seem that the essential difference between linguistic phenomena and other ethnological phenomena is, that the linguistic classifications never rise into consciousness, while in other ethnological phenomena, although the same unconscious origin prevails, these often rise into consciousness, and thus give rise to secondary reasoning and to re-interpretations*⁵⁵⁸

[Je traduis :] Il apparaîtrait que la différence essentielle entre les phénomènes linguistiques et les autres phénomènes ethnologiques est, que les classifications linguistiques ne s'élèvent pas à la conscience, alors que dans les autres phénomènes ethnologiques, bien que la même origine inconsciente prévale, ceux-ci s'élèvent souvent à la conscience, et ainsi font s'élever des raisonnements secondaires et des ré-interprétations.

Ces raisonnements et ré-interprétations sont bien évidemment de l'ordre du discours, ils déplacent un vivre, le « phénomène ethnologique ». Ils sont « secondaires » parce qu'ils déplacent, et on peut penser qu'il n'existe à aucun moment chez Boas une interprétation et un raisonnement « primaires ». Dès que l'on dit « interprétation », on est déjà ailleurs ; et lorsque l'on dit « re-interprétation », on sait qu'il est question de dialogue. Avec Boas on repense à Saussure, son contemporain⁵⁵⁹, où l'origine du langage est dans son fonctionnement ; c'est-à-dire qu'il n'y a jamais autre chose que du fonctionnement. Le *secondaire* de Boas nous rappelle immédiatement encore l'univers *second* dont parle Benveniste, celui que crée le poète et qui devient la réalité de celui qui *répète*⁵⁶⁰ ces vers : « Celui qui répète ces vers accède à cet univers second »⁵⁶¹. Benveniste décrit ici, on l'a dit plus haut, ce que fait un langage poétique : l'invention du collectif, de la valeur, de la réalité. Il rend compte dans son « maximum » d'un fonctionnement ordinaire du langage, fonctionnement ordinaire et poétique qu'il décrivait déjà par exemple en 1965 en écrivant :

⁵⁵⁶ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 54.

⁵⁵⁷ Cf. p. 78.

⁵⁵⁸ Franz Boas, *Introduction to Handbook of American Indian Languages*, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1966 p. 63. Le texte paraît à l'origine en 1911 dans le *Bulletin*, 40, du Bureau of American Ethnology.

⁵⁵⁹ F. de Saussure (1857-1913), F. Boas (1858-1942).

⁵⁶⁰ La *répétition* ici n'est pas une itération, c'est un inchoatif comme dans telle autre phrase dans « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (in *Problèmes de linguistique générale*, p.29) : « voyons ce que devient la même histoire quand elle se réalise dans le récit, suite de petits bruits vocaux, qui s'évanouissent sitôt émis, sitôt perçus, mais toute l'âme s'en exalte, et les générations les répètent, et chaque fois que la parole déploie l'événement, chaque fois le monde recommence »

⁵⁶¹ BAUDELAIRE, 22, f°9 / f°261.

Le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage. Celui qui parle fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. Celui qui l'entend saisit d'abord le discours et à travers ce discours, l'événement reproduit.⁵⁶²

Benveniste décrit ici la dimension individuelle et transindividuelle du langage, qui est son fonctionnement ordinaire. « Transindividuel », c'est le terme de Jacques Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », article paru dans le premier numéro de la revue *La psychanalyse*, intitulé *Sur la parole et le langage*, et auquel Lacan avait convié Benveniste. Dans son article (« Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne »), Benveniste cite le texte de Lacan et c'est là que nous trouvons le terme de « transindividuel » : « Dans son brillant mémoire sur la fonction et le champ de la parole et du langage en psychanalyse, le docteur Lacan dit de la méthode analytique (p.103) : "Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens ; son domaine est celui du discours concret en tant que réalité transindividuelle du sujet ; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel." »⁵⁶³. Ce « discours concret en tant que réalité transindividuelle du sujet », lorsque Benveniste cite Lacan, résonne avec sa propre théorie du langage, où le langage est la possibilité du dialogue. Un poème est déjà son écoute.

Le concept de Benveniste est l'*intersubjectivité*, parce que la réalité qu'il travaille à penser est le *sujet* et non l'*individu*, la différence étant que le sujet est sujet de langage se constituant dans le langage (« c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* »⁵⁶⁴) lorsque l'individu, philosophique, psychologique ou sociologique, n'est pas, de manière constitutive, linguistique. Benveniste fait le passage d'une conception à l'autre⁵⁶⁵. Si donc Benveniste dit le plus souvent « intersubjectif », il dit aussi, mais une seule fois, *supraindividuelle* : la langue est

⁵⁶² Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p.25.

⁵⁶³ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 77.

⁵⁶⁴ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

⁵⁶⁵ « Ainsi tombent les vieilles antinomies du "moi" et de l'"autre", de l'individu et de la société. Dualité qu'il est illégitime et erroné de réduire à un seul terme originel, que ce terme unique soit le "moi", qui devrait être installé dans sa propre conscience pour s'ouvrir alors à celle du "prochain", ou qu'il soit au contraire la société, qui préexisterait comme totalité à l'individu et d'où celui-ci ne serait dégagé qu'à mesure qu'il acquerrait la conscience de soi. C'est dans une réalité dialectique englobant les deux termes et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité. » (Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 260.)

« l'émanation irréductible du soi le plus profond dans chaque individu, est en même temps une réalité supraindividuelle et coextensive à la collectivité tout entière »⁵⁶⁶. Cette supraindividualité n'est pas un cadre établi, une structure reçue. Benveniste nous a appris qu'une langue est *donnée*, mais avant tout *apprise* : « Langue et société ne se conçoivent pas l'une sans l'autre. L'une et l'autre sont données. Mais aussi l'une et l'autre sont apprises par l'être humain, qui n'en possède pas la connaissance innée »⁵⁶⁷ (ce qui change le « donné » en un *don* ; le donné statique, l'inné, en une activité personnelle et transpersonnelle de don, un enseignement). La langue est supraindividuelle parce que « le plus *profond* »⁵⁶⁸ (on souligne), le plus individuel et instantané, peut devenir partageable, peut devenir *vecteur*⁵⁶⁹. Benveniste met au jour le principe de cette supraindividualité, qui s'appelle donc davantage chez lui l'intersubjectivité, à partir de la description de la réversibilité des personnes *je-tu* – qui n'est pas la description d'un appareil formel mais d'un fonctionnement de la langue entière, et du langage :

[...] Dès que le pronom *je* apparaît dans un énoncé où il évoque — explicitement ou non — le pronom *tu* pour s'opposer ensemble à *il*, une expérience humaine s'instaure à neuf et dévoile l'instrument linguistique qui la fonde. On mesure par là la distance à la fois infime et immense entre la donnée et sa fonction. Ces pronoms sont là, consignés et enseignés dans les grammaires, offerts comme les autres signes et également disponibles. Que l'un des hommes les prononce, il les assume, et le pronom *je*, d'élément d'un paradigme, est transmué en une désignation unique et produit, chaque fois, une personne nouvelle. C'est l'actualisation d'une expérience essentielle, dont on ne conçoit pas que l'instrument puisse jamais manquer à une langue.⁵⁷⁰

Benveniste fait la critique d'une linguistique qui réduirait sa vue à l'enregistrement de données et n'interrogerait pas un fonctionnement de la langue⁵⁷¹.

⁵⁶⁶ Emile Benveniste, « Structure de la langue et structure de la société » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 99.

⁵⁶⁷ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 29.

⁵⁶⁸ On note bien sûr cette « profondeur », qu'il reprendra dans sa poétique, et qu'on notait déjà plus haut dans son rapport à la démarche de Jean-Pierre Richard, à *Poésie et profondeur*, à « Profondeur de Baudelaire ».

⁵⁶⁹ Le terme est celui de Benveniste dans les manuscrits de poétique, je l'analyse plus loin, p. 277.

⁵⁷⁰ Emile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine » (1965), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 68.

⁵⁷¹ La distinction entre la *donnée* et sa *fonction*, entre deux linguistiques, fait l'ouverture de l'article (« Le langage et l'expérience humaine ») : « Les formes que revêtent ces catégories sont enregistrées et inventoriées dans les descriptions, mais leurs fonctions n'apparaissent clairement que si on les étudie dans l'exercice du langage et dans la production du discours. » (*PLG*, 2, p. 68). Dans « L'appareil formel de l'énonciation », Benveniste posera une distinction entre deux manières de penser le fonctionnement de la langue (voir *PLG*, 2, p. 79), « l'emploi des formes » d'une part (grammaire prescriptive) et « emploi de la langue » (grammaire de l'énonciation) : « l'énonciation est cette mise en fonctionnement

Une linguistique qui finalement prendrait la langue pour un réservoir de notions prêtes à être utilisées selon les situations. On peut supposer que la langue réduite à de telles données ne peut être envisagée que comme le substitut d'une nature – nomenclature et convention – que cette approche ne pourra être que réaliste. Elle ne connaît pas le discours, qui est le fonctionnement de la langue. Benveniste commence la découverte d'une linguistique du discours en montrant que des formes comme « je » et « tu » ne sont pas des données lexicales, mais renvoient à l'acte de discours où ils sont prononcés. Benveniste écrivait quelques années auparavant, en 1958, dans « De la subjectivité dans le langage », « *ils ne renvoient ni à un concept ni à un individu* »⁵⁷²... « A quoi *je* se réfère-il ? A quelque chose de très singulier, qui est exclusivement linguistique : *je* se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé, et il en désigne le locuteur. C'est un terme qui ne peut être identifié que dans ce que nous avons appelé ailleurs une instance de discours, et qui n'a de référence qu'actuelle. La réalité à laquelle il renvoie est la réalité du discours »⁵⁷³. Ce qu'il s'agit de voir, c'est que cette découverte-là, à propos des personnes de l'interlocution, devient le point de départ d'une remise en question de toute la linguistique traditionnelle. Comme Benveniste l'écrit en 1969 dans « L'appareil formel de l'énonciation » à propos de *l'emploi de la langue*, c'est-à-dire de *l'énonciation* : « Il s'agit ici d'un mécanisme total et constant qui, d'une manière ou d'une autre, affecte la langue entière. La difficulté est de saisir ce grand phénomène, si banal qu'il semble se confondre avec la langue même, si nécessaire qu'il échappe à la vue »⁵⁷⁴. Si à chaque fois qu'une personne parle une expérience nouvelle s'invente, alors c'est la langue entière qu'on doit réexaminer : il devient difficile par exemple de penser des termes de lexique qui renverraient à des concepts communs à tous les locuteurs. Le réexamen de « je » et « tu » a un statut d'exemple, de premier exemple à partir duquel on réexaminera le langage entier. Lorsque Benveniste écrit « Il n'y a pas un concept "je" englobant tous les *je* qui s'énoncent à tout instant dans les bouches de tous les locuteurs, au sens où il y a un concept "arbre" auquel se ramènent tous les emplois individuels de *arbre*. Le

de la langue par un acte individuel d'utilisation » (« L'appareil formel de l'énonciation » (1970, mais écrit en 1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 80)

⁵⁷² Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 261.

⁵⁷³ *Idem.*, p. 261-262.

⁵⁷⁴ Emile Benveniste, « L'appareil formel de l'énonciation » (1970), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p.80.

"je" ne dénomme donc aucune entité lexicale »⁵⁷⁵ – on lit l'état d'un problème et son dépassement déjà. Peut-on encore dire qu'il y a un concept « arbre » auquel se ramèneraient tous les emplois individuels de *arbre* ? Dans les manuscrits de sa poétique, on sait de quelle manière Benveniste répond à ce problème, il y répond par l'opposition entre deux approches du langage : « Le signe linguistique est conceptuel ; l' « icône » poétique est chaque fois unique »⁵⁷⁶.

L'énonciation au sens de Benveniste n'est pas le marquage par certaines « traces » ou « indices » de subjectivité (« subjectivèmes »⁵⁷⁷) de la présence du sujet à son discours – ce que les manuels de narratologie ou de linguistique conversationnelle enseignent de sa recherche : la transformation d'une anthropologie historique du langage et d'une poétique en une boîte à outil de l'analyse du discours. La *subjectivité* chez Benveniste n'est plus réductible à quelques marques formelles ; elle se définit comme le procès entier du langage. On passe alors d'une *sémiotique* à une *sémantique*, du *signe* à la *phrase*, du *langage ordinaire* au *langage poétique*.

Ce n'est pas simplement la poésie (un genre) qui appelle un changement de linguistique – c'est le langage. La poésie n'est d'ailleurs pas nécessairement *poétique*, dans le sens où elle n'invente pas forcément une personne, une expérience nouvelle. Il faut distinguer entre une institution, la « poésie », qui est une construction culturelle complexe, et le *langage poétique*, qui est le principe du langage. Le langage poétique est ordinaire. Il ne relève pas d'un genre, d'un thème ou d'une forme, c'est ce langage que Benveniste définit en écrivant que « Dès que le pronom *je* apparaît dans un énoncé où il évoque — explicitement ou non — le pronom *tu* pour s'opposer ensemble à *il*, une expérience humaine s'instaure à neuf et dévoile l'instrument linguistique qui la

⁵⁷⁵ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 261.

⁵⁷⁶ BAUDELAIRE, 22, f°30 / f°282.

⁵⁷⁷ La réduction du travail de Benveniste par C. Kerbrat-Orecchioni à des indices de subjectivité ou d'objectivité, dans un sens non linguistique, dans le sens des jugements de valeur, de la vieille opposition non dépassée du subjectif et de l'objectif ; par exemple : « D'autre part, le taux de subjectivité varie d'un énoncé à l'autre dans la mesure où les unités de ce point de vue pertinentes peuvent y être plus ou moins nombreuses et denses – le but ultime (et dans une certaine mesure utopique) de cet inventaire des unités énonciatives étant, après les avoir affectées d'un indice de subjectivité, d'élaborer une méthode de calcul du taux de subjectivité que comporte un énoncé donné, ce qui permettrait de trancher tous ces débats confus sur l'objectivité de tel ou tel article ou organe de presse [...] », Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation, De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 1999, 2002, p. 82.

fonde »⁵⁷⁸. On le voit, le langage poétique commence où commence le *discours*. Mais ce qui affleure également c'est qu'on peut avoir une pratique du langage qui ne soit pas *poétique*, ce que j'ai défini comme une pratique réaliste de la langue, ce que Benveniste appelle la « langue ordinaire » : « la langue ordinaire présente une seule et constante catégorisation du monde, la même pour tous ».

Ce que Benveniste va chercher chez Baudelaire, ce n'est pas la poésie, c'est le langage poétique, ce que Baudelaire renouvelle de vision et d'expérience, ce qu'il continue de ré-inventer. Lorsque Benveniste travaille à analyser des poèmes de Baudelaire, il le fait en historien. Il les analyse comme il analyse les textes qui font l'invention des institutions indo-européennes, comme il fait tout le temps. On a dit plus haut, en reprenant le terme lancé par Benveniste, que cette attitude historique (de la valeur, du langage), constituait une *métasémantique* : la découverte d'une sémantique particulière⁵⁷⁹, en même temps que la poursuite de la découverte du point de vue qui permet de penser cette sémantique propre.

A plusieurs reprises Benveniste travaille à différencier la langue poétique de Baudelaire et celle de Mallarmé ; il distingue ainsi deux poétiques, Baudelaire et Mallarmé ayant chacun à leur manière et de façon décisive transformé la poésie (comme institution), et davantage le langage (le vivre). Pour Benveniste, il n'y a pas une nature du poème, il y a une aventure de la pensée et du langage, une poursuite intellectuelle, un dialogue, dont il faut rendre compte en historien, en travaillant à découvrir par exemple la langue de Baudelaire (qui nous découvre tout autant, puisque ce travail devient l'exercice de l'invention du point de vue) :

Il faut insister pour la bien définir, sur
l'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire.
En apparence, le discours de Baudelaire est si
uni, si régulier, si intelligible, si bien tenu qu'il
semble dans la plus pure tradition classique. Ce qui
déconcerte même les poètes qui le lisent aujourd'hui
avec – cependant – la double conscience de la
puissante originalité de Baudelaire (mais où
réside-t-elle alors ?) et de toutes les novations
qui sont issues de lui et qu'il a au moins rendues

⁵⁷⁸ Emile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine » (1965), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 68.

⁵⁷⁹ Benveniste parle d'une *grammaire poétique* (« ce que j'appellerai la grammaire sémantique (ou poétique ?) », *BAUDELAIRE*, 22, f°67 / f°319), où l'on comprend qu'il s'agit de découvrir une grammaire, une sémantique spécifique, *la langue de Baudelaire* par exemple, tenant ainsi ensemble l'expérience qui s'invente et l'invention du discours.

possibles.⁵⁸⁰

Pour Benveniste l'originalité de Baudelaire est à penser de manière linguistique : *l'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire*. Le terme de *grammaire* ici ne renvoie pas à la grammaire au sens de l'usage normatif de la langue. Cette grammaire c'est la spécificité de la langue de Baudelaire. Lorsque Benveniste écrit : « en apparence, le discours de Baudelaire est si uni, si régulier, si intelligible, si bien tenu qu'il semble dans la plus pure tradition classique », il faut bien voir qu'il s'agit de la critique d'une poétique de l'écart, c'est à dire du travail de Jean Cohen qui est bien de son époque et qui est par ailleurs exactement contemporain de l'écriture de Benveniste sur Baudelaire. J. Cohen réduit la littérature à un écart par rapport à une norme. Ainsi au début de *Structure du langage poétique* en 1966, il écrit :

Avant de savoir quels sont les écarts esthétiquement valables, il faut d'abord pouvoir les repérer en tant qu'écarts, ce qui ne peut se faire que par comparaison avec la norme. Nous considérons donc le langage poétique comme un fait de style pris dans son sens général. Le fait initial sur lequel sera fondé cette analyse, c'est que le poète ne parle pas comme tout le monde. Son langage est anormal, et cette anormalité lui confère un style. La poétique est la science du style poétique.⁵⁸¹

Benveniste invalide cette approche en disant que la norme linguistique et donc l'écart, ne permettent pas de penser l'originalité de Baudelaire, puisque de ce point de vue. Baudelaire applique correctement les règles de la grammaire française. Benveniste dans un autre feuillet, écrit : « Le langage iconique ne rompt pas avec le système général de la langue, il n'emploie pas d'éléments phoniques ni significs qui soient étrangers à la langue, et Baudelaire conserve une syntaxe qui est dans l'ensemble celle de la langue commune. »⁵⁸². Ce n'est pas un écart par rapport à la norme linguistique qui fait Baudelaire, qui fait le poème. Ceci montre aussi que la linguistique traditionnelle, la grammaire normative, est incapable d'approcher un poème, d'où la nécessité de penser comme le fait Benveniste une *grammaire poétique, la langue de Baudelaire*, qui est un tout autre projet. Il ne sépare pas l'expérience et la langage, l'invention du regard et l'invention de la grammaire. Benveniste cherche aussi à écrire une autre histoire, qui serait linguistique, poétique, grammairienne, et qui découvrirait par exemple « toutes les novations qui sont issues de lui [Baudelaire] et

⁵⁸⁰ BAUDELAIRE, 22, f°67-68 / f°319-320.

⁵⁸¹ Jean Cohen, *Structure du langage poétique*, Flammarion, Paris, 1966, p. 13-14.

⁵⁸² BAUDELAIRE, 6, f°5 / f° .f°5.

qu'il a au moins rendues possibles ». Encore une fois, Benveniste remet en question les catégories de l'analyse linguistique, par le poème, en pensant le *langage poétique*. Il montre ainsi non seulement la difficulté mais la nécessité « de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire »⁵⁸³.

Le langage poétique est toujours pour Benveniste à la fois *ce langage poétique*, Baudelaire, Mallarmé, une sémantique particulière, l'invention de réalité qu'elle engage ; et en même temps une généralité : *le langage poétique*, qui définit alors une certaine activité du sujet et du langage :

La poésie a ici le visage de
Baudelaire ; je parle d'elle
ou de lui, sans pouvoir
toujours les distinguer. La
poésie, c'est la poésie
plus un certain poète.
puisque chaque poète a
sa langue poétique⁵⁸⁴

La « langue poétique » n'est pas réductible, comme on l'a dit plus haut, à un lieu institutionnalisé de la « création » : la « poésie ». La langue poétique est une activité, par exemple celle de Baudelaire lorsqu'il découvre par le langage une réalité nouvelle. Ce qu'il faut remarquer ici, lorsque Benveniste dit « je parle d'elle ou de lui, sans pouvoir toujours les distinguer », c'est l'importance pour lui de la question du *point de vue*. Ce qu'il découvre du langage poétique, il le découvre par Baudelaire. C'est au vrai sens du terme un *dialogue*. C'est ce que sa linguistique nous avait appris ; que ce qu'on peut dire d'un détail de grammaire dans une langue particulière permet toujours la découverte d'une méthode, la découverte de la généralité du propos. C'est en ce sens que je comprends la phrase de Benveniste à la fin de l'article « La classification des langues » en 1952 : « la distance à parcourir à moins d'importance que la direction où s'orienter »⁵⁸⁵, c'est encore ce que recouvre le terme de *problèmes*⁵⁸⁶ dans *Problèmes de linguistique générale* : c'est la manière de voir qui s'invente à chaque pas. Et en cela Benveniste poursuit Saussure pour qui le point de vue CREE l'objet, pour qui rien n'existe en dehors du point de vue.

⁵⁸³ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 37.

⁵⁸⁴ BAUDELAIRE, 21, f°2 bis / f°210 bis..

⁵⁸⁵ Emile Benveniste, « La classification des langues » (1952), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 118.

Benveniste, dans l'article « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », nous rappelle que le travail du linguiste est d'abord un travail sur les langues réelles, et par-là une réflexion sur le langage :

Le langage, faculté humaine, caractéristique universelle et immuable de l'homme, est autre chose que les langues, toujours particulières et variables, en lesquelles il se réalise. C'est des langues que s'occupe le linguiste, et la linguistique est d'abord la théorie des langues. Mais, dans la perspective où nous nous plaçons ici, nous verrons que ces voies différentes s'entrelacent souvent et finalement se confondent, car les problèmes infiniment divers des langues ont ceci de commun qu'à un certain degré de généralité ils mettent toujours en question le langage.⁵⁸⁷

Le propos de Benveniste rappelle ce qu'Henri Meschonnic dans son article « Problèmes du langage poétique de Hugo » en 1968 (colloque de Cluny) pouvait dire du langage poétique. H. Meschonnic explique en effet que le sens de son travail est d'illustrer que « la poétique ne peut pas être réaliste (c'est-à-dire substantialiste) mais nominaliste : qu'elle ne peut partir que du langage poétique **d'un** créateur – que l'expression “langage poétique” n'a pas de sens intransitif »⁵⁸⁸. Pour Meschonnic, comme pour Benveniste, il n'y a pas de manière substantielle un langage poétique, il n'y a que des expériences particulières, des créateurs et des lecteurs qui réinventent la nature du langage poétique. Lorsque Benveniste écrit que « le langage, faculté humaine, caractéristique universelle et immuable de l'homme, est autre chose que les langues, toujours particulières et variables, en lesquelles il se réalise », il ne faut pas se tromper de lecture, il ne faut pas se tromper de réel, il faut bien lire « en lesquelles il se réalise » de manière nominaliste et non de manière réaliste : le langage n'est pas réalisé, il se réalise dans les langues, il continue de se réaliser. C'est la valeur de ce présent, en fin de phrase, un présent progressif, et qui laisse toute la place à une pensée du sujet. Rien n'est dans la langue qui n'aura d'abord été dans la voix, « *nihil est in lingua quod non prius fuerit in oratione* »⁵⁸⁹, écrit Benveniste en reprenant la formule aristotélicienne ; l'expérience est toujours première.

⁵⁸⁶ Voir plus haut à ce sujet, p.136.

⁵⁸⁷ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 19.

⁵⁸⁸ Henri Meschonnic, « Problèmes du langage poétique de Hugo », in *La Nouvelle critique*, numéro spécial, *Linguistique et littérature* (Colloque de Cluny, 16-17 avril 1968), Paris, 1968, p. 134.

⁵⁸⁹ Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1964), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 131.

C'est parce que l'expérience est première que le langage poétique est toujours en avant de l'ordinaire, qu'il l'invente. Comme Benveniste l'écrit, le lecteur par le poème accède à un univers *second* :

La « réalité » ~~de~~ à laquelle renvoie le ~~sens~~ vers ~~du~~
~~poème~~ est une réalité indéfiniment créée
par le poète même, au moyen de ses vers. Il la
fait voir, il lui donne existence par la sonorité
des vers. Celui qui répète ces vers accède à cet
univers second, qui est tout entier inclus
dans les mots assemblés par le poète. O miracle
permanent, ô confuse merveille que cette fiction
devenant suprême réalité dans et par les mots.⁵⁹⁰

Le poète fait voir, donne existence à un univers *second*, une « suprême réalité ». *Second* définit un déplacement du sujet, du regard, de la réalité. On avait déjà remarqué ce terme ailleurs, chez Franz Boas, avec une valeur très proche, lorsque celui-ci parlait de raisonnements secondaires et de ré-interprétations (« secondary reasoning and [...] re-interpretations »⁵⁹¹). Chez Benveniste comme chez Boas, *second* (*secondaire*) ne s'oppose pas à « premier », il n'y a jamais d'origine, il n'y a que du fonctionnement, des déplacements, du risque, de l'inconnu. Comme dit Saussure à propos de la question de l'origine du langage : « ORIGINE DU LANGAGE : Inanité de la question pour qui prend une juste idée de ce qu'est un système sémiologique et de ses conditions de *vie*, avant de considérer ses conditions de genèse, p. 000. Il n'y a aucun moment où la genèse diffère caractéristiquement de la *vie* du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la *vie*. »⁵⁹². Boas et Benveniste ont également ce sens de la *vie*.

Lorsque Benveniste dit *second*, on doit aussi avoir à l'esprit qu'il écrit à propos de Baudelaire, que le *double*, le *comme* sont les termes importants de sa langue poétique, d'une langue poétique qui s'oppose de cette manière particulière à un réalisme. Benveniste insiste en effet sur le *comme* chez Baudelaire :

Fréquence des comme

recueillir)

À toutes les variantes :

⁵⁹⁰ BAUDELAIRE, 22, f°9 / f°261.

⁵⁹¹ Voir p. 78.

⁵⁹² Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 228.

ainsi que . . .
tel, semblable, pareil

joindre imiter
comparable
tu fais l'effet
ressemblent
avoir l'air (91)

Ce relevé n'est pas thématique ni lexicologique, c'est celui d'une poétique, le repérage d'une expression qui invente une vision :

Correspondances (suite)

Importance et fréquence
de « comme, ainsi que,
à l'égal de, semblable,
pareil ».

Le poète compare, il
n'explique ni ne décrit.⁵⁹³

Benveniste fait de la « comparaison », de la « correspondance » un mode de pensée, une pensée du langage, critique du réalisme de la description, de l'« identification » : « Comme accompagne seulement des verbes autres que être. Donc l'identification < s'oppose à la > comparaison »⁵⁹⁴. Ceci va bien dans le même sens que le *second*, ou le *secondaire* (de F. Boas) que l'on comprend comme un déplacement du sujet.

Benveniste parle aussi de « suprême réalité » : le poète dévoile une *réalité* qu'on ne savait pas voir jusque là. On repense à la *vérité révélée* qu'il barrait pour faire entendre une *réalité dévoilée*, un projet d'histoire : « Le poète nous apprend la *vérité* et nous ~~révèle~~ dévoile la ~~vérité~~ *réalité*. La vérité sur lui et de telle manière qu'elle nous apparaisse la vérité sur nous ; la réalité masquée par la convention ou l'habitude et qui brille comme à la création »⁵⁹⁵. *Comme à la création* ; Benveniste définit une création continuée, continuée par le langage.

Benveniste parle d'une *réalité indéfiniment créée*, de celui qui lit comme *celui qui répète ces vers*, ou encore d'un *miracle permanent*. Le poème n'est pas enfermé

⁵⁹³ BAUDELAIRE, 15, f°9 / f°115

⁵⁹⁴ BAUDELAIRE, 14, f°21 / f°100

⁵⁹⁵ BAUDELAIRE, 8, f°7 / f°17.

dans ses conditions de production, et n'est pas arrêté dans une signification, il est toujours dans la lecture de quelqu'un, qui *répète* les vers (où la répétition n'est pas une itération mais un recommencement ; le poème commence à nouveau). C'est pour cela, comme je l'ai dit à l'instant, que l'univers du poème est toujours *second*. Il est toujours un déplacement, l'invention d'une réalité et d'une personne nouvelle. Peut-être retrouve-t-on dans ce manuscrit l'écho lointain d'une phrase de l'article « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » en 1963, où Benveniste définit le récit comme ce que l'on *répète* et toujours *recommence*, où en tout cas il parle d'une répétition qui au contraire d'annuler le présent le produit⁵⁹⁶ : « voyons ce que devient la même histoire quand elle se réalise dans le récit, suite de petits bruits vocaux qui s'évanouissent sitôt émis, sitôt perçus, mais toute l'âme s'en exalte, et les générations les répètent, et chaque fois que la parole déploie l'événement, chaque fois le monde recommence »⁵⁹⁷.

L'expression « cette fiction devenant suprême réalité dans et par les mots » doit encore retenir notre attention ; pour Benveniste le poème engage la *réalité*. *Fiction* et *réalité* ne sont plus antinomiques, et même ne se distinguent plus. La réalité n'est plus ici la réalité référentielle, mais un projet de réalité (« La « réalité » ~~de~~ à laquelle renvoie le ~~sens~~ vers ~~du poème~~ est une réalité indéfiniment créée par le poète même »). La réalité est l'enjeu du poème. Comme Benveniste l'écrit ailleurs, « les poètes sont les plus grands réalistes »⁵⁹⁸, ce qui inverse l'idée habituelle d'un poète faiseur d'irréel, de fiction, et qui déplace la valeur du terme « réaliste » d'une valeur référentielle en une valeur créative ; la *fiction* reprend ici une valeur positive, poétique, celle de *faire*, de créer (*fictio* en latin semblerait presque proche de *facio*, bien qu'il dérive en fait de *ingere*, « inventer » (et qui donne « feindre » en français) ; *fictio*, c'est en latin impérial l'« action de façonner », la « création »). Lorsque Benveniste parle de « fiction », on est déjà dans une sémantique, dans une poétique, dans une penser du faire, de la manière de faire, de dire. Il n'est en tout cas pas question de penser le vrai et le faux, le réel et l'irréel ; le poète par la fiction crée une réalité nouvelle. Ainsi l'enjeu du poème est politique.

⁵⁹⁶ On pensera aussi à la phrase « Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention », Emile Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 19.

⁵⁹⁷ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement du langage » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 29.

Cette *fiction*, critique de la logique du vrai et du faux, de la logique du signe, du réalisme, rappellera Mallarmé, celui-ci revendiquant dans *Crise de vers* le poème comme « un art consacré aux fictions », à l’opposé d’une « fonction de numéraire facile et représentatif », qui est la réduction du langage à un usage réaliste (« représentatif »), en un instrument, une nomenclature, un *numéraire*, c’est-à-dire une monnaie d’échange :

Au contraire d'une fonction de numéraire facile et représentatif, comme le traite d'abord la foule, le dire, avant tout, rêve et chant, retrouve chez le Poète, par nécessité constitutive d'un art consacré aux fictions, sa virtualité.⁵⁹⁹

La *fiction* chez Mallarmé, comme chez Benveniste, n’est pas un genre, mais un projet, de langage, de vie et d’histoire. Par le poème, le langage, « le dire », *retrouve* sa qualité constitutive, sa *virtualité*. C’est dire que le poème est *critique*, critique d’un état du langage, d’un état de la pensée, d’une manière dont la *foule* traite le langage. On peut d’ailleurs penser que cet état de « foule » qui est un état de la société découle ou du moins est lié à cet état du langage privé de sa virtualité. La *virtualité* du *dire* que travaille à penser Mallarmé, et qu’il définit comme « avant tout rêve et chant », c’est l’ouvert, l’infini du langage et de la pensée. On entend « vie » dans cette « virtualité ».

Il faut encore ajouter quelques remarques à propos du feuillet « 22, f°9 ». Il y a notamment cette question de la « sonorité » : « Il la [la réalité] fait voir, il lui donne existence par la sonorité des vers ». Il me semble qu’une continuité est à découvrir ici entre la recherche avancée par Benveniste à propos de la *sonorité* et la réflexion que mène Ferdinand de Saussure avec les paragrammes. D’abord parce que la dimension que Benveniste pose en parlant de « la sonorité des vers », c’est celle du discours, ce n’est pas celle du mot. On le verra plus loin, mais il parle de l’*adéquation* ou de l’*identification* de la matière linguistique à la signification, et il est bien clair que ce n’est pas un cratylisme, qu’il pose la question de la construction de la signifiante, c’est à dire la question de la lecture. On examine ce problème un peu plus loin dans notre travail. En tout cas, par parenthèse, il me semble que la recherche menée par Saussure constitue une référence importante pour Benveniste, par exemple lorsque celui-ci tâche

⁵⁹⁸ BAUDELAIRE, 12, f°7 / f°59.

⁵⁹⁹ Stéphane Mallarmé, *Crise de vers*, in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Gallimard « Poésie », Paris, 2003, p. 259.

de forger des termes nouveaux pour désigner ce qui ne se pense pas encore⁶⁰⁰, ou alors parce qu'il fait référence à cette fameuse phrase de Saussure, dans les cahiers de paragrammes, concernant le problème de la consécutive dans le langage, ce qui correspond à la question de la lecture, de la sonorité, que l'on vient d'évoquer : « Ces mots se suivent ; ils se combinent et composent des figures neuves. Ici vaut l'observation profonde de Saussure sur la consécutive comme principe fondamental (Anagrammes de F. de S. Merc. De Fr. 1964, p. 254) »⁶⁰¹.

Benveniste parle d'« une réalité indéfiniment créée par le poète même, au moyen de ses vers ». Il est important de remarquer le soulignement (« ses vers ») : bien sûr il met l'accent sur la sémantique, la langue poétique propre à chaque poète. Comme il l'écrit dans « Sémiologie de la langue » (1969), « l'art n'est jamais ici qu'une œuvre d'art particulière »⁶⁰² (*ici*, c'est-à-dire dans le présent d'une *lecture-écriture*⁶⁰³), l'art est réinventé par chaque œuvre d'art ; ainsi aucun formalisme ne peut atteindre une œuvre de manière pertinente. Ce qu'on doit encore remarquer c'est simplement le fait que Benveniste parle du « vers ». Les vers de Baudelaire sont distinctivement *ses* vers. Le *vers* devient l'unité linguistique qui permet de penser la particularité d'une écriture ; le *vers* n'est plus tant une forme versifiée, que l'unité linguistique qui distingue une poétique d'une autre.

D'une manière continue à celle-ci, Benveniste oppose Baudelaire à Mallarmé, du point de vue de leur *grammaire sémantique* ou *poétique* :

Ce sont donc en réalité deux attitudes opposées.
Elles se séparent sur un point essentiel à mettre
en lumière : sur ce que j'appellerai la grammaire
sémantique (ou poétique ?).⁶⁰⁴

⁶⁰⁰ Nous verrons plus loin ces concepts nouveaux que Benveniste produit, tels *symphonie*, *symphonie*, *sympathème*, *éicasse*, *éicassant*...

⁶⁰¹ BAUDELAIRE, 22, f°42 / f°294.

⁶⁰² Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 59.

⁶⁰³ *Lecture-écriture*, c'est le concept d'Henri Meschonnic depuis *Pour la poétique* en 1970, et peut-être même avant dans ses articles (?). H. Meschonnic écrit en effet : « Ne pas traverser l'œuvre pour y reconnaître des universaux de l'imaginaire, ou pour la situer ou la perdre dans une sémiologie. Il s'agit de la *lecture-écriture* d'une œuvre qui, surtout lorsqu'elle appartient à la littérature moderne, lorsqu'elle nous est proche par le temps et la civilisation, peut à la fois, tour à tour, être objet contemplé et sujet revêtu de la critique, sans contradiction. », *Pour la poétique*, Gallimard, Paris, 1970, p. 18.

Cette *grammaire sémantique* ou *poétique* n'a rien à voir avec la « grammaire » en tant qu'ensemble de normes relatives à un idiome. Elle cherche à découvrir une forme de langage et indissociablement la forme de vie qu'elle produit. Et c'est de ce point de vue qu'on peut commencer à penser, historiquement, ce que Baudelaire, puis ce que Mallarmé ont réussi à découvrir, ce dont ils sont les inventeurs. C'est ainsi qu'on peut commencer à les opposer, à les inscrire dans une poursuite l'un de l'autre :

Mallarmé peu à peu se détache même de cette transposition, qui est encore une concession à la réalité. Il répudie même toute allusion à un univers qui aurait quelque rapport à la « fonction de numéraire », à l'« emploi élémentaire du discours ». La valeur sémantique des mots est abolie, puis leur individualité même : « le vers qui, de plusieurs vocables, refait un mot total, neuf, étranger à la langue, et comme incantatoire, achève cet isolement de la parole » « L'œuvre pure implique la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots, par le heurt de leur inégalité mobilisées [citer tout le passage de la Divagation première]. Tout cela devient parfaitement clair. Le poète refuse même la
aux mots ~~leur~~ valeur sémantique qui les accrédite dans le langage quotidien⁶⁰⁵

On voit de nouveau la question du réalisme se poser ici ; Benveniste en observe la critique chez Baudelaire, puis sa radicalisation chez Mallarmé. Le chemin critique de Baudelaire est la « transposition », l'institution d'un *contre-monde*, ou *ultra-monde* (ce qui peut encore nous rappeler l'*univers second*, la *suprême réalité* dont je parlais plus haut). Benveniste écrit ainsi :

Chez Baudelaire, ai-je dit, l'émotion se convertit en images sensibles, se donne un support sensoriel, trouve son équivalence dans les objets qui la suscitent (ciel nocturne) ou dans les mouvements qui la prolongent (nage, planer, balancements) et finit par
ou ultra-monde

⁶⁰⁴ BAUDELAIRE, 22, f°67 / f°319.

⁶⁰⁵ BAUDELAIRE, 22, f°14 / f°266.

instituer un véritable contre-monde, qui se prête à l'inventaire et à la description.⁶⁰⁶

Chez Mallarmé, le chemin est après Baudelaire le refus de toute « concession au réel », la critique explicitée de la réduction du langage en une « fonction de numéraire facile et représentative ». l'invention d'une autre grammaire poétique.

⁶⁰⁶ BAUDELAIRE, 22, f°13-14 / f°265-266.

2.

C'est un monde particulier, personnel, qu'il faut d'abord décrire, comme un cosmos nouveau et spécifique⁶⁰⁷

Le « sens » est en poésie l'adéquation à la « réalité » que le poète institue, sa réalité à lui. Quelle est donc la nature de cette réalité seconde et comment l'atteindre ?⁶⁰⁸

Une singularité du travail de Benveniste, autant dans sa poétique que dans ses études sur les langues, c'est qu'il écrit toujours une *culturologie*. Un détail qui à première vue semblera sans rapport, c'est le fait qu'il n'y a pas chez lui de néologisme, pas de surenchère, qu'il n'écrit et ne pense pas une linguistique du mot, mais une linguistique du discours. Et de ce point de vue, il n'y a pas de schizme entre sa théorie et sa pratique du langage, elles se découvrent ensemble. Comme dit Henri Meschonnic à propos du poème : *le poème fait ce qu'il dit, dit ce qu'il fait*.

L'écriture de Benveniste se pose dans un dialogue, et le propose. Que l'on remarque par exemple la manière dont certains titres, tels que *Problèmes de linguistique générale*, ou « *De la subjectivité dans le langage* » disent et instituent ce dialogue. La pensée de Benveniste *déplace* plutôt qu'elle ne *dépasse* comme propose de le penser H. Meschonnic ; elle ne fait pas de rupture, elle poursuit une recherche. Pour cela, la démarche de Benveniste est *critique*. Pour cela aussi elle est analytique, culturologique, peut-être même hippocratique.

Les concepts de Benveniste ne sont pas des néologismes, ce sont les termes traditionnels d'un questionnement ; Benveniste les pense comme des *problèmes* : le langage, le sujet, l'histoire, la société, le corps, l'émotion... Lorsqu'il écrit, il déplace la valeur de ces termes (sa pensée encore une fois est bien une pensée du discours et de la valeur), et en même temps ce déplacement porte la critique et l'analyse de la manière ancienne de poser le problème, et qui est à présent renouvelée. Lorsque

⁶⁰⁷ BAUDELAIRE, 12, f°1/ f°53.

⁶⁰⁸ BAUDELAIRE, 22, f°11/ f°263.

Benveniste parle par exemple du « corps » du poète ou de l'« émotion », ce n'est pas pour écrire un sensualisme ou une psychologie de Baudelaire, mais une poétique où le « corps » est un corps dans le langage, et où l'« émotion » n'est pas dissociable d'une découverte linguistique. Et en même temps qu'il fait ce travail pour repenser l'évidence, il la questionne nécessairement. Il rend compte d'un paradigme habituel et inconscient : le poème, le corps, l'émotion ; ce qu'une culture a l'habitude de penser. Il fait apparaître comment entre un langage ordinaire et un langage poétique on reporte l'opposition de l'intelligible et du sensible, et ce que ce dualisme empêche de penser, ce qu'il impose.

L'opposition entre un « langage poétique » et un « langage ordinaire », que Benveniste reprend avec la distance d'un l'analyste des institutions de sa propre culture, ne va pas de soi, ce sont des représentations, c'est ce qu'un long terme de la réflexion aura établi.

Benveniste parle dans l'avant-propos du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* de « structures enfouies » que le linguiste « produit au jour » par l'analyse de l'invention des institutions indo-européennes. Il me semble important de rappeler ce passage, parce que la démarche de Benveniste dans sa poétique à partir de Baudelaire ne sera, selon moi, pas différente :

On s'efforce ainsi de restaurer les ensembles que l'évolution a disloqués, de produire au jour des structures enfouies, de ramener à leur principe d'unité les divergences des emplois techniques, et en même temps de montrer comment les langues réorganisent leurs systèmes de distinctions et rénovent leur appareil sémantique.⁶⁰⁹

Il est important de remarquer à quel point ce que Benveniste travaille à penser en parlant de « structures enfouies » ou de « principe d'unité » est tout à fait différent d'un universalisme uniformisateur comme celui du structuralisme, qu'il s'agisse de la « structure inconsciente » de Claude Lévi-Strauss, ou de la *deep structure* (« structure profonde ») de Noam Chomsky (qui poursuit le projet de grammaire de Port Royal). Les expressions semblent équivalentes, mais tout les sépare. Lorsque Noam Chomsky parle de « structure profonde » c'est un modèle totalisant à quoi toute langue, toute phrase doivent se réduire. C'est la réduction de la pensée humaine en un modèle fini capable d'englober tout le réalisé et le réalisable, tout le vivant et le vivable, modèle que Chomsky déduit dans une langue particulière, et avec les catégories de cette

⁶⁰⁹ Emile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, I, Minuit, Paris, 1969, p. 9-10.

langue, pour la projeter en un universel. Le projet de la grammaire universelle de Chomsky, quoique certainement humaniste dans son intention, fait le choix d'un réalisme, quand à l'inverse Benveniste, posant le projet d'une culturologie, cherche à découvrir comment la vie s'invente de manière originale à chaque instant, et n'est jamais réductible à un modèle uniformisateur. Voici un passage de *Cartesian Linguistics* pour apercevoir cette différence :

*The deep structure that expresses the meaning is common to all languages, so it is claimed, being a simple reflection of the forms of thought. The transformational rules that convert deep to surface structure may differ from language to language.*⁶¹⁰ [Je traduis :] La structure profonde qui exprime le sens est commune à toutes les langues, ainsi affirme-t-on, étant un simple reflet des formes de pensée. Les règles transformationnelles qui convertissent la structure profonde en structure de surface peuvent différer de langue à langue.⁶¹¹

Les *structures enfouies* dont parle Benveniste sont de l'ordre d'un *inconscient*, d'un continu, d'un projet. C'est ce qui se poursuit (peut-être sans qu'on en ait idée), comme un certain *sentiment de la langue*, ce qui fera par exemple que des langues de la famille indo-européenne développeront une solution similaire à un même problème. Benveniste note ainsi dans « "Etre" et "avoir" dans leur fonction linguistique », à propos de la fonction prédicative, que le pronom de la 3^e personne remplira la « fonction d'une copule en fin de phrase »⁶¹² en sogdien, en pašto et en ossète, cette solution ayant été ainsi pareillement développée dans ces langues iraniennes sans qu'il y ait de nécessité à cela. Benveniste écrit : « Voilà donc trois langues iraniennes qui sont arrivées, par une évolution spontanée, indépendamment l'une de l'autre, à la même structure syntaxique, d'apparence si peu indo-européenne, qui s'est fixée par ailleurs en sémitique et en turc »⁶¹³. Benveniste donne à penser l'activité d'un inconscient linguistique, le contraire d'une fatalité.

Dans *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Benveniste tâche de faire affleurer cet inconscient, cette continuité et en même temps d'observer la manière chaque fois originale dont « les langues réorganisent leurs systèmes de distinctions et

⁶¹⁰ Noam Chomsky, *Cartesian Linguistics : A Chapter in the History of Rationalist Thought*, Harper and Row, New York and London, 1966, p. 35

⁶¹¹ Voici la traduction de l'édition française par N. Delanoë et D. Sperber : « La structure profonde, qui exprime le sens, est – affirme-t-on – commune à toutes les langues, car elle n'est que le reflet des formes de la pensée. Les règles transformationnelles qui convertissent la structure profonde en structure de surface peuvent être différentes d'une langue à l'autre ». Noam Chomsky, *La linguistique cartésienne*, traduit de l'anglais par N. Delanoë et D. Sperber (l'original date de 1966), Seuil, Paris, 1969, p. 64.

⁶¹² Emile Benveniste, « "Etre" et "avoir" dans leur fonction linguistique » (1960), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 191.

rénovent leur appareil sémantique ». Il tient ainsi ensemble la dimension d'un présent et celle d'une continuité historique, une « synchronie » inséparable d'une « diachronie », pour reprendre les termes de la terminologie saussurienne.

Le projet d'une culturologie est le projet que Benveniste a mené durant toute sa vie. Cette culturologie travaille à faire l'analyse de la manière dont le langage organise un monde de manière chaque fois particulière. C'est la démarche qui découle du principe d'une *sémiologie de la langue*, où la langue est l'interprétant de la société. On voit comme la formulation « la langue de Baudelaire » déjà est culturologique.

Benveniste établit ainsi en 1968, dans son entretien avec Pierre Daix, le projet d'une *culturologie* :

[La linguistique] peut fournir à des sciences dont la matière est plus difficile à objectiver, comme la culturologie, si ce terme est admis, des modèles qui ne seront pas nécessairement à imiter mécaniquement, mais qui procurent une certaine représentation d'un système combinatoire, de manière que ces sciences de la culture puissent à leur tour s'organiser, se formaliser dans le sillage de la linguistique. Dans ce qui est déjà tenté sur le domaine social, la primauté de la linguistique est ouvertement reconnue. Ce n'est pas du tout en vertu d'une supériorité intrinsèque, mais simplement parce que nous sommes avec la langue au fondement de toute vie de relation.⁶¹⁴

Le projet d'une culturologie repose sur l'idée que la langue produit la société – « nous sommes avec la langue au fondement de toute vie de relation ». Si la langue produit la société, alors la « société » n'est plus une entité abstraite, mais une dynamique de production de la société. Le terme de « relation » nettement accentué ici en toute fin de phrase, fait apparaître qu'on ne trouve pas autrement la « vie » que comme « vie de relation », un fonctionnement (au sens de Saussure), une activité imprédictible et infinie. Le terme de « relation » devient ici un terme linguistique et caractérisant quelque chose de spécifiquement humain, il est synonyme de *dialogue*. La manière dont Benveniste redéfinit la vie humaine comme « vie de relation » rappelle la distinction qu'il établit entre « deux modèles linguistiques de la cité », avec d'un côté la *polis* grecque, qui pose la société comme un tout et l'individu comme une partie, et la *civitas* latine qui est l'institution d'un fonctionnement de la société comme

⁶¹³ *Ibid.*, p. 192.

⁶¹⁴ Cf. « Structuralisme et linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 26.

concitoyenneté : « On est le *civis* d'un autre *civis* avant d'être *civis* d'une certaine ville »⁶¹⁵. Ici c'est la relation qui produit la société.

En 1963 dans « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », Benveniste écrit – « J'appelle culture le *milieu humain*, tout ce qui, par-delà l'accomplissement des fonctions biologiques, donne à la vie et à l'activité humaines forme, sens et contenu »⁶¹⁶. Je disais plus haut que l'expression d'un *milieu humain* déplaçait la notion de *milieu* d'une biologie à une anthropologie : l'homme vit dans la culture. Mais ce qu'on remarque aussi dans cette phrase, c'est que Benveniste définit la culture par des qualités proprement linguistiques : *forme, sens et contenu*. La langue est l'interprétant de la culture.

Pour Benveniste la linguistique n'est pas une « science pilote » dans le sens où les autres sciences devraient calquer sur elle leur méthode, mais elle est l'exercice d'un point de vue particulier qui permet de parler de l'homme, qui permet l'écriture d'une culturologie. Et ceci il le disait de manière nette en écrivant en 1958 dans « De la subjectivité dans le langage » : « C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme »⁶¹⁷.

Enfin, lorsque Benveniste écrit que « nous sommes avec la langue au fondement de toute vie de relation », on doit encore entendre ce *nous* et son présent, « nous sommes » – car non seulement Benveniste parle de la culture comme ce qu'une

⁶¹⁵ « Ainsi défini dans ses emplois contextuels, *civis* l'est aussi par la relation paradigmatique où il s'oppose à *hostis*. Le couple *civis/hostis* est bien complémentaire dans cette représentation où la valeur s'affirme toujours mutuelle. [...] Un *hostis* a en face de lui un *hostis* ; un *civis* est tel pour un autre *civis*. La question est toujours *hostisne an civis* (Trin. 102). Ce sont deux termes polaires, l'un et l'autre mutuels : Ego est *hostis* à l'égard d'un *hostis* ; il est pareillement *civis* à l'égard d'un *civis*. Il n'y a donc pas de *civis* hors de cette dépendance réciproque. On est le *civis* d'un autre *civis* avant d'être *civis* d'une certaine ville. » (Emile Benveniste, « Deux modèles linguistiques de la cité » (1970), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 276. Dans le même sens on peut citer la définition que Benveniste donne de la « communauté » dans son article « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen » : « L'unité des sens de *munus* se trouve dans la notion de devoir rendu, de service accompli, et celle-ci même se ramène à ce que Festus définit comme un *donum quod officii causa datur*. En acceptant un *munus*, on contracte une obligation de s'acquitter à titre public par une distribution de faveurs ou de privilèges ou par des jeux offerts, etc. Le mot enferme la double valeur de charge conférée comme une distinction et de donations imposées en retour. Là est le fondement de la « communauté », puisque *communis* signifie littéralement « qui prend part aux *munia* ou *munera* » ; chaque membre du groupe est astreint à rendre dans la mesure même où il reçoit. Charges et privilèges sont les deux faces de la même chose, et cette alternance constitue la communauté », « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen », 1951 (*L'année sociologique*), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 322.

⁶¹⁶ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 30.

⁶¹⁷ Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

vie de relation engage, mais en même temps il nous implique dans cette perspective – continûment *nous* qui vivons notre présent, et *nous* les analystes historiens de la culture.

Il me semble essentiel de faire le rappel de tout cela afin d'envisager la poétique de Benveniste aussi comme une culturologie. Benveniste travaille sur *la langue de Baudelaire*, sur la langue poétique avec cette distance analytique qu'implique une culturologie. De ce point de vue il n'y a pas de différence entre le projet du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* et le projet de sa poétique. Comme il l'écrivait dans l'avant-propos du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* : « Le terme d'institution est à entendre ici dans un sens étendu : non seulement les institutions classiques du droit, du gouvernement, de la religion, mais aussi celles, moins apparentes, qui se dessinent dans les techniques, les modes de vie, les rapports sociaux, les procès de parole et de pensée. C'est une matière proprement illimitée, le but de notre étude étant précisément d'éclairer la genèse du vocabulaire qui s'y rapporte »⁶¹⁸. Les « procès de parole et de pensée » qu'on aurait pu prendre pour des universaux, deviennent chez Benveniste des *institutions*, c'est-à-dire des constructions historiques, des représentations. *Parler et penser*, ne vont pas de soi. Ainsi, de cette même manière, Benveniste s'intéresse à la manière dont Baudelaire renouvelle ensemble l'institution d'un voir, d'un dire (une *grammaire poétique*), il s'intéresse à la tension entre une tradition et sa critique par le poème, il observe cette tradition se continuer jusqu'à nous et la critique de Baudelaire être toujours actuelle, la nôtre. Nous verrons plus loin comment Benveniste réfléchit à propos de cette *pragmatique* particulière au poème, c'est à dire à son activité, à un *faire* qu'il distingue de la pragmatique du langage ordinaire.

La perspective d'une culturologie apparaît dans les manuscrits de poétique par exemple à travers les nombreuses listes que Benveniste produit, et qui pourraient

⁶¹⁸ Emile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, 1, Minuit, Paris, 1969, p.9. Dans le même sens, Benveniste écrit, toujours dans l'avant-propos du *Vocabulaire* : Dans le *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Benveniste écrit encore : « C'est entre ces deux pôles que se meut le comparatiste et son effort vise précisément à distinguer les conservations et les innovations, à rendre compte des identités et aussi bien des discordances » (p.8), ou encore : « C'est donc un événement global et immense que nous saisissons dans son ensemble parce qu'il se décompose au long des siècles en une série d'histoires distinctes dont chacune est celle d'une langue particulière » (p.7).

rappeler ses carnets d'enquête d'Iran, d'Afghanistan, ou d'Alaska. Ces listes sont les données d'un travail d'analyse à propos d'une langue particulière, la « langue de Baudelaire », la manière dont elle construit une vision. Citons par exemple cette liste à propos des « verbes transitifs-actifs avec des sujets inanimés », qui n'est pas juste le relevé d'une structure, mais la découverte d'une *forme-sens*, d'une originalité de la langue de Baudelaire, qui participe à son invention de vision ; l'animation d'un univers, où il n'y a pas d'objets, mais que des sujets, la critique d'une représentation réaliste du monde :

Les verbes sont transitifs-actifs avec des sujet inanimés
des parcelles d'or étoilent leurs prunelles 57 étoilant de reflets
dont le regard t'a refleur Le temps mange la vie
~~leur peau fleurira l'aridité des ronces~~ Mainte fleur épanche son
~~afin d'éterniser l'ardeur de notre~~ parfum
le souvenir massif la couronne.
des forêts de symboles qui l'observent
le cauchemar... l'a-t-il noyée
cf aussi, mon désir nagera sur tes fleurs (83)
12 leurs grands piliers rendaient pareils
12 le secret qui erre faisait languir
17 de purs miroirs qui font toutes choses plus belles
21 ton regard verse confusément
'' qui font le héros lâche
21 a (les bijoux) le foyer illuminait , il inondait de sang
(opp. 23 tresses soyez la houle qui m'enlève)
25 La grandeur de ce mal ne t'a pas fait reculer
28 un ciel qui parsème d'étoiles mon cœur.
35 leurs armes ont éclaboussé l'air
'' leur peau fleurira l'aridité des ronces
afin d'éterniser l'ardeur
cf. aussi 34 un air subtil nage autour de son corps
43 ils marchent secouant dans mes yeux leurs feux
49 le terrible prodige qui plonge et la roule⁶¹⁹

Voici un second exemple de liste, un des relevés qui fait le repérage et l'analyse de la valeur des temps verbaux – « L'emploi des temps chez Baudelaire » (BAUDELAIRE, 17, f°23) – dans tous les poèmes des *Fleurs du mal*, des *Petits poèmes en prose*, et dans les poésies de Mallarmé. Ce relevé travaille à découvrir, par la mise au jour d'une invention de la valeur des temps, la manière dont s'invente historiquement, chez Baudelaire, une vision, une réalité :

XXXIa Le Léthé . Texte important
« Je veux plonger ... ensevelir

⁶¹⁹ BAUDELAIRE, 14, f°13 / f°92.

Je veux dormir
J'étalerai ... j'obéirai ... je sucerais

XXXII J'étais ... je me pris ... me représentai

XXXIII Futur : lorsque tu dormiras ...
tout entier au futur

XXXIV Le chat. Tt entier au présent d'évocation
« quand je caresse ... , je vois ... »

XXXV Duellum. Mérite l'analyse
Pf. avec glose au présent
« et leur peau fleurira ... »
« afin d'éterniser ». Voilà la clef :
le futur éternise

XXXVI Le balcon : « tu te rappelleras ... » suivi
d'imparfaits . et « nous avons dit »
« je sais l'art d'évoquer »
et finale « ces serments renaîtront-ils »
à analyser aussi⁶²⁰

Pour Benveniste, écrire une poétique de Baudelaire, c'est aussi en écrire la culturologie. On pourrait aussi dire comme je l'indiquais plus haut, la métasémantique⁶²¹. Ces termes, poétique, culturologie, métasémantique ici ne se distinguent pas. On peut dire qu'une poétique implique une culturologie, parce qu'elle s'intéresse à la vie, à la valeur, parce qu'elle est historienne (d'une anthropologie historique du langage) ; et de la même manière une poétique est une métasémantique car elle a le sens de son propre regard, le sens du présent, de l'historicité. Il est intéressant de remarquer que Benveniste parle d'approcher la poésie comme un monde particulier, un cosmos nouveau : « C'est un monde particulier, personnel, qu'il faut d'abord décrire, comme un cosmos nouveau et spécifique »⁶²².

⁶²⁰ BAUDELAIRE, 17, f°27 / f°148.

⁶²¹ Je renvoie à ce que je disais plus haut du projet d'une « métasémantique » qu'énonce Benveniste à la fin de « Sémiologie de la langue ». Cf. p. 6 sv., 153 sv.

⁶²² BAUDELAIRE, 12, f°1/ f°53.

3.

La poésie est une langue *intérieure* à la langue. Elle est *dans* le langage ordinaire.

Vivre le langage

Tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors.⁶²³

Benveniste parle de la poésie comme *image, icone, symbole*. Cela caractérise *en premier* la poésie de Baudelaire, une qualité particulière de sa langue poétique – ce qu'il découvre, sa radicale originalité. Mais en même temps c'est le *langage poétique* dans sa généralité (une généralité que nous devons interroger) que Benveniste définit ainsi, comme *image*, ou comme *émotion*. Chez Benveniste, la découverte du particulier fait la découverte de la généralité, parce qu'elle est l'exercice et l'invention d'un point de vue.

La poésie a ici le visage de
Baudelaire ; je parle d'elle
ou de lui, sans pouvoir
toujours les distinguer. La
poésie, c'est la poésie
plus un certain poète.
puisque chaque poète a
sa langue poétique⁶²⁴

L'écriture d'une *poétique de Baudelaire* est indissociablement l'écriture d'une *poétique* tout court. C'est exactement la même chose que lorsque Benveniste dit qu'on ne peut pas s'interroger sur une langue sans chaque fois mettre en question le langage dans son entier, c'est à dire le regard que l'on y pose, qu'on y produit :

Mais, dans la perspective où nous plaçons ici, nous verrons que ces voies différentes s'entrelacent souvent et finalement se confondent, car les problèmes infiniment divers

⁶²³ Note manuscrite d'Emile Benveniste conservée à la Bibliothèque nationale de France (PAP. OR. 30, enveloppe 2, f°241).

⁶²⁴ BAUDELAIRE, 21, f°2 bis / f°210 bis.

des langues ont ceci de commun qu'à un certain degré de généralité ils mettent toujours en question le langage »⁶²⁵.

Nous parlons du « langage poétique » dans sa généralité, mais seulement quelle serait la nature de cette généralité lorsque Benveniste propose de penser le « langage poétique », l'« énonciation poétique », ou la « poésie » ? S'agit-il seulement d'un genre ? De la séparation du langage poétique et du langage ordinaire selon un critère tel le « vers », le « mètre », ou encore l'« émotion » par opposition au langage de tous les jours, la prose, la raison ? Nous verrons en effet que pour Benveniste le langage poétique est bien du côté de l'*émotion* et de l'*image*, et le langage ordinaire du côté de la *raison* et du *concept*. Mais sa perspective est toute différente ; les termes paraissent semblables, ils le sont parce que Benveniste les reprend en s'inscrivant dans un dialogue, une tradition – ce qu'il fait toujours –, mais il les renouvelle en en faisant les concepts clés d'une théorie du langage. Cette théorie du langage, que Benveniste aura développée toute sa vie, est la critique d'une certaine représentation et réduction du langage, et un projet éthique et politique. Etre *image* et *émotion*, ce sont des qualités de langage. L'*émotion*, l'*icone* sont chez Benveniste des concepts linguistiques.

Lorsque Benveniste écrit que « l'image est le truchement nécessaire de l'émotion »⁶²⁶, on pourrait dans une lecture pressée se trouver déçu en croyant que Benveniste aurait abandonné sa théorie du langage pour parler de poésie comme image et émotion, selon un cliché auquel il n'aurait pas échappé. Mais l'*icone*, le *symbole*, l'*image*, l'*émotion*, sont les concepts d'une théorie du langage, d'une *linguistique de la poésie* à découvrir ; Benveniste l'écrit : « Toute la linguistique de la poésie devra procéder de la notion d'image et la conceptualiser pour en tirer l'articulation d'un nouveau système de significations »⁶²⁷ (je souligne). La valeur du concept de « poésie » dans l'écriture de Benveniste sera toute à interroger. De quelle poésie Benveniste parle-t-il ? S'agit-il de la poésie par opposition au roman ? Par opposition au langage de tous les jours ? La « poésie » telle que Benveniste la définit, est une remise en cause des critères formels, thématiques ou stylistiques par lesquels la poésie est habituellement limitée (et cela par opposition à la « prose », à l'« ordinaire »). La poésie pour Benveniste n'est pas un genre parmi d'autres genres qui ne seraient pas

⁶²⁵ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 19.

⁶²⁶ BAUDELAIRE, 6, f°4 / f°4.

elle. Le langage poétique est pour lui le projet d'un *vivre-poème*⁶²⁸, d'un ordinaire. Dire du langage qu'il est *poétique* c'est lui reconnaître une activité, une créativité :

Plus exactement : Baudelaire est

l'homme qui ~~unifie~~
confond des champs distincts de perception
et des séries parallèles de termes, en établissant
des correspondances poétiques (= créatrices).⁶²⁹

Poétiques (= *créatrices*) – voilà la définition que Benveniste donne de la poésie, du langage poétique. On reconnaît ici la remotivation de la valeur du terme grec *poiein*, « créer, faire », une motivation qui retourne au projet d'une poétique formulée par d'Aristote, une poétique qui n'est aucun genre mais une activité particulière. Il n'y a en effet pas de critère formel ici ; le critère est celui d'une activité, d'un faire ; ailleurs Benveniste écrira « le “faiseur, poiètès” »⁶³⁰. Reste à interroger ce que fait le poète et comment il le fait. Benveniste parlera, on le verra plus loin, d'une *pragmatique* du langage poétique, faisant alors s'indistinguer une poétique et une pragmatique.

Lorsque Benveniste écrit que « toute la linguistique de la poésie devra procéder de la notion d'image et la conceptualiser pour en tirer l'articulation *d'un nouveau système de significations* » (on souligne), il ne propose pas de séparer ou d'opposer plusieurs « systèmes de significations » qui existeraient comme essence et en concurrence les uns des autres, d'en créer un de plus, il dit le projet d'un entier renouvellement du regard, de la représentation que l'on se fait du langage, et de la pratique que l'on en a. Il propose de repenser *tout le langage* à partir de la notion d'*image*. Car en effet les linguistiques du langage ordinaire, pour Benveniste, ne permettent pas de penser la poésie, parce qu'elles n'ont pas le sens du langage poétique, qu'elles ont le sens du langage ordinaire, le sens de la référence et de la communication, pas celui de la valeur et de la création. Le projet d'une *linguistique de la poésie*, c'est la découverte à partir du poème, à partir de Baudelaire, d'une linguistique nouvelle, d'un « nouveau système de signification ». Parler de « langage poétique », c'est alors presque se répéter, car le langage poétique est ordinaire.

⁶²⁷ BAUDELAIRE, 19, f°2 / f°188.

⁶²⁸ Henri Meschonnic intitule un ouvrage récent *Vivre-poème* (Dumerchez, 2006)

⁶²⁹ BAUDELAIRE, 17, f°8 / f°129.

⁶³⁰ BAUDELAIRE, 18, f°111 / f°184.

La poésie est une langue intérieure à la langue. Elle est dans le langage ordinaire.⁶³¹

Encore une fois, il ne faut pas lire de manière trop pressée et croire que Benveniste serait en train de penser une langue dans la langue, selon une logique qui à première vue inclut, mais finalement exclut parce qu'elle ne voit pas de continuité, et fait de la poésie une région du langage. Cette représentation, c'est l'état du problème tel que Benveniste le trouve. Il déplace cette vue dimensionnelle et logicienne (le langage est à l'intérieur de / dans la langue ordinaire), en une vision dynamique : « la poésie est une langue intérieure à la langue »⁶³², où l'intérieur ne s'oppose pas à un extérieur, mais définit la découverte de ce qu'il y a de plus *profond*, de plus *intérieur*. Sans doute doit-on lire cette phrase dans une continuité avec ce que Benveniste dit de l'« univers second », de la « suprême réalité » que le crée le poète, ou encore de l'*intériorité*, de la *profondeur*, c'est-à-dire du sujet dans ce qu'il a de plus spécifique : du sujet dans ce qu'il invente de plus spécifique. Ainsi, dans ce sens, Benveniste écrit : « Le terme qui définirait au mieux l'attitude du poète serait l'intériorité. Il s'établit à l'intérieur de sa nature humaine, dont il rejette les apparences, et il s'adresse à l'intérieur de la nature du monde, dont il refuse aussi l'aspect superficiel. Il essaie d'accéder au point central où toutes les sensations s'unifient où le temps s'abolit dans l'instant. »⁶³³. L'*intériorité* pour Benveniste lisant Baudelaire, n'est pas différente de la *subjectivité*. Par là, ce terme peut ne plus être seulement le terme d'une psychologie, mais devenir le terme d'une théorie du langage. On en a la confirmation lorsque Benveniste écrit : « la poésie est une langue intérieure à la langue », dont finalement le soulignement ne s'explique pas autrement. Benveniste souligne un déplacement dans la pensée, une intériorité différente et qu'il essaie de découvrir : « La poésie est une langue intérieure à la langue. Elle est dans le langage ordinaire ». *Dans*, de la même manière n'indique pas un emboîtement, une régionalisation du langage. La poésie est dans le langage ordinaire parce qu'elle en procède, elle est comme le poète : « Seul il

⁶³¹ BAUDELAIRE, 12, f°2 / 54.

⁶³² On repensera également à ce que nous disions à propos de la phrase dans l'article « La forme et le sens dans la langue » (1966) : « Notre domaine sera le langage dit ordinaire, le langage commun, à l'exclusion expresse du langage poétique, qui a ses propres lois et ses propres fonctions », où Benveniste inscrit le langage poétique dans le langage ordinaire, ne l'y oppose pas.

⁶³³ BAUDELAIRE, 22, f°24 / f°276.

s'oppose au monde, seul il s'y fond »⁶³⁴, cette « opposition » n'étant pas autre chose que la découverte d'une réalité originale par le poète ; sa découverte toute individuelle qu'elle est devenant la réalité commune, le *monde* : « seul il s'y fond ». Dire que *la poésie est dans la langue ordinaire*, c'est ne plus opposer la poésie à l'ordinaire, c'est penser la poésie comme la recherche d'une *profondeur* renouvelée.

Opposant dans ses manuscrits le « langage ordinaire » et le « langage poétique », Benveniste ne sépare pas deux registres différents de langage, mais bien davantage deux points de vue, deux rapports au langage et au monde. Et cette opposition est le point de départ d'un projet, qui est l'écriture d'une poétique : d'une *linguistique de la poésie*. Il s'agit de critiquer en premier une linguistique de la dénotation et de la communication, et de découvrir une nouvelle manière d'aborder le langage, manière que la poésie, celle de Baudelaire par exemple, sa langue poétique, nous enseigne, parce qu'elle réalise à son maximum un principe inhérent au langage.

Le *langage ordinaire*, qui relève d'une conception réaliste, objectivante, transactionnelle, masque pourrait-on dire le *langage poétique*, qui construit un sentiment différent pour le langage, moins pressé, davantage dans l'imaginaire et l'association, l'écoute, la créativité : « Le langage poétique appartient à l'usage suggestif de la langue »⁶³⁵. Le langage poétique est subjectivant.

Nous pouvons repenser, lorsque Benveniste parle de « langage ordinaire », à ce qu'Edward Sapir écrit dans son article « The Grammarian and his Language », en 1924, du peu d'intérêt que la réflexion sur le langage engage dans une société guidée par l'esprit des affaires (*business mind*) :

After all, language is merely a lever⁶³⁶ to get thoughts « across ». Our business instinct tells us that the multiplication of levers, all busy on the same job, is poor economy. Thus one way of « spitting it out » becomes⁶³⁷ as good as another. If other nationalities find themselves using other levers, that is their affair. The fact of language, in other words, is an unavoidable irrelevance, not a problem to intrigue the inquiring mind.⁶³⁸ [Je

⁶³⁴ BAUDELAIRE, 6, f°4 / f°4 (« Tout se diffuse sur le monde, l'anime, l'éclaire, à partir de la personne du poète. Seul il s'oppose au monde, seul il s'y fond. »)

⁶³⁵ BAUDELAIRE, 17, f°22 / f°143.

⁶³⁶ Dans l'édition de Mandelbaum, on trouve une coquille, « level » au lieu de « lever ». Dans la revue *American Mercury*, n°1, de 1924, nous lisons bien « lever ».

⁶³⁷ On corrige encore ici, l'édition de Mandelbaum donne « is », la version de 1924 dans l'*American Mercury* donne « becomes ».

⁶³⁸ Edward Sapir, « The Grammarian and his Language », in *American Mercury*, I, 1924. Repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 151. Je donne pour indication et comparaison la traduction donnée par Jean-Elie Boltanski dans le volume *Linguistique* aux

traduis⁶³⁹ :] Après tout, le langage est simplement un levier pour faire « passer » des pensées. Notre instinct des affaires nous dit que la multiplication des leviers, tous affairés sur un même boulot, est peu économique. Ainsi une manière de « cracher le morceau » devient aussi bonne qu'une autre. Si d'autres nationalités se retrouvent à utiliser d'autres leviers, c'est leur affaire. Le fait du langage, en d'autres mots, est une chose sans pertinence, toutefois inévitable, pas un problème pour intriguer l'esprit curieux..

De la même manière que la *convention* ou l'*habitude* masquent la *réalité*, une réalité que le poète dévoile (en la re-crétant) – Benveniste parle de « dénominations recréantes »⁶⁴⁰, le *langage ordinaire* masque le langage dans son principe de créativité. C'est toujours le langage poétique qui est ordinaire et le langage ordinaire qui ne l'est pas.

Le poète nous apprend la vérité et nous révèle dévoile la vérité réalité . La vérité sur lui et de telle manière qu'elle nous apparaisse la vérité sur nous ; la réalité masquée par la convention ou l'habitude et qui brille comme à la création.⁶⁴¹

Le poète nous apprend, nous dévoile une réalité (nouvelle), qui est en même temps une langue (nouvelle) que la *convention* voilait, un regard nouveau, une « sémiologie nouvelle »⁶⁴² dit Benveniste. Et lorsqu'il parle ainsi de « convention », il parle d'une approche du langage et de ce qu'elle impose comme réalité à la langue, il parle du langage ordinaire. A propos de la « convention », il écrit encore :

Le principe premier me semble être que, en poésie, les mots ne sont pas des signes, au sens saussurien. Dès qu'on fait de la poésie, on quitte la convention des signes, qui régit le langage ordinaire.⁶⁴³

On pourra ici encore se poser le problème de l'interprétation par Benveniste de la linguistique saussurienne, se demander si sa lecture est en rupture ou non avec l'interprétation structuraliste qui en a été faite, avec simplement le *Cours de*

éditions de Minuit (p. 118-119): « Après tout le langage est simplement un instrument permettant la transmission des pensées. Notre instinct des affaires nous prévient que multiplier les instruments pour un seul et même travail est contraire aux lois de l'économie. Si d'autres nationalités utilisent d'autres instruments c'est leur affaire. Autrement dit, le fait de langage est une inconséquence inévitable, et non un problème sur lequel doit s'interroger un esprit curieux ».

⁶³⁹ Avec l'aide d'Andrew Eastman.

⁶⁴⁰ BAUDELAIRE, 23, f°8 / f°331.

⁶⁴¹ BAUDELAIRE, 8, f°7 / f°17.

⁶⁴² BAUDELAIRE, 22, f°53 / f°305.

⁶⁴³ BAUDELAIRE, 22, f°53 / f°305.

linguistique générale. Il m'a toujours semblé que Benveniste donnait les moyens d'une lecture critique du *Cours de linguistique générale*, qu'il ne se confondait pas avec une lecture structuralisante de Saussure. Benveniste continue Saussure malgré le brouillard (le brouillage) à travers lequel son travail apparaissait alors. Il continue le projet de Saussure, l'entier de son projet qui peut-être est le plus avancé avec les paragrammes. Et cela sera à montrer, la poétique de Benveniste donne les moyens de redécouvrir la poétique de Saussure (les paragrammes), elle la continue. Et la poétique de Benveniste, comme celle de Saussure, est vraiment indissociable de ses travaux de comparatiste et de théoricien du langage.

Mais néanmoins, comme ici, nous apercevons quelque chose d'une lecture d'époque (mais encore, nous ne pouvons pas conclure sur cela), « en poésie, les mots ne sont pas des signes, au sens saussurien. Dès qu'on fait de la poésie, on quitte la convention des signes, qui régit le langage ordinaire »⁶⁴⁴. Benveniste va étrangement dans le sens de Saussure, dans le sens de sa pensée de la valeur, du système, de l'histoire ..., mais en même temps il fait de la théorie du signe chez Saussure la théorie du langage ordinaire, de la « convention » chez Saussure quelque chose qui rappellerait plutôt la « convention » chez Platon, une représentation de la langue qu'il tente par sa poétique de dépasser. Mais la critique du *signe* et de la *convention*, est déjà saussurienne, si le *signe* est *valeur, pensée-son, sentiment de la langue, paragramme, sociation psychologique inévitable et profonde*, si la *convention* est le travail continu pour réinventer la convention, la société, si elle est *institution* comme chez Benveniste. La *convention* chez Saussure procède de la même critique que celle que mène Benveniste : la critique de la conception du langage comme référentiel, comme renvoyant à des objets extérieurs au langage (c'est la « convention » dont il est question dans le *Cratyle*) : une conception a-historisante, a-subjectivante, lorsque le projet de Saussure puis de Benveniste, tout au contraire, est de penser l'activité du sujet dans le langage, l'invention de réalité, de société qui s'y découvre.

Dans un des manuscrits, Benveniste parle d'une « fonction pragmatique »⁶⁴⁵ du langage poétique. Il fait ainsi apparaître une *pragmatique* propre au langage poétique distincte d'une pragmatique du « langage ordinaire ». Il est important de mettre ceci en relation avec l'idée qu'il faudra, à partir de la mise au jour d'un langage poétique,

⁶⁴⁴ BAUDELAIRE, 22, f°53 / f°305.

⁶⁴⁵ BAUDELAIRE, 23, f°24 / f°347.

redécouvrir et redéfinir toute l'étendue de l'étude du langage, car « l'analyse de la langue poétique exige dans toute l'étendue du domaine linguistique des catégories distinctes »⁶⁴⁶. On remarquera que c'est sur cette même page, en marge, que Benveniste note avec Baudelaire que les « questions d'arts » font la découverte de terres inconnues, au moment où lui-même précisément par la question du langage poétique, par Baudelaire, fait la découverte d'une manière nouvelle d'aborder le langage⁶⁴⁷, et qu'il commence ainsi à répondre à la « difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire »⁶⁴⁸.

Elles se séparent sur un point essentiel à mettre en lumière : sur ce que j'appellerai la grammaire sémantique (ou poétique ?).

(Je pense, au bout du compte, que l'analyse de la langue poétique exige dans toute l'étendue du domaine linguistique des catégories distinctes. On ne saurait être assez radical. Il faudra donc poser : une phonétique poétique, une syntaxe poétique, une grammaire poétique, une lexicologie poétique.)

Il faut insister pour la bien définir, sur l'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire.⁶⁴⁹

cette phrase du Projet de préface aux Fleurs du mal :

« Questions d'art – terrae incognitae »

Parler d'une *fonction pragmatique* du langage poétique, c'est déjà étonnant, car on a appris à penser que l'art n'avait pas d'autre but que lui-même, sauf peut-être dans le cas de ce qu'on appelle « la poésie engagée ». Et c'est la linguistique pragmatique elle-même qui nous a enseigné que l'art était à *exclure* de toute *considération* pragmatique⁶⁵⁰, un énoncé performatif prononcé sur une scène de théâtre ne provoquant aucune (ré)action du public. Benveniste écrit ceci :

En poésie les « mots »
ont par leur choix
et leur jonction, une
double fonction
à l'égard de l'individu.
Fonction sémantique
Fonction pragmatique⁶⁵¹

⁶⁴⁶ BAUDELAIRE, 22, f°67 / f°319.

⁶⁴⁷ Les terres inconnues de Baudelaire sont ici « toute l'étendue du domaine linguistique.

⁶⁴⁸ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 37.

⁶⁴⁹ BAUDELAIRE, 22, f°67/ f°319.

⁶⁵⁰ Voir plus haut, p. 158-159.

Quelle fonction *pragmatique*, quelle *activité* de la poésie « à l'égard de l'individu », Benveniste essaie-t-il de définir ? Sur une autre page, Benveniste définit l'auteur, le poète, en re-motivant la valeur du terme grec *poiètès* : « l'auteur (le « faiseur, poiètès ») »⁶⁵². Et c'est bien un *faire* du poème qu'il interroge, par opposition à un faire du « langage ordinaire ».

Dans son article « La philosophie analytique et la langage » en 1963, il observe comment la philosophie analytique d'Austin, sa pragmatique, confond le résultat d'actes de parole et une construction linguistique particulière, celle du « performatif ». C'est en cela qu'Austin ne fait par exemple pas la différence entre une énonciation performative et la forme de l'impératif ; Benveniste remarque ainsi que « l'impératif n'est pas dénotatif et ne vise pas à communiquer un contenu, mais se caractérise comme pragmatique et vise à agir sur l'auditeur, à lui intimer un comportement »⁶⁵³. Pour Benveniste ainsi la philosophie analytique gagnerait si elle ne faisait pas « intervenir la considération du “résultat obtenu” qui est source de confusion »⁶⁵⁴. Dans sa poétique, Benveniste remarque pareillement :

Le langage ordinaire a un but hors
de lui-même, une fin extérieure
celle d'influencer, d'agir, de
provoquer une action ou
d'informer de l'événement –
le langage poétique a sa fin
dans sa propre expression ;
il s'achève dans sa production.
Sa nature est « esthétique », c à.d.
il traduit une impression des sens.⁶⁵⁵

Au langage ordinaire correspond une théorie du langage ordinaire, qui est pragmatique et communicationnelle : le langage vise à agir, à influencer ou à informer ; à un réel, la représentation qui le produit. Un autre point de vue sur le langage, celui d'une poétique, tâchera de penser un langage de nature « esthétique », ayant sa fin dans sa propre expression », traduisant une « impression des *sens* ». On le voit, l'univers du langage poétique, contrairement à celui du langage ordinaire, est celui du sujet, du vivre, de l'expérience. L'approche du langage qu'elle soit celle d'une

⁶⁵¹ BAUDELAIRE, 23, f°24 / f°347.

⁶⁵² BAUDELAIRE, 18, f°11/ f°184.

⁶⁵³ Emile Benveniste, « La philosophie analytique et le langage » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 274.

⁶⁵⁴ *Idem.*, p. 276.

⁶⁵⁵ BAUDELAIRE, 19, f°3/ f°189.

pragmatique, d'un réalisme, ou d'une théorie de la communication, est toujours d'une manière ou d'une autre une sortie *hors* du langage (c'est aussi le reproche que Benveniste faisait à la théorie du signe, celle-ci impliquant une référence *hors du signe* : « Dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a le réfèrent (objet ou situation) qui est hors du signe »⁶⁵⁶). Au contraire, la référence du langage poétique est intérieure à lui, elle est produite par lui ; c'est ce qui fait précisément de lui un langage poétique. Je disais plus haut⁶⁵⁷ que cela pouvait nous rappeler l'*autotélisme* que définissait Roman Jakobson comme caractérisant la *fonction poétique*. Pour Jakobson la fonction poétique n'est pas particulière au poème seulement, elle participe au langage dans son entier, c'est le fait que le message dans son organisation particulière attire sur lui-même et pour lui-même l'attention ; il parle de la « palpabilité des signes » (« *the palpability of signs* »⁶⁵⁸). Jakobson définit ainsi la fonction poétique : « *The set (Einstellung) toward the MESSAGE as such, focus on the message for its own sake, is the poetic function of language* », que je traduis ainsi : « Le positionnement (Einstellung) vers le MESSAGE comme tel, la mise au point sur le message pour lui-même, est la fonction poétique du langage »⁶⁵⁹.

⁶⁵⁶ « Dans le langage ordinaire, il y a les signes, et il y a

le réfèrent (objet ou situation) qui est hors du

signe, dans le monde, même si ce réfèrent est purement
noétique (p. ex. un raisonnement de logique)

En poésie le réfèrent est à l'intérieur de

l'expression qui les énonce ; c'est pourquoi le langage

poétique renvoie à lui-même. »

BAUDELAIRE, 6, f°2 / f°2.

⁶⁵⁷ Voir, p. 189.

⁶⁵⁸ « *This function, by promoting the palpability of signs, deepens the fundamental dichotomy of signs and objects.* » ([Je traduis :] « Cette fonction, en promouvant la palpabilité des signes, rend plus profonde la dichotomie fondamentale des signes et des objets »). (Roman Jakobson, « Concluding Statement. Linguistics and Poetics » in *Style in Language* (T. A. Sebeok (ed.), MIT Press, Cambridge, 1960, p. 356). Il s'agit du moment où R. Jakobson définit la « fonction poétique ». Pour la traduction française par N. Ruwet, se référer aux *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris, 1963, p.218. Jakobson parle également plus haut – la phrase est davantage connue – de « focus on the message for its own sake » (N. Ruwet traduit « l'accent mis sur le message pour son propre compte »)

⁶⁵⁹ La traduction de Nicolas Ruwet n'est pas exacte. N. Ruwet écrit : « La visée (Einstellung) du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte, est ce qui caractérise la fonction poétique », Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963, p. 218. « Set », n'est pas la visée, mais le réglage d'un appareil, que l'on peut ainsi mettre dans une position ou une autre, la fonction phatique, puis la fonction poétique ... ce que fait l'article de Jakobson. De plus « Einstellung », c'est en allemand un terme d'optique qui définit le réglage, la mise au point d'un appareil. Ainsi, « focus », c'est vraiment la « mise au point », comme on réglerait un appareil de mesure, un appareil photographique, ce n'est pas l'« accent ».

Chez Jakobson, on reste enfermé dans un formalisme. La portée de la fonction poétique va se réduire à la constatation de répétitions, de parallélismes, d'oppositions, à de la structure. Le sentiment d'une « palpabilité des signes », qui est le critère de la fonction poétique, ne permettra pas de faire la différence entre un calembour et un poème. Si l'analyste repère une série allitérante ou des oppositions phonologiques, le problème est qu'il n'y aura pas d'analyse au-delà de la constatation ; l'analyse est bloquée parce qu'elle n'est pas historienne, parce qu'elle n'atteint pas la dimension du sens, de l'invention de la signifiante. L'étude du poème *Les Chats* par Lévi-Strauss et Jakobson n'a pas pour visée de montrer comment Baudelaire découvre un sentiment, un vivre, comment il réinvente une grammaire. Le poème pour eux est là, essentiel, que l'on peut abstraire par analyse ; à aucun moment ils n'interrogent leur propre regard, à aucun moment ce regard n'est remis en question par le poème, à la limite il n'y a pas de regard, l'analyste sort du poème comme il y est entré, et le lecteur avec.

Parlant de *langage poétique* Benveniste ne s'arrête pas à constater l'attrait qu'un message linguistique par des allitération ou d'autres jeux phoniques peut provoquer ; il y a chez lui avec le poème un enjeu de réalité, de pensée, un enjeu de langage et de culture qu'il n'y a pas chez Jakobson lorsqu'il parle de « fonction poétique », et qu'il n'y a pas non plus dans son analyse avec Lévi-Strauss du poème *Les Chats*. Pour mémoire, on donne ici un extrait de cette analyse, extrait où ce ne sont pas des jeux de répétitions ou d'oppositions phonologiques dont il est question, mais de grammaire, de substantif, de masculin, féminin, singulier et pluriel – comme si ces catégories existaient en soi, et comme si elles n'organisaient pas un monde :

Le rapport étroit entre le classement des rimes et le choix des catégories grammaticales met en relief le rôle important que jouent la grammaire ainsi que la rime dans la structure de ce sonnet.

Tous les vers finissent en des noms, soit substantifs (8), soit adjectifs (6). Tous ces substantifs sont au féminin. Le nom final est au pluriel dans les huit vers à rime féminine, qui tous sont plus longs, ou bien d'une syllabe dans la norme traditionnelle, ou bien d'une consonne post-vocalique dans la prononciation d'aujourd'hui, tandis que les vers plus brefs, ceux à rime masculine, se terminent dans les six cas par un nom singulier.⁶⁶⁰

⁶⁶⁰ Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss, « *Les chats* » de Charles Baudelaire, étude parue à l'origine dans la revue *L'Homme*, 2, 1962, p. 5-21, reprise dans le volume d'articles (Roman Jakobson) *Questions de poétique*, Seuil, Paris, 1973, p. 402.

L'analyse semble forte, mais l'analyste ne sait que faire de ce qu'il trouve. Ce qui est très étonnant dans cette analyse, et dans toute la série de petites analyses successives qui construisent l'étude, c'est que tout en travaillant avec une grande précision sur le poème de Baudelaire, Jakobson et Lévi-Strauss ne disent rien de *la langue de Baudelaire*, de ce qu'elle invente. Ils voient du fonctionnement, mais ce qu'ils voient est quelconque, c'est une structure, c'est ce que n'importe quel poème fait, ce que la langue simplement fait. La « grammaire de la poésie » qui semblera un projet chez Jakobson lorsqu'il intitule quelques années plus tard en 1968 un article « Poésie de la grammaire et grammaire de la poésie » (« *Poetry of Grammar and Grammar of Poetry* ») reste cette même grammaire au sens restreint et normatif. Ce n'est pas la grammaire telle qu'un poète la réinvente, même si Jakobson à la fin de l'article écrit : « *and, finally, we approach the vital question of how a poetic work exploits the extant inventory of masterly devices for a new end and re-evaluates them in the light of their novel task* »⁶⁶¹ – « et, enfin, nous approchons la questions vitale de la manière dont une œuvre poétique exploite l'inventaire existant de procédés magistraux pour une nouvelle fin et les ré-évalue à la lumière de leur tâche inédite » (je traduis). La réflexion de Jakobson à propos de la poésie est prisonnière d'une croyance formaliste, à savoir que ce qui constituerait la poésie ce sont les parallélismes, les répétitions. Dans « *Poetry of Grammar and Grammar of Poetry* », Jakobson ne fait que déplacer à l'échelle de ce qu'il appelle la « grammaire » son critère de poéticité :

*Here any noticeable reiteration of the same grammatical concept, becomes an effective poetic device. Any unbiased, attentive, exhaustive, total description of the selection, distribution and interrelation of diverse morphological classes and syntactic constructions in a given poem surprises the examiner himself by unexpected, striking symmetries and antisymmetries, balanced structures, efficient accumulation of equivalent forms and salient contrasts, finally by rigid restrictions in the repertory of morphological and syntactic constituents used in the poem, eliminations which, on the other hand, permit us to follow the masterly interplay of the actualized constituents.*⁶⁶²

Dans ces conditions, tout retour, susceptible d'attirer l'attention, d'un même concept grammatical devient un procédé poétique efficace. Toute description non prévenue, attentive, exhaustive, totale, de la sélection, de la distribution et de l'inter-relation des

⁶⁶¹ Roman Jakobson, « Poetry of Grammar and Grammar of Poetry » (1960, et révisé en 1968), in *Selected Writings, III, Poetry of Grammar and Grammar of Poetry*, Mouton Publishers, La Haye – Paris – New York, 1981, p. 97. Voici la traduction française par André Jarry : « comment une œuvre poétique, face aux procédés en honneur dont l'inventaire lui est légué, les exploite-t-elle à une fin nouvelle, et leur donne-t-elle une valeur neuve, à la lumière de leurs fonctions nouvelles ? », Roman Jakobson, « Poésie de la grammaire et grammaire de la poésie » (traduit de l'anglais par André Jarry), in *Questions de poétique*, Seuil, Paris, 1973, p. 231.

⁶⁶² Roman Jakobson, « Poetry of Grammar and Grammar of Poetry » (1960, et révisé en 1968), in *Selected Writings, III, Poetry of Grammar and Grammar of Poetry*, Mouton Publishers, La Haye – Paris – New York, 1981, p. 92-93.

diverses classes morphologiques et des diverses constructions syntaxiques dans un poème donné surprend le praticien lui-même par la présence inattendue, frappantes, de symétries et d'antisymétries, par l'équilibre entre structures, par l'accumulation efficace de formes équivalentes et de contrastes saillants, enfin par des restrictions strictes portant sur l'inventaire des éléments morphologiques et syntaxiques auxquels a recours le poème, ces éliminations permettant, en retour, de saisir le jeu parfaitement maîtrisé des éléments effectivement utilisés.⁶⁶³

C'est le structuralisme. Le point de vue n'est pas interrogé, c'est comme s'il n'y en avait pas. Lorsque Benveniste écrit : « le langage poétique a sa fin dans sa propre expression ; il s'achève dans sa production », on serait dans un premier temps tenté de rapprocher ce propos de celui de Jakobson, de sa manière de penser une « palpabilité des signes », mais chez Benveniste si « le langage poétique a sa fin dans sa propre expression », ou « renvoie à lui-même »⁶⁶⁴, c'est parce que ce langage poétique définit un vivre-langage, un langage vécu comme expérience, et l'inventant. Sur un feuillet qui n'appartient pas au dossier « Baudelaire », on peut lire ainsi : « Vivre le langage /Tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors »⁶⁶⁵. Ce dehors, c'est celui du structuralisme, celui de Jakobson et Lévi-Strauss devant un poème ; en dehors du poème. C'est aussi ce dehors qu'impliquait la théorie du signe, une référence *hors* du signe. Un en dehors qui finalement est supposé par toute théorie du langage qui n'est pas une *poétique*.

La poétique de Benveniste n'est pas la « fonction poétique » de Jakobson, qui cherche à tenir ensemble l'ordinaire et le littéraire mais pour finalement ne plus réussir à faire la différence entre un slogan, *I like Ike*, et un poème de Baudelaire. Chez Benveniste le poème n'est pas juste une fonction du langage, le langage est poétique, c'est sa définition. « Poétique » chez Jakobson n'est pas « poétique » chez Benveniste ; il y a un enjeu d'histoire, de culture, de vie chez Benveniste qu'il n'y a pas chez Jakobson. Jakobson précisément ne reconnaît pas cette activité *poétique* du langage.

Benveniste écrit « le langage poétique a sa fin dans sa propre expression ; il s'achève dans sa production », mais cela ne signifie pas que le langage poétique ne produise rien, reste figé en lui-même (un *autotélisme*) : il produit au contraire quelque

⁶⁶³ Roman Jakobson, « Poésie de la grammaire et grammaire de la poésie » (traduit de l'anglais par André Jarry), in *Questions de poétique*, Seuil, Paris, 1973, p. 225-226.

⁶⁶⁴ BAUDELAIRE, 6, f°2 / f°2.

⁶⁶⁵ Emile Benveniste, note manuscrite conservée à la Bibliothèque nationale de France. (PAP. OR. 30, enveloppe 2, f°241.)

chose à quoi le langage ordinaire est sourd, une « sémiologie nouvelle »⁶⁶⁶, une nouvelle interprétance des choses. En cela la poétique de Benveniste n'est pas une esthétique (au sens traditionnel du moins) : lorsqu'il définit le langage poétique comme « *esthétique* » avec les guillemets d'une analyse – « Le langage poétique a sa fin dans sa propre expression ; il s'achève dans sa production. Sa nature est « esthétique », c.à.d. il traduit une impression des sens ») –, à cette « esthétique » est immédiatement associée l'expérience personnelle, une subjectivité originale. C'est ce qui ressemble au premier abord à une psychologie et à un sensualisme, et qui devient une linguistique. Cette « impression des sens » est sémiologique.

Par opposition avec ce langage poétique qui fait l'invention de la valeur, de *l'impression des sens*, le langage ordinaire, lui, est action réelle, communication, objectivité, prise sur le monde... On voit ici Benveniste opposer deux manières de penser l'action du langage, une pragmatique et une poétique. Le langage ordinaire quoiqu'apparaissant plus immédiat et plus efficace ne crée rien, il est le numéraire facile et représentatif de Mallarmé, la pièce de monnaie déposée dans la main *en silence*.

On a dit que Benveniste dans un manuscrit parlait d'une « fonction pragmatique »⁶⁶⁷ du poème. Cette « fonction pragmatique » qu'il associe à une « fonction sémantique », définit le mode d'action particulier du langage poétique. Son *faire*. Mais ce *faire* est questionné dès que Benveniste parle de langage *poétique*. On voit que ces deux dimensions se recouvrent, ou plutôt que l'activité d'un poème est sa poétique.

Dans un autre feuillet, Benveniste pose clairement la question d'une activité du poème, en remotivant de nouveau la valeur du terme « poétique » dans le sens de *La Poétique* d'Aristote :

LanguePoétique

⁶⁶⁶ BAUDELAIRE, 22, f°53 / f°305.

⁶⁶⁷ En poésie les « mots »
ont par leur choix
et leur jonction, une
double fonction
à l'égard de l'indi-
vidu.

Fonction sémantique
Fonction pragmatique
BAUDELAIRE, 23, f°24 / f°347.

La ~~poésie~~ la langue poétique et plus précisément la poétique ne consiste pas à dire, mais à faire. Elle poursuit la production d'un ~~un~~ certain effet, émotionnel et esthétique. A cette fin sont employés des moyens linguistiques.

Il en résulte que seules seront utilisées certaines propriétés du langage, propriétés sonores et propriétés de sens. C'est en fonction de ces propriétés que l'auteur (le « faiseur, poète ») choisira et combinera les éléments linguistiques.⁶⁶⁸

Benveniste fait clairement référence à Aristote. Notons qu'il ne parlera dans ses manuscrits qu'à trois reprises de *la poétique*⁶⁶⁹ ; il est intéressant de remarquer comment ici cette expression arrive : « La ~~poésie~~ la langue poétique et plus précisément la poétique ». On va ainsi de « la poésie » (barrée), à la « langue poétique » jusqu'à une précision en « la poétique ». On passe d'une dimension d'objet ou d'état (la poésie, la langue poétique) à la dimension d'une activité, et d'un savoir, d'une orientation.

Cette « poétique » est immédiatement définie comme un certain mode d'action, « la poétique ne consiste pas à dire, mais à faire ». On sera dans un premier temps peut-être un peu étonné de lire cette opposition entre *dire* et *faire*, et que la visée de la poétique ne soit pas de *dire*, quand le projet de Benveniste est bien d'écrire une *linguistique de la poésie*. Mais bien sûr, il faut lire cette phrase dans le rapport à Aristote que Benveniste y fait. « Dire », n'est pas l'objet de la poétique, mais le « faire » poétique n'est pas étranger au langage : la poétique pour produire son *effet*, emploie des *moyens linguistiques*. Ce qu'elle fait, elle le fait dans et par le langage. Benveniste précise : « seules seront utilisées certaines propriétés du langage, propriétés sonores et propriétés de sens ». La proposition peut surprendre, comme elle semble réduire la poétique à une partie du langage, et à une partie de ses « propriétés ». Mais en même temps, le son et le sens, pour un linguiste qui écrit après Saussure, ne peuvent pas être de simples parties du langage, ils en sont les constituants indissociables. Et le langage poétique met d'abord en action ce qui fait le principe du langage.

La distinction que Benveniste pose entre *dire* et *faire* rappelle la distinction chez Aristote entre un traité de rhétorique et un traité de poétique, entre un maniement du

⁶⁶⁸ BAUDELAIRE, 18, f°11/ f° f°184.

⁶⁶⁹ Il intitule en effet une de ses pages : « Fondement de la poétique baudelairienne » (BAUDELAIRE, 22, f°16 / f°268) ; il écrit également : « C'est une des conditions essentielles de la poétique : que le mot ne signifie pas (~~seulement~~), mais qu'il évoque ». (BAUDELAIRE, 22, f°59 / f°311).

discours et l'invention de la réalité par le poème. Chez Aristote, chez Benveniste, le véritable *faire*, celui qui a une activité éthique et politique, c'est le *faire* poétique, lorsque la rhétorique consiste seulement à *dire* (« Le langage ordinaire est essentiellement notionnel visant à convoquer un message, à dire »⁶⁷⁰). La référence à Aristote n'est pas seulement historique, mais critique. Elle rend compte de l'oubli de la poétique au profit d'une rhétorique. On se demande même si Benveniste ne fait pas apparaître un renversement des valeurs, comme si à présent la rhétorique avait pris la place de la poétique.

Pour Benveniste la rhétorique appartient au langage ordinaire, elle prend le langage comme un instrument pour atteindre son but (« Le langage ordinaire a un but hors de lui-même, une fin extérieure celle d'influencer, d'agir, de provoquer une action ou d'informer de l'événement »⁶⁷¹) ; la poétique, elle, a une activité plus invisible pour l'esprit réaliste, mais c'est elle, qui du point de vue d'Aristote et de Benveniste, constitue une activité réelle (« le langage poétique a sa fin dans sa propre expression ; il s'achève dans sa production. Sa nature est « esthétique », c à.d. il traduit une impression des sens. »⁶⁷²). Il apparaît qu'il y a un oubli de la poétique, un sens du langage qui est devenu rhétorique.

Benveniste écrit « La référence du langage ordinaire est de nature objective – conceptuelle. La référence de la poésie subjective –émotionnelle »⁶⁷³, et on a bien le sentiment que l'« objectif » et le « conceptuel » sont les valeurs qu'une société investit lorsque le « subjectif » et l'« émotionnel » sont remis à l'accessoire, à la poésie. Benveniste, à partir d'Aristote, redonne à la poétique le sens de sa créativité, de son esthétique, de son émotion, de sa « communication ». Benveniste parle ainsi d'une *communication poétique*⁶⁷⁴, par opposition à la communication dans le langage ordinaire. La communication poétique transforme le sujet qui parle, le sujet qui entend (son enjeu n'est pas la transmission d'un message) : « La poésie veut seulement communiquer une émotion. Il n'y a pas de message, mais seulement un éveil, une réceptivité. »⁶⁷⁵. *Eveil* et *réceptivité* qui sont des qualités d'écoute, et sont aussi des qualités de présence au monde.

⁶⁷⁰ BAUDELAIRE, 11, f°1 / f°50.

⁶⁷¹ BAUDELAIRE, 19, f°3 / f°189.

⁶⁷² BAUDELAIRE, 19, f°3 / f°189.

⁶⁷³ BAUDELAIRE, 18, f°10 / f°183.

⁶⁷⁴ « La communication poétique consiste à communiquer l'émotion associée aux mots qui la portent et qui l'iconisent » (BAUDELAIRE, 12, f°4 / f°56.).

⁶⁷⁵ BAUDELAIRE, 12, f°2 / f°54

Pour Benveniste la poétique poursuit « <la production d'un > certain effet, émotionnel et esthétique ». Il écrivait aussi du langage poétique : « Sa nature est « esthétique », c.à.d. il traduit une impression des sens. »⁶⁷⁶. L'*émotion* est le nom d'un effet « individuel et instantané », l'émotion est unique, elle ne peut pas se répéter, c'est un « événement évanouissant »⁶⁷⁷. Cette unicité est sa créativité. L'émotion est neuve. Elle correspond à un *jamaïs-encore-perçu*⁶⁷⁸. A cela s'oppose le signe du langage ordinaire qui renvoie à la réalité commune⁶⁷⁹, au « concept ». Benveniste écrit : « le poète transmet l'expérience, il ne la décrit pas [...] il donne l'émotion, non l'idée de l'émotion »⁶⁸⁰. Et encore une fois c'est tout sauf un sensualisme, c'est une *linguistique de la poésie* où l'émotion est la tenue ensemble de l'invention d'une forme de vie et d'une forme de langage. Ainsi, le langage poétique ne connaît pas l'identité, le même, le commun, qui est l'univers du langage ordinaire :

Le message du poète n'est pas un
 message non
~~contenu~~ informatif, ~~mais~~ un
 propos sur la situation, mais une
 une expérience
 émotion fortement ressentie et
 en termes d'idées
 dont la transcription informatives
 se formule très simplement :
~~tiendrait en une proposition élémentaire :~~
 le poète transmet l'expérience, il ne la décrit pas.
 « nous ~~mourons à chaque instant~~
 il donne l'émotion, non l'idée de l'émotion.

La tâche ~~est~~ du poète est de
 cette expérience
 transcrire cette émotion (dans une forme
 en images l'énoncer en idée,
 de langage qui l'évoque ~~sans la transcrire~~
 et dans des signes sélectifs et dans des
syntagmes spécifiques.⁶⁸¹

⁶⁷⁶ BAUDELAIRE, 19, f°3/ f°189.

⁶⁷⁷ Benveniste dit cela de la *phrase* : « La phrase est donc chaque fois un événement différent ; elle n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt ; c'est un événement évanouissant. », Emile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage » (1966), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 227.

⁶⁷⁸ BAUDELAIRE, 22, f°30 : f°282.

⁶⁷⁹ « la langue ordinaire présente une seule et constante catégorisation du monde, la même pour tous », BAUDELAIRE, 22, f°30 / f°282.

⁶⁸⁰ BAUDELAIRE, 12, f°4 / f°56.

⁶⁸¹ BAUDELAIRE, 12, f°4 / f°56.

Lire aussi :
 « En effet la langue poétique est iconique
 tel est le principe de son fonctionnement.
 donne

Benveniste oppose l'activité de « décrire l'émotion » et celle de « donner l'émotion ». Décrire, c'est être dans un rapport référentiel au monde, quand *donner l'émotion* c'est la produire. On est de nouveau proche de Mallarmé, Stéphane Mallarmé - « narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie [...] »⁶⁸². Ici, *l'émotion* et *l'expérience* sont synonymes : « le poète transmet l'expérience, il ne la décrit pas [...] il donne l'émotion, non l'idée de l'émotion » et juste ensuite, « La tâche ~~est~~ du poète est de transcrire cette émotion <cette expérience> ». Il y a dans l'expression de « donner l'émotion » simplement l'idée d'un *don*, c'est-à-dire d'une intersubjectivation. *Donner l'émotion* ce n'est pas seulement la dire, c'est transformer ou inventer son lecteur. Je remarquais déjà⁶⁸³ plus haut cette notion du *don* chez Benveniste, lorsqu'en effet il écrivait dans « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » en 1963 : « Langue et société ne se conçoivent pas l'une sans l'autre. L'une et l'autre sont données. Mais aussi l'une et l'autre sont apprises par l'être humain, qui n'en possède pas la connaissance innée »⁶⁸⁴.

Pour Benveniste, le poète s'il ne la décrit, *transcrit*⁶⁸⁵ « cette émotion <cette expérience> dans une forme de langage qui l'évoque <en images> ~~sans la transcrire~~ < l'énoncer en idée> et dans des signes sélectifs et dans des syntagmes spécifiques ». Benveniste distingue une transcription en *images* (qui est évocation de l'émotion, de l'expérience), d'une transcription en idées, qui n'est pas le langage poétique. Il laisse très ouverte, très questionnante, cette notion de « forme de langage » (« dans une forme de langage qui l'évoque <en images> ») ; c'est peut-être simplement que cette

Cela veut dire qu'elle ~~imite~~ avec des mots l'image de la chose qu'elle dit, et non l'idée. » (BAUDELAIRE, 22, f°6 / f°258.)

⁶⁸² Stéphane Mallarmé, *Crise de vers*, in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, édition de Bertrand Marchal, Gallimard, 2003, p. 259.

⁶⁸³ Voir p. 200.

⁶⁸⁴ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 29.

⁶⁸⁵ On repense à Mallarmé qui parle de « transposition » à plusieurs reprises dans *Crise de vers*, « Cette visée, je la dis Transposition - Structure, une autre » (*op. cit.* p. 256) ; « Je me figure par un indéracinable sans doute préjugé d'écrivain, que rien ne demeurera sans être proféré ; que nous en sommes là, précisément, à rechercher, devant une brisure des grands rythmes littéraires (il en a été question plus haut) et leur éparpillement en frissons articulés proches de l'instrumentation, un art d'achever la transposition, au Livre, de la symphonie ou uniment de reprendre notre bien » (*op. cit.*, p. 258) ; « A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant ; si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure » (*op. cit.*, p. 259).

forme de langage qui évoque l'émotion en images, si elle est le principe du langage poétique, est réinventée de manière imprédictible et infinie par chaque poème. La notion de « transcription » – notion d'écriture – va dans le sens d'une recherche de l'*identification* (Benveniste dit aussi « adéquation ») de cette forme de langage à l'émotion qu'elle évoque. Benveniste écrit sur une autre page : « Le poète fait une expérience neuve du monde et il la dévoile par une expression également neuve »⁶⁸⁶ (notons la notion de « dévoilement », qu'on remarquait déjà plus haut⁶⁸⁷). Avec cette phrase qui confond presque les deux termes, on pense une expérience-expression neuve du monde que le poète fait et dévoile. A propos de la notion d'*expression*, notons qu'à un moment Benveniste marque sa défiance par rapport à ce terme qu'il trouve « galvaudé en sens très différents »⁶⁸⁸ et à quoi il préfère celui de « verbalisation » : « La poésie est la verbalisation de l'émotion »⁶⁸⁹.

Benveniste écrit encore : « le poète fait sa langue et son expression, même quand il en prend les éléments dans la langue ordinaire. Or quand il assemble les mots en poème, il crée aussi la référence à laquelle son expression renvoie »⁶⁹⁰. Ce qui m'intéresse ici, c'est d'abord que Benveniste dise que le poète *fait* sa langue, ce qui éveille pour nous la mémoire que le poète est pour lui le « faiseur » avec tout ce que nous venons de dire aussi d'un enjeu éthique et politique d'une poétique, repensée à partir d'Aristote. Ce qui est remarquable encore – on a commencé à le voir auparavant⁶⁹¹ – c'est que la langue du poète ne se distingue pas de la langue ordinaire du point de vue des *éléments* qu'elle met en œuvre, c'est-à-dire du point de vue d'une description objectivante du poème. Au point de vue de cette analyse, la langue de Baudelaire ne se distinguera pas de la langue commune. Un autre point de vue est celui du poème : l'observation de la manière dont le poète *fait* sa langue et son expression. Le poète transforme la langue en une forme nouvelle : « le poète assemble les mots en poème ». *En poème*, cela signifie proprement « en ce qui transforme la langue et la

⁶⁸⁶ BAUDELAIRE, 23, f°34 / f°347.

⁶⁸⁷ Voir, p. 175.

⁶⁸⁸ cf. BAUDELAIRE, 20, f°10 / f°204

« Le message poétique n'a pas pour objet
la communication d'une pensée, mais
la verbalisation d'une émotion, ressentie à travers l'imagination
(je dis « verbalisation » pour éviter « expression » qui est galvaudée en
sens très différents, et pour dire « conversion en langage »)

⁶⁸⁹ BAUDELAIRE, 23, f°12./ f°335.

⁶⁹⁰ BAUDELAIRE, 18, f°10 / f°183.

⁶⁹¹ Voir p. 204.

vision ensemble » ; Benveniste l'écrit : « Or quand il assemble les mots en poème, il crée aussi la référence à laquelle son expression renvoie ».

La notion d'« assemblage » que l'on remarque ici, apparaît à de nombreuses reprises dans les manuscrits (19 occurrences)⁶⁹², aux côtés d'autres notions de valeur proche : ce sont les notions de « joindre », « conjoindre » (9 occurrences), de « jonction » (10 occurrences), de « combiner », combinaison » (14 occurrences)⁶⁹³, d'« agencement », d' « agencer » (12 occurrences), d'« associer » (9 occurrences). Lorsque Benveniste écrit que le poète *assemble* des mots ou des sons, ceci rappelle quelque chose de la démarche cubiste, et de la recherche surréaliste. Plus immédiatement – mais tout cela est lié – on repense à sa réflexion à propos de la notion de « rythme », puisqu'il disait notamment de *ῥυθμός* qu'il était « la forme distinctive, l'arrangement caractéristique des parties dans un tout »⁶⁹⁴, la forme en tant que « configuration »⁶⁹⁵, « forme distinctive ; figure proportionnée ; disposition »⁶⁹⁶, le terme « le plus propre à décrire des “dispositions” ou des “configurations” sans fixité ni nécessité naturelle et résultant d'un arrangement toujours sujet à changer »⁶⁹⁷. D'autre part, et c'est ce que nous allons examiner en premier, on retrouve dans l'article « Sémiologie de la langue » (1969) l'écho et la poursuite de cette idée que le poète « assemble », « conjoint », « combine » des « mots », des « sons ». Et encore une fois,

⁶⁹² On compte 19 occurrences de ce termes. En voici quelques exemples : « ~~On~~ <Le poète> recrée donc une sémiologie nouvelle, par des **assemblages** nouveaux et libres de mots » (BAUDELAIRE, 22, f°53 / f°305) ; « Le poète a donc la tâche <de découvrir et> d'**assembler** de manière appropriée les mots qui convoieront le sentiment » (BAUDELAIRE, 15, f°2 / f°108) ; « En poésie il n'y a pas d'in d'intenté – idée il y a un « sens » intérieur aux mots, qui est fonction de leur **assemblage** » (BAUDELAIRE, 19, f°4 / f°190) ; « Tout est dans la jonction. L'œuvre du poète consiste littéralement à **assembler** des mots en ensembles soumis à la mesure. » (BAUDELAIRE, 20, f°4 / f°198) ; « En poésie il n'y a pas d'intenté-idée , il y a un « sens » intérieur aux mots qui est fonction de leur **assemblage** et ce sens est accompagné d'une « émotion » provoquée par le fait que tel mot est joint à tel autre en une alliance unique. » (BAUDELAIRE, 20, f°8 / f°202).

⁶⁹³ Voici quelques exemples : « Il en résulte que seules seront utilisées certaines propriétés du langage, propriétés sonores et propriétés de sens. C'est en fonction de ces propriétés que l'auteur (le « faiseur, poètes) choisira et **combinera** les éléments linguistiques. » (BAUDELAIRE, 18, f°11 / f°184) ; « Mais les **combinaisons** sonores suggèrent la même impression que le sens de ce qu'il dit. » (19, f°7 / f°193) ; « Le poète **combine** et <distribue > a sa matière comme le musicien ses sons et le peintre ses couleurs mais à la différence du peintre et du musicien qui emploient des matières, le poète emploie des mots, qui signifient. » (BAUDELAIRE, 21, f°4 / f°212) ; « Comment alors se réalise ce langage ? Par des **combinaisons** de mots, ~~propres à produire cet effet et à~~ pris < comme signes > au lexique de la langue, mais ~~ag~~ choisis et **agencés** à neuf. » BAUDELAIRE, 22, f°2 / f°254) ; « Le peintre **agence** des couleurs, le sculpteur **modèle** une matière, le musicien **combine** des sons. » BAUDELAIRE, 22, f°57 / f°309)

⁶⁹⁴ Emile Benveniste, « La notion de “rythme” dans son expression linguistique » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 330.

⁶⁹⁵ *Idem.*, p. 329.

⁶⁹⁶ *Idem.*, p. 332.

⁶⁹⁷ *Idem.*, p. 333.

cet écho montre à quel point la réflexion sur le poème que Benveniste mène, rend possible l'écriture de « Sémiologie de la langue » ; elle est décisive pour lui. On lit en effet, à propos des « unités » dans les arts de la figuration :

L'artiste les choisit, les amalgame, les dispose à son gré sur la toile, et c'est finalement dans la composition seule qu'elles organisent et prennent, techniquement parlant, une "signification", par la sélection et l'arrangement. L'artiste crée ainsi sa propre sémiotique : il institue ses oppositions en traits qu'il rend lui-même signifiants dans leur ordre.⁶⁹⁸

Ce qui caractérise la *composition* artistique, c'est à la fois sa nouveauté (l'artiste « dispose à son gré [...] ») et sa liberté (« L'artiste crée [...] ») ; cela fait de cette composition une « sémiotique » propre, que l'artiste crée et institue. Benveniste caractérise la « composition » que produit l'artiste par ce qui définit une pensée du système et de la valeurs⁶⁹⁹ : c'est dans la composition seule que les unités prennent une « signification », et l'artiste institue des oppositions : « L'artiste crée ainsi sa propre sémiotique : il institue ses oppositions en traits qu'il rend lui-même signifiants dans leur ordre ». Cette « sémiotique » à l'œuvre d'art est l'invention d'un système nouveau et de valeurs nouvelles. Comme Benveniste l'écrit plus loin : « La signifiante de l'art ne renvoie donc jamais à une convention identiquement reçue entre partenaires. Il faut en découvrir chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisibles en nature, donc à réinventer pour chaque œuvre, brefs inaptés à se fixer en une institution »⁷⁰⁰. L'œuvre d'art crée le regard qui sait la voir ; cette sémiotique propre que l'artiste crée est une « sémiologie nouvelle ». Nous trouvons cette expression dans un des manuscrits ; et ce que nous découvrons en même temps ce sont des formulations extrêmement proches de celles de l'article « Sémiologie de la langue » :

Le poète }
~~Il~~ recrée donc une sémiologie nouvelle,
 par des assemblages nouveaux et libres de mots.
 A son tour le lecteur-auditeur se trouve en présence
 d'un langage qui échappe à la convention essentielle
 du discours. Il doit s'y ajuster, et recrée pour

⁶⁹⁸ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 58.

⁶⁹⁹ Notons tous ces termes qui se correspondent et qui définissent ensemble une pensée de la valeur et du système: « dispose », « arrangement », « composition » « organisent ». Deux autres expressions sont à remarquer également, et qui se correspondent : l'artiste *choisit* les unités et c'est leur *sélection* et leur arrangement qui fait leur signification. Benveniste dans un manuscrit parlait de « signes sélectifs » (BAUDELAIRE, 12, f°4 / f°56.)

⁷⁰⁰ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 59-60.

son compte les normes et le « sens ».⁷⁰¹

Comme lorsque Benveniste écrivait que « celui qui répète ces vers accède à cet univers second »⁷⁰², ici le *lecteur-auditeur* « recrée pour son compte les normes et le “sens” ». C’est ce que Benveniste appelle la *communication poétique*. C’est ce qu’il définissait déjà, dans les travaux que nous connaissons, comme l’*intersubjectivité*. Le poète recrée les normes et le « sens » et le *lecteur-auditeur* recrée *pour son compte* ce déplacement. *Pour son compte* : cela signifie que le lecteur-auditeur ne recrée pas à l’identique ce que le poète crée ; ce que le poète crée, il le donne, et le lecteur-auditeur se l’approprie. *Est sujet celui par qui un autre devient sujet*⁷⁰³.

Dans les manuscrits, comme dans « Sémiologie de la langue », l’idée d’un « assemblage », d’une « combinaison », se construit avec l’idée d’une « matière » que le poète combine, assemble, que ce soient des « mots », ou des « sons ». Ceci est particulièrement net lorsque Benveniste compare le travail du poète à celui du musicien, du peintre, du sculpteur, comparaison qui réapparaît bien sûr dans le travail de « Sémiologie de la langue ». Benveniste écrit :

Le poète combine et distribue)
(a sa matière comme le musicien ses sons et le peintre ses couleurs mais à la différence du peintre et du musicien qui emploient des matières, le poète emploie des mots, qui signifient.
La poésie est donc qqchose de contradiction : un art de significations⁷⁰⁴

Ailleurs il écrit encore :

- Le peintre agence des couleurs, le sculpteur modèle une matière, le musicien combine des sons.
Les couleurs, la matière, les sons sont les matériaux des artistes peintre, sculpteur musicien.

⁷⁰¹ BAUDELAIRE, 22, f°53 / f°305.

⁷⁰² BAUDELAIRE, 22, f°9 / f°261.

⁷⁰³ Formulation d’Henri Meschonnic.

⁷⁰⁴ BAUDELAIRE, 21, f°4 / f°212.

Et le poète ? Le poète combine des mots. Les mots sont le matériau sur lequel il travaille. Il est dès lors évident que, devenus matériau du poète, les mots ne peuvent plus être les « signes » de l'usage commun. Chaque poète utilise à sa manière ce matériau. Il n'y en a pas deux qui en tirent le même parti.

Mais le peintre, à l'aide de ses couleurs, fait un tableau ; le sculpteur avec sa matière, fait une sculpture ; le musicien, avec les sons, fait une composition musicale.

Et le poète ? Le poète, avec ses mots, fait un « poème », une création qui exploite les mots à certaines fins. ~~esthétiques.~~

Quelles sont ces fins ? Avant tout, à éveiller l'homme ~~l'être~~ à la vérité des choses et des êtres, à établir un contact direct avec la nature vraie du monde.⁷⁰⁵

Ce qui apparaît, c'est un couple que l'on connaît déjà, le couple *matière-manière*, ou plutôt : la matière – *sa* manière. C'est dans l'article « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » en 1956 qu'on le voyait en effet apparaître. Benveniste écrivait :

Ce qu'il y a d'intentionnel dans la motivation gouverne obscurément la manière dont l'inventeur d'un style façonne la matière commune, et, à sa manière, s'y délivre. Car ce qu'on appelle inconscient est responsable de la manière dont l'individu construit sa personne, de ce qu'il y affirme et de ce qu'il rejette ou ignore, ceci motivant cela.⁷⁰⁶

Entre *matière* et *manière*, il y a une relation qui rappelle celle du sémiotique et du sémantique, et qui fait que dans une œuvre d'art la matière est indissociable de sa manière : en cela elle est une « sémantique (expression artistique) sans sémiotique »⁷⁰⁷. Et même, l'idée de matière, de « matériau » est pour Benveniste déjà propre à l'art, parce que précisément elle implique une manière, le travail de l'artiste : « Les mots sont le matériau sur lequel il travaille. Il est dès lors évident que, devenus matériau du poète, les mots ne peuvent plus être les “signes” de l'usage commun. Chaque poète utilise à sa manière ce matériau ».

Il apparaît maintenant que les idées d'assemblage, de combinaison, de jonction... arrivent par analogie aux autres pratiques artistiques que la poésie, à l'idée que l'artiste y travaille des matières. Cette analogie permet à Benveniste de revisiter le

⁷⁰⁵ BAUDELAIRE, 22, f°57 / f°309.

⁷⁰⁶ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), in *Problèmes de linguistique générale*, p.87.

⁷⁰⁷ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 65.

couple matière-manière, qui n'est pas une relation qu'il invente mais un couple traditionnel⁷⁰⁸ : il revisite cette relation en linguiste, avec le projet d'une sémiologie de la langue, où elle devient la relation du sémiotique au sémantique. Car bien sûr, et c'est le propos de « Sémiologie de la langue », on ne peut pas penser de la même manière une « note de musique », une « couleur », et un « mot ». Benveniste pose ainsi le problème : « Dans les arts de la figuration (peinture, dessin, sculpture) à images fixes ou mobiles, c'est l'existence même d'unités qui devient matière à discussion. De quelle nature seraient-elles ? S'il s'agit de couleurs, on reconnaît qu'elles composent aussi une échelle dont les degrés principaux sont identifiés *par leur nom. Elles sont désignées*, elles ne désignent pas »⁷⁰⁹ (je souligne). Benveniste pose ici le principe d'une sémiologie de la langue : « la langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non linguistiques »⁷¹⁰. La langue est l'interprétant de l'art : les unités, les matières de l'art n'existent qu'en tant que discoursivités, c'est le discours qui dit et qui invente ce qu'il y a à voir dans un tableau ou dans un poème. Car même le « mot » n'est qu'une certaine représentation du langage, la langue étant son propre interprétant. Comme l'écrit Gérard Dessons dans un article intitulé « La forme en peinture », « il convient de passer de la question “qu'est-ce qu'on voit dans ce qu'on regarde ?” à celle-ci : “qu'est-ce qu'on dit qu'on voit” »⁷¹¹. Emile Benveniste écrit, toujours dans « Sémiologie de la langue » :

Une chose au moins est sûre : aucune sémiologie du son, de la couleur, de l'image ne se formulera en sons, en couleurs, en images. Toute sémiologie d'un système non-linguistique doit emprunter le truchement de la langue, ne peut donc exister que par et dans la sémiologie de la langue. [...] la langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non-linguistiques.⁷¹²

On l'a remarqué plus haut, Benveniste caractérise les *assemblages*, les *combinaisons*, les *jonctions* que produit le poète par leur nouveauté, leur unicité. Il

⁷⁰⁸ On renvoie ici au travail de Gérard Dessons dans son ouvrage *L'Art et la manière*, et précisément au chapitre « Matière et manière » : Gérard Dessons, *L'Art et la manière*, Champion, Paris, 2004, p. 145-164. Gérard Dessons cite en exergue une phrase de Montaigne dans « De l'art de conférer » où celui-ci oppose *matière* et *manière du dire* : « Autant peut faire le sot celui qui dict vray, que celui qui dict faux : car nous sommes sur la maniere, non sur la matiere du dire », Michel de Montaigne, *Essais*, Livre III, chapitre 8, « De l'art de conférer », Gallimard, « La Pléiade », 1962, p. 906.

⁷⁰⁹ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 58.

⁷¹⁰ *Idem.*, p. 60.

⁷¹¹ Gérard Dessons, « La forme en peinture », in *La Forme en jeu* (collectif, Marie-Claire Ropars éd.), Presses Universitaires de Vincennes, collection « Esthétique hors cadre », Vincennes, 1998, p. 123.

⁷¹² Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 60.

parle ainsi de mots « choisis et agencés à neuf »⁷¹³, d'« une alliance unique. »⁷¹⁴, ou écrit : « ces mots se suivent ; ils se combinent et composent des figures neuves »⁷¹⁵. Evidemment l'unicité et la nouveauté sont des caractères qui définissent le discours chez Benveniste, mais ce que nous trouvons ici de façon plus précise, dans cette indissociabilité de la matière et d'une manière, du sémiotique et d'une sémantique, c'est la poursuite de la réflexion qu'il menait à propos de la notion de « rythme » ; une réflexion sur la forme et la matière.

Pour Benveniste, ici, l'artiste organise la « matière » linguistique *en poème*. La notion de *matière* se répète dans les manuscrits : « Le poète aborde la totalité du monde, de la nature, de l'homme. Il la saisit par le truchement du sentiment et il élabore poétiquement cette matière »⁷¹⁶ ; ou encore, « La poésie est identification de la matière linguistique à la signification des mots »⁷¹⁷. Ce façonnage de la matière rappelle le caractère modelable, modifiable, fluide, instantané de la forme envisagée comme $\rho\upsilon\theta\mu\acute{o}\varsigma$. Ainsi, Benveniste définit le *rythme* comme « la forme distinctive, l'arrangement caractéristique des parties dans un tout »⁷¹⁸, comme « forme distinctive, figure proportionnée, disposition »⁷¹⁹, comme « la forme dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide »⁷²⁰, comme « la forme improvisée, momentanée, modifiable »⁷²¹. Il ajoute que « $\rho\epsilon\iota\nu$ est le prédicat essentiel de la nature et des choses dans la philosophie ionienne depuis Héraclite, et Démocrite pensait que, tout étant produit par les atomes, seul leur arrangement différent produit la différence des formes et des objets. On peut alors comprendre que $\rho\upsilon\theta\mu\acute{o}\varsigma$, signifiant littéralement “manière particulière de fluer”, ait été le terme le plus propre à décrire des “dispositions” ou des “configurations” sans fixité ni nécessité naturelle et résultant d'un arrangement toujours sujet à changer »⁷²².

On peut avoir une hésitation à penser l'*assemblage*, de *jonction*, la *combinaison* comme *rythme*. On hésite parce qu'on se demande si l'idée commune à tous ces termes n'est pas l'« ordre » et la « consécuitivité ». On devrait alors se résigner à l'idée que

⁷¹³ BAUDELAIRE, 22, f°2 / f°244.

⁷¹⁴ BAUDELAIRE, 20, f°8 / f°202.

⁷¹⁵ BAUDELAIRE, 22, f°42 / f°284.

⁷¹⁶ BAUDELAIRE, 15, f°3 / f°109.

⁷¹⁷ BAUDELAIRE, 12, f°4 / f°56.

⁷¹⁸ Emile Benveniste, « La notion de “rythme” dans son expression linguistique » (1958), in *Problèmes de linguistique générale*, p. 330.

⁷¹⁹ *Idem.*, p. 332.

⁷²⁰ *Idem.*, p. 333.

⁷²¹ *Idem.*, p. 333.

⁷²² *Idem.*, p. 333.

Benveniste ne définit là qu'une syntaxe, qu'une τάξις, selon l'énumération que donne Aristote des « relations fondamentales entre les corps »⁷²³. Mais l'*assemblage*, la *jonction* ... se rapportent-ils vraiment à la définition d'un ordre dans le discours, dans le vers ? Effectivement l'idée de consécuitivité est là, c'est évident. Et nous la voyons notamment apparaître lorsque Benveniste, parlant justement de combinaison et de composition, renvoie à la réflexion de Saussure, dans un des cahiers de paragrammes, à propos de la consécuitivité dans le langage :

Ces mots se suivent ; ils se combinent et composent
des figures neuves. Ici vaut l'observation profonde
de Saussure sur la consécuitivité comme principe fondamental
(Anagrammes de F. de S. Merc. De Fr. 1964, p. 254)⁷²⁴

Cette réflexion à propos de la consécuitivité arrive dans un moment où Saussure fait l'hypothèse de ce qu'il appelle le *diphone* :

Le principe du diphone revient à dire qu'on représente les syllabes dans la CONSÉCUTIVITÉ de leurs éléments. Je ne crains pas ce mot nouveau, vu que s'il existait, ce n'est pas seulement []⁷²⁵, c'est pour la linguistique elle-même qu'il ferait sentir ses effets bienfaisants.

Que les éléments qui forment un mot *se suivent*, c'est là une vérité qu'il vaudrait mieux ne pas considérer, en linguistique, comme une chose sans intérêt parce qu'évidente, mais qui donne d'avance au contraire le principe central de toute réflexion utile sur les mots. Dans un domaine infiniment spécial comme celui que nous avons à traiter, c'est toujours en vertu de la loi fondamentale du mot humain en général que peut se poser une question comme celle de la consécuitivité ou non-consécuitivité et dès la première⁷²⁶

Peut-on donner TAE par *ta + te*⁷²⁷, c'est-à-dire inviter le lecteur non plus à une juxtaposition dans la consécuitivité, mais à une moyenne des impressions acoustiques hors du temps ? hors de l'ordre dans le temps qu'ont les éléments ? hors de l'ordre linéaire qui est observé si je donne TAE par TA – AE ou TA – E, mais ne l'est pas si je

⁷²³ Benveniste cite une formulation de la *Métaphysique* d'Aristote : « Selon lui [Aristote / Démocrite], les relations fondamentales entre les corps s'établissent par leurs différences mutuelles, et ces différences se ramènent à trois, ρυσμός, διαθιγή, τροπή, qu'Aristote interprète ainsi : διαφέρειν γάρ φασι τὸ ὄν ρυσμῶ καὶ διαθιγῇ καὶ τροπῇ · τούτων δ' ὁ μὲν ρυσμός σχημά ἐστιν, ἢ δὲ διαθιγὴ τάξις, ἢ δὲ τροπή θέσις. « Les choses diffèrent par ρυσμός, par la διαθιγή, par le τροπή ; le ρυσμός est le σχημά (« forme »), la διαθιγή (« contact ») est la τάξις (« ordre »), et la τροπή (« tournure ») est la θέσις (« position ») (*Métaph.*, 985 b 4). Il ressort de ce texte important que ρυσμός signifie σχημα « forme », ce qu'Aristote confirme, dans la suite de ce passage, par un exemple qu'il emprunte à Leucippe. Il illustre ces trois notions en les appliquant respectivement à la « forme », à l'« ordre » et à la « position » des lettres de l'alphabet : A diffère de N par σχημα (ou ρυσμός), AN diffère de NA par τάξις, et I diffère de H par θέσις. » (Emile Benveniste, « La notion de "rythme" dans son expression linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 328-329).

⁷²⁴ BAUDELAIRE, 22, f°42 / f° 284.

⁷²⁵ Note de Jean Starobinski : « En blanc dans le texte. / Dans la marge, l'auteur a noté "l'image vocale" ». Par parenthèse, je renvoie à propos des blancs chez Saussure, à l'article récent de Claudine Normand : « Les blancs des manuscrits saussuriens », in *Allegro ma non troppo*, Ophrys, 2006, 79-112.

⁷²⁶ Note de Jean Starobinski : « Phrase inachevée dans le manuscrit ».

⁷²⁷ Note de Jean Starobinski : « En marge "L'abstrait et le concret" ».

le donne par *ta + te* à amalgamer hors du temps comme je pourrais le faire pour deux couleurs simultanées.⁷²⁸

Ce qui est surprenant c'est qu'on retrouve chez Saussure, à propos de la composition, l'analogie à la peinture qu'on voyait chez Benveniste. Comme si cette analogie permettait de penser quelque chose de neuf à propos du langage. Comme le remarque Gérard Dessons, qui voit l'importance de cette référence à Saussure dans les manuscrits de Benveniste : « La notion de “consécutivité” a ici le statut de concept critique mettant en question la successivité comme fonctionnement unidimensionnel du langage dans la communication, pour le bénéfice d'une pensée d'un continu non linéaire comme mode de fonctionnement du langage. La perspective n'est plus “une juxtaposition dans la consécutivité”, mais “une moyenne des impressions acoustiques”⁷²⁹, “hors de l'ordre dans le temps qu'ont les éléments”, “hors de l'ordre linéaire”. Ce qui constitue une manière nouvelle de penser le syntaxique, en dehors du principe logique réglant les éléments du langage »⁷³⁰. La consécutivité, le déroulement du discours dans le temps, devient la condition même d'une écoute « hors de l'ordre dans le temps qu'ont les éléments », « hors de l'ordre linéaire » ; ou comme dit Gérard Dessons d'« un continu non linéaire comme mode de fonctionnement du langage ». Ainsi, de la même manière, lorsque Benveniste dit que le poète *assemble, conjoint* des mots, des sons, ce n'est pas un assemblage objectif de mots ou de sons dans un ordre linéaire, une mise bout à bout, mais un assemblage tout aussi *impressif* que celui que Saussure définit lorsqu'il parle de « moyenne des impressions acoustiques ». C'est ce qu'une lecture, une écoute assemble, associe, et qui produit la signifiante. Ainsi réussit-on donc à distinguer la *consécutivité* qui est le déroulement de la langue dans le temps, donnant la possibilité d'une écoute impressive, associative, non-linéaire ; et d'autre part la *successivité* qui est de l'ordre de la syntaxe.

Dans « Sémiologie de la langue » en 1969, Benveniste critiquera de nouveau la dimension syntaxique de la langue. Il écrira : « Or le message ne se réduit pas à une succession d'unités à identifier séparément ; ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l'« intenté »), conçu globalement, qui se

⁷²⁸ Manuscrit « Ms. Fr. 3963. Cahier d'écolier sans titre » conservé à la BPU de Genève, cité par Jean Starobinski dans *Les Mots sous les mots*, Gallimard, Paris, 1971, p. 46-47.

⁷²⁹ Cette expression peut en rappeler une autre, chez Saussure : celle d'*image acoustique*.

⁷³⁰ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, p. 196.

réalise et se divise en « signes » particuliers, qui sont les MOTS »⁷³¹. Le modèle logique de la syntaxe se représente le sens dans le langage comme une *succession* et une *addition* d'unités, qui contiendraient déjà en elles-mêmes leur sens : c'est un réalisme. Dans une pensée du système, le sens n'est plus une addition, il procède d'une *globalité*, qui est une subjectivation.

Pour Benveniste, il s'agit aussi de critiquer l'idée de *syntagme*, parce que le syntagme reste une unité logique, grammaticale. Pour lui « le syntagme s'étend plus loin que ses ~~dimensions~~ <limites> grammaticales ; il embrasse la comparaison, l'entourage très large, parfois la rime »⁷³². Benveniste déplace la notion de « syntagme » d'une dimension logique à une dimension poétique. La dimension du poème est sa complexité : c'est la subjectivation qu'il produit. On se souvient qu'il déplaçait déjà une dimension logique en dimension poétique lorsqu'il définissait la *phrase* en dehors du modèle de la proposition en disant simplement « la phrase est l'unité du discours »⁷³³. La dimension de la phrase est celle que construit le discours, que construit le sujet. Comme l'écrit Gérard Dessons, « Si la phrase est l'unité du discours, alors c'est le discours qui fait la phrase, sa phrase, et non la phrase qui fait le discours »⁷³⁴. La phrase ne relève alors plus d'une dimension logique qui en fixe par avance la limite. Et n'est-ce pas un peu par jeu de langage que Benveniste écrit qu'« avec la phrase, une limite est franchie »⁷³⁵ ?

Benveniste ne parle pas par hasard de *comparaison* ; la « comparaison » étant un mode d'*association* qui implique déjà une lecture autre que celle, linéaire, qui est la vue syntaxique de la langue. Benveniste parle également de la *rime*⁷³⁶, pour la même raison : la rime *assemble* des termes hors d'une dimension syntaxique. A partir de là, la dimension du poème devient la richesse de la subjectivation qu'elle produit. Benveniste l'écrit ailleurs : « Il s'agit d'établir un lien conceptuel entre les mots qui riment »⁷³⁷. Il devient alors évident que la signifiante d'un poème ne se construit pas

⁷³¹ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 64.

⁷³² BAUDELAIRE, 12, f°6 / f°58.

⁷³³ Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1962), in *Problèmes de linguistique générale*, p.130.

⁷³⁴ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, p. 65.

⁷³⁵ Emile Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » (1962), in *Problèmes de linguistique générale*, p.128.

⁷³⁶ Gérard Dessons consacre plusieurs pages de son ouvrage à ce problème dans son ouvrage, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, p. 195-199 (Il intitule ces pages : « Syntaxe de la rime »).

⁷³⁷ BAUDELAIRE, 22, f°56 / f°298.

de manière linéaire. De plus, la rime peut produire des associations qui contredisent la logique réaliste. Lorsque Baudelaire fait rimer « nuit » et « luit », il produit une association qui n'appartient pas à la vérité « significative ». Le poète produit une association neuve, poétique. Benveniste parle ainsi du langage poétique comme d'un langage *iconique*. Le poème crée son propre paradigme d'associations.

Ainsi NUIT pris comme ~~pathème~~
iconie sera distinct de nuit comme
signe, bien que le poète l'emploie aussi comme
telle (« jour et nuit » = sans cesse) à l'occasion
et il sera chaque fois particulier. Par exemple
L'iconisant sera – paradoxalement mais
~~Le signifiant~~ nuit
en accord avec la vérité iconique distinct de la vérité
significative – lié à ~~des~~ l'iconisant luit (XCI luisant
comme ces trous où l'eau dort dans la nuit ... et la rime
reluit)⁷³⁸

Ce que la *rime* rend visible de manière exemplaire, c'est une mise en relation d'éléments entre eux qui n'est pas d'ordre syntaxique mais *syntagmatique*, au sens de Saussure. Ce n'est pas un ordre (objectif), c'est une organisation (subjective). C'est ce qu'une écoute organise à sa manière. D'autre part les associations que la rime produit contredisent la logique, la *vérité* du langage référentiel (l'iconisant⁷³⁹ est « distinct de la vérité significative ») ; et Benveniste choisit précisément une rime paradoxale du point de vue de la logique réaliste, la rime « nuit-luit ». Cette rime, par contre, au point de vue du poème, produit une alliance nouvelle, un *accord*, une vérité iconique (l'iconisant est « en accord avec la vérité iconique »). Ainsi, le poème construit un paradigme d'associations qui lui est propre, il construit sa signifiante. C'est cela que Benveniste veut dire lorsqu'il écrit, « le paradigme est mémoriel et émotionnel »⁷⁴⁰ ; c'est que le paradigme est construit par le poème, par la mémoire du poème. En outre, ces rimes paradoxales qui rapprochent des contraires doivent nous rappeler le « penser imagé »⁷⁴¹ des surréalistes. Gérard Dessons explique ainsi que la conception surréaliste

⁷³⁸ BAUDELAIRE, 12, f°3 / f°55.

⁷³⁹ « Iconisant » ressemble presque à « inconscient », ou du moins l'évoque.

⁷⁴⁰ BAUDELAIRE, 12, f°6 / f°58.

⁷⁴¹ L'expression est de Tristan Tzara. On renvoie ici, à propos de l'image surréaliste, au travail de réflexion de Gérard Dessons dans son ouvrage *Introduction à l'analyse du poème* (2^e éd. 1996), Armand Colin, 2008, p. 71-76.

de l'image « s'appuie historiquement sur la définition empruntée par Breton à Pierre Reverdy, pour lequel l'image reposait essentiellement sur le “rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées”. Et plutôt plus que moins : “Plus les rapports de deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte – plus elle aura de puissance et de réalité poétique”⁷⁴².⁷⁴³ Il s'agit donc, par cette manière de rapprocher des contraires, de découvrir une réalité nouvelle, et dans ce sens, comme l'écrit André Breton « l'imaginaire est ce qui tend à devenir réel »⁷⁴⁴, ce que Benveniste disait aussi : Celui qui répète ces vers accède à cet univers second, qui est tout entier inclus dans les mots assemblés par le poète. O miracle permanent, ô confuse merveille que cette fiction devenant suprême réalité dans et par les mots »⁷⁴⁵. Pour Tristan Tzara également la mission essentielle de la poésie est « de créer une réalité poétique plutôt que de traduire en paroles une image donnée d'autre part dans un monde qui n'est virtuellement pas le sien »⁷⁴⁶. Sans doute la réflexion de Benveniste trouve une de ses références les plus importantes dans l'univers surréaliste, mais ce n'est pas sa seule référence ; Benveniste va chercher chez les symbolistes, mais avant tout chez Baudelaire lui-même les moyens de penser le langage poétique.

La réflexion de Benveniste sur le syntagme, sur la rime fait apparaître que l'*assemblage* que produit le poète et que re-produit le lecteur n'est pas un assemblage objectif, syntaxique, mais un assemblage poétique. Ce qu'il ne faut pas oublier de dire, c'est que pour Benveniste, Baudelaire est le poète des correspondances, et que ce qu'il dit d'assemblage, de jonction, d'alliance, procède d'une réflexion à propos de Baudelaire : « Plus exactement : Baudelaire est l'homme qui ~~unifie~~ <confond> des champs distincts de perception et des séries parallèles de termes, en établissant des correspondances poétiques (= créatrices) . Je crois que correspondance est le mot-clé de sa poétique »⁷⁴⁷.

⁷⁴² Définition reprise par A. Breton à P. Reverdy (*Nord-Sud*, 1918), (note de G. Dessons).

⁷⁴³ Gérard Dessons, *Introduction à l'analyse du poème* (2^e éd. 1996), Armand Colin, 2008, p. 72.

⁷⁴⁴ André Breton, « Il y aura une fois », in *Le Revolver à cheveux blancs* (cité par Gérard Dessons).

⁷⁴⁵ *BAUDELAIRE*, 22, f°9 / f°251.

⁷⁴⁶ Tristan Tzara, cité par Gérard Dessons dans son *Introduction à l'analyse du poème*, p. 72.

⁷⁴⁷ *BAUDELAIRE*, 17, f°8 / f°129.

4. En poésie le syntagme s'étend plus loin que ses limites grammaticales

Lorsque Benveniste écrit qu'en poésie le syntagme s'étend plus loin que ses limites grammaticales, il propose afin de penser cette nouvelle dimension du syntagme, une série de termes : *sympathème*, *symphrorie*, *symphronie*, plus loin dans le manuscrit il parle d'*associations pathématiques* :

L'iconisé se détermine par les

syntagmes : tantôt bon, doux, comme la nuit
la douce nuit.
ou affreuses nuits (il faudrait citer tout le répertoire).

En poésie le syntagme s'étend plus loin que
limites
ses ~~dimensions~~ grammaticales ; il embrasse
la comparaison, l'entourage très large,
parfois la rime. On proposerait pour
sympathème ?
le renommer symphorie ou symphronie

Le paradigme est mémoriel
et émotionnel . L'iconie met en
branle les associations qui ne sont plus
seulement sémantiques ou idéelles, mais
pathématiques.⁷⁴⁸

Il n'est pas courant que Benveniste cherche à définir une dimension nouvelle par des néologismes. Ce geste peut rappeler celui de Saussure dans les cahiers paragrammes, essayant des termes, comme le *gramme*, l'*antigramme*, l'*hypogramme*, le *diphone*, le *syllabogramme*, le *paramorphe*. C'est d'abord au dictionnaire que l'on va demander un éclaircissement sur les termes que forgent Benveniste.

⁷⁴⁸ BAUDELAIRE, 12, f°6 / f°58.

Le dictionnaire d'Anatole Bailly donne συμφέρω « porter ensemble », « apporter ensemble, réunir, rassembler » ..., συμφορέω « apporter ensemble », « rassembler », « unir » ; συμφρονέω « être du même sentiment, être d'accord ou d'intelligence », « concevoir, imaginer », « comprendre » ..., συμφρονησις « consentement, accord » ; φρονέω, « avoir la faculté de penser et de sentir », φρονημα, « esprit, intelligence, pensée », « manière de pensée, sentiment », φρονησις, « action de penser », « pensée, dessein », « perception par l'intelligence, sentiment, intelligence d'une chose »... ; πάθημα « tout événement qui survient et qui affecte le corps ou l'âme » ..., πάθηματικός « exposé ou sujet aux émotions, à la souffrance », πάθητικός « accessible aux impressions extérieures, capable de sentir, sensible » ; συμπάθεια « participation à la souffrance d'autrui, compassion, sympathie, d'où en gén. communauté de sentiments ou d'impressions »⁷⁴⁹.

Symphorie, symphronie, sympathème, ce n'est pas le même terme, mais ce que Benveniste travaille à penser à travers eux c'est la dimension des associations, des correspondances que produit celui qui lit un poème. C'est une théorie de la lecture. Et Benveniste pense cette théorie de la lecture à partir de Baudelaire, à partir d'une poétique de Baudelaire, de son écriture des *correspondances* : « Baudelaire est l'homme qui unifie <confond> des champs distincts de perception et des séries parallèles de termes, en établissant des correspondances poétiques (= créatrices) . Je crois que correspondance est le mot-clé de sa poétique »⁷⁵⁰. La *correspondance* est, pour Benveniste, une forme de langage, une forme de vie qu'invente Baudelaire.

Symphorie, symphronie, sympathème construisent la dimension d'une lecture subjectivante. Un regard encore au dictionnaire fait apparaître que le terme de *syntagme*, si on le prend au mot (ce que Saussure par exemple ne fait pas, et non plus Benveniste), définit un ordre bien plus objectif. Ce n'est pas l'institution ou la production d'une organisation, c'est l'organisation elle-même, ce n'est pas un procès, c'est un état : συνταγμα, c'est la « chose rangée avec une autre », le « corps de troupe rangé », la « composition, ouvrage », l'« accord de musique » ..., συνταξις « mise en ordre, disposition (d'un empire) [...] d'une organisation ou institution », « ordre de bataille, armée rangée en bataille », « composition », « construction grammaticale » (...).

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 1825.

⁷⁵⁰ BAUDELAIRE, 17, f°8 / f°129

Comme le dit Benveniste, « en poésie le syntagme s'étend plus loin que ses dimensions <limites> grammaticales ». On pense à ce qu'Henri Meschonnic a su par exemple voir dans *Le Dernier jour d'un condamné* de Victor Hugo : des séries consonantiques et des finales vocaliques qui organisent chacune, à l'échelle de l'œuvre, un paradigme sémantique⁷⁵¹. De la même manière, Benveniste, parlant de *symphorie*, de *symphronie*, de *sympathème*, définit la dimension d'une lecture poétique.

Le terme de *symphorie* semble traduire celui d'*assemblage*, ou de *jonction*, de *combinaison*, que Benveniste emploie pour décrire ce que fait le poète. Cette *symphorie* dépasse les limites, les dimensions grammaticales du syntagme, elle est ce que construit le poème, sa complexité, la subjectivation qu'elle produit. On voit bien, une nouvelle fois, que si la *symphorie* implique une théorie de l'écriture poétique, elle implique indissociablement une théorie de la lecture. Il est d'ailleurs clair que Benveniste ne dissocie pas ces deux activités. Celui qui écrit est immédiatement lecteur, celui qui lit re-crée le poème, il le ré-écrit : « Celui qui répète ces vers accède à cet univers second, qui est tout entier inclus dans les mots assemblés par le poète »⁷⁵², écrit Benveniste. « Le paradigme est mémoriel et émotionnel », ce qui signifie que le lecteur produit une mémoire du poème, sa mémoire du poème. Cela signifie encore qu'il ne peut y avoir que des associations particulières, produites par le poème. En cela, encore une fois, le poète crée une « sémiotique » qui lui est propre, et davantage une *sémiologie nouvelle*. Benveniste écrit dans « Sémiologie de la langue » : « La nature de l'homologie peut varier, intuitive ou raisonnée, substantielle ou structurale, conceptuelle ou poétique. "Les parfums, les couleurs et les sons se répondent." Ces "correspondances" ne sont qu'à Baudelaire, elles organisent son univers poétique et l'imagerie qui le reflète »⁷⁵³.

Avec le terme de *symphronie*, on touche précisément à la dimension des « correspondances ». C'est, semble-t-il, ce qu'une lecture assemble, comme *nuit* et

⁷⁵¹ « Les finales vocaliques, conclusives, c'est-à-dire sans prolongement, correspondent dans *Le Dernier jour d'un condamné* par leur refus de la mélodie au refus du lyrisme et marquent les notations objectives, descriptives et le définitif, l'inéluctable, le tronqué, le *moi-maintenant*. / Les finales consonnantiques, suspensives, allongeantes, notent la résonance intérieure, la souffrance, la révolte, la *mort par les autres*. Non par hasard mais parce que, dans ce fonctionnement qui neutralise l'opposition du conscient et de l'inconscient, le livre est une force qui aimante tous ces éléments, et que c'est là son système, qui pénètre les autres structures rythmiques et prosodiques », Henri Meschonnic, *Pour la poésie, IV, Ecrire Hugo*, Tome 2, Gallimard, Le Chemin, Paris, 1977, p. 67-68.

⁷⁵² BAUDELAIRE, 22, f°9 / f°251.

⁷⁵³ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 61.

luit... , la sémantisation que cette alliance produit. Avec la symphonie, c'est la dimension de la production de la signifiante que Benveniste atteint.

Le terme de *sympathème*, s'il est également un hapax, est à mettre en relation avec les termes de *pathème*, de *pathématique* et de *pathétique*, qui apparaissent également dans les manuscrits. C'est la dimension *émotionnelle* du langage poétique. Benveniste écrit : « L'iconie met en branle les associations qui ne sont plus seulement sémantiques ou idéelles, mais pathématiques » ; on lira encore « le discours poétique produit et renouvelle l'«émotion», pathétique ou esthétique »⁷⁵⁴ ; « Le problème n'est plus d'assembler les mots d'un discours portant référence à une situation ; tout à l'inverse, la situation (l'objet, etc.) se reflète dans un «pathème» d'émotion, pour lequel le poète devra trouver les mots appropriés »⁷⁵⁵. On sera peut-être tenté de dire que Benveniste écrit là une psychologie du poète, du lecteur. Mais ce qui distingue le projet de Benveniste d'une psychologie, c'est que l'émotion, le pathétique, a des enjeux. Le langage poétique a un enjeu de réalité, individuelle et transindividuelle. Et Benveniste fait de l'*émotion* une expérience neuve et unique qui déplace le sujet. On serait tenté d'entendre dans l'*émotion* la valeur étymologique du terme, ce qui met en mouvement, ce qui transforme un sujet, comme dans le terme de *motivation* si important dans l'article sur la fonction du langage dans la découverte freudienne. Ainsi on passe d'une psychologie à une théorie du langage, parce que l'émotion est chez Benveniste le nom de l'expérience d'une réalité nouvelle, intersubjectivante. *Pathème* rime avec *poème*. Ce que fait le poème, c'est un effet *émotionnel* et *esthétique*. Benveniste définissait ainsi la poétique : « La ~~p~~oésie la langue poétique et plus précisément la poétique ne consiste pas à dire, mais à faire. Elle poursuit <la production d'un> ~~un~~ certain effet, émotionnel et esthétique »⁷⁵⁶. Pour Benveniste l'unité du poème est le *pathème* (il parlera davantage d'*icone*). Le pathème ne sépare pas entre une forme de vie et une forme de langage. Pour Benveniste, « Le langage poétique cherche <à réaliser> l'adéquation de la langue à cette unité profonde de l'être et du monde »⁷⁵⁷. Ce que Benveniste travaille à définir en essayant le terme de *sympathème*, c'est la dimension d'une lecture du poème comme complexe de pathèmes.

⁷⁵⁴ BAUDELAIRE, 22, f°56 / f°298.

⁷⁵⁵ BAUDELAIRE, 20, f°10 / f°204.

⁷⁵⁶ BAUDELAIRE, 18, f°11 / f°184..

⁷⁵⁷ BAUDELAIRE, 22, f°30 / f°272..

On voit avec la notion de *pathème* Benveniste définir une forme très indéfinie, une forme *quelconque* comme dit Saussure. Un *pathème* n'est pas un élément précis, fixé, déterminé (phonème, mot, figure...), c'est au contraire l'indéfini, l'historicité, la virtualité d'une lecture. Forme de langage et forme de vie ne sont pas des formalismes. Il n'est pas inutile de rappeler comment Saussure définit le *sentiment de la langue*, la grammaire intuitive que le sujet élabore, parce que selon moi il y a ici quelque chose de commun avec le projet de Benveniste. Saussure écrit : « Ce qui est réel, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience et rien que *ce* dont ils peuvent avoir conscience »⁷⁵⁸. Ce que voit Saussure empêche toute approche formaliste du langage. Le sentiment de la langue fait qu'on ne peut pas penser des unités objectives dans le langage, on ne peut voir que ce qu'un sujet détermine comme unité signifiante.

Benveniste le redit un certain nombre de fois, chaque lecture renouvelle le poème, l'expérience. Il écrit ainsi : « des mots ainsi joints naît un "sens poétique" qui est chaque fois à découvrir, qui peut rester même incertain ou obscur, mais qui n'en est pas moins là »⁷⁵⁹. Chaque lecture est une lecture-écriture. Benveniste n'a pas une pensée de l'« auteur », mais une pensée de l'activité du poème ; Baudelaire, c'est ce que Baudelaire continue de produire, son activité, la « langue de Baudelaire ». Cette manière de ne pas penser l'auteur mais le pouvoir intersubjectivant d'une écriture, on l'aperçoit déjà dans la manière dont Benveniste parlait de Saussure, dont la destinée pour lui est une « destinée posthume » se confondant avec la nôtre. En cela Benveniste libère le poème de ses conditions de production, en fait une historicité. Son travail sur Baudelaire cherche à découvrir une modernité de Baudelaire, la manière dont son poème continue de nous réinventer.

Il y a dans les notions de *pathème*, de *sympathème*, de *pathétique*, l'idée de *subir*, de *pâtir*, de *compatir*. Benveniste écrit ainsi :

Un sentiment,
une imagination vive
une émotion sont
des impressions subies
ils ne correspondent pas

⁷⁵⁸ Ferdinand de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 183.

⁷⁵⁹ BAUDELAIRE, 22, f°54 / f°296.

à une « pensée », ils
ne comporteront
aucune expression
donnée par avance
possible . Il faut
l'inventer.⁷⁶⁰

Pour Benveniste, il n'existe pas de pensée en dehors du langage, comme pour Saussure. Ce qu'il écrit d'ailleurs dans les manuscrits : « Hors du langage, c'est la nébuleuse de Saussure »⁷⁶¹. On ne peut pas penser que Benveniste se contredise dans une pensée phénoménologique où il y aurait d'abord une expérience muette du monde, puis sa verbalisation. Lorsque Benveniste parle d'« impressions *subies* », il dit autre chose, il décrit davantage la *nécessité* d'une expression nouvelle pour une expérience nouvelle (« il *faut* l'inventer »), il dit qu'il y a quelque chose à *dire* et que le langage ordinaire ne le permet pas. On lit ailleurs une formulation presque du même ordre :

Mais le langage poétique est l'énoncé
de l'expérience . Il procède de l'expérience et
communique l'expérience . Mais en tant
que langage c'est une verbalisation
(et conceptualisation) de l'expérience vécue.

L'impression est transposée en discours
alors que l'idée est énoncée en discours.

Exemple fourni par Baudelaire
lui-même à propos de sa strophe sur
Delacroix.⁷⁶²

Il s'agit de la huitième strophe du poème *Les Phares* dans *Les Fleurs du Mal*. Dans son texte pour l'Exposition Universelle de 1855, Baudelaire décrit l'impression que procurent les tableaux de Delacroix, et commente ses propres vers :

Puis ces admirables accords de couleur font souvent rêver d'harmonie et de mélodie, et l'impression qu'on emporte de ses tableaux est souvent quasi musicale. Un poète a essayé d'exprimer ces sensations subtiles dans des vers dont la sincérité peut faire passer la bizarrerie :

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

⁷⁶⁰ BAUDELAIRE, 21, f°1 / f°209.

⁷⁶¹ BAUDELAIRE, 23, f°17 / f°340.

⁷⁶² BAUDELAIRE, 23, f°17 / f°340.

Lac de sang : le rouge ; – hanté des mauvais anges : surnaturalisme ; – *un bois toujours vert* : le vert, complémentaire du rouge ; – *un ciel chagrin* : les fonds tumultueux et orageux de ses tableaux ; – *les fanfares et Weber* : idées de musique romantique que réveillent les harmonies de couleur.⁷⁶³

Pour Baudelaire, par le poème, l'*impression*, les *sensations* que procurent les tableaux de Delacroix, deviennent *expression*. Benveniste parle de *transposition*⁷⁶⁴, et déjà il employait ce terme à plusieurs reprises dans ses manuscrits, notamment pour parler spécifiquement de Baudelaire, dans une distinction par rapport à Mallarmé : « Mallarmé peu à peu se détache même de cette transposition, qui est encore une concession à la réalité. Il répudie même toute allusion à un univers qui aurait quelque rapport à la “fonction de numéraire”, à l’“emploi élémentaire du discours” »⁷⁶⁵. Pour Benveniste, les poèmes de Baudelaire instituent un *contre-monde*, ou *ultra-monde*⁷⁶⁶. On voit comme la formulation « l’art du poète consiste alors dans une transposition de l’émotion en une certaine verbalisation »⁷⁶⁷ se rapporte particulièrement à la démarche de Baudelaire.

Benveniste s’intéresse à la strophe de Baudelaire sur Delacroix et à la manière dont il raconte ensuite lui-même cette *transposition* des impressions subjectives provoquées par un tableau en une expression, parce que cette situation particulière fait aussi apparaître un bel exemple de sémiologie de la langue. On repense à ce que Benveniste dit dans « Sémiologie de la langue », et peut-être pense-t-il alors à Baudelaire et Delacroix : « Une chose au moins est sûre : aucune sémiologie du son, de la couleur, de l’image ne se formulera en sons, en couleurs, en images. Toute sémiologie d’un système non-linguistique doit emprunter le truchement de la langue, ne peut donc exister que par et dans la sémiologie de la langue. [...] la langue est l’interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non-linguistiques »⁷⁶⁸.

Benveniste redit dans les manuscrit cette *transposition* : « Suit la glose donnée par Baudelaire de sa propre strophe sur Delacroix : On y voit ~~des~~ <que de pures> couleurs <sont> transposées en images de langue : lac de sang < le rouge / un bois toujours vert < le vert complémentaire / un ciel chagrin < fonds tumulte et orageux /

⁷⁶³ Charles Baudelaire, *Exposition Universelle de 1855*, in *Œuvres complètes*, Gallimard, « La Pléiade », Paris, 1961, p. 973

⁷⁶⁴ En tout, on trouve 15 occurrences de ce terme dans les manuscrits.

⁷⁶⁵ BAUDELAIRE, 22, f°14 / f°256.

⁷⁶⁶ BAUDELAIRE, 22, f°14 / f°256.

⁷⁶⁷ BAUDELAIRE, 22, f°34-35 / f°276-277.

⁷⁶⁸ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 60.

fanfares et Weber < idées de musique éveillées par les harmonies »⁷⁶⁹. Cette *transposition* produit des *correspondances* ; c'est ce que décrit le poème des *Correspondances* lui-même, « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent »... Ce qui est intéressant c'est de voir comment cette réflexion réaffleure dans « Sémiologie de la langue ». Il y a notamment une note de bas de page où on en trouve l'écho :

Mieczyslaw Wallis, « Medieval Art as a Language », *Actes du 5^e Congrès international d'esthétique* (Amsterdam, 1964), 427 n., « La notion de champ sémantique et son application à la théorie de l'Art », *Sciences de l'art*, numéro spécial (1966), 3 sq., fait d'utiles observations sur les signes iconiques, notamment dans l'art médiéval : il y discerne un « vocabulaire », et des règles de « syntaxe ». Certes, on peut reconnaître dans la sculpture médiévale un certain répertoire iconique qui correspond à certains thèmes religieux, à certains enseignements théologiques ou moraux. Mais ce sont des messages conventionnels, produits dans une typologie également conventionnelle où les figures occupent des emplacements symboliques, conformes à des représentations familières. En outre, les scènes figurées sont la transposition iconique de récits ou de paraboles ; elles reproduisent une verbalisation initiale. Le véritable problème sémiologique, qui à notre connaissance n'a pas encore été posé, serait de rechercher COMMENT s'effectue cette transposition d'une énonciation verbale en une représentation iconique, quelles sont les correspondances possibles d'un système à un autre et dans quelle mesure cette confrontation se laisserait poursuivre jusqu'à la détermination de correspondances entre SIGNES distincts.⁷⁷⁰

Les termes qui apparaissent sont les mêmes, « transposition » et « correspondances », et on voit que ce qui intéresse ici Benveniste, ce n'est pas de savoir ce qui se transpose, quelles sont les correspondances, mais « COMMENT s'effectue cette transposition ». Ce n'est pas la question d'une sémiotique (Benveniste d'ailleurs ne s'intéresse pas à ce qui relève de la *convention*), mais d'une sémantique. Ce qui intéresse Benveniste c'est l'invention de correspondances. Il reprend ce problème un peu plus loin, lorsqu'il parle de l'analogie, il le repose à partir de Baudelaire, à partir d'une poétique : « La nature de l'homologie peut varier, intuitive ou raisonnée, substantielle ou structurale, conceptuelle ou poétique. “Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.” Ces “correspondances” ne sont qu'à Baudelaire, elles organisent son univers poétique et l'imagerie qui le reflète »⁷⁷¹.

⁷⁶⁹ BAUDELAIRE, 23, f°10 / f°333.

⁷⁷⁰ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 59.

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 61.

Pour terminer à propos de l'idée de *transposition*, que l'on a commencé à aborder dans sa relation au *pathème*, à l'*émotion*, puisque « l'art du poète consiste alors dans une transposition de l'émotion en une certaine verbalisation »⁷⁷², il faut noter que pour Benveniste (à travers Baudelaire) le langage poétique vise à un certain *effet* émotionnel et esthétique. Benveniste parle ainsi d'un « intenté émotif »⁷⁷³, d'« intenté d'émotion »⁷⁷⁴, et d'« intenté affectif »⁷⁷⁵. Cet *intenté* n'est pas tant une intention individuelle, volontaire, maîtrisée que ce qui va définir une nature du langage poétique. L'*intenté poétique* est dans le poème, il n'est pas antérieur à lui, il n'est pas différent de l'intenté dont Benveniste parle dans les articles des *Problèmes de linguistique générale* ; l'intenté n'est pas séparé du discours. Dans « La forme et le sens dans le langage » en 1967, Benveniste écrit « Or l'expression sémantique par excellence est la phrase. Nous disons : la phrase en général, sans même en distinguer la proposition, pour nous en tenir à l'essentiel, la production du discours. Il ne s'agit plus, cette fois, du signifié du signe, mais de ce qu'on peut appeler l'intenté, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée »⁷⁷⁶. L'expression « ce que le locuteur veut dire » a pu induire en erreur les lecteurs trop pressés qui n'auront pas lu la phrase jusqu'au bout : « l'intenté, ce que le locuteur veut dire, l'actualisation de sa pensée ». L'intenté n'est donc pas la volonté de dire quelque chose qui existerait déjà dans la pensée et qu'il faudrait traduire en langage, mais l'*actualisation linguistique de la pensée*, une intention de langage et de pensée ensemble, une intention d'histoire, l'invention de la pensée dans le discours. Comme l'écrit Gérard Dessons : « l'«intenté» est décrit comme un *acte*, non comme un énoncé »⁷⁷⁷. Peut-être même, nous dirions qu'il est décrit comme une *activité*, comme la visée intersubjectivante du langage. Dans « Sémiologie de la langue », Benveniste définit ensemble l'*intenté* et le *sens*, il écrit : « ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l'« intenté »), conçu globalement, qui se réalise et se divise en « signes » particuliers, qui sont les MOTS »⁷⁷⁸. Ce qui apparaît ici, comme Benveniste nous place du côté de l'analyste, c'est-à-dire de l'auditeur, c'est que

⁷⁷² BAUDELAIRE, 22, f°34-35 / f°276-277.

⁷⁷³ BAUDELAIRE, 6, f°2 / f°2.

⁷⁷⁴ BAUDELAIRE, 6, f°2 / f°2.

⁷⁷⁵ BAUDELAIRE, 20, f°14 / f°208.

⁷⁷⁶ Emile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage » (1967), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 224-225.

⁷⁷⁷ Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p. 148

⁷⁷⁸ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 64.

l'intenté (le sens) est renouvelable, qu'il se constitue dans un rapport d'écoute. C'est ce qui réapparaît dans les manuscrits lorsque nous lisons :

Au contraire, en poésie, les mots sont choisis pour eux-mêmes et ils sont surordonnés à l'intenté, qui n'est plus que le résultat de leur assemblage nouveau.⁷⁷⁹

L'intenté est produit par le poème, par chaque lecture du poème. Il n'est pas défini. Benveniste parle ainsi du langage poétique comme d'un langage *chargé* d'émotion :

La poésie est un
langage chargé d'émotion.
C'est l'émotion qui le fait
naître et c'est l'émotion
qu'elle suscite. Tout
doit être défini, évalué,
classifié d'après le critère
émotionnel.⁷⁸⁰

Cette expression « La poésie est un langage chargé d'émotion », Benveniste la reprend à William Carlos Williams qui écrit dans *Paterson* (c'est avec cette formulation en traduction française que Benveniste travaille) : « La poésie est un langage chargé d'émotion. Des mots organisés rythmiquement »⁷⁸¹. Peut-être cette phrase est-elle le point de départ de la réflexion de Benveniste sur l'*assemblage*, la *jonction* des mots que produit le poète. C'est aussi l'idée de rythme qui apparaît, et dont on sait l'importance chez Benveniste. Dans les manuscrits, la notion de *rythme* apparaît à plusieurs reprises (10 occurrences) : notamment Benveniste parle de « désir de rythme » : « En réalité le poète part d'une sensation vive, d'une perception aiguë, parfois même d'un schéma vide rempli seulement d'un désir de rythme (cf. ce que Valéry dit de l'obsession rythmique qui a donné naissance à la Jeune Parque) »⁷⁸².

⁷⁷⁹ BAUDELAIRE, 22, f°54 / f°296.

⁷⁸⁰ BAUDELAIRE, 11, f°1 / f°50.

⁷⁸¹ BAUDELAIRE, 17, f°17 / f°138.

⁷⁸² BAUDELAIRE, 22, f°33 / f°275

5. Le langage poétique est un langage iconique.

C'est du rapprochement en quelque sorte fortuit de deux termes qu'a jailli une lumière particulière, *lumière de l'image*, à laquelle nous nous montrons infiniment sensibles⁷⁸³

Poésie

La langue poétique n'assemble pas des mots-concepts, mais des mots-images.

L'« image », au sens propre, est le ressort profond de la poésie. Il s'agit d'imposer la vision directe des choses, la vérité des choses.

Toute la linguistique de la poésie devra procéder de la notion d'image et la conceptualiser pour en tirer l'articulation d'un nouveau système de significations.⁷⁸⁴

Benveniste laisse le *signe linguistique* au « langage ordinaire », à son épistémologie. Il définit le langage poétique comme un *langage iconique*, par opposition au langage ordinaire qu'il définit comme un *langage signifique*. Il s'interroge ainsi : « Mais quelle est l'« unité » de la langue poétique comme corrélat du « signe » dans le langage cognitif ? »⁷⁸⁵, où l'on aperçoit déjà par les guillemets que c'est l'idée même d'« unité » que le langage poétique rend critiquable. Parler d'unité c'est en effet supposer une totalité démontable, objectivable, c'est savoir d'avance ce qu'il y a à voir, alors qu'un poème, parce qu'il transforme une forme de langage, une forme de vie, renouvelle les moyens de l'analyse, renouvelle ce qu'il y a à observer dans le langage.

L'« unité » du langage poétique ne pourra donc pas être une unité sémiotique, elle ne pourra être qu'une unité sémantique : à *découvrir A L'INTERIEUR d'une*

⁷⁸³ André Breton, *Manifeste du surréalisme* (1924), in *Manifestes du surréalisme*, Gallimard, Paris, 1979, p. 49.

⁷⁸⁴ BAUDELAIRE, 19, f°2 / f°188.

composition. On rappelle ici ce qu'écrit Benveniste à propos des « unités » de l'art (le terme était pareillement questionné dans l'article « Sémiologie de la langue » pour les mêmes raisons⁷⁸⁶) : « Il faut en découvrir à chaque fois les termes, qui sont illimités en nombre, imprévisibles en nature, donc à réinventer pour chaque œuvre, bref inaptes à se fixer en une institution »⁷⁸⁷.

Dans un des manuscrits, Benveniste propose de définir cette « unité » du langage poétique comme *symbole* : « Pourrait-on dire que, en poésie, le signe devient symbole ? »⁷⁸⁸. On peut se souvenir de la manière dont Benveniste parlait du langage comme « symbolique » dans son article « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » en 1963. Il définissait en effet le langage comme « très largement, la faculté de *représenter* le réel par un “signe” et de comprendre le “signe” comme représentant le réel, donc d'établir un rapport de “signification” entre quelque chose et quelque chose d'autre »⁷⁸⁹. On a insisté plus haut dans notre analyse sur ce « quelque chose d'autre », qui définit le langage comme créatif dans son principe⁷⁹⁰.

Benveniste, dans les manuscrits, ne parle jamais de « langage symbolique », uniquement de *langage iconique*, c'est ce terme précis qu'il investit. On se souvient qu'il parle également d'*image* : « Toute la linguistique de la poésie devra procéder de la notion d'image et la conceptualiser pour en tirer l'articulation d'un nouveau système de significations »⁷⁹¹. Il semble que le terme d'« image » soit le terme général, et que le terme d'« icône »⁷⁹² soit le terme technique, précis de l'analyse de Benveniste. Dans un des manuscrits Benveniste propose cette terminologie :

une
iconie ou un iconisme

⁷⁸⁵ BAUDELAIRE, 23, f°30 / f°353.

⁷⁸⁶ « Dans les arts de la figuration (peinture, dessin, sculpture) à images fixes ou mobiles, c'est l'existence même d'unités qui devient matière à discussion. De quelle nature seraient-elles ? S'il s'agit de couleurs, on reconnaît qu'elles composent aussi une échelle dont les degrés principaux sont identifiés par leur nom. Elles sont désignées, elles ne désignent pas », Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 58.

⁷⁸⁷ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1968), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 59-60.

⁷⁸⁸ BAUDELAIRE, 20, f°4 / f°198.

⁷⁸⁹ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 26.

⁷⁹⁰ Je renvoie à mon analyse, p.184.

⁷⁹¹ BAUDELAIRE, 19, f°2 / f°188.

⁷⁹² *Icone*, qui ici chez Benveniste est de masculin, et ne porte pas d'accent.

se découpe en
iconisant
iconisé
adj. iconique
Le « référent » sera désigné
comme empathie
pathème ⁷⁹³

L'*icone*, l'*image*, le *symbole* et le *signe* sont tous, les termes classiques d'un questionnement à propos de la représentation, mais l'*icone*, l'*image* et le *symbole* ne sont à première vue pas engagés spécifiquement dans une réflexion à propos du langage ; il semblerait davantage qu'ils appartiennent à une réflexion sur le *voir*, on les penserait davantage en train de construire une théorie de la peinture qu'une théorie du langage. Ce qu'il faut voir c'est que pour Benveniste, il ne s'agit pas de parler du langage métaphoriquement comme d'une image, mais comme un certain rapport de représentation, et précisément l'*icone* définit ce rapport, ce mode de voir. On peut aussi ajouter que dans la théorie du langage que construit Benveniste (celle que nous connaissons et qu'il poursuit dans sa poétique) il n'y a pas de distinction entre un voir et un dire, parce que l'expérience du monde est une expérience linguistique. Si l'*icone* chez Benveniste est un mode de dire, il est indissociablement un mode de voir et un mode de vivre.

Le terme d'*icone* est précis, comme celui d'*image*, et Benveniste qui connaît le monde latin et le monde grec, parle nécessairement de ces notions avec la connaissance de valeurs historiques bien distinguées. Mais c'est surtout la valeur du terme « icone » qui me retiendra ici, car c'est ce terme, un peu surprenant peut-être, que Benveniste investit particulièrement. Il est important d'essayer d'amener dans notre réflexion un peu de cette matière historique, puisque pour Benveniste ces nuances devaient être bien claires (même si je reste pour ma part à observer ce qu'indiquent les dictionnaires).

Le dictionnaire d'Anatole Bailly indique ainsi les valeurs suivantes à l'entrée *εικων*⁷⁹⁴ : celle I°) d' « image », d'où 1°) « image, portrait », 2°) « image réfléchie dans un miroir », 3°) « simulacre, fantôme », 4°) « image de l'esprit », celle II°) de « ressemblance, similitude ». Le verbe *εικω* dont il dérive signifie lui « ressembler,

⁷⁹³ BAUDELAIRE, 13, f°4 / f°64.

⁷⁹⁴ Anatole Bailly, *Dictionnaire Grec Français*, Edition revue et corrigée par L. Séchan et P. Chantraine, Librairie Hachette, Paris, 1950 (1^e édition 1894), p. 588.

être semblable ». Dans un feuillet, Benveniste propose les termes d'*éicasmé*, *éicassé*, *éicasant* ; *εικασμα*, c'est « la représentation, l'image », « la conjecture ». La préoccupation qui revient entre tous ces termes de la famille d' *εικων*, c'est celle de la ressemblance (*εικαστως*, « avec vraisemblance » ... *εικελος*, « semblable à » ... ; *εικασια*, « représentation, image, assimilation, comparaison », « action de se représenter, conjecturer », *εικαζω*, « représenter, dessiner le portrait de qqn, image peinte d'une façon ressemblante », « assimiler, comparer », « se représenter »). D'autre part, il paraît important d'opposer *εικων* à *ειδωλον*, l' « idole », qui elle est le double illusoire qui se fait passer pour la chose même, quand l'icône est avant tout une relation, non un objet.

L'*idole* est une interprétation réaliste de l'image, si elle est « une image représentant une divinité, adorée comme si elle était la divinité elle-même »⁷⁹⁵, la « représentation d'une divinité que l'on adore et qui est l'objet d'un culte au même titre que la divinité elle-même »⁷⁹⁶ : le signe ne se distingue pas de la chose elle-même, c'est un rapport de substitution et d'identité, l'idole est une privation de sujet. Tout autre est le rapport que pose l'icône, qui est évocatrice ; d'un ordre de la représentation, elle n'existe que par le sujet qui la constitue.

Marie-José Mondzain, qui s'est notamment intéressée au problème de l'iconoclasme à Byzance aux VIII^e et IX^e siècles et à ses conséquences jusqu'à nous⁷⁹⁷, remarque que *εικων* n'est pas un substantif mais un participe présent, ce qui est évidemment important, car l'icône n'est plus alors un objet mais le présent d'une activité :

Ces termes ne se recouvrent pas du tout : le mot « image » n'est pas la traduction du latin « *imago* », qui n'est pas la traduction du grec « *eikon* ». Alors on va, là aussi, prendre les choses historiquement, aller sur le terrain historique où les choses se sont posées et se sont passées, en situation de crise, où l'image s'est constituée comme question à la fois philosophique et politique. Il est important de savoir que les choses se sont d'abord dites en grec. Bien que, dans l'église orthodoxe, on appelle *eikon* des objets qu'on voit dans les églises orthodoxes et qui s'appellent les « icônes », le mot *eikon* en grec n'est pas tout à fait un substantif. Quand Platon, ou les Pères de l'Église plus tard, parlent d'*eikon*, ils ne désignent pas une chose. Ils ont d'abord désigné un mode d'apparition dans le champ du visible, parce que *eikon* en grec est analogue à une forme verbale au participe présent. Quand un Grec veut dire la chose, la chose iconique, il prend la racine de ce mot, *eikon*, mais il le met au neutre, parce que *eikon* est un rejeton verbal au participe

⁷⁹⁵ Définition du terme « idole » dans le Dictionnaire historique de la langue française ;

⁷⁹⁶ Définition donnée dans le *Trésor de la Langue Française informatisé* à l'article « idole ».

<http://atilf.atilf.fr/>

⁷⁹⁷ Voir notamment Marie-José Mondzain, *Image, icône, économie. Les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, éditions du Seuil, Paris, 1996.

présent actif et au féminin. Quand il va le mettre au neutre - le neutre pour les choses en grec se finit souvent par « *ma* » - ça va devenir « *eikonisma* », comme « *apeikasma* », « *fantasma* ». Prenons l'exemple du verbe « faire » (*pratto, prattein*) : si vous utilisez le mot « *praxis* », c'est l'action, c'est un mot au féminin, comme « *eikon* » ; mais la chose c'est « *pragma* », ce qui a donné pragmatique et *praxis* a donné « pratique ». Le grec distingue le statut de la chose de l'action qui le porte à l'existence : « *poiésis* » c'est le geste de créer, « *poiéma* » c'est le poème. Par contre, les mots au neutre finissent aussi par « *on* » - comme « *eidolon* », qui a fait « idole » - et désignent, dans le visible, les opérations des choses, des objets, dans leur consistance opaque et présente, dans leur effet de réel.⁷⁹⁸

Et plus loin, parlant de la querelle entre iconoclaste et iconophiles, elle ajoute :

Les iconoclastes disent que tout *eikon* ne se fait connaître que comme *eidolon*, donc il y a idolâtrie. La réponse des iconophiles qui a triomphé – et que je trouve extrêmement intéressante – c'est que le seul moyen de sauver le régime de l'image, c'est de dire qu'entre *eikon* et *eidolon* il y a incompatibilité, distinction sans appel ; il y a même contradiction. *Eikôn* désigne une relation, *eidolon* désigne un objet. Et donc, les iconophiles ont pu dire aux iconoclastes : c'est vous qui en détruisant les icônes êtes idolâtres, puisque devant la fragilité et la semblance de l'icône, vous ne voyez que l'objet.⁷⁹⁹

Le terme latin « *imago* »⁸⁰⁰ quant à lui, à l'opposé du terme *εικων*, rend compte d'une réflexion sur l'imitation, la copie. C'est le portrait d'ancêtre, la copie d'objet, autant que la représentation par la pensée. On voit bien qu'entre « *εικων* » et « *imago* » le rapport n'est pas le même. L'*εικων* pose la question d'un rapport, d'une subjectivation, quand l'*imago* c'est l'objet copié.

Le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'Ernout et Meillet, indique également qu'« *imago* » suppose un radical *im-* qui le rapproche d'« *imitari* », « reproduire par imitation », « imiter, être semblable à », « rendre, exprimer, représenter »⁸⁰¹. Ceci est intéressant car Benveniste parle d'*image* et d'*imitation*, les fait se correspondre, mais ne les rattache pas à cet univers réaliste et idolâtre dans lequel ils semblent s'inscrire. *Imiter* chez Benveniste devient synonyme de *suggérer*, d'*évoquer*. La *matière linguistique imite* (ou *s'identifie à*) la signification, mais dans un rapport d'invention de la signification (c'est-à-dire d'une manière non réaliste, non essentialiste). Les notions d'*image* et d'*imitation* sont associées à la notion d'*icone*,

⁷⁹⁸ Michaela Fiserova, « Image, sujet, pouvoir. Entretien avec Marie-José Mondzain » (avril 2007), *Sens public* (revue internationale électronique), janvier 2008, p. 4, http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_MFiserova_entretienMondzain.pdf

⁷⁹⁹ *Idem.* p. 6.

⁸⁰⁰ On se réfère au dictionnaire Gaffiot.

⁸⁰¹ On se rapporte ici aux différentes entrées de ce même dictionnaire.

Benveniste les inscrit dans un même paradigme ; ces notions construisent une pensée du langage comme *suggestion, évocation* :

La poésie est identification de la matière linguistique
à la signification des mots. Il faut que le son suggère
ou imite le sens, mais le sens pris comme
suggestion émotive non comme signifié lexical.
Le poète ne veut rien nous apprendre, il ne
veut pas ~~susei~~ éveiller en nous des idées, il veut
atteindre avec des mots mis ensemble la région de
nous qu'une émotion peut toucher.⁸⁰²

Lorsque Benveniste parlera d'*eicasmé*, d'*eicasé*, d'*eicasant*, qui sont les concepts qu'il forge⁸⁰³ pour dépasser une conception du langage fondée sur le signe, il traduit ces termes non pas par « représentation », mais de manière très précise par « évocation », « évoqué », « évoquant ». Et lorsqu'il parle d'*icone*, le terme d'*évocation* (ou celui de *suggestion*) arrivent presque immédiatement. On voit, et on a déjà eu l'occasion de le remarquer sans encore en faire le commentaire explicite : c'est notamment chez les symbolistes, et notamment chez Mallarmé, que Benveniste va chercher les moyens de l'écriture d'une poétique (de Baudelaire). Voici quelques exemples qui permettent de voir la manière dont Benveniste associe l'idée d'*icone* (ou d'*image*) à celles d'*évocation*, de *suggestion* (je souligne) : « l'image est le truchement nécessaire de l'émotion, et en tant qu'elle est sonorité, la langue doit retrouver les sons qui l'évoquent. Le langage du poète sera donc, à tous points de vue, un langage iconique. »⁸⁰⁴ ; « Le problème de la poésie, c'est de faire passer les mots, de l'état conceptuel de signes, à l'état actuel d'icônes. (Icônes très particuliers, car ils évoquent l'objet, ils l'installent dans sa présence) »⁸⁰⁵.

L'icone réalise l'identification du langage et de la réalité créée par ce langage ; de nombreuses formulations vont dans ce sens (je cite juste au-dessus ce passage) : « La poésie est identification de la matière linguistique à la signification des mots. Il faut que le son suggère ou imite le sens, mais le sens pris comme suggestion émotive non comme signifié lexical »⁸⁰⁶. Cette identification de la matière linguistique à la signification n'est pas l'imitation d'une nature, l'imitation du « créé » ; c'est l'invention d'une *forme-sens*. L'« identification » dont parle Benveniste est la *création*

⁸⁰² BAUDELAIRE, 22, f°4 / f°246.

⁸⁰³ A la manière de Saussure.

⁸⁰⁴ BAUDELAIRE, 6, f°4 / f°4.

⁸⁰⁵ BAUDELAIRE, 23, f°4 / f°327.

langage. Cette inscription du corps dans le langage⁸¹⁰, on la remarque notamment lorsque Benveniste écrit: « Toute la poésie lyrique procède du corps du poète. Ce sont ses impressions musculaires, tactiles, olfactives qui constituent le noyau et le centre de ~~noyau~~ vivant de sa poésie »⁸¹¹.) Dans un des manuscrits, il propose également de parler de « vocable » au lieu de « signe » (comme il propose de penser le *langage poétique* au lieu du « langage ordinaire ») : « De la langue ordinaire à la langue poétique il y a cette distance, immense : les signes linguistiques communs à tous deviennent intériorisés, des vocables sans pareils, des dénominations recréantes. »⁸¹². Les signes deviennent des *vocables*. On ne peut pas ne pas penser à Mallarmé, et Benveniste cite d'ailleurs cette phrase de *Crise de vers*, « le vers qui, de plusieurs vocables, refait un mot total, neuf, étranger à la langue, et comme incantatoire, achève cet isolement de la parole »⁸¹³.

Le terme d'« évocation » était déjà visible dans les *Problèmes de linguistique générale*, notamment dans l'article « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963), où Benveniste écrit :

Mais le langage est un appareil symbolique particulier, organisé sur deux plans. D'une part il est un fait physique : il emprunte le truchement de l'appareil vocal pour se produire, de l'appareil auditif pour être perçu. Sous cet aspect matériel il se prête à l'observation, à la description et à l'enregistrement. D'autre part il est structure immatérielle, communication de signifiés, remplaçant les événements et les expériences par leur « évocation ». Tel est le langage, une entité à double face. C'est pourquoi le symbole linguistique est médiatisant. Il organise la pensée et il se réalise en une forme spécifique, il rend l'expérience intérieure d'un sujet accessible à un autre dans une expression articulée et représentative, et non par un signal tel qu'un cri modulé ; il se réalise dans une langue déterminée, propre à une société distincte, non dans une émission vocale commune à l'espèce entière.⁸¹⁴

Le terme d'« évocation » pouvait passer inaperçu même si des guillemets le soulignent. Il est bien question de la voix, d'une réflexion à propos du corps, de

⁸¹⁰ On pense à Saussure qui parle d'« image musculaire », c'est-à-dire d'un corps dans le langage, un corps qui n'est alors plus une physique pure : « Dans le centre associatif, purement psychique, sont mis en contact un *concept verbal* et une *image verbale*. / Il faudrait sans doute bien d'autres intermédiaires : image musculaire par exemple avant la phonation ». Ferdinand de Saussure, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*, edited and translated by Eisuke Komatsu and Roy Harris, Language and Communication Library, Volume 12, Pergamon Press, Oxford – New-York – Seoul – Tokyo, 1993, p.67-68.

⁸¹¹ BAUDELAIRE, 6, f°4 / f°4.

⁸¹² BAUDELAIRE, 23, f°8 / f°331.

⁸¹³ Stéphane Mallarmé, *Crise de vers* (1895), in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Gallimard « Poésie », Paris, 2003, p. 260. Cité par Benveniste, BAUDELAIRE, 22, f°14 / f°256.

⁸¹⁴ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 28.

différencier cette « évocation » d'une « émission vocale commune à l'espèce entière ». *Evoquer* n'est pas seulement « faire allusion ». Et il ne s'agit pas d'un simple jeu de langage, c'est un travail d'écriture, un travail de la pensée, comme lorsque Mallarmé parle d'évocation et qu'il est question à la fois de la voix et de « suggestion ». Une écoute attentive remarquera aussi que ce terme apparaît en relation avec celui de « symbole », qui fait le cœur de la réflexion de l'article ; on est alors proche de l'univers symboliste, de l'*évocation*, des *vocables* chez Mallarmé. Critique de l'idée traditionnelle selon laquelle la voix serait pure physique, ou simple médium de la parole, Benveniste fait de la voix quelque chose qu'on ne peut pas soustraire au langage – quand bien même on prétendrait décrire ou enregistrer une telle donnée – car la voix est dans le langage, c'est-à-dire dans la signification ; elle est sujet, société et histoire⁸¹⁵. Dans « Nature du signe linguistique », on pourra relire de même, avec une attention renouvelée, cette phrase où Benveniste parle de l'image acoustique et du concept comme s'évoquant mutuellement ; il écrit : « Ensemble les deux ont été imprimés dans mon esprit ; ensemble ils s'évoquent en toute circonstance ».⁸¹⁶

Dans les manuscrits à propos du langage poétique, le terme d'*évocation* est lié à ceux de *suggestion*, de *virtualité*⁸¹⁷..., qui rappellent encore une fois Mallarmé ; celui-ci semble être un important paysage de référence pour Benveniste. Mallarmé est par ailleurs autrement présent dans sa réflexion à propos du langage poétique : pour lui, par rapport à Baudelaire, Mallarmé est un moment différent de l'histoire (invention) du langage poétique. Aussi définit-il le travail de Mallarmé par rapport à celui de Baudelaire de manière contrastive, faisant apparaître par cette comparaison des représentations du langage différentes, toute la force de Baudelaire et de Mallarmé – distinctivement – d'avoir réinventé à des moments différents un rapport au langage.

⁸¹⁵ Saussure déjà faisait la critique de la réduction de la voix en un phénomène objectivable lorsqu'il parlait de *pensée-son*, ou du *phénomène vocal COMME SIGNE* : « Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait « physique » du son par opposition au fait « mental » de la signification. Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre ; il y en a un second, extérieur où n'existe plus que le « signe », mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale », Ferdinand de Saussure, « De l'essence double du langage » (fond BPU 1996), in *Ecrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 2002, p. 20-21.

⁸¹⁶ Emile Benveniste, « Nature du signe linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, p.

⁸¹⁷ C'est un hapax : « les mots retenus pour cette intériorisation sont les plus larges, les moins « rares », les plus chargés de virtualités », *BAUDELAIRE*, 23, f°8 / f°331.

Pour mémoire, on rappellera ce passage très célèbre de l'enquête de Jules Huret « Sur l'évolution littéraire » en 1891 pour *L'Echo de Paris*, où Mallarmé s'oppose à une pratique réaliste du langage et préfère penser un poème subjectivant, comme *suggestion*.

— *Voilà pour la forme, dis-je à M. Mallarmé. Et le fond ?*

— Je crois, *me répondit-il*, que, quant au fond, les jeunes sont plus près de l'idéal poétique que les Parnassiens qui traitent encore leurs sujets à la façon des vieux philosophes et des vieux rhéteurs, en présentant les objets directement. Je pense qu'il faut, au contraire, qu'il n'y ait qu'allusion. La contemplation des objets, l'image s'envolant des rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent : par là, ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicate de croire qu'ils créent. *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le *suggérer* voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégageant un état d'âme, par une série de déchiffrements.⁸¹⁸

Chez Benveniste l'univers fini du nommer, du sens, du signe, fait place à l'infini du poème, à la signifiante, au peu à peu dévoilé : au sujet s'inventant par le poème en inventant le poème. « Peu à peu », Benveniste l'écrit aussi, et c'est une théorie de la lecture, une pensée de l'historicité. C'est un « peu à peu » qui n'a pas de terme, c'est un procès, une activité :

La référence poétique est intérieure à l'expression et révélée peu à peu par cette expression qui la crée. Car
en poésie | émotionnelle et personnelle
la référence est une expérience en poésie, au lieu
qu'en langage ordinaire elle est l'objet hors du langage
que le langage modèle et qui est en même posé
comme objectif, approximé par le langage. La référence
du langage ordinaire est de nature objective – conceptuelle.
La référence de la poésie subjective – émotionnelle.⁸¹⁹

Le poème n'a pas de fin, il est toujours « peu à peu » en train de se dévoiler. La pensée du poème chez Benveniste, comme chez Mallarmé, implique une aventure du sujet ; « la référence de la poésie subjective – émotionnelle ». Ceci se distingue du langage ordinaire, « de nature objective – conceptuelle », d'une pensée du langage où l'individu disparaît : le langage ordinaire, référentiel, étant « commun » – quand au contraire le langage poétique n'est que *propre*. Benveniste parle ainsi de « “mot

⁸¹⁸ Stéphane Mallarmé, Réponse à l'enquête de Jules Huret « Sur l'évolution littéraire » (1891), in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Gallimard « Poésie », Paris, 2003, p. 405-406.

propre” »⁸²⁰, ou encore – nous l’avons vu –, de « vocables sans pareils »⁸²¹, de « dénominations recréantes »⁸²², ce que nous devons mettre en lien avec la référence au travail de Gerard Manley Hopkins, à son concept d’*inscape*⁸²³, au nominalisme qui affleure dans l’écriture de Benveniste (par exemple, cette phrase, « Le langage poétique veut d’abord dire des êtres, les nommer dans leur singularité / les présenter et les faire sentir comme uniques »⁸²⁴).

C’est ainsi que Benveniste parle d’*icone* comme unité du langage poétique ; l’*icone* est unique et émotionnel, lorsque le *signe linguistique* est commun à tous et conceptuel :

Le signe linguistique est conceptuel ; l’ « icone » poétique est chaque fois unique.

Le poète crée la réalité individuelle, instantanée dont il parle , alors que la langue ordinaire présente une seule et constante catégorisation du monde, la même pour tous.⁸²⁵

L’icone poétique est chaque fois unique, parce qu’il résulte d’assemblages nouveaux. On voit ici l’importante référence au surréalisme, comme on l’a remarqué plus haut. Sans doute sa pensée de l’image en est largement inspirée. Mais il me semble d’abord que cette pensée de l’image doit être comprise à partir de Baudelaire, à partir d’une poétique de Baudelaire. Il y a dans l’idée d’image, encore une fois l’idée du *double*, du *reflet*, du *miroir*, du *comme*, si importants chez Baudelaire. Le terme même d’*image* est présent chez Baudelaire. Une note de Benveniste retient particulièrement notre attention :

Je crois apercevoir un aspect ~~décisif~~ ^{en poésie} fondamental de la structure linguistique du discours poétique. Le référent ^{en poésie} n’est pas le monde des choses, c’est le monde intérieur du poète, ou si l’on veut, c’est le monde des choses réfracté dans la conscience du poète , c’est-à-dire une expérience⁸²⁶

⁸¹⁹ BAUDELAIRE, 18, f°10 / f°183.

⁸²⁰ BAUDELAIRE, 22, f°59 / f°311.

⁸²¹ BAUDELAIRE, 23, f°8 / f°331.

⁸²² *Idem.*

⁸²³ voir plus haut p. 188.

⁸²⁴ BAUDELAIRE, 19, f°5 / f°191 .

⁸²⁵ BAUDELAIRE, 22, f°30 / f°282.

⁸²⁶ BAUDELAIRE, 12, f°1 / f°53.

On retrouve un peu ici ce que je disais plus haut de l'icône, au sens d'*εικων* ; qu'elle n'est pas la copie de la chose, mais un rapport de subjectivation, une *réfraction*, la construction d'un regard, que Benveniste appelle aussi ici *expérience*, cette expérience étant la « référence » du langage poétique. Le *référé* en poésie est un *réfracté*. On se souvient qu'une des valeurs du terme *εικων*⁸²⁷ était l'« image réfléchie dans un miroir », ce qui rappelle l'univers baudelairien.

Ailleurs, Benveniste parle de nouveau de *réfraction*, comme d'une *transposition imaginative* :

La référence (= la réalité qui donne au langage qualité de signifier) est en effet nécessairement l'émotion ou en générale l'expérience vécue par le poète, la réfraction en lui des circonstances, des objets ou de ses propres pensées.

Il n'y a pas en poésie de concept, d'idée à communiquer, de jugement à faire partager. C'est un type d'énonciation complètement différent. Il consiste en une émotion verbalisée, en vertu d'une transposition imaginative⁸²⁸.

On peut de nouveau penser à l'icône religieuse et notamment à ce qu'on appelle la « perspective renversée » (« renversée », par rapport à la perspective linéaire, instituée plus tard comme manière de voir). Voici ce qu'écrit Jean Paris à propos de cette « perspective renversée » qui met en scène le regard de celui qui observe, un regard rendu par un autre regard (nous sommes vus qui voyons) :

Il serait curieux qu'une culture qui tenait la contemplation pour la plus pure activité de l'homme ait méconnu la profondeur. Simplement cette profondeur, c'est en nous que la creuse ce Dieu dont le regard nous scrute, nous pénètre. Elle s'exprimera picturalement par ce qu'on a nommé « perspective renversée » ou « négative », sans en comprendre la raison secrète. Si l'espace ne s'amenuise pas, mais bien s'évase vers l'arrière, si ses lignes ne convergent pas vers un foyer lointain, mais bien sur nous, ce n'est nullement parce que les mosaïstes sont de piètres observateurs ou de médiocres artisans, parce qu'ils ignorent les règles élémentaires de l'optique ou ne savent comment réduire les plans à l'horizon, mais parce qu'en inversant le sens de l'effigie il leur faut logiquement en inverser l'architecture. Désormais, au lieu de la source, nous sommes l'aboutissement de l'image et dans notre âme elle trouve son point de fuite⁸²⁹

⁸²⁷ Anatole Bailly, *Dictionnaire Grec Français*, Edition revue et corrigée par L. Séchan et P. Chantraine, Librairie Hachette, Paris, 1950 (1^e édition 1894), p. 588.

⁸²⁸ BAUDELAIRE, 20, f°5 / f°99.

⁸²⁹ Jean Paris, « L'or de Byzance », in *Esprit*, mars 1964, p.420-421.

L'icône que définit Benveniste, s'il est un mode de voir, est davantage proche de l'icône religieuse que de l'icone, concept majeur chez Peirce, auquel on doit évidemment penser. La graphie particulière du terme d'*icone* par Benveniste pouvait en effet nous conduire à penser un dialogue avec Peirce, le terme anglais *icon* devenant en français *icone* sans accent, lorsque l'icône religieuse porte ou non l'accent. Mais nous allons voir que si cette piste est bien sûr à suivre, elle ne pourra pas aller dans le sens de Peirce ; que si Benveniste parle d'*icone* dans un rapport à lui, ce ne pourra être que de manière très critique.

On sait que Benveniste critique chez Peirce l'absence de théorie du langage et de pensée du système, sa prétention de construire une « algèbre universelle des relations »⁸³⁰, position non recevable pour une linguistique qui lutte contre l'orgueil universaliste et qui cherche davantage à découvrir le point de vue et l'histoire. On se souvient qu'il oppose Peirce à son contemporain Saussure. Benveniste dit de Peirce dans « Sémiologie de la langue » :

En ce qui concerne la langue, Peirce ne formule rien de précis ni de spécifique. Pour lui la langue est partout et nulle part. Il ne s'est jamais intéressé au fonctionnement de la langue, si même il y a prêté attention. La langue se réduit pour lui aux mots, et ceux-ci sont bien des signes, mais ils ne relèvent pas d'une catégorie distincte ou même d'une espèce constante. Les mots appartiennent, pour la plupart aux « symboles » ; certains sont des « index », par exemple les pronoms démonstratifs, et à ce titre ils seront classés avec les gestes correspondants, par exemple le geste de pointer.⁸³¹

On a noté plus haut que Peirce ne range pas les signes de la langue dans la catégorie des « icônes », mais selon le cas parmi les « indices » ou les « symboles ». Mais poursuivons ; après avoir parlé d'une autre distinction de Peirce en « qualisign », « sinsign », et « legisign », Benveniste ajoute :

On ne voit donc pas quelle serait l'utilité opérative de pareilles distinctions ni en quoi elles aideraient le linguiste à construire la sémiologie de la langue comme système. La difficulté qui empêche toute application particulière des concepts peirciens, hormis la tripartition bien connue, mais qui demeure un cadre trop général, est qu'en définitive le signe est posé à la base de l'univers entier, et qu'il fonctionne à la fois comme principe de définition pour chaque élément et comme principe d'explication pour tout ensemble, abstrait ou concret. L'homme entier est un signe, sa pensée est un signe, son émotion est

⁸³⁰ Voir « Sémiologie de la langue », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 44.

⁸³¹ Emile Benveniste, « Sémiologie de la langue » (1969), in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 44.

un signe. Mais finalement ces signes, étant tous signes les uns des autres, de quoi pourront-ils être signes qui NE SOIT PAS signe ?⁸³²

A Peirce, Benveniste oppose donc Saussure, pour qui « la réflexion procède de la langue et prend la langue comme objet exclusif »⁸³³, ce qui est un point de départ pour la linguistique.

A présent, voyons de quelle manière Peirce lui-même définit l'« icône ». A de nombreuses reprises il établit les relations entre les trois termes, *icone*, *symbole*, *indice*. En voici un nouvel exemple⁸³⁴ dans un texte daté de 1909, intitulé « A Sketch of Logical Critics » (« Une esquisse de la critique logique ») :

*... I had observed that the most frequently useful division of signs is by trichotomy into firstly Likenesses, or, as I prefer to say, Icons, which serve to represent their objects only in so far as they resemble them in themselves; secondly, Indices, which represent their objects independently of any resemblance to them, only by virtue of real connections with them, and thirdly Symbols, which represent their objects, independently alike of any resemblance or any real connection, because dispositions or factitious habits of their interpreters insure their being so understood.*⁸³⁵ [je traduis]... J'avais observé que la division des signes la plus fréquemment utile est par trichotomie en premièrement Ressemblance, ou, comme je préfère dire, Icones, qui servent à représenter leurs objets seulement dans la mesure où ils leur ressemblent en eux-mêmes ; deuxièmement, Indices, qui représentent leurs objets indépendamment de toute ressemblance avec eux, seulement en vertu de réelles connections avec eux, et troisièmement Symboles, qui représentent leurs objets, indépendamment de façon semblable de toute ressemblance ou de toute réelle connexion, parce que des dispositions ou des habitudes artificielles de leurs interprètes assurent leur bonne compréhension.

Chez Peirce, on s'aperçoit qu'on ne sort pas d'une réflexion réaliste : le signe qu'il soit *icone*, *indice* ou *symbole*, renvoie à un réel que Peirce n'interroge pas. Et il semble que c'est seulement la relation logique et la catégorisation qui sont recherchées ; on ne voit même pas l'enjeu d'une telle partition. Que l'icone *ressemble* à l'objet ne dit rien ni de l'icone ni de l'objet ; qu'un portrait ressemble à une personne, qu'il soit en cela un icône ne nous dit rien de cette ressemblance. On est là dans un univers logique et pragmatique, non dans un univers sémantique. Ce qui ne peut faire qu'un universalisme.

⁸³² *Ibid.*, p. 44-45.

⁸³³ *Ibid.*, p. 45.

⁸³⁴ Voir plus haut p. 190.

⁸³⁵ Charles S. Peirce, « A Sketch of Logical Critics » (1909), in *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*. vol. 2 (1893-1913), edited by the Peirce Edition Project, Indiana University Press., Bloomington and Indianapolis, 1998, 460-461.

Mais reprenons à présent pour l'opposer au projet de Benveniste la définition que Peirce donne de l'icone : « *Icons, which serve to represent their objects only in so far as they resemble them in themselves* » – « Icones, qui servent à représenter leurs objets seulement pour autant qu'ils leur ressemblent ». Bien sûr cette ressemblance n'est pas étrangère au propos de Benveniste dans sa poétique, mais chez lui l'icone ressemble à l'expérience qu'il invente, c'est le langage en tant qu'il est vécu comme expérience qui produit un réel, une émotion neuve. Benveniste écrit ainsi :

Cette émotion naît d'une expérience profonde, unique,
 du monde. Le poète ne peut se délivrer de son expérience –
 obsession, que chaque incident de sa vie renouvelle, qu'en
 l'exprimant par le moyen d'images. Il faut que son langage
 re-présente ^{le vécu} re-produise l'émotion : l'image est le truchement
 nécessaire de l'émotion, et en tant qu'elle est sonorité,
 la langue doit retrouver les sons qui l'évoquent. Le
 langage du poète sera donc, à tous points de vue, un
 langage iconique.⁸³⁶

En lisant ce passage, on pense aussitôt à l'article « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1963) où Benveniste écrit : « le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage »⁸³⁷. Dans le manuscrit, *le langage* devient *son langage*, ce langage particulier que le poète invente et dont l'analyste cherche à découvrir la *structure profonde*, l'originalité poétique (comme *la langue de Baudelaire*) ; *la réalité*, elle, devient *le vécu, l'émotion* : une réalité vécue, ce que Benveniste disait déjà lorsqu'il parlait de *la réalité*. Signe encore d'une même mémoire de l'écriture et de sa poursuite, on trouve dans les deux textes (le manuscrit et l'article) le concept de « truchement » : « l'image est le truchement nécessaire de l'émotion » (dans le manuscrit), « la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage » (dans l'article). Le terme de « truchement », pouvait apparaître comme un en-deçà de la pensée, une faiblesse, car il pouvait sembler figurer une opération de traduction, d'interprétation (de l'émotion ou de la réalité par le biais de l'image ou du langage), et supposer que quelque chose qui s'appellerait « réalité » ou « émotion » existeraient hors du langage, comme la réalité que promet la théorie du signe. En fait,

⁸³⁶ BAUDELAIRE, 6, f°4 / f°4.

⁸³⁷ Emile Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 25.

ce n'est pas Benveniste qui est en-deça, c'est nous, tant que nous ne savons pas le lire. Le concept de « truchement » engage une sémiologie de la langue. Dans l'article « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne » (1956), on le voyait déjà apparaître. J'en ai fait l'analyse au début de ce travail⁸³⁸. Je rappelle ce que Benveniste écrivait : « Ainsi du patient à l'analyste et de l'analyste au patient, le processus entier s'opère par le truchement du langage »⁸³⁹, et deux pages plus loin : « [l'analyste] prendra donc le discours comme truchement d'un autre "langage", qui a ses règles, ses symboles et sa "syntaxe" propres, et qui renvoie aux structures profondes du psychisme »⁸⁴⁰. C'est de l'interprétance de la langue que Benveniste parle ici, c'est-à-dire de l'activité d'une analyse, en tant qu'elle fait l'invention de la signifiante dans le discours. Aussi, lorsqu'il écrit que « l'image est le truchement nécessaire de l'émotion », Benveniste indique que le langage doit devenir « image », avoir cette qualité particulière d'être « image », pour interpréter l'*émotion*, c'est-à-dire une expérience nouvelle.

Le terme de « truchement » est à mettre en relation avec celui de *vecteur* qui apparaît par deux fois dans les manuscrits : « Le poète doit donc inventer des associations de mots et tout d'abord choisir ces mots de telle manière que leur "message" soit lui-même vecteur de quelque chose d'autre, qui le dépasse »⁸⁴¹. Ce *dépassement* est impliqué, comme on l'a vu, par la dimension du sympathème, par les associations que produisent la lecture du poème ; Benveniste parle d'« associations de mots ». Les mots du poète sont des « vecteurs » parce qu'ils déplacent la pensée et la langue. Le mot en poésie est vecteur de *quelque chose d'autre, qui le dépasse*. Ce dépassement c'est aussi celui que produit toujours une sémiologie de la langue. Le poème est intersubjectivant, *vecteur, truchement*. Sur un autre feuillet, on lit :

*Terminologie à
inventer*

Envisager vecteur pour dire :
« terme qui véhicule des associations
poétiques personnelles »⁸⁴²

⁸³⁸ Voir p. 104.

⁸³⁹ Emile Benveniste, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », in *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 76.

⁸⁴⁰ *Ibid.*, p. 78.

⁸⁴¹ BAUDELAIRE, 22, f°47 / f°289.

⁸⁴² BAUDELAIRE, 13, f°12 / f°72.

La perspective d'une « terminologie à inventer » rappelle Saussure : « l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réformer »⁸⁴³, ou du moins le sentiment qu'une invention du point de vue appelle une invention dans le discours. L'adjectif « personnelles » dans l'expression « associations poétiques personnelles » semble s'appliquer au poète et au lecteur, si bien qu'il s'agit d'une pensée de l'historicité du poème : l'univers poétique de Baudelaire, ses associations personnelles, continuent d'être réinventés par des lectures, par les associations *poétiques personnelles* que le poème rend possibles. Avec toujours cette valeur de créativité que pose le terme « poétique » chez Benveniste.

⁸⁴³ Emile Benveniste, « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet » (lettre du 4 janvier 1894), *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, Droz, Genève, 1964, p.95.

Conclusion

Avec Benveniste c'est toute la théorie du langage qui se transforme. Elle ne peut plus être un réalisme. Elle ne pouvait déjà plus l'être avec Saussure, avec Sapir. On savait que Benveniste rendait possible une poétique, on découvre qu'il l'a écrite, on découvre aussi la « conversion du point de vue » qu'elle a engagée pour lui, personnellement, et qu'elle engage à présent pour nous qui le lisons. Le *langage poétique* est le point de vue qui permet la critique du *langage ordinaire*, c'est à dire d'une conception réaliste qui réduit la langue à un usage référentiel, communicationnel et pragmatique.

Le langage poétique est ordinaire. Il implique qu'on sache l'entendre et le parler, qu'on sache *vivre le langage*. Il implique une transformation du regard. « Vivre le langage / Tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors »⁸⁴⁴. Ce qui est « dehors », c'est le réalisme, celui du structuralisme par exemple, ou celui dont parlait déjà Sapir dans « *The Grammarian and his Language* » lorsqu'il disait que le linguiste « manipule la langue à peu près comme le zoologiste manipule les chiens » (« *He handles language very much as the zoölogist handles dogs* »⁸⁴⁵).

Dans « Ce langage qui fait l'histoire », Benveniste parlait de « la difficulté de sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire »⁸⁴⁶, mais ce qu'il montre c'est que cette difficulté est aussi une nécessité. Une nécessité éthique et politique. Benveniste appelle cela un *éveil*, une *réceptivité* : « La poésie veut seulement communiquer une émotion. Il n'y a pas de message, mais seulement un éveil, une réceptivité »⁸⁴⁷. J'ai montré que la poétique de Benveniste n'était pas un sensualisme ; « communiquer une émotion », c'est avoir un certain sens du langage,

⁸⁴⁴ Note manuscrite d'Emile Benveniste conservée à la Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits Orientaux, sous la cote PAP. OR. 30, enveloppe 2, f°241.

⁸⁴⁵ Edward Sapir, « *The Grammarian and his Language* » (1924), in *Selected Writings in Language, Culture, and Personality*, édité par David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley – Los Angeles – London, 1949, p. 150.

⁸⁴⁶ Emile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 37.

⁸⁴⁷ BAUDELAIRE, 12, f°2 / f°54.

avoir le sens du *sémantique (sans sémiotique)* déjà impliqué par toute sa théorie du langage : « bien avant de servir à communiquer, le langage sert à *vivre* »⁸⁴⁸.

La redécouverte du travail de Benveniste ne fait que commencer et avec elle c'est aussi la redécouverte des travaux de Saussure, de Boas, de Sapir, de Whorf qui devient possible. Benveniste n'est pas seul. C'est tout un travail de retraduction ou simplement de traduction des textes de Boas, de Sapir, qui s'impose. J'ai commencé à en montrer l'enjeu et le bonheur. Le bonheur de découvrir la prudence, l'humour de Sapir, et sa joie : « *We must learn to take joy in the larger freedom of loyalty to thousands of subtle patterns of behavior that we can never hope to understand in explicit terms* »⁸⁴⁹ : la joie de Sapir d'être libre d'un réalisme, d'être fidèle à une vie qu'on ne peut jamais espérer comprendre en termes explicites. Mais aussi sa pensée critique, sa mise en garde de l'essentialisme logocentrique : « *Thus innocent linguistic categories may take on the formidable appearance of cosmic absolutes* »⁸⁵⁰. Benveniste aussi veille. Par exemple dans l'article « La phrase nominale », en 1950, à propos de la distinction grammairienne du « procès » et de « l'objet » il écrit : « Ce ne sont pas des propriétés intrinsèques de la nature que le langage enregistrerait, ce sont des catégories formées en certaines langues et qui ont été projetées sur la nature »⁸⁵¹. Ce rappel est constant chez Benveniste et il est nécessaire.

Ma thèse donne une première lecture de la poétique de Benveniste. J'espère que ce travail donnera envie à d'autres de poursuivre, et d'essayer de voir mieux, plus loin de quelle poétique Benveniste nous rend capables. Je n'ai pas essayé de rendre compte de tout, j'ai tâché de mettre en lumière certains aspects de cette poétique, qui garde encore beaucoup de mystère, qui reste difficile, donc à découvrir. En tout cas, ce qui est certain c'est que le poème pour Benveniste ne peut plus être considéré comme un écart par rapport au langage ordinaire. Le poème est ordinaire, mais seulement nos

⁸⁴⁸ Emile Benveniste, « La forme et le sens dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, 2, p. 217.

⁸⁴⁹ Edward Sapir, « The Unconscious Patterning of Behavior in Society », in *The Unconscious : A Symposium*, E.S. Dummer, ed.), Knopf, New-York, 1927, repris dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p. 559. Que je traduis : « Nous devons apprendre à avoir de la joie dans cette plus large liberté d'être fidèle à des milliers de subtiles formes de comportement que nous ne pouvons jamais espérer comprendre en termes explicites ».

⁸⁵⁰ Edward Sapir, « The grammarian and his language », in *American Mercury*, I, 1924. Repris dans le volume *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963, p.157. Je traduis : « Ainsi d'innocentes catégories linguistiques peuvent revêtir la formidable apparence d'absolus cosmiques ».

⁸⁵¹ Emile Benveniste, « La phrase nominale », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 152.

représentations réalistes du langage nous l'ont fait oublier, et ont fait passer le « langage ordinaire » pour le langage. Alors qu'il n'en est qu'une réduction.

Benveniste disait de Saussure, « Par-delà sa vie terrestre, ses idées rayonnent plus loin qu'il n'aurait pu l'imaginer, et cette destinée posthume est devenue comme une seconde vie, qui se confond désormais avec la nôtre »⁸⁵². La manière dont Benveniste parle de Saussure est continue à sa théorie du langage, où il ne confond pas le sujet et l'individu. Il n'y a de destinée posthume que pour les sujets. La destinée posthume d'une pensée c'est son activité, son historicité, la manière dont cette pensée continue de nous inventer. C'est ce que fait aussi le poème de la pensée que Benveniste écrit. Nous avons besoin de Benveniste pour penser le langage, pour penser le poème. Benveniste est plus jeune que nous, il nous devance encore, dans le sens où nous devons toujours le découvrir.

⁸⁵² Emile Benveniste, « Saussure après un demi-siècle », in *Problèmes de linguistique générale*, p. 45.

DOCUMENTS

A.

Le fonds Emile Benveniste

Par Emilie Brunet

Doctorante en Sciences du langage sous la direction de Christian Puech
Université Paris 3 Sorbonne nouvelle

Chercheur associé en charge du Fonds Emile Benveniste
Département des manuscrits, Bibliothèque nationale de France

Membre de l'UMR 7597 HTL (CNRS / Paris7 / ENS LSH, Lyon)

Membre de l'UMR 8132 ITEM (CNRS / ENS Ulm)

I. Dispositions testamentaires

a) Testament d'Emile Benveniste (1973)⁸⁵³

Emile Benveniste, né le 27 mai 1902 à Alep en Syrie, meurt le 3 octobre 1976 à Versailles des suites d'une attaque survenue en décembre 1969.

Il lègue à titre particulier ses papiers manuscrits à la Bibliothèque nationale de Paris (à son défaut, en cas de non acceptation, au Collège de France) qui doit les cataloguer. Il institue sa sœur, Carmelia Benveniste (1904-1979), comme sa légataire universelle et, en cas de prédécès de celle-ci, Georges Redard⁸⁵⁴.

Le légataire doit se charger de vendre sa bibliothèque dans son intégralité et à un seul acquéreur, Benveniste donnant sa préférence à une Institution scientifique, université, centre de recherches, etc., qui doit porter sur ou dans chacun des volumes scientifiques achetés, les mentions : « Ex libris Emile BENVENISTE » ou « Ce livre a appartenu à Emile BENVENISTE ». La somme obtenue doit servir à l'avancement des études iraniennes (achat d'ouvrages, octroi d'une bourse à un jeune chercheur, création d'un fonds « Emile Benveniste » etc.).

b) Testament de Carmelia Benveniste (1904-1979)

D'après un brouillon daté de 1979 figurant dans les archives du Collège de France (cf. II.c), Carmelia Benveniste⁸⁵⁵ lègue les droits d'auteur à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (en cas de refus de cette dernière, elle les destinait à l'Institut d'études iraniennes de l'Université Paris 3). Jean Leclant, secrétaire perpétuel, a confirmé que l'Académie détenait les droits depuis 1984.

II. Localisation des papiers Benveniste

⁸⁵³ Testament figurant dans le dossier *Archives E160/47 (Legs Emile Benveniste, 1973-1978)* de la BnF. Consultation soumise à autorisation.

⁸⁵⁴ Professeur à l'Université de Berne (Suisse), décédé le 24 janvier 2005, proche de Benveniste dont il fut l'élève.

⁸⁵⁵ Décédée le 17 novembre 1979.

a) Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France (Paris)

- Don initial (legs) : **30 décembre 1976**
 - Papiers transmis par Georges Redard⁸⁵⁶
 - 7 volumes reliés et 28 boîtes d'archives conservés au sein de la **collection Papiers d'Orientalistes** et cotés PAP. OR. 29 à 63
 - Un inventaire et une description sommaires dactylographiés figurent dans le catalogue manuscrit de la collection conservé en salle de lecture orientale.
- Complément du legs : don du **19 août 2004** (n° d'inventaire : 04-29)
 - Don de Georges Redard transmis par l'intermédiaire d'I. Szlagowski, l'assistante de Gérard Fussman⁸⁵⁷.
 - 1 boîte d'archives non cotée
 - Michel Zaragoza⁸⁵⁸ a estampillé les 409 feuillets, établi un inventaire sous forme de tableau titré « Emile Benveniste. Langage poétique » et effectué des regroupements en sous-pochettes. La majorité d'entre elles sont regroupées dans une chemise portant la mention « Baudelaire ».
- Complément du legs : don du **18 avril 2006** (n° d'inventaire : 06-15)
 - Don de la veuve de Georges Redard, par l'intermédiaire de Gérard Fussman chargé par Madame Redard de trier les papiers de son mari.
 - 2 boîtes d'archives non cotées
 - Peu après leur arrivée au département, Monique Cohen⁸⁵⁹ autorise Irène Fenoglio⁸⁶⁰ et Chloé Laplantine⁸⁶¹ à consulter les nouveaux papiers. Elles en établissent l'inventaire. La première boîte contient désormais des ensembles numérotés de 1 à 7 ; la seconde, de 8 à 15. Chaque pochette (ou chemise, ou bloc-notes, etc.) contient la description d'I. Fenoglio qui lui correspond. Certaines sont complétées et/ou corrigées au crayon de la main de C. Laplantine ou d'I. Fenoglio elle-même. Michel Zaragoza a procédé à l'estampillage après l'inventaire. Il a regroupé certains feuillets et carnets dans des sous chemises grises en fonction de leur format, sans modifier l'ordre.
 - Dans la lettre à Monique Cohen accompagnant le don, Gérard Fussman indique qu'il a effectué un tri parmi les papiers de Redard et qu'il a transmis parallèlement « quelques archives personnelles d'E. Benveniste » au Collège de France.
 - Parmi ces papiers, on trouve notamment les lettres, certificats de don et inventaires prouvant les dons de Redard à l'Université de Fairbanks en Alaska (cf. II.b).
- Indépendant du legs : don du 2 **décembre 1981** (n° d'inventaire : 81-140)

⁸⁵⁶ Une correspondance entre G. Le Rider, administrateur général de la Bibliothèque Nationale en 1976, et G. Redard atteste que ce dernier s'est directement occupé du legs des papiers de Benveniste.

⁸⁵⁷ Professeur titulaire de la chaire du Monde indien au Collège de France, élève et ami de Redard.

⁸⁵⁸ Magasinier de collections patrimoniales au Département des Manuscrits.

⁸⁵⁹ Alors directrice du département des manuscrits, elle a pris sa retraite en septembre 2006. Thierry Delcourt est l'actuel directeur du département ; Anne-Sophie Delhaye, son adjointe.

⁸⁶⁰ Directrice de recherches à l'ITEM.

⁸⁶¹ Doctorante au département de Littérature française à Paris 8 (*Emile Benveniste : Poétique de la théorie* sous la direction de Gérard Dessons). Elle travaille depuis plusieurs années sur l'archive Benveniste et a incité Redard en 2004 à donner les papiers de poétique, alors encore en sa possession, à la BnF.

- Don de Jean Lallot⁸⁶² qui a établi les sommaires, tableau et index du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969) de Benveniste.
- 1 boîte d'archives cotée PAP. OR. 73 contenant une enveloppe kraft renfermant les feuillets d'une version dactylographiée et annotée par J. Lallot du *Vocabulaire*.
- Ce manuscrit incomplet est décrit aux pages 95 et 97 du catalogue des Papiers d'Orientalistes.

b) University of Alaska Fairbanks (Alaska)

3 dons de Georges Redard :

- 17 **septembre 1991** (accession number : 91-180)
- 3 **avril 1992** (92-058)
- 23 **novembre 1992** (92-223)

Plusieurs documents figurant parmi les papiers du don 06-15 attestent que la bibliothèque Elmer E. Rasmuson (University of Alaska Fairbanks, Alaska and Polar Regions Department) détient 27 carnets d'enquêtes de Benveniste et des notes autographes concernant les langues amérindiennes d'Amérique du Nord (Haïda, Tlingit, Esquimo...) ⁸⁶³.

Chloé Laplantine, qui s'est rendue à Fairbanks en 2005, possède, à titre personnel, une copie microfilmée de ces papiers. Elle en a également demandé la numérisation.

c) Service des Archives du Collège de France (Paris)

- Un dossier personnel : 61 pièces répertoriées (documents administratifs, bibliographie, correspondance, rapports, programmes de cours, dossier de congé maladie, dossier de retraite, coupures de presse...).
- 6 boîtes d'archives comprenant divers documents transmis en plusieurs fois par G. Fussman depuis 2006 (les papiers de Benveniste s'avèrent mêlés à ceux de Redard).

Consultables sur dérogation.

d) IMEC (Institut Mémoires de l'Édition contemporaine, Caen)

- Les documents conservés à l'IMEC font partie des collections du Collège de France.
- D'après la notice du site Internet de l'IMEC, « le fonds est composé de trois cours : "Problèmes de syntaxe générale" (1949-1950) ; "Syntaxe des cas" suivi de "La flexion dans les langues indo-européennes" (1954-1955) ; "Les pronoms" (1955-1956) » ⁸⁶⁴.

⁸⁶² Maître de conférences de linguistique grecque à l'ENS (Paris) aujourd'hui retraité.

⁸⁶³ Les dons n'ont, semble-t-il, pas été officialisés par Redard puisque les certificats de dons originaux que le directeur du département, David A. Hales, lui avait demandé de renvoyer figurent parmi les papiers conservés à la BnF (don 06-15 du 18 avril 2006).

⁸⁶⁴ www.imec-archives.com/fonds/fiche.php?ind=BNV

- Ces notes ne sont pas de Benveniste mais celles prises par Redard aux cours de Benveniste comme l'indiquent l'écriture et la présentation qui ne correspondent pas aux habitudes du linguiste.

e) Université de Berne (Suisse)

- On trouve dans les archives du Collège de France un brouillon de contrat de vente entre Carmelia Benveniste et le Conseil d'Etat du canton de Berne daté de 1975 concernant la bibliothèque de Benveniste. La vente aurait été faite au profit de l'Institut de linguistique de l'Université de Berne où Redard professait, ce qui a été confirmé le professeur Iwar Werlen, l'actuel directeur de l'Institut. En revanche, il n'a pas connaissance d'une vitrine d'exposition qui aurait été réalisée et dont le Collège possède pourtant le plan établi par Redard en 1986.

B.
Manuscrit conservé aux Archives du Collège de
France (cité p. 98).

Actes importants
à retenir.

On dit - avec raison -
que le langage fonctionne
d'une manière inconsciente

Mais ne s'ennuie-t-il pas
que ce fonctionnement
engage l'inconscient,
qu'il faut une exploration
de l'inconscient - et
la méthode appropriée (Freud)
pour atteindre en son principe
le fonctionnement du langage ?

C.

Emile Benveniste, « *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* par Rainer Maria Rilke. trad. M. Betz », in *Philosophies*, 1, 15 mars 1924, p.94-95.

LES CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE par Rainer Maria Rilke. trad. M. Betz (Stock).

Troublé d'abord, et pour rompre les prestiges d'un pareil enchantement, on voudrait armer l'analyse d'une vertu d'exorcisme. Mais il faudra changer nos instruments : notre critique n'a guère étudié que des œuvres denses ou diffuses, mais toujours fixées, ou qu'elle fixait. Il faudra inventer la critique dynamique, celle qui s'ajustera à des notations aussi ténues que celles de Rilke, celle qui pourra suivre, dans son jeu double et contrarié, l'action des forces qui dissocient cette curieuse personnalité : une sensibilité diverse et soumise, capable de se fondre au sein des choses, et un don de reprise totale, aiguë, par une intelligence qui toujours veille. La sensibilité qui pénètre d'abord aux plus intimes replis des êtres jusqu'à s'identifier avec eux, à voir soudain, par un brusque retournement, le visage toujours pareil, se rétracte en un sursaut. Rilke vit donc sous le signe de l'effroi : l'angoisse est le lieu des sensibilités qui ne comprennent pas. De là cette voix chuchotante, ce tremblement mal dominé. Pourquoi ce masque qui cache l'être ? Ou alors un être ne se dissimule-t-il pas derrière le masque des choses ? Voilà le dilemme qui le déchire et fait naître ses angoisses. Mais cette terreur n'est pas saisie et décrite à l'instant de la crise, elle est incorporée aux incidents de la vie la plus banale, elle y circule comme un philtre au lent cheminement. Et quand le hasard lui présente à peine matées ou déjà dissociées les forces contradictoires dont nous tâchons à réduire le conflit, Rilke est en son sujet d'élection : il s'égale alors à Dostoïewski, comme dans ces pages qui décrivent le tourment deviné d'un épileptique qui, en pleine rue, sent l'approche d'une crise. L'instant d'après, le monde a repris son empire : plus de choix, ni de lassitude : un envahissement d'images qui s'accrochent, une réceptivité agglutinante, si je puis dire. Les mots perdent tout sens ; toute frontière abolie,

PHILOSOPHIES

95

les êtres se fligent ou flottent, les choses s'animent et nouent les plus étranges rapports : « La rue était vide. Son vide s'ennuyait, retirait mon pas de sous mes pieds et jouait avec lui aux castagnettes de côté et d'autre de la rue, comme avec un sabot ». Et tout cela, peinture ou rêverie, souvenirs ou méditations, est évoqué par des mots qui renouvellent toujours la suggestion, en une prose traversée de mystérieuses correspondances. — Un mot encore : l'art de Maurice Betz nous fait oublier sa peine ; se rappeler en terminant seulement que l'on n'a lu qu'une traduction, n'est-ce pas en faire le plus bel éloge ?

ÉMILE BENVENISTE.

D.

Emile Benveniste, *L'Eau virile*, in *Pierre à Feu, Provence Noire*, Aimé Maeght Editeur, Cannes-Paris, 1945.

L'EAU VIRILE

Dans une représentation animée et dynamique des éléments, il se constitue toujours des oppositions, non pas seulement d'un élément à l'autre, mais d'un aspect à l'autre du même élément. L'imagination, docile à une suggestion qui émane de la matière, tend à dissocier en figures contrastées et de sexe opposé des notions que la raison tient pour simples et permanentes. La langue, les légendes témoignent de cette dualité, que les poètes réinventent chaque fois et d'autant plus sûrement que leur expression est plus authentique. Notons quelques traits de cette mythologie latente dans les figurations de l'eau.

Il semble que l'imagination travaille autrement selon qu'elle éprouve une matière ou qu'elle appréhende un élément. Tout le complexe d'images dont Bachelard, dans *L'eau et les rêves*, a donné une exégèse si neuve et pénétrante, a pour lieu les eaux douces. Mais entre l'eau douce et l'eau salée, il y a antinomie. En tant que matière, l'eau de mer est inerte. Elle ne fait naître que des images de stérilité, des visions d'angoisse et de supplices. Elle est la dérision de l'eau douce. C'est que l'eau douce est d'abord une matière ; insérée dans la terre, elle s'y unit, et se mêle, sans l'interrompre, au destin de l'homme. De là sa richesse poétique. Au contraire la mer est d'abord perçue comme élément, et en tant qu'élément, elle est le contraire de la terre et de tout ordre humain. Elle se déterminera donc comme négation ; mais dans cette négation même, elle prendra double figure.

Au bord de la mer cessent les pouvoirs et les lois des hommes et commence l'au-delà. La mer est elle-même déjà un au-delà. C'est en vertu d'une expérience immémoriale, antérieure à toute





tradition littéraire, que le *hors du monde* s'identifie à la mer et que tant de mythologies relèguent au sein des mers, dans des îles, le séjour des morts et des bienheureux. Ce sont les eaux maternelles et berceuses, qui apaisent la nostalgie des fatigués du monde. Mais le sein de la mer est aussi la source de l'énergie froide et solitaire du poisson. Il anime une passion anti-humaine. Lawrence montre admirablement comment la fureur d'échapper au chaud contact des hommes s'active devant la mer et se transpose dynamiquement en la forme du poisson :

« Il aimait la mer, la mer pâle de verre vert qui retombait en écume glacée... Et debout sur le bord,... il souhaita, comme il n'avait jamais encore souhaité, d'être froid, comme sont froides les choses de la mer, et farouche au point de tuer. Se sentir avec ravissement froid comme la glace, sans une étincelle de cette misérable chair tiède, et posséder toute l'énergie terrible et glacée du poisson. Surgir brusquement avec la joie froide et la passion d'un être marin ! Il comprenait maintenant le désir contenu dans le chant plaintif de la femme-phoque, au moment où elle s'en retournait vers la mer, laissant derrière elle son mari et ses enfants à la chair tiède... Être un poisson rapide, isolé dans les hautes mers qui sont plus vastes que la terre, farouche d'une vie froide, dans le crépuscule mouillé, avant que la sympathie ne fût créée pour nous entamer. »

Si l'homme se sent ainsi « un démon farouche et froid comme le poisson, rempli

d'une froide fureur de désir d'échapper complètement à la satiété de la vie humaine, pour se réfugier, non pas dans la mort, mais dans cette vigueur du poisson qui se suffit glacialement à elle-même », c'est que la mer, dans cette expérience si intensément vécue, est l'élément glacé et virilisant, hostile au monde des hommes et aussi à la féminité des eaux terrestres.

Mais la mer est aussi l'élément néantissant. Il émane d'elle une immense sollicitation d'oubli, l'appel d'une perdition bienheureuse. « Il n'y a qu'à ouvrir et à se laisser faire », dit, qu'il faudrait citer de J.-M. Levet. De la Sirène, les Sirènes sont giques. Mais ce n'est pas la qualité et le ton de



« ... Pour de tels hommes, qui soupirent après la mort, mais qui ne veulent pas et ne peuvent pas se suicider, l'Océan, le participant innombrable et l'accueillant éternel, étale avec séduction les séduisantes et inimaginables terreurs de sa plaine. Du cœur des Pacifiques infinis, mille Sirènes leur chantent : Venez ici, ô cœurs brisés ! Ici on vit une mort intermédiaire. Ici on peut avoir, sans mourir, de surnaturelles merveilles. Venez ici ! Anéantissez-vous dans une vie haïe de votre monde terrien et qui le lui rend bien. Je donne plus d'oubli que la mort. Venez ici ! Dressez votre pierre tombale dans le cimetière, et venez ici vous marier avec moi. »

la bouche toute grande dit la Ballade de Clauter entière, avec celle cette séduction suicidaire la figuration mythologique pas à un thème littéraire quand il définit cet appel :

Oui, la mort *intermédiaire*, cette mort ambiguë comme l'élément qui la procure, mort immortalisante, qui n'est pas anéantissement, mais, chante Ariel, « a sea-change into something rich and strange. » Féminine, la mer est l'élément métamorphosant, et c'est par un saut dans la mer, que, selon les légendes, tant de personnages se sont rendus immortels.

Avec cet aspect contraste la figure de la mer irritée. Quand elle se livre à ses fureurs, elle se masculinise et souvent devient l'Océan. Ce n'est peut-être pas un hasard de l'écriture qui fait choisir à Balzac, dans un même passage de *l'Enfant Maudit*, tantôt *mer*, tantôt *océan*, selon le principe qu'il veut souligner :

« Par un calme parfait, il trouvait encore des teintes multipliées à la mer, qui, semblable à un visage de femme, avait alors une physionomie, des sourires, des idées, des caprices... » ; et puis : « Nul marin, nul savant n'aurait pu prédire mieux que lui la moindre colère de l'Océan, le plus léger changement de sa face ».

Voici surtout une illustre avec la sûreté cette transposition, la mer qui, même au



« C'était un jour
L'air et la mer, ces
paraient à peine, dans
partout. Tout au plus
transparence pure et
femme, tandis que la

homme se soulevait en longues houles puissantes qui s'attardaient, comme la poitrine de Samson dans son sommeil. Ici et là, bien haut, glissaient les ailes de neige des petits oiseaux sans tache. C'étaient les suaves pensées de l'air féminin ; mais en tout sens dans l'abîme, bien loin dans l'insondable bleu, se ruaient de redoutables léviathans, des espadons et des requins : c'étaient les pensées troublées, criminelles, de la mer virile ».

Melville retrouve intuitivement la plus profonde et sans doute la plus nécessaire figuration de la mer. Elle n'est que superficiellement féminine ; même dans ses rares moments trompeurs de calme, sa puissance insondable et sa violence latente la montrent virile. On l'incarne toujours en un dieu, immémorial, élusif et solitaire, le Vieux de la Mer. Lautréamont l'invoquait justement : « Vieil Océan, ô grand célibataire ! »

ÉMILE BENVENISTE

E.
EXTRAITS DES CARNETS D'ENQUETE DE BENVENISTE EN ALASKA.

Copie les notes de
L. Peck jusqu'à la
p. 25 du 1er carnet
dans les cahots du
train (Canadian Pacific)
côte Fort-William
et Chapleau
le Jeudi 18 Septembre
(pour s'être perdus l'après-midi
à Toronto)
3^e jour du voyage
de retour.
Trois cahots

HAIDA.
Dialect of Kasaan (Alaska).
Field-notes taken at
Ketchikan (Alaska)
with Louise Peck, from Kasaan
(about 70).
22 Aug. - 6 Sept. 1952. (See page 10)
Postal address of Mrs. Harriet MacAllister
Box 2614
Ketchikan, Alaska.

Notes le p'ten : p'wari si r'aray on g'asey.

2011/12

g'iu la c'udalag . hi ems on small

day at'apapagei c'udalag . you finish on small

day at'at' c'udalag . you feel on small

kye' g'ita it' k'it'udag . I finished a bit of me

ain' s'akka at'len of t'ajin . I'm on all day

g'ed at' g'ihanyan . I cut the bark

was'wawer "all of them" on house

negya of t'aw'fay . I wake on house

nai dina k'i'gigay . my house is finished (length)

nai Bira k'ut'is'fay . my house is all about done

g'idi' aga of at'it'nap'pagan "I camp on land" (1/12/11)

g'ig' of h'ayag'isag . you say to make a bark

g'ig' g'ig' (g'ig'g') . little basket

g'ig'w' p'iwon = big g'.

at'yan, sid' c'up'p' day of i'sd'hang

g' gave you a small piece of sid' (bark)

yāac xā-sday, two kurva
 t'li-gaētu xā-sday, two forks
 hakti, "leaves" (ne sait pas le claquage)

En fin de l'écriture d'un *tham-pote* (pöday), j'en écris un
 grand nom (big name), on surnom les béans (conventions, un nom de
 vieilles), puis on invite les gens de clan opposé (elle se forme
 les -thoms). Au jour dit, les canes arrivent, avec les chiens (on
 est seuls) chacun une fine ou un défilé de pote. On se
 aide alors à la distribution. Le drapeau se passe de main
 canne en appelant ton à ton chacun de invités, pour leur
 donner sa part de langens. — Elle se fait aussi après les
 finiselles, quand on invite un banquet pour une ou deux
 semaines. Les canes (qui ont les part) à l'instant.

t'ladöl güday, to invite him (to pot-hue)
 (avec t'l, un pot)
 t'li-gaidog, they go by canoe
 k'raaxo t'el d'ögog, they invite the k'raam
 andlu siggai hidlä, d'ögog t'li-silang

t'li ha-shoggy t'li ha-blänt w'g'ia' h'oria t'li h'oggy
 2 canes, 3 canes and 2 canes

J'ai dit hier soir hinda mais c'est gin daa ... avec
gin "quelque chose" servant à remplacer le manque de régime.

J'ai essayé de reproduire le rythme accentuel de la phrase.
En fait, ce doit être gin-nal - avec le même gin-ni-toms.
Noter aussi l'alternance niL / niL comme gin/gāg

Ou, elle n'a abandonné(!)

gindān ni-ti-dā, gām dag ittagadag sag.
if you miss, you'll never get rid.

gōt tōja tiggō . I can't eat too much.

gām gināgag di stāttāggō . I don't like to drink.

gin hūtlā di-gūlāggō . I like to drink.

dāla gōanu l tti-ti-lagag gin ni-lagag
he spends lots of money for drinking

tāggō kajawēt di-gudāggō
want to hunt bear.

di? au di l tādōsdōn , my wife, she went away
stāgwal tēu tti-nēt di gal dōhōstōlōn
She left me three big spoons

gin tāt gūdān kajōn gin t dō'sa
I told out everything I had

dag stāi tē K'idag . they take your hand.

dag gin da tē K'idag . they take your chest.
dō stōi . your hand.

nkison - hand

INDEX DES NOMS

- Abel**, Karl : 108, 109, 121
Adnès, Michel : 13, 53, 81, 115
Aristote : 12, 13, 17, 22, 32, 62, 63, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 76, 80, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 90, 91, 113, 192, 224, 235, 236, 237, 240, 247
Arrivé, Michel : 64, 118, 121, 122, 140, 148, 155, 160, 167, 181
Aubenque, Pierre : 69, 85
Augustin (saint) : 67, 68, 69, 85, 45, 118, 119
Auroux, Sylvain : 72
Austin, John Langshaw : 12, 148, 157, 158, 159, 160, 230
Bader, Françoise : 143
Barthes, Roland : 11, 12, 160
Baudelaire, Charles : 12, 17, 30, 31, 36, 65, 102, 114, 121, 131, 133, 134, 135, 138, 139, 141, 143, 144, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 161, 163, 164, 166, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 183, 197, 200, 203, 204, 205, 207, 211, 212, 213, 215, 217, 219, 220, 221, 222, 224, 225, 226, 229, 232, 233, 234, 240, 250, 251, 253, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 267, 270, 272, 276
Bergson, Henri : 47
Boas, Franz : 13, 17, 19, 21, 22, 23, 77, 79, 81, 90, 122, 124, 152, 166, 190, 198, 207, 208
Boguslawski : 194
Bréal, Michel : 7, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 46, 79, 133, 134
Breton, André : 111, 112, 113, 142, 251, 262
Brunet, Emile : 139, 140
Bulea, Ecaterina : 39
Caussat, Pierre : 30, 33, 34, 193
Chklovski, Victor : 167, 168
Chomsky, Noam : 47, 74, 75, 172, 215, 216
Cohen, Jean : 160, 167, 204
Culioli, Antoine : 12
Darwin, Charles : 24
Delacroix, Eugène : 257
Deleuze, Gilles : 47
Derrida, Jacques : 22, 61, 66, 67, 68, 71, 72, 74, 75, 76, 80, 82, 83, 84, 85, 87, 88
Dessons, Gérard : 16, 31, 91, 100, 102, 131, 136, 137, 138, 148, 157, 176, 187, 193, 196, 197, 245, 248, 249, 250, 251, 260
Descombes, Vincent : 48
Duns Scot : 188
Eastman, Andrew : 53, 56, 227
Engler, Rudolf : 26, 55, 73, 102, 120, 182, 194
Fehr, Johannes : 33, 34
Flaubert, Gustave : 91, 92, 174
Flournoy, Théodore : 32, 33, 34
Freud, Sigmund : 13, 19, 23, 30, 31, 32, 34, 36, 49, 50, 98, 103, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 113, 114, 118, 119, 122, 123, 124, 129, 130, 136
Gardner, William Henry : 188
Genette, Gérard : 160, 167
Hagège, Claude : 12, 47, 81
Hartmann, Eduard (von) : 20, 23, 30
Heidegger, Martin : 82, 87, 91
Héraclite : 144, 246
Hopkins, Gerard Manley : 188, 272
Hovelacque, Abel :
Hugo, Victor : 7, 19, 31, 41, 160, 206, 254
Humboldt, Wilhelm (von) : 30, 53, 62, 89, 90, 91, 193
Huret, Jules : 31, 137, 271
Isidore de Séville : 45, 118, 119
Jantzen, Barbara : 89
Kerbrat-Orecchioni, Catherine : 12, 202
Kristeva, Julia : 61, 67, 160, 167
Lacan, Jacques : 98, 109, 118, 119, 199
Laplantine, Chloé : 16, 32, 53, 110, 165
Leibniz, Gottfried Wilhelm : 87

Lévi-Strauss, Claude : 13, 17, 21, 22, 45, 56, 75, 76, 77, 78, 79, 93, 94, 96, 123, 134, 170, 171, 215, 232, 233, 234
Jakobson, Roman : 160, 161, 167, 168, 170, 171, 187, 231, 232, 233, 234
Jung, Carl Gustav : 20, 29, 50, 55, 56, 122, 144
Maeterlinck, Maurice : 31, 137, 175, 176
Malinowski, Bronisław : 114, 122
Mallarmé, Stéphane : 12, 25, 30, 31, 32, 90, 154, 164, 178, 181, 189, 203, 205, 210, 211, 212, 213, 220, 235, 239, 258, 267, 269, 270, 271
Mauss, Marcel : 23, 93, 96, 122, 124
Meillet, Antoine : 126
Meschonnic, Henri : 4, 5, 10, 14, 52, 53, 54, 65, 72, 84, 91, 95, 135, 139, 140, 146, 148, 154, 155, 160, 167, 171, 174, 180, 181, 182, 197, 206, 211, 214, 224, 254, 268
Milner, Jean-Claude : 18
Mondzain, Marie-José, 265, 266
Moinfar, Mohammad Djafar : 138, 139
Montaigne, Michel (de) : 245
Müller, Max : 25
Normand, Claudine : 247
Paris, Gaston : 273
Peirce, Charles Sanders : 118, 189, 190, 193, 274, 275, 276
Platon : 32, 82, 97, 102, 151, 228, 265
Port Royal : 45, 75, 215
Proust, Marcel : 91, 92, 174, 175
Redard, Georges : 2, 139, 140, 141, 142, 143
Reverdy, Pierre : 113, 251
Ricoeur, Paul : 72
Riffaterre, Michael : 171
Rilke, Rainer Maria : 98, 142, 145
Reich, Wilhelm : 114
Richard, Jean-Pierre : 91, 172, 173, 200
Rimbaud, Arthur : 31, 143, 172
Róheim, Géza : 112, 114
Sapir, Edward : 13, 14, 17, 19, 22, 23, 40, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 61, 64, 65, 66, 67, 69, 72, 80, 90, 91, 122, 124, 125, 127, 166, 179, 190, 193, 226, 280
Saussure, Ferdinand : 7, 15, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 46, 49, 52, 54, 55, 57, 66, 67, 72, 73, 74, 79, 82, 89, 90, 92, 95, 101, 102, 103, 110, 111, 116, 118, 119, 120, 122, 126, 130, 135, 137, 146, 152, 155, 164, 165, 166, 167, 178, 180, 181, 182, 190, 193, 194, 198, 205, 207, 210, 217, 228, 236, 247, 248, 250, 252, 253, 256, 257, 267, 268, 270, 274, 275, 278
Saussure, Raymond (de) : 34
Sarraute, Nathalie : 166
Schleicher, August : 25, 38
Searle, John : 159
Starobinski, Jean : 7, 32, 33, 42, 142, 165, 247, 248
Thomas d'Aquin (saint) : 70, 88
Todorov, Tzvetan : 160, 167, 168, 170, 185, 186
Troubetzkoy, Nicolaï Sergueïevitch : 17, 78, 94
Tzara, Tristan : 113, 250, 251
Vuillemin, Jules : 67, 85
Whyte, Lancelot : 19
Whorf, Benjamin Lee : 17, 54, 55, 58, 61, 62, 63, 72, 139, 166, 193
Williams, William Carlos : 261
Wittgenstein, Ludwig : 12, 53, 90, 159, 174

INDEX DES NOTIONS

A

Abeilles,184
Abstraction,82
Acte,29, 36, 54, 81, 86, 260
 Acte de discours,201
 Acte linguistique,20, 24, 26, 28, 29, 34, 36, 81
 Actes humains,29
 Activité du rêve,113
 Actual (Sapir),46
 Actual process of thought,44, 46, 81
Adéquation,210, 214, 255
Admission,115
Agencement,241
Alliance,251
 Alliance unique,241, 246
Altérité,16, 27
Analogie,129, 259
 Analogique,36
Analyse, analyste, 12, 13, 14, 16, 59, 103, 130, 157, 169, 171
 Auto-analyse,44
Anthropologie,13, 17, 18, 20, 23, 46, 54, 59, 94, 96, 114, 153, 192
 Anthropologie historique du langage,153, 202, 221
 Anthropologie structurale,17
Aporie,82
Appris,116
 Arbitraire,66, 102, 121 (vs. nécessaire),181
 Arbitraire relatif,102
Archaïque,127 (chez Freud),108
Archétype, archétypal,29, 114, 123, 144 (chez Freud) 106
Art,148, 152, 229, 245
 L'art n'est jamais ici qu'une œuvre d'art particulière,149, 151, 178, 211
 Art consacré aux fictions (Mallarmé) 210
 Arts de la figuration,242
Arrangement,
 Arrangement caractéristique des parties dans un tout,241, 246

Assemblage, assembler, 147, 241, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 251, 254, 261

Association, associer, 31, 33, 36, 49, 54, 55, 120, 147, 226, 241, 249, (motivation)102 (associatif, chez Saussure),120
 Freie Assoziation (Freud),31
 Associations poétiques personnelles,30, 33, 36, 108, 250, 252, 253, 254, 255, 277, 278
Autotélisme,187, 231, 234

B

Babel,45, 118, 166

C

Catégories,21, 109, 110, 111, 147, 162, 169, 232 (Aristote),12, 13, 72, 76, 80, 83, 84, 85, 86, 91
 Catégories de langue,72, 78, 90
 Catégories de pensée,59, 72, 78, 84
 Catégorisation du monde, la même pour tous,176, 192, 203, 238
 Seule et constante catégorisation du monde,192
 Innocent linguistic categories (Sapir),59
 Sortir des catégories utilisées pour l'analyse du langage ordinaire,147, 156, 162, 169, 205, 229, 279
Causalité,101, 103, 118, 121
 Causes intellectuelles,38
Ce (Saussure),116
Ce qu'il fait (montrer au linguiste) , 44, 71
Chaque fois unique (vs. conceptuel),191
Chronologie du psychisme humain (chez Freud),113
Clefs des songes,111,121
Collectivité,24, 26, 27, 28, 29, 73, 74, 193, 194, 195, 200
 Par la collectivité (Saussure),27, 28, 194, 195

Collective art of thought (Sapir), 48
Combinaisons, combiner, 241, 245
Comme, 207, 272
 Commun, 196
Communication poétique, 135, 149, 171, 237, 243
Comparaison, 129 (vs. identification), 208
 Comparer, 176
Complexe d'Œdipe, 114
Complexe nucléaire, 114
Complexité, 110
 Complexité qu'elle reconnaît aux choses, 100, 136
Composer, composition, 147, 242
Concept, 120
Concession à la réalité, 164, 181, 258
Condensations, 128
Configuration, 146, 241, 246
 "Configurations" sans fixité ni nécessité naturelle, 147
Conflit, 114
Connu, 16, 138
 A raisonner sur des conclusions acquises, on est sûr de gagner sans risque, et de n'enseigner que le connu, 100
Conscience, 26, 35
 Conscience de soi, 16
 Conscience faible et fugitive, 7, 19, 22, 29, 70, 71, 74, 75, 79, 81, 83, 127
 Conscience linguistique (Saussure), 34
 Epoque des prises de conscience, 163
Consécutivité, 211, 246, 247
Contenu de pensée, 66
Contre-monde, 212, 213, 258
Convention, 27, 28, 149, 150, 151, 175, 178, 191-194, 196, 201, 208, 227, 228, 242, 259 (chez Saussure), 193
 La réalité masquée par la convention, 175
 L'être profond, caché recouvert des conventions sordides, 175
Conversion,
 Conversion du point de vue, 4, 5, 9, 102, 136, 167-169, 175, 279
 La conversion est achevée, 152

Corps, 268
Correspondance (s), 12, 30, 31, 36, 47, 143, 148, 164, 179, 208, 224, 251, 253, 254, 259
Cratylisme, 102, 210, 228, 268
Création, 28
 Comme à la création, 208
 Le poète crée la réalité individuelle, instantanée dont il parle, 191, 272
Critical study of language (Sapir), 59
Critique thématique, 172
Cubisme, 147
Cultural deposits (Sapir) 50, 54, 55
Culturologie, culturologique,
 culturologue, 13, 16, 17, 71, 106, 112, 116, 214, 216-219, 221

D

Deeper (Sapir), 50, 53, 57
Délivre, se délivre, 89, 115, 120, 128
Deposits (Sapir), 55
Désignation, 118 (vs. signification), 110
Désir, 128, 129
Destinée posthume, 256, 281
Dévoilement, 240
 Dévoiler (vs. révéler), 175
Dialogue, 16, 97, 117, 129, 184, 198, 205, 214
 « la relation de l'analyste au sujet, celle du dialogue », 104
Diphone, 247
Discours, 14, 129, 146, 193, 203
 (Saussure), 102
 C'est ce qu'on peut dire qui délimite et organise ce qu'on peut penser, 89
Disposition, 146, 241, 246
Don, 200, 239
 L'une et l'autre sont données. Mais aussi l'une et l'autre sont apprises, 200
 Donné (et acquis), 117
 Donner l'émotion (vs. décrire), 179, 239
Double, 207, 272
Double vérité, 56, 71
Dynamique, 65, 128-132, 144, 145

E

Ecoute, 42, 111

Education,41, 123, 127
 Le poète éveille le sentiment,
 éduque la / perception,191

Efficience,104

Eicasant,211, 265, 267
 Eicasé,265, 267
 Eicasme, 211, 265, 267

εικων,264, 265, 266, 273

Emotion,15, 133, 175, 177, 178, 179,
 191, 212, 214, 222, 223, 237, 238,
 239, 240, 241, 255, 256, 258, 260,
 261, 267, 273, 274, 276 (et
 motivation),255
 La poésie est la verbalisation de
 l'émotion,240
 La poésie est un langage chargé
 d'émotion,261

Empirique,22, 68, 69, 70, 71, 75, 85,
 86, 87, 88, 90, 97, 104
 Empirisme,68, 69, 84, 87
 Organismes empiriques,97
 Faits empiriques,99, 101,104

Energieia,30, 89

Enseignement-recherche,41

Esthétique,230, 235, 237, 238, 255

Ethnoanalyse,13

Ethnocentrisme,75

Eveil,175, 191, 279
 Un éveil, une réceptivité,176, 237,
 279

Événement,209
 Événement évanouissant,185, 187,
 238

Evocation,164, 173, 221, 239, 267,
 268, 269, 270
 Evoquer,120, 176, 177,179
 Evoquer petit à petit un objet
 (Mallarmé),271
 Evocant,268

Expérience,14, 15, 22, 84, 117, 206,
 222, 230, 279
Experience (Sapir),43
 Expérience neuve du monde,240

Explicitation,14-16

Expression,86
 Expression artistique, sémantique
 (sans sémiotique),148
 Expression distincte,22, 70, 71, 85,
 86, 87
 Expression également neuve, 240

F

Faire (vs. dire),236

Faits empiriques,99, 101, 104

Feeling for form (Sapir),53

Fiction (Mallarmé), 210
 cette fiction devenant suprême
 réalité,207, 209, 251

Figures,118
 Figures neuves,211, 246, 247

Fixer,27 (en une institution), 149, 151,
 152, 242, 263
 (valeur),28
 Oeuvre fixée,145
 Système fixe,151
 La notion de rythme est fixée,151

Folklore,122

Fonction,
 Fonction de numéraire facile et
 représentative (Mallarmé), 164, 178,
 181, 210, 212, 213, 258
 Fonction poétique (Jakobson),161,
 187, 231, 232, 234
 Fonction pragmatique
 (Benveniste),228, 235
 Fonctions psychologiques
 Jung,56
 La langue n'est pas une fonction du
 sujet parlant,73, 74

Fonctionnement,
 L'origine du langage est dans son
 fonctionnement,198

Formalisme, formaliste 47, 52, 211,
 66, 167, 169, 178, 181, 232, 256
 Formalistes russes,167, 168

Forme,15, 45, 46, 48, 52, 66, 104 (et
 matière),246
 Formal set of the language
 (Sapir),50, 51, 56
 Forme de langage,53, 95, 117, 146,
 168, 169, 174, 212, 238, 239, 253,
 255, 262 (Benveniste),168, 239
 Forme de vie, 20, 29, 40, 43, 46, 48,
 15, 53, 78, 95, 116, 117, 146, 165,
 174, 212, 238, 253, 255, 256, 262
 Forme distinctive,241, 246
 La forme qu'il donnait à sa pensée
 presque à l'instant où elle jaillissait
 de son cerveau (saussure), 10, 165
 La langue est forme non
 substance,67, 101, 181

Forme-sens,39, 49, 82, 182, 220, 267
Form-feeling,15, 39, 43, 46, 47, 49, 65
Feeling for form,53
Form of thought (Sapir),65
Forms of thought (Chomsky),216

G

Généralisation,95
Genèse,66
Globalité (vs. totalité),249
Grammaire,12, 14, 18, 71
Grammaire de la poésie (Jakobson),233
Grammaire physiologique,38
Grammaire poétique,163, 164, 175, 203, 204, 213, 219, 229 (vs. grammaire normative),204
L'originalité de la grammaire poétique de Baudelaire, 5, 175, 204
Grammaire sémantique (ou poétique ?),154
Grammaire sémantique ou poétique, 173, 211, 212
Grammaire universelle,47, 74, 75, 216
La grammaire court après le discours (Meschonnic),78, 79
Guillemets,106

H

Histoire, historien, 17,19, 203
Histoire des idées,83, 90, 160, 162, 175
Ce langage qui fait l'histoire,67, 90, 95, 101, 147, 157, 166, 170, 180, 181, 192, 205, 229, 279
Homme,
Homme dans le langage, 17,18
Homme parlant,97
Le langage enseigne la définition même de l'homme,17, 97, 110, 197, 218
Hors du langage, c'est la nébuleuse de Saussure,257
Hors du signe,120, 182, 185, 187, 231, 234
Hypogramme,33

Hypothèse Sapir-Whorf,54, 65, 72, 193

I

Icone,189, 190, 191, 202, 222, 223, 255, 263, 264, 266, 267, 272, 274, 275, 276 (chez Peirce) 190, 274
Iconisant,250, 264
Identification,240, 267, (identification de l'évocant à l'évoqué) 268
La poésie est identification de la matière linguistique à la signification des mots,191, 246, 267
Idole,189, 265, 266
Illimité,151
Image,222, 263, 264 (et "imiter") 268 (surréalisme) 113 (psychanalyse) 118
Image acoustique (Saussure),33, 55, 120, 181, 248, 270
Simple communauté d'images auditives (Saussure),120
Image musculaire (Saussure), 33, 269
Lumière de l'image (Breton),262
Imago,265, 266
Imiter, imitatif,268
Immensément,156, 161
Immotivé,102, 121
Imperceptible,19, 25, 31, 36, 37, 65
Impersonnel,20, 24, 26, 28, 29
Imprédictible,31, 40, 116, 121, 217, 240
Impression,258
Impression des sens,235
Impressions subies,257
Moyenne des impressions acoustiques hors du temps,42, , 247, 248
Impressionnistes,32
Imprévisible,151
In diversos signorum sonos humanam divideret societatem,45, 119
Inconnu,16, 18, 30, 34, 138 (=autre),184, (Hugo),7, 19
Inconscient,215, 216 (structuraliste), 21, 22, 45, 74
Dans l'inconscient,106, 107
Inconsciemment,22, 69, 70, 71, 83, 86, 87, 88, 129

- Inconscience,36, 68, 85, 87
 Inconscient collectif,20, 29, 50, 55
 Inconscient linguistique,21, 50, 57, 58, 74, 75, 77, 80, 90, 94, 106, 122, 124, 216
 Inconsciente comme tout ce qui touche au langage,70, 80, 82
Unconscious origin (Boas),78
Unconscious Patterning of Behavior in Society (Sapir),7, 13, 14, 16, 43, 50, 122, 124, 125, 179, 280
- Infime**,19, 65, 200
Infra-linguistique,105, 127, 128
Inscape (Hopkins)188, 272
Institution,16, 151, 162, 193, 202, 203, 215, 228
Intelligence,21, 25, 29, 41
Intention,81
 Intenté,248
 De l'intenté, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée,260
 Intenté affectif,260
 Intenté d'émotion,260
 Intenté émotif,260
 Intenté poétique,260
 Intentionnalité,128, 129, 130
 Intentionnel,89, 128, 130
- Intérieur**,
 La poésie est une langue intérieure à la langue, 222, 225
 En poésie le référent est à l'intérieur de l'expression qui les énonce,185, 187
 A découvrir A L'INTERIEUR d'une composition, 263
 Le système qui s'énonce à l'intérieur d'une composition fermée, 150,
- Intériorité** (= subjectivité),225
Interprétant, interprétance,17, 18, 22, 104, 108, 149
 La langue est l'interprétant de la société,100, 217
 La langue est l'interprétant de tous les autres systèmes,150, 245, 258
 La langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non-linguistiques,150, 258
 Ré-interprétations (Boas),21, 78, 152, 198, 207
- Intersubjectivité**,28, 199
Intra-linguistique (analyse),5, 153
Intuition,15, 22, 25, 34, 43, 47
Intuitive science of experience (Sapir),22, 44, 47, 48
Invisible,19, 176, 237 (Hugo), 7, 19
- J**
- Jamais-encore-perçu**,191, 238
Jeux de mot,123
Joie,14, 280
Joindre, jonction, 241, 245
- L**
- Langage**,
 Langage iconique,133, 204, 250, 262, 263, 267, 276
 Langage ordinaire,147, 183, 279-281
 La poésie est dans la langue ordinaire,226
 Langage poétique,12, 28, 132, 134, 140, 147, 149, 150, 151, 156, 159, 160, 166, 167, 169, 178, 179, 180, 182, 183, 185, 187, 189, 190, 191, 196, 198, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 215, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 232, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 250, 251, 255, 257, 260, 261, 262, 263, 268, 269, 270, 271, 272, 273
 Langage référentiel,166, 179, 250
- Langue**,
 Langue de Baudelaire,153, 155, 166, 175, 203, 204, 220, 233, 256
 Langue originaire,25
 Langue poétique,147
 Langue universelle,25
 Langue-culture,25, 65, 79
 Langues,110
 Langues réelles,97, 206
- Latent**,22, 43, 44, 46, 47, 48, 144
 "Les idées latentes du langage" (Bréal),43
 Opération latente de l'esprit (Saussure),43
 Mythologie latente,144
 The latent content of all languages (Sapir),46, 47

Lecture, lire, 12, 146, 253, 254, 271
 Lecteur-auditeur, 243
 Lectio difficilior, 4
 lecture excessive, 81
 lecture-écriture, 211, 256
 Lecture-écriture, 211
Légende, 25, 112, 122, 123, 144, 145
Les Chats, 170, 171, 232
Liberté, 14, 59, 178, 242
 Librement, 149
Larger freedom of loyalty
 (Sapir), 14, 280
Linéarité, 42, 103, 146
Linguistique,
 linguistique de la poésie, 223, 224,
 226, 236, 238, 263
 linguistique du signe, 149, 152
 Linguistique et littérature, 160, 161,
 167
 linguistique générale, 39
Littérarité, 170
Loi (chez Peirce), 191, (du langage
 poétique, 147
 Lois intellectuelles, 38, 40
 Lois aveugles, 39
 Lois phonétiques, 37
 Lois syntactiques et morphologiques
 (Lévi-Strauss), 94
Loyalty (Sapir), 15

M

Manière, 131 (et matière) 244, (sa
 manière) 131, 244
Matériau, 244
Mathématiques, 49, 51, 53, 56, 63
Matière, 243 (et manière), 131, 244
Métalinguistique (faculté), 155
Métasémantique, 5, 153, 155, 165,
 203, 221
Méthode, 99, 100, 126, 161, 205
Milieu,
 Milieu humain (Benveniste), 195
 Milieu social (Saussure), 195
Mimesis, 32
Miroir, 272
Mode de signification, 134, 163
Monde,
 Un homme parlant que nous
 trouvons dans le monde, 97, 110,
 193, 195, 197, 218

Monde particulier, personnel, 214,
 221
Montrer au linguiste ce qu'il fait, 44,
 126
Morphologie, 35, 44, 46, 48, 49, 52, 63
Mot propre, 189, 272
Motivation, 102, 103, 118, 120, 128,
 129, 130 (et émotion), 255 (vs.
 cause), 102
 Dans la motivation, 107
 Motivation inconsciente, 106, 108,
 130
 Motivation relative, 102, 121, 130
Mots primitifs, 108
Musicien, Musique, 11, 12, 51, 53,
 150, 175, 243, 245, 253, 258, 259
Mythe, 45, 66, 111, 112, 114, 129, 132
 Mythologie latente, 144

N

Négation, 115
 La négation en Yuchi, 115
 Négatif, 114
Néo-grammairien, 37, 39, 40
Néologismes, 35, 214, 252
*Nihil est in lingua quod non prius
 fuerit in oratione*, 14, 69, 206
Nom,
 Nom propre, 189
 Dénominations créatrices, 189, 227,
 269, 272
 Nominalisme, nominaliste, 188, 206,
 272 (vs. réaliste, chez
 Meschonnic), 206
 Nommer (Mallarmé), 30, 31
 Nommer (Adam), 66,
 Notre premier père Adam appelant
 près de lui les divers animaux et leur
 donnant à chacun leur nom, 178, 193
 Nommer un objet, c'est supprimer
 les trois quarts de la jouissance du
 poème qui est faite de deviner peu à
 peu, 271
 Le langage poétique veut d'abord
 dire des êtres, les nommer dans leur
 singularité, 272
 Nomenclature, 55, 66, 110, 180, 181,
 189, 193, 194, 201, 210
Norme, 243
Noyau, ucléaire, 114

O

- Obscur** (Hugo),7, 19 (Bréal)133,37
Obscurément,7, 41, 89, 128, 130,
131, 132, 133, 244
- Ontologie**,68, 69, 85
- Opération**,
Opération latente de l'esprit
(Saussure),43
Opérations de la pensée,22, 70, 82
Opérations que nous accomplissons
pour parler,7, 19, 22, 29, 70, 71, 74,
75, 79, 81, 82, 83, 127
- Ordre**,246
Hors de l'ordre dans le temps qu'ont
les éléments,32, 42, 247, 248
Hors de l'ordre linéaire,32, 42, 247,
248
- Organisation**,146
- Originalité**,
Originalité de la grammaire poétique
de Baudelaire,5, 175, 204
Originalité grammaticale
(Proust),174, 175
- Origine**,
(chez Freud), 106, 108, 109, 113
(vs. fonctionnement),113, 198
Origine du langage (Saussure) ,25,
39, 207
Origines de l'expérience
linguistique,110

P

- Palpability of signs** (Jakobson),231
- Paradigme**,250
Le paradigme est mémoriel et
émotionnel,250, 252, 254
- Paragrammes**,20, 30, 32, 33, 42, 57,
107, 111, 135, 146, 164, 210, 228,
247, 252, 268
- Parasitic upon its normal use**
(Austin),158
- Paronomase**,105
- Pathème**,250, 255, 256, 260, 264
- Pattern** (Sapir),15, 124
Patterning (Sapir),14, 43, 50, 124,
125, 179, 280
- Peinture**,150, 175, 189, 191, 243, 245,
248, 263, 264

- Pensée-son**,33, 39, 120, 182, 228, 268,
270
- Penser imagé** (Tzara),250
- Performatif**,230
- Peu à peu**,271
- Philosophe, philosophie**, 18, 58, 67
Philosophie analytique,159, 230
Philosophie du langage
ordinaire,159
Philosophic verbalism (Sapir),59
- Phonologie**,78
- Phrase**,153, 202
Avec la phrase, une limite est
franchie, 249
La phrase est l'unité du discours,249
- Platonisme**,95
- Poème**,12, 129, 152
En poème,240
Poème de la pensée,4, 12
- Poésie sans réponse**,135
- Poétique**,32, 146, 151, 153, 202
(=sémantique),154
(vs. conceptuel),149
(vs. pragmatique),235
(vs. rhétorique),236
La poétique (Benveniste),236
Poétiques (= créatrices),224
Poétique de l'écart,204
- Point de vue**,43, 95, 126, 171, 205,
226
Le point de vue CREE l'objet, 44,
56, 95, 205
- Pragmatique**,130
Pragmatique du langage poétique,
219, 224
- Préméditation**,26, 30, 42, 73, 89
- Prétendus docteurs en langage**,42
- Primitif** (chez Freud),106, 108, 113
- Problème(s)**,100, 136, 137, 138, 162,
205, 214 (Sapir),52
- Profond, profondeur**, 8, 143, 172,
175, 226
soi le plus profond,200
« Structures profondes du
psychisme»,105, 106, 277
Profondeur de Baudelaire (Jean-
Pierre Richard), 172
- Projection**,13, 18, 58, 108, 110, 118,
129
- Proposition**,85

Psychanalyse, psychanalyste, 11,
12,,18, 19, 21, 23, 34, 98-133, 199
Psychique,54, 55
Psychologie, psychologique, 40, 54

Q

Qualité de signification,157, 162, 164,
166
Quelconque (Saussure),116, 120
Quelque chose d'autre,116, 183, 184,
263
Quelque chose et non pas rien,116
Question,
Questions d'art – terrae
incognitae,136

R

Rapport,
Rapport de motivation,101, 103,
104, 121, 130
Rapports associatifs (Saussure),49
Rapprochement,
Rapprochement de deux réalités plus
ou moins éloignéesv(Reverdy),251
Rapprochement des contraires,113
Rapprochement en quelque sorte
fortuit de deux termes,262
Rature,175
Réalisé (vs. représenté),97
Réalisme,18, 30, 31, 32, 47, 72, 75, 82,
83, 94, 96, 156, 164, 166, 176, 178,
181, 183, 184, 190, 207, 208, 210,
212, 216, 231, 249, 268
Réalité, réel,28, 101
Nous parlons à d'autres qui parlent,
telle est la réalité humaine,184
Réalité (vs. vérité),175
Réalité de la langue,22, 70, 72, 74,
75, 76, 79, 80, 81, 89
Réalité indéfiniment créée par le
poète,208, 211
Réalité individuelle, instantanée,192
Réalité poétique (Tzara),113
"Réalité" que le poète institue,214
Réalité seconde,214
Suprême réalité,208
Réalité supraindividuelle,28, 200
Réalité transindividuelle du sujet
(Lacan),199

Concession à la réalité,164, 181, 258
Le langage re-produit la réalité,133,
199, 276

Ce qui est réel, c'est ce dont les
sujets parlants ont conscience à un
degré quelconque (Saussure),35, 42,
89, 116, 256

Récit,104

Référence,180, 185, 224

Une instance de discours, et qui n'a
de référence qu'actuelle,201

Il crée aussi la référence à laquelle
son expression renvoie,240

Reférent,179, 182

Reflet,272

Refolement,114

Réfraction,273

Regard,13, 31, 32, 71, 145, 151, 153,
157, 232, 273

Relation, Relatif, 16, 129,

« Sentiment » de relations, 49

Science des relations et des
déductions,101

Relatif,

Relativisme,126

Relativity of the form of thought, 65

Remise en question de tout le
pouvoir signifiant traditionnel du
langage,156, 157, 162, 165, 166

Répéter, répétition,184, 198

(=recommencer),209

Celui qui répète ces vers accède à
cet univers second,196, 208, 243

Répondre (dialogue),184

Réponse,136, 149

Les parfums, les couleurs et les sons
se répondent,148, 254, 259

Représentation,32

Représentation animée et dynamique
des éléments,144

Représentations collectives,123,
124, 126

Représenter,116 (vs. décrire),179

Ressemblance, ressembler, 111, 120

Ressemble (chez Peirce), 275

Rêve, 32, 108, 110, 111, 112, 113, 123,
129, 175, 210

Révolution,

Révolution de vision, de représentation du monde (Proust),174
 "La Révolution d'abord et toujours !", 142
Rhapsodie,83
Rhétorique,129
 Vieille rhétorique,130
Rime,147, 249, 250
 Etablir un lien conceptuel entre les mots qui riment,249
Rythme,146, 151, 241, 246
ρυθμός,146, 241, 246

S

Schize,21, 117, 186, 214, 268
Science,99, 101
 Science des relations et des déductions,101
 Science historique,24, 25, 37, 39
 Sciences naturelles,24
Sculpteur,243
Second,
 Raisonnements secondaires,21, 77, 78, 152, 198, 207
 Réalité seconde,214
Sémantique,40, 49, 149, 202, 203, 211
 (= poétique),154
 Sémantique (expression artistique) sans sémiotique,244
Sémiologie,53
 Sémiologie de la langue,22, 78, 80, 149, 150, 152, 155, 190, 217, 245, 258, 274, 277
 Sémiologie nouvelle,178, 227, 235, 241, 242, 254
Sémiotique (/ sémantique, matière / manière) 244
 Sémiotique littéraire,150, 151, 160
Sens,
 Suspens de sens, 111, 112, 113
 Sens opposés,108, 109, 113, 118, 121, 131
 Sens poétique,256
Sensations,258
 Sensualisme,196, 215, 235, 238
Sentiment,175
 Sentiment de la langue,15, 32, 34, 35, 39, 42, 46, 49, 54, 57, 82, 89, 92,

104, 117, 131, 165, 178, 182, 216, 228, 256
 « Sentiment » de relations,49
Signe,264
 Signans – signatum (Stoïciens),118
 (chez saint Augustin),118
 (chez Saussure),193, 228
 "Nature du signe linguistique", 180 sv.
 Théorie du signe,118, 119, 128, 228, 231, 234, 276
Signifiante,15
Signifiant,119
 Signifiants multiples,118
Signification
 (vs. désignation),110
 Nouveau système de significations,223, 224, 263
Signifié unique,118
Signifique,250
Silence du cabinet,42
Sociation psychologique inévitable et profonde,7, 32, 33, 164, 165, 228
Solidarité,
 Solidarité associative,102
 Solidarité syntagmatique,102, 103
Sonorité,210
Spécifique,
 Spécificité des catégories de cette forme de langage,169
 Comme un cosmos nouveau et spécifique,214, 221
Spirite, spiritisme, 31, 120
Standard Average European (Whorf),58
Structure,
 Structuralisme,56, 66, 76, 93, 95, 96, 149, 156, 167, 171, 172, 186, 215, 234
 Structure inconsciente,96
 Structure profonde,47, 74, 75, 172, 215, 216
 Structure profonde de son univers poétique,171
 Structures dynamiques du style,131
 Structures élémentaires de la parenté,123
 Structures enfouies (Benveniste),215, 216

Structures infra-conscientes du psychisme,108, 127

Style,131
L'inventeur d'un style,7, 41, 89, 128, 130, 131, 132, 244
Stylistique,4, 121, 129, 132

Subjectivité, subjectivation,
Subjectivation générale, et maximale, du discours,197
Subjectivité (Lévi-Strauss),97

Subliminal,31, 32, 48

Substance,182
Consubstantielles l'une à l'autre,182
La langue est forme non substance,67, 101, 181

Succession,121
Successivité (vs. consécuitivité),248

Suggestion, suggérer, 12, 30, 31, 144, 177, 189, 267, 270, 271
Le suggérer voilà le rêve (Mallarmé),271
Suggestion émotive,191
Le langage poétique appartient à l'usage suggestif de la langue,226

Sujet (vs. individu),199, 281

Supra-linguistique,105, 128

Surréalisme,108, 111, 112, 113, 142, 147, 251, 262, 272

Suspens de sens, 111, 112, 113

Symbole, 106, 222, 263, 264, 277, (chez Peirce),191
Symboliser,116, 183
Symbolique (vs. dénotatif),183
Symbolisme,20, 116
Symbolisme de l'inconscient,116, 117, 118
Symbolisme linguistique,116, 117, 126

Symphème,147, 211, 252, 253, 254, 255, 256

Symphorie,147, 211, 252-254

Symphronie,147, 211, 252, 253, 254

Synesthésies,30, 31, 120

Synopsie,33

Syntagmatique,147 (vs. syntaxique),103, 250
Syntagme,249, 254

Syntaxe,117, 121, 146, 147, 247, 248
Syntaxique,248

Système,67, 102, 242

T

τάξις,247

Techniques du corps,124

Thématique,144

Transcription,240

Transindividuel,111, 196, 199, 255

Translinguistique,5, 153

Transposition,83, 164, 181, 212, 239, 258, 259, 260, 273
Transposition imaginative,273

Traumdeutung,32, 108

Tropes,121

Truchement,104, 106, 107, 122, 133, 150, 199, 223, 245, 246, 258, 267, 269, 276, 277

Types psychologiques,56

U

Ultra-monde,212, 258

Univers,
Univers de la parole,103
Univers second,196, 198, 207, 212, 225, 243, 251, 254

Universel,96, 127 (chez Freud),106
Universalisme,75, 215, 275
Universalité des symboles,118
Universalité du psychisme,114

V

Valeur,20, 27, 67, 110, 120, 162, 193, 242 (vs. référence),180

Vecteur,200, 277

Verbalisation,258

Verbalisme philosophique,51, 59

Vérité,28, 175
Vérité iconique (et vérité signifique),250

Vers,211

Vie,25, 39, 110, 207(Bréal),42
Vie de relation,16, 217, 218
Petite vie (Baudelaire),65
Vivre le langage,222, 234, 279
Vivre-poème,224

Virtualité,31, 64, 210, 256, 270 (Mallarmé),210

Vocabulaire,
Vocabulaire (symbolisme de l'inconscient),118

Vocabulaire des institutions indo-
européennes,110
Voix,14, 83, 84, 91, 119, 122, 206, 268,
269, 270
Phénomène vocal COMME SIGNE
(Saussure),270

Vocables sans pareils,269, 272
Le vers qui, de plusieurs vocables
(Mallarmé),269
Volonté,20, 26, 29, 30, 34
Volonté obscure, mais persévérante,
7, 21, 30, 37, 40, 41, 81, 133

BIBLIOGRAPHIE

A. Ouvrages, articles, manuscrits d'Émile Benveniste :

- Pour la bibliographie complète des travaux d'Émile Benveniste (livres, articles, comptes-rendus, communication à la Société de linguistique de Paris...) voir la bibliographie établie par Mohammad Djafar Moïnfar : « Bibliographie des travaux d'Émile Benveniste », in *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, Peeters, Louvain, 1975, pp. VII-LII.

Ouvrages :

- Benveniste**, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966.
———, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Gallimard, Paris, 1974.
———, *Vocabulaires des institutions indo-européennes*, (2 volumes) ; 1. *Economie, parenté société* ; 2. *Pouvoir, droit, religion* ; Editions de Minuit, collection « Le sens commun », Paris, 1969.

Articles :

- Benveniste**, Emile, « *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* par Rainer Maria Rilke, trad. M. Betz (Stock) », in *Philosophies*, 1, Paris, 15 mars 1924.
———, *Hymnes manichéens*, traduits par Emile Benveniste, avec une introduction d'Henry Corbin, in *Yggdrasill, Bulletin mensuel de la poésie en France et à l'étranger*, 2^e année, n°4-5 (25 juillet-25 août), Paris, 1937.
———, « Expression indo-européenne de l' "éternité" », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 38, fascicule 1, n°112, 1937.
———, « La Légende de Kombabos », in *Mélanges syriens offerts à R. Dussaud*, Paris, Geuthner, 1939.
———, *L'Eau virile*, in *Pierre à Feu, Provence Noire*, Aimé Maeght Editeur, Cannes-Paris, 1945.
———, « La légende des Danaïdes », in *Revue d'Histoire des Religions*, 134, Leroux, Paris, 1949.
———, « La négation en Yuchi », in *Word*, Vol. 6, n°2, 1950.
——— (éd.), « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, Droz, Genève, 1964.

Manuscrits :

« BAUDELAIRE » : Manuscrits (367 feuillets) conservés à la Bibliothèque nationale de France, au Département des Manuscrits Orientaux, sous la cote PAP.OR. 04.29. Et 3 manuscrits conservés dans les Archives du Collège de France.

Bloc note « Plusieurs articles » contenant des brouillons de l'article « Catégories de pensée et catégories de langue » parmi lesquelles des notes inédites à propos de Benjamin Lee Whorf, Manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France, au Département des Manuscrits Orientaux, sous la cote PAP. OR. Don 06.15, pochette 4.

« Le problème de Whorf » : Manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France, Au Département des Manuscrits Orientaux, sous la cote PAP. OR. 31, Pochette 2, f° 209-213.

Manuscrits de l'article « Sémiologie de la langue », Manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France au Département des Manuscrits Orientaux, sous la cote PAP. OR., Don 06.15, Pochette 6, « EB L3 » (note de Georges Redard), « discours symposium Pologne ». (on trouve dans l'archive de Benveniste plusieurs séries de manuscrits de l'article « Sémiologie de la langue »).

Carnets d'enquêtes des deux séjours d'Emile Benveniste en Alaska en 1952 et 1953, 27 carnets conservés dans les archives de la Elmer E. Rasmuson Library, University of Alaska Fairbanks, Alaska and Polar Regions Department.

B. Autres ouvrages et articles cités :

ADNES, Michel, « Lecture excessive, “Y”, Un texte est un lama rouge », in *Doletiana, 1, Revista de Traducció Literatura i arts*, (Actes du 1^e Colloque international « Sujet et traduction », Groupe Etienne Dolet, Université Autonome de Barcelone, novembre 2002,),
<http://www.fti.uab.cat/doletiana/1Documents/1Adnes.pdf>.

ARISTOTE, *Poétique*, traduction R. Dupont-Roc et J. Lallot, Seuil, Paris, 1980.
———, *Organon*, traduction de J. Tricot, Librairie philosophique Vrin, Paris, 1966, p.5

- , *Catégories*, traduction de Frédérique Ildefonse et Jean Lallot, Seuil, collection « Points », Paris, 2002.
- ARRIVE**, Michel, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient, Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Lambert-Lucas, Limoges, 2005 (1^e édition, PUF, Paris, 1984).
- AUBENQUE**, Pierre, « Aristote et le langage, note annexe sur les catégories d'Aristote. A propos d'un article de M. Benveniste », in *Annales de la facultés des Lettres d'Aix*, t. XLIII, 1965.
- AUROUX**, Sylvain, **DESCHAMPS**, Jacques, **KOULOUGHLI** Djamel, *La Philosophie du langage*, Presses Universitaires de France, Paris, 2004.
- AUSTIN**, John Langshaw. *How to Do Things with Words, The Willam James Lectures delivered at Harvard University in 1955*, ed. J .O. Urmson, Oxford University Press, Oxford, 1973.
- , *Quand dire, c'est faire*, (traduction de Gilles Lane), Seuil, Paris, 1970.
- BADER**, Françoise, « Une Anamnèse littéraire d'Emile Benveniste », in *Incontri Linguistici*, n°22, Rivista delle Università degli Studi di Trieste e di Udine, 1999.
- BARTHES**, Roland, « Pourquoi j'aime Benveniste » (1974), in *Le Bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Seuil, Paris, 1984.
- , *Leçon*, Seuil, Paris, 1978.
- BAUDELAIRE**, Charles, *Exposition Universelle de 1855*, in *Œuvres complètes*, Gallimard, « La Pléiade », Paris, 1961.
- , *Les Fleurs du Mal*, , in *Œuvres complètes*, Gallimard, « La Pléiade », Paris, 1961.
- BERGSON**, Henri, « L'intuition en méthode philosophique » (« De la position des problèmes » (essai écrit en 1922), in *La Pensée et le mouvant*, Librairie Félix Alcan, Paris, 1934.
- BOAS**, Franz, *Introduction to the Handbook of American Indian Languages* (1911), Georgetown University, Institute of Languages and Linguistics, 1963.
- BREAL**, Michel, *Essai de sémantique* (1897), Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005.

- , « Les lois intellectuelles du langage. Fragment de sémantique », in *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 17^e année, Maisonneuve et Cie, Paris, 1883.
- , *De la grammaire comparée à la sémantique*, textes de Michel Bréal publiés entre 1864 et 1898, introduction, commentaires et bibliographie par Piet Desmet et Pierre Swiggers, Peeters, Leuven – Paris, 1995.
- , *Mélanges de mythologie et de linguistique* (1877), Lambert-Lucas, Limoges, 2005.
- , *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Paris, Hachette, 1872.
- BRETON**, André, *Manifestes du surréalisme*, Gallimard, « folio », 1979.
- , « Il y aura une fois », in *Le Revolver à cheveux blancs*, éd. des Cahiers libres, Paris, 1932 ; repris dans *Œuvres Complètes II*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1992.
- BULEA**, Ecaterina, « La nature dynamique des faits langagiers, ou de la “vie” chez Ferdinand de Saussure », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 59, Droz, Genève, 2006.
- CHARAUDEAU**, Patrick, **MAINGUENEAU**, Dominique (sous la direction de), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris, 2002.
- CHOMSKY**, Noam, *La Linguistique cartésienne*, traduit de l'anglais par N. Delanoë et D. Sperber, Seuil, Paris, 1969.
- , *Cartesian Linguistics : A Chapter in the History of Rationalist Thought*, Harper and Row, New York and London, 1966.
- CHKLOVSKI**, Viktor « Potebnia », dans les *Recueils sur la théorie du Langage poétique*, Petrograd, 1919, cité et traduit par Tzvetan Todorov dans *Théorie de la littérature, écrits des formalistes russes*, Seuil, Paris, 1965.
- COHEN**, Jean, *Structure du langage poétique*, Flammarion, Paris, 1966.
- CULIOLI**, Antoine, « Théorie du langage et théorie des langues », in *Emile Benveniste aujourd'hui*, Tome I, (Actes du Colloque international du C.N.R.S., Tours, 28 au 30 septembre 1983), Société pour l'Information grammaticale, Paris, 1984.
- DELEUZE**, Gilles, *Le Bergsonisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966.
- DERRIDA**, Jacques, « Le supplément de copule », in *Langage*, 24, *Epistémologie de la linguistique, Hommages à Emile Benveniste*, numéro organisé par Julia

- Kristeva, Didier / Larousse, Paris, décembre 1971. Article repris par la suite (nouvelle version) dans *Marges de la philosophie*, Minuit, Paris, 1972.
- , *Apories. Mourir — s'attendre aux « limites de la vérité »*, Galilée, Paris, 1996.
- , *La Genèse dans la philosophie de Husserl*, Presses Universitaires de France, Paris, 1990.
- DESCOMBES**, Vincent, *L'Inconscient malgré lui*, Minuit, Paris, 1977.
- DESSONS**, Gérard, *Introduction à l'analyse du poème* (2^e éd. 1996), Armand Colin, 2008.
- , « Pour une sémantique de l'art », in *Emile Benveniste vingt ans après* (Colloque de Cerisy, 12-19 août 1995), numéro spécial de LINX, sous la direction de Claudine Normand et Michel Arrivé, CRL – Université Paris X, 1997.
- , « La forme en peinture », in *La forme en jeu* (collectif, Marie-Claire Ropars éd.), Presses Universitaires de Vincennes, collection « Esthétique hors cadre », Vincennes, 1998.
- , *L'Art et la manière*, Champion, Paris, 2004
- , *Maeterlinck, Le théâtre du poème*, Laurence Teper, Paris, 2005.
- , « Du discursif », in *Langages, 159, Linguistique et poétique du discours. A partir de Saussure* (numéro organisé par G. Dessons et J.-L. Chiss), Larousse, Paris, septembre 2005.
- , *Emile Benveniste, L'invention du discours*, In Press, Paris, 2006.
- , et **MESCHONNIC**, Henri, *Traité du rythme, Des vers et des proses*, éditions Dunod, Paris, 1998.
- FEHR**, Johannes, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, traduit de l'allemand par Pierre Caussat, PUF, Paris, 2000.
- FISEROVA**, Michaela « Image, sujet, pouvoir. Entretien avec Marie-José Mondzain » (avril 2007), *Sens public* (revue internationale électronique), janvier 2008, http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_MFiserova_entretienMondzain.pdf.
- FLOURNOY**, Théodore, *Des Indes à la planète Mars, Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, Éditions Alcan et Eggimann, Paris et Genève, 1900.
- , *Des Phénomènes de synopsis (audition colorée)*, Éditions Alcan et Eggimann, Paris et Genève, 1893.
- FREUD**, Sigmund, *Die Traumdeutung*, Leipzig, F. Deuticke, 1900.

- GASCHE**, Rodolphe, « L'expérience aporétique aux origines de la pensée. Platon, Heidegger, Derrida », (traduit de l'anglais par Georges Leroux), in *Études françaises, Derrida lecteur*, Volume 38, numéro 1-2, 2002. Texte disponible à l'adresse <http://www.erudit.org/revue/etudfr/2002/v38/n1/008394ar.pdf> (vérifiée le 10.10.2007).
- GORDON**, Terrence W, « Le saussurisme en Angleterre et en Amérique du Nord », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 59, Droz, Genève, 2006.
- HAGEGE**, Claude « Benveniste et la linguistique de la parole », in *Emile Benveniste aujourd'hui*, Tome 1, Société pour l'Information grammaticale, Paris, 1984.
- HARTMANN**, Eduard (von), *Philosophie des Unbewussten*, Carl Duncker, Berlin, 1869 ; traduit en français *Philosophie de l'inconscient* (trad. par Désiré Nolen), G. Baillière, Paris, 1877.
- HEIDEGGER**, Martin, *Platon : Sophistes*, in *Gesamtausgabe*, vol. 19, Frankfurt, Klostermann, 1992.
- HOPKINS**, Gerard Manley, *Poems and prose*, introduction de W.H. Gardner, Penguin Books, Harmondsworth, 1953.
- HUGO**, Victor, *Les Contemplations*, Gallimard, Paris, 1973.
- HUMBOLDT**, Wilhelm (von), *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, traduction de Pierre Caussat, Seuil, Paris, 1974.
 ———, *La Tâche de l'historien*, (*Über die Aufgabe des Geschichtschreibers*, 1821). traduction française par Pierre Caussat, in *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, Seuil, Paris, 1974 et *La Tâche de l'historien*, traduit par André Laks et Annette Disselkamp Presses Universitaires de Lille. Lille, 1985.
 ———, *Gesammelte Schriften*, (17 volumes), éd. Albert Leitzmann et al., Behr, Berlin, 1903-1936.
 ———, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, Verlag Ferdinand Schöningh, UTB 2019, Paderborn, 1998.
- HURET**, Jules, « Conversation avec Maurice Maeterlinck », in *Le Figaro*, 17 mai 1893.
- ISIDORVS HISPALENSIS (ISIDORE DE SEVILLE)**, *Etymologiae sive origines*, Livre IX, édition bilingue par Marc Reydellet (commentaires et traduction), Les Belles-Lettres, Paris, 1984.

- JAKOBSON**, Roman, *Fragments de « La nouvelle poésie russe ». Esquisse première : Vélimir Khlebnikov* (Moscou, 1919) [traduction de Tzvetan Todorov], (*Novejšhaja russkaja poezija. Nabrosok pervyj. Viktor Khlebnikov* [Prague, 1921], in *Questions de poétique*, Seuil, Paris, 1973.
- , « Poetry of Grammar and Grammar of Poetry » (1960, et révisé en 1968), in *Selected Writings, III, Poetry of Grammar and Grammar of Poetry*, Mouton Publishers, La Haye – Paris – New York, 1981.
- , « Poésie de la grammaire et grammaire de la poésie » (traduit de l'anglais par André Jarry), in *Questions de poétique*, Seuil, Paris, 1973.
- , « Concluding Statement. Linguistics and Poetics » in *Style in Language* (T. A. Sebeok (ed.), MIT Press, Cambridge, 1960.
- , *Essais de linguistique générale*, traduction Nicolas Ruwet, Paris, Minuit, 1963.
- , et LEVI-STRAUSS, Claude, « *Les Chats* » de Charles Baudelaire, étude parue à l'origine dans la revue *L'Homme*, 2, 1962. Etude reprise dans le volume d'articles (Roman Jakobson) *Questions de poétique*, Seuil, Paris, 1973.
- KERBRAT-ORECCHIONI**, Catherine, *L'Enonciation. De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris, 1999.
- , « E. Benveniste et la théorisation. 2. La pragmatique du langage (Benveniste et Austin) », in *Emile Benveniste aujourd'hui*, Tome I, Société pour l'Information grammaticale, Paris, 1984.
- LACAN**, Jacques, *Séminaire, III, Les Psychoses*, 1955-1956, Seuil, Paris, 1981.
- , « Le séminaire sur “La lettre volée” » (1956), in *Ecrits*, Seuil, Paris, 1999.
- , « Radiophonie », in *Scilicet*, 2/3, Seuil, Paris, 1970.
- , *Télévision*, Seuil, Paris, 1973.
- , *Séminaire, XX, Encore*, 1972-1973, Seuil, Paris, 1975.
- LAPLANTINE**, Chloé, *Poétique du concept : Emile Benveniste*, Mémoire de DEA sous la direction de Gérard Dessons, Université Paris 8, Saint-Denis, juin 2003.
- , « Le sentiment de la langue », in *Poétique de l'étranger*, 5, Revue du Texte Etranger, groupe de travail du Département d'études Littéraires Anglaises, Université Paris 8, Vincennes – Saint-Denis, 2005 (disponible sur le site <http://www.univ-paris8.fr/dela/revue.html>).
- , « Emile Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* », à paraître dans le recueil des travaux 2007-2008 du *Texte Etranger*, groupe de recherche du Département d'Etudes Littéraires Anglaises, collection « Travaux et Documents », Presses universitaires de Vincennes, Saint-Denis.

- LEVI-STRAUSS**, Claude, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » (1947), in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1950.
- , « Introduction : histoire et ethnologie », in *Anthropologie structurale*, Plon, « Pocket », Paris, 1958. Paru à l'origine, en 1949 dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 54^e année, n°3-4.
- , « Langage et société », in *Anthropologie structurale*, Plon, « Pocket », Paris, 1958. Article adapté de l'original anglais paru en 1951, « Language and the Analysis of Social Laws », dans la revue *American Anthropologist*, vol 53, n°2.
- MAETERLINCK**, Maurice, *Introduction à une psychologie des songes*, Bruxelles, éditions Labor, 1985.
- , « Le tragique quotidien », in *Le Trésor des humbles*, Labor, Bruxelles, 1998.
- , *Œuvres I, Le Réveil de l'âme, Poésie et essais*, éditions Complexe, Paris, 1999.
- , *Carnets de travail (1881-1890)*, tome 2, Labor, Bruxelles, 2002.
- MALINOWSKI**, Bronisław, *La Sexualité et sa répression dans les sociétés primitives* (1921), Payot, Paris, 1976.
- MALLARME**, Stéphane, *Crise de vers* (1895), in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Gallimard « Poésie », Paris, 2003.
- , Réponse à l'enquête de Jules Huret « Sur l'évolution littéraire » (1891), in *Igitur, Divagations, Un coup de dés*, Gallimard « Poésie », Paris, 2003.
- MAUSS**, Marcel, « Les techniques du corps » (1934), in *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1950.
- , « Rapports réels et pratique de la psychologie et de la sociologie » (1924), in *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1950.
- MESCHONNIC**, Henri, « Problèmes du langage poétique de Hugo », in *La Nouvelle critique*, numéro spécial, *Linguistique et littérature* (Colloque de Cluny, 16-17 avril 1968), Paris, 1968.
- , *Pour la poétique*, Gallimard, Paris, 1970.
- , « On appelle cela traduire Celan », in *Pour la poétique, II*, Gallimard, Le Chemin, Paris, 1973.
- , *Pour la poétique, IV, Ecrire Hugo*, Tome 2, Gallimard, Le Chemin, Paris, 1977
- , « La nature dans la voix », in *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises* (1828) de Charles Nodier, éditions Trans-Europ-Repress, Mauvezin, 1984.
- , *Voyageurs de la voix*, Verdier, Paris, 1985.

- , « Seul comme Benveniste ou Comment la critique manque de style », in *Langage*, n° 118, *Les enjeux de la stylistique*, numéro organisé par de Daniel Delas, éditions Larousse, Paris, Juin 1995.
- , *De la langue française*, Hachette littératures, collection « Pluriel », Paris, 1997.
- , « Benveniste : sémantique sans sémiotique », in *Emile Benveniste vingt ans après* (Colloque de Cerisy, 12-19 août 1995), numéro spécial de LINX, sous la direction de Claudine Normand et Michel Arrivé, CRL – Université Paris X, 1997.
- , *Poétique du traduire*, Verdier, Lagrasse, 1999.
- , « Continuer Humboldt », in *Wilhelm von Humboldt - Editer et lire Humboldt, Les dossiers d'H.E.L.*, Supplément électronique à la revue *Histoire Epistémologie Langage* publié par la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage, juin 2002 :
<http://htl.linguist.jussieu.fr/num1/meschonnic.htm>.
- , *Vivre-poème*, Dumerchez, Creil, 2006.
- MILNER**, Jean-Claude, « Emile Benveniste », in *Encyclopaedia Universalis*, Editions de l'*Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1986.
- MOÏNFAR**, Mohammad Djafar, « L'œuvre d'Emile Benveniste », in *LINX*, n°26, *Lectures d'Emile Benveniste*, Centre de recherches linguistiques de Paris 10, Nanterre, 1992.
- MONDZAIN**, Marie-José, *Image, icône, économie. Les sources byzantines de l'imaginaire contemporain*, éditions du Seuil, Paris, 1996.
- MONTAIGNE**, Michel (de), *Essais*, Livre III, chapitre 8, « De l'art de conférer », Gallimard, « La Pléiade », 1962.
- MUTIGNY**, Jean de, *Victor Hugo et le spiritisme*, Fernand Nathan, Paris, 1981.
- NORMAND**, Claudine, « Les blancs des manuscrits saussuriens », in *Allegro ma non troppo*, Ophrys, 2006.
- ORNER**, Esther, entretien avec Henri Meschonnic, « Henri Meschonnic et l'utopie du juif. Le poème : un acte éthique », in *Continuum*, 5, *la Revue des écrivains israéliens de langue française*, Haïfa, mai 2008. Article disponible à l'adresse <http://www.omnigraphies.com/modules/smartsection/item.php?itemid=204> (vérifiée le 25.09.2008).
- PARIS**, Jean, « L'or de Byzance », in *Esprit*, mars 1964.

- PEIRCE**, Charles Sanders, « A Syllabus of Certain Topics of Logic » in *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*. vol. 2 (1893-1913), edited by the Peirce Edition Project, 1998. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press.
- , « A Sketch of Logical Critics » (1909), in *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*. vol. 2 (1893-1913), edited by the Peirce Edition Project, Indiana University Press., Bloomington and Indianapolis, 1998.
- PLATON**, *La République*, Livre III, in *Œuvres Complètes*, Tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1950.
- PROUST**, Marcel, « A propos du “style” de Flaubert » (1920), in *Essais et articles*, Gallimard, “Folio essais”, Paris, p. 282 ; in *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1971.
- , « A ajouter à Flaubert », in *Contre Sainte-Beuve*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1971.
- REDARD**, Georges, *Emile Benveniste*, texte non-publié.
- REICH**, Wilhelm, *L'Irruption de la morale sexuelle*, (Première publication en 1932, augmentée d'un appendice en 1934), Payot, Paris, 1972.
- RICHARD**, Jean-Pierre, *Poésie et profondeur*, Seuil, Paris, 1955.
- RICOEUR**, Paul, *La Métaphore vive*, Seuil, Paris, 1975.
- RIFFATERRE**, Michael, « Describing poetic structures : Two approaches to Baudelaire's Les Chats », *Yale French Studies* n°36-37, 1967.
- ROHEIM**, Géza, « Psychanalyse des cultures primitives » (1932), in *Psychanalyse et anthropologie*, Gallimard, Paris, 1967.
- SAPIR**, Edward, *Language, An Introduction to the Study of Speech*, Harcourt Brace and Company, San Diego – New York – London, 1921.
- , « The Unconscious Patterning of Behavior in Society », in *The Unconscious : A Symposium*, E.S. Dummer, ed.), Knopf, New-York, 1927, repris dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963.
- , « The Grammarian and his Language », in *American Mercury*, I, 1924, repris dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*,

edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963.

- , « Cultural Anthropology and Psychiatry », in *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 27, repris dans *Selected Writings of Edward Sapir in Language, Culture, and Personality*, edited by David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1963.
- , *Anthropologie*, Tome 1, *Culture et personnalité*, traduction par Christian Baudelot et Pierre Clinquart, Minuit, Paris, 1967.
- , *Linguistique*, traduction de Jean-Elie Boltanski et Nicole Soulé-Susbielles, Paris, éd. de Minuit, 1968; rééd. Paris, Gallimard, collection « Folio », 1991.

SAUSSURE, Ferdinand (de), *Cours de linguistique générale*, (3 fascicules), édition critique par Rudolf Engler, Harrassowitz, Wiesbaden, 1967.

- , *Cours de linguistique générale*, Editions Payot et Rivages, Paris, 1995.
[première édition du *Cours* par Charles Bally et Albert Sechehaye en 1916 aux éditions Payot ; édition toujours chez Payot en 1972 intégrant l'appareil critique de Tullio de Mauro traduit de l'italien ; pour l'original de ces notes et commentaires, Laterza, 1967.
- , *Ecrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, éditions Gallimard, Paris, 2002.
- , *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Emile Constantin*, edited and translated by Eisuke Komatsu and Roy Harris, Language and Communication Library, Volume 12, Pergamon Press, Oxford – New-York – Seoul – Tokyo, 1993.

STAROBINSKI, Jean, *Les Mots sous les mots, Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, Paris, 1971.

THOMAS D'AQUIN (saint), *De Veritate (Quaestiones disputatae de veritate)* ; voir <http://www.corpusthomicum.org/qdv02.html> (vérifiée le 25.09.08).

TODOROV, Tzvetan, *Devoirs et délices, Une vie de passeur*, Seuil, Paris, 2002.

- (éd), *Théorie de la littérature, Textes des formalistes russes*, réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov, Seuil, Paris, 1965.

WHORF, Benjamin Lee, *Language, Thought and Reality, Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, Massachusetts, 1956.

- , *Linguistique et anthropologie*, traduction par Claude Carme, Denoël / Gonthier, Paris, 1969.

WHYTE, Lancelot, *L'inconscient avant Freud*, Payot, Paris, 1971.

TABLE DES MATIERES	
Avant-propos	2
Introduction	4
PREMIERE PARTIE :	
<i>L'inconscient</i> : une théorie du langage	11
1. Benveniste est-il psychanalyste ?	11
2. L'inconscient : une anthropologie	20
3. L'inconscient : Saussure	24
4. Une volonté obscure, mais persévérante : Bréal	37
5. La science intuitive de l'expérience : Sapir	43
6. Benveniste, Derrida et les catégories	61
7. Les structures inconscientes : Lévi-Strauss	93
8. Freud chez Benveniste	98
DEUXIEME PARTIE :	
Le langage poétique	134
1. Benveniste et le poème	142
2. « C'est une remise en question de tout le pouvoir signifiant traditionnel du langage » : la poésie contre un réalisme du langage	156
3. C'est un monde particulier, personnel, qu'il faut d'abord décrire, comme un cosmos nouveau et spécifique	214
4. La poésie est une langue <i>intérieure</i> à la langue. Elle est <i>dans</i> le langage ordinaire	222
5. En poésie le syntagme s'étend plus loin que ses limites grammaticales	252
6. Le langage poétique est un langage iconique	262
Conclusion	279
Documents	282
Index des noms	298
Index des notions	300
Bibliographie	311

